This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TRAITTEZ DE L'HARMONIE, ET CONSTITUTION GENERALLE DV VRAY SEL,

Secret des Philoſophes, & de l'Eſprit univerſelle du monde, ſuivant le troiſieſme Principe du Coſmopolite.

O Euvre non moins curieux que profitable, traittant de la cognoiſſance de la vraye medecine Chimique.

Recueilly par le ſieur de NUISEMENT, Receveur General du Comté de Ligny en Barrois.

UNIVERSIDAD C
BIBLIOTE
DE LA P.C. DE ME

A LA HAYE,
De l'Imprimerie de THEODORE MAIRE.

M. DC. XXXIX.

A TRES-HAVT,

TRES-PUISSANT,

ET TRES-VERTUEUX

PRINCE,

Monſeigneur le Duc de Lorraine, & de Bar, &c.

MONSEIGNEVR,

Encore que ce Phœnix des beaux eſprits: (François Monſeigneur, de la Tres-Illuſtre Maiſon de Candale) ſe fuſt rendu autant admirable en la prattique des Arts mecaniques, où il excelloit les plus ingenieux & renommez de ſon ſiecle, qu'en la profonde Theorie des plus rares ſciences, qui ſemblent n'avoir eſté garenties de l'inondation univerſelle, ſinon pour le combler de gloire: & bien qu'il peuſt de ſon invention propre fournir en l'un & l'autre perfection les aages

ſuyvans d'exemplaires en ſes inimitables chef d'œuvres: ſi ne creut il toutefois ſa peine plus utillement employée qu'à donner par ſes excellents commentaires une nouvelle naiſſance au Pimandre de Hermes, qu'une ſi longue ſuitte de ſiecles avoit tenu enſevely, comme trop laſchement abandonné des uns à cauſe de ſon obſcurité, & frivolement negligé des autres, qui le jugeant par ſon entrée l'eſtimoient un ſonge fait à plaiſir. Ceuxlà par impatience, & ceuxcy par un meſpris inconſideré, ſe priverent malheureuſement de l'uſuffruit de ce treſor ineſtimable: & nous rendoyent participans de leur dommage ſans ce nouvel Hercule, qui paſſant l'Acheron & le Cocithe alla malgré Cerbere le retirer du noir fleuve d'oubly, dans lequel l'ignorance & l'envie l'avoient precipité. Il nous le raporta donc tout moitte & degouttant de ce long naufrage, & luy redonna tel luſtre par l'eſclat des pierres precieuſes dont il l'a enrichy, que parmy la creation du monde on y voit clairement eſtinceler tant de brillans rayons des ſecrettes merveilles de Dieu & de Nature, que cette premiere obſcurité ignoramment aborrée, & cet abhor legerement eſtimé fabuleux ſont aujourd'huy admirez & cheris de tous: voire advoüez des plus illuminez autant agreables & myſterieux que s'ils avoient eſté produits par quelqu'un des Prophettes: donnant ſubject à beaucoup d'adjouſter

jouſter foy aux hiſtoriens qui tiennent que Hermes fut le beaupere de Moyſe nommé Getro, & que divinement inſpiré en toutes choſes plus cachées, il luy apprit la caballe, & la Philoſophie occulte à ſa ſœur Marie, ditte la prophetiſſe, de laquelle il nous reſte comme un teſmoing irreprochable certain fragment, que tous ceux qui ont eſcrit de la verité de cet Art, alleguent avec reverence. Et ſemble que la plus part nous vueillent encore aſſeurer que ce fut luy qui, apres le deluge, entrant en la vallée d'Ebron trouva les ſept tables de mabre, eſquelles avoient eſté par les premiers ſages inſculpez les principes des ſept arts liberaux, afin qu'ils ne periſſent avec eux: & qu'en ayant ſeul une parfaitte intelligence, il les enſeigna au peuple, & leur donna cette clairté qui nous eſclaire encore à preſent. Le ſonge de Scipion, celuy de Poliphile, & le Liſias de Platon, nonobſtant ce tiltre ont autant apporté de loüange à ces autheurs que tous leurs anciens e crits : & n'ont eſté moins eſtimez de l'invention que de l'ouvrage. Conſiderant que p ur dignement traitter de ſi hautes matieres il eſt bien neceſſaire que l'ame ſe deſrobant de ſa priſon aille librement viſiter les regions ſupreſmes, & conferer avec ſes ſemblables : ce qu'elle ne pourroit faire ayant touſiours aux pieds l'importun contrepoids de cette maſſe terreſtre, qu'elle ſecoue & quitte alors que le gracieux

charme du ſommeil aggravant le corps luy laiſſe les portes ouvertes. Or ce fut ce puiſſant Arlette (Monſeigneur) qui premier m'ouvrit la forte barriere qui deffend l'entrée de cette ample lice Philoſophique, où tant de vaillans champions ont couru & debattu le prix propoſé par le trois fois grand Mercure. Et qui m'obligea de ſuivre ſes pas (quoy que lentement & d'une diſtance infinie) par l'encouragement & les preceptes qu'en faveur du Prince à qui j'avois l'honneur d'eſtre, il daigna me donner des ma jeuneſſe; apres m'avoir par ſon humanité, non commune à ceux de ſon rang, fait participant de ce qu'il tenoit le plus cher, me communiquant des œuvres ſans parangon, & des deſſeins qui ne ſentoient rien de l'humain. Si de fortune il ſe remarque donc en ce bouquet, duquel j'eſtreine voſtre Alteſſe, quelques fleurs de ſon parterre, il me doit eſtre pardonné; puiſque Platon meſme, à qui l'on donne le ſurnom de divin, n'a point fait conſcience d'eſtaller comme ſiennes aux yeux de ſa poſterité les reliques ſacrées qu'il avoit butinées dans le temple de Socratte. Et puis on doit auſſi recevoir pour une excuſe legitime, que mon deſſein eſt tellement concatené & dependant du ſien, que ſi la mort euſt eu des yeux & du jugement pour voir & conſiderer le tort qu'elle faiſoit aux mortels de leur eſteindre avant le temps une ſi belle & utille lumiere,

miere, où que les vœux & les clameurs des doctes curieux euſſent peu fléchir l'impitié de cette ſourde inſatiable, & luy obtenir encore quelque peu de reſpit; il eſt indubitable qu'il euſt d'une meſme main enchaſſé dans le pur Or de ſa miniere feconde, la riche table d'eſmeraude en laquelle ce vieil Philoſophe Ægyptien, à l'imitation de ſes ſages devanciers, grava le double miſtere, où le miſtere unique a double ſens, que l'Hortulan & quelques autres ont entierement apliqué à l'effect de leurs tranſmutations metaliques: ainſi que je me ſuis efvertué de l'attacher d'un nœud indiſſoluble à ſon Pimandre; avec lequel il a tant de conformité & ſimpathie, qu'ils ſemblent avoir eſté compoſez l'un pour l'autre. Car ſi le premier traitte de la Creation de l'univers; le ſecond depeint naïvement l'Eſprit univerſel qui donne vie & mouvement à tous les membres de ce grand corps. Eſprit general auquel ſont occultement encloſes les vives ſemences des trois genres: duquel toutes les choſes ſont produittes au monde: par lequel elles croiſſent, perſiſtent, & ſe multiplient: & en qui elles ſe doivent toutes reduire quand elles auront attaint la borne que Nature leur a plantée. Tout ce que je doy plus juſtemét apprehender, Monſeigneur, c'eſt le reproche que voſtre Alteſſe me peut faire d'employer ſi temerairement ſa grandeur & ſon nom à la protection de mes

labeurs, indignes de tant illuſtre Mœcene. Et que je debvois au moins me contenter de les avoir audacieuſement prophanez une fois en les placeant au front des vers que je vous preſentay il y a quelque temps; ſans abuſer encore un coup de voſtre auguſte patience. Mais je ſuis reſolu de dire à quiconque m'en vueille blaſmer, & feuſſe voſtre Alteſſe meſme, que j'ayme trop mieux eſtre eſtimé inſolent au deſir que j'ay de m'acquiter aucunement de ce que je doy à voſtre genereuſe largeſſe, que me priver de la continuation de vos bien faits par un laſche & honteux acte d'ingratitude. Outre que c'eſt mon deſtin qui me porte naturellement: car le Ciel ne m'a fait naiſtre que pour mourir,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble, tres-obeiſſant, & tres-obligé ſerviteur,

DE NUISEMENT.

PRE-

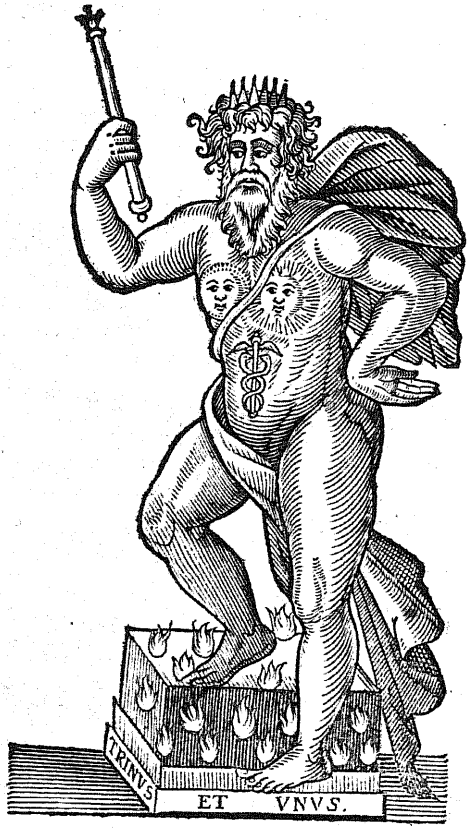
PREFACE.

IE ne doute point que ce livre arrivant en public ne ſoit rejetté de pluſieurs, & receu de peu: car les eſprits humains eſtãt communément offuſquez du brouillas d'ignorance, & la multitude des aveugles ſurmontant beaucoup le nombre des clair-voyans, les plus rares ſciences ont de tout temps eſté les moins connues & les plus meſpriſées; ſoit par la negligence, ou par l'avidité du gain, preferant l'utile à l'honneſte. De ſorte que telles gens croyant eſtre nez pour avoir, non pour ſçavoir, s'adonnent entierement à la ſuitte du lucre; & different fort peu des animaux qui n'ont ſoin que de la paſture. Mais s'ils rentroient quelquefois en eux-meſme, illuminez de ce rayon divin de cognoiſſance, ils trouveroient que l'aliment leur eſt donné pour ſoutien de la vie; & la vie pour s'employer à l'inquiſition de verité: pour reſpect de laquelle ils ſont doüez de la ratiocination. Prevoyant donc que la meſme cauſe qui les abaſtardit, & fait degenerer du glorieux deſtin de leur naiſſance, pourroit produire un meſpris de ce mien labeur, pour y voir eſtinceler quelque rayon de l'Art Chimique, (encor que ce ne ſoit mon but) mais parce que j'oſe entreprendre de deſchifrer ce que le trois fois grand Hermes a ſi couvertement

enſeigné dans ſa table, que pluſieurs excellents eſprits s'y ſont trouvez confus; j'ay bien voulu par ce Preface admoneſter les curieux qu'ils ne cherchent icy la toiſon d'Or, ou les pommes des Heſperides; mais ſeulement une naïve deſcription des premiers principes de Nature; dans le riche ſein de laquelle repoſent tous les treſors du monde. Treſors vrayment ineſtimables; & devanceant d'une diſtance extreſme tout ce que le vulgaire admire & idolaſtre le plus. Que s'il aviét qu'aucuns quittent ce livre & s'en degouſtent, pour abhorrer les choſes Chimiques; Ny luy ny moy n'en pourrons meriter le blaſme, puis que les apetits ſont differents; Et que leurs palais empaſtez de la lie d'une erreur populaire les empeſche de ſavourer ces viandes exquiſes: leſquelles au contraire ſont les delices plus cheres des beaux entendements; qui confeſſeront volontiers que l'homme ne merite abſolument le tiltre de Sçavant, s'il n'eſt Chimiſte: parce que les principes naturels, ny la vraye matiere univerſelle, ne ſeront jamais aperceuz que par l'experience de l'Art Chimique: ainſi que ce pere des Philoſophes l'a clairement declaré; lors qu'ayant montré par qui, comment, & dequoy eſt fait le premier ſubjet des choſes, (c'eſt à dire, cet Eſprit general du Monde,) par quels moyens il ſe corporifie & ſpecifie en diverſes formes & genres: & comment de luy tout ce qui eſt bas & haut,

haut, ſe produit, parfait, maintiēt, & augmente ; il ouvre encore le chemin aux ſages d'entrer par une profonde conſideration des effects ſecrets de nature à la recherche & invention des moyens par leſquels, à l'ayde du feu, ils puiſſent parvenir à la parfaitte mondificatiō de cet eſprit infus en tous les corps; pour en tirer une eſſence tres-pure, capable de produire des effects incroyables; & autant infinis en merveilles qu'en nombre. Ce que je ne dy point icy pour taſcher d'eſmouvoir les hommes à cherir mon opinion, bien qu'ils ne la doivent temerairement rejetter, ſans voir ſi je parle avec raiſons probables ; appuyées d'authoritez antiques. C'eſt donc à ceux qui ſeparez du vulgaire ont quelque ſentiment de la vraye Philoſophie, que je remets le jugement de ce labeur, & à qui j'en voüe ce fruict, s'ils y en peuvent recueillir.

A SON


TRINVS
ET VNVS.

A

SON ALTESSE.

Prince, dont la belle ame auguſte & magnifique;
En tous ſes mouvemẽt fait briller ſa ſplendeur:
Splendeur qui ſert de luſtre à l'illuſtre candeur,
Qui luy prepare un ſiege au conclave Angelique:

Daignez voir ce portaait où d'une main ruſtique
I'ay peint l'immenſe Eſprit du mõde inferieur;
Qui produit dans le centre, & ſur l'exterieur,
Trois genres differents, dont l'eſſence eſt unique.

I'euſſe caché ma honte en voilant mon tableau;
Mais j'ay craint que vos yeux, penetrant le rideau,
Dedaignaſſent en moy la ruſe de Timanthe.

Grand Duc, ſoyez ſemblable à la divinité:
Excuſez les deffauts de ma debillité;
C'eſt mon tout, & mon mieux, qui à mon tout je preſente.

COM-

COMMENTAIRE
ou exposition de la table de Hermes, Trismegiste. Traittant de l'Esprit general du monde.

Le texte de laquelle table est contenu au Sonnet cy dessous.

SONNET.

C'est un point asseuré plein d'admiration,
Que le haut & le bas n'est qu'une mesme chose:
Pour faire d'une seule en tout le monde enclose,
Des effects merveilleux par adaptation.

D'un seul en a tout fait la meditation,
Et pour parents, matrice, & nourrice, on luy pose
Phœbus, Diane, l'air, & la terre, ou repose
Cette chose en qui gist toute perfection.

Si on la mue en terre elle a sa force entiere:
Separant par grand art, mais facile maniere,
Le subtil de l'espais, & la terre du feu.

De la terre elle monte au Ciel; & puis en terre,
Du Ciel elle descend, Recevant peu à peu,
Les vertus de tous deux qu'en son ventre elle enserre.

SON-

SONNETS CONTENANTS les arguments de ce livre.

De l'adaptation des choſes Divines, Naturelles & Artificielles.

SONNET.

Dieu, la Nature, & l'Art, Triade incomparable,
Raviſſent tout eſprit en l'admiration
Du deſſein, du labeur, de la perfection,
Où reluit de tous Trois la puiſſance incroyable.

Bien qu'en ſes hauts projects Dieu ſoit inimitable,
Nature en ſes progrés ſuit ſon intention:
Et puis l'Art qui adjouſte à la ſimple action,
Fait admirer Nature, & ſe rend admirable.

Qui contemple, & cõprend, d'un jugement profond,
Dieu, la Nature, & l'Art; void & ſçait comme ils ſont
Ordonnant, produiſant, & parfaiſant les choſes:

Car Dieu, Nature, & l'Art, d'un Triãgle divin,
Sont le commencement, le milieu, & la fin,
De tout; tenant en eux toutes vertus encloſes.

DE-

DESCRIPTION de l'Eſprit univerſel du monde.

SONNET.

Il eſt un Eſprit corps, premier né de Nature;
Tres-commun, tres-caché, tres-vil, tres-precieux
Conſervant, deſtruiſant, bon, & malicieux:
Commencement & fin de toute creature.

Triple en ſubſtance il eſt, de ſel, d'huille, & d'eau pure;
Qui coagule, amaſſe, & arrouſe, és bas lieux
Tout, par ſec, unctueux, & moitte; dès hauts Cieux
Habile à recevoir toute forme & figure.

Le ſeul Art, par Nature, à nos yeux le fait voir:
Il recelle en ſon centre un infiny pouvoir;
Garny des facultez du Ciel & de la Terre.

Il eſt Hermaphrodite; & donne accroiſſement
A tout où il ſe meſle indiferentement;
A raiſon que dans ſoy tous germes il enſerre:

QUE

QVE LE MONDE EST plein d'Eſprit par lequel toutes choſes vivent.

SONNET.

Ce grand corps, du grand Dieu creature premiere,
Fut remply d'un Eſprit des le commencement,
Omniforme en ſemence; & vif en mouvement,
Dont il anime tout, & met tout en lumiere.

De la terre & des Cieux c'eſt l'ame nourriſſiere;
Et de tout ce qui vit en eux pareillement.
En terre il eſt vapeur, au Ciel feu proprement;
Triple en une ſubſtance & premiere matiere.

Car de trois, & en trois, par Nature provient,
Et retourne tout corps, dont le baume il cõtient;
Ayant pour geniteurs le Soleil & la Lune.

Par l'air il germe en bas, & recherche le haut:
La terre le nourrit dedans ſon ventre chaut:
Et des perfections il eſt cauſe commune.

DE LA CORPORIFICATION
de l'Eſprit general en toutes choſes:
& de la conſervation des vertus
celeſtes & terreſtres en iceluy.

SONNET.

Des globes Ætherez pleins de feu vigoureux,
D'un rouer ſans repos l'influence devalle
Sur le corps de la terre; & d'ardeur animalle
Perce de tous coſtez ſon grand ventre poreux.

Ce ventre alors s'emplit d'autre feu vaporeux,
Sans ceſſe alimenté d'une humeur radicalle,
Qui dans ces larges flancs prend corps d'eau mineralle,
Par la concoction de ſon feu chaleureux.

Cette eau coagulable engendrant toutes choſes,
Terre pure devient, qui en ſoy tient encloſes
Par treſferme union les vertus des hauts Cieux.

Et d'autant qu'en effect ſont conjoints dedans elle
Et la terre, & le Ciel; du beau nom je l'apelle,
De Ciel terrifié, treſdigne & precieux.

DE

DE LA MONTEE DE CET Eſprit general au Ciel, & de ſa deſcente en terre : & de la conformité des deux grands purificateurs, Divin, & Naturel.

SONNET.

Ce grand Dieu qui a tout donné & garde la vie,
Eſtablit pour remede aux ames & aux corps
Deux purificateurs de tous ſouillements ords,
Dont la corruption à vice les convie.

Aux maux de tous les deux il pourvoit & obvie,
Leur ouvrant de la terre & du Ciel les treſors:
Treſors treſſouverains contre les durs efforts
Que fait ſur l'ame & corps la mort pleine d'envie.

Ce ſont les deux auteurs de reſtauration;
Ayant de terre & Ciel participation;
Pour aux extremitez moyenner aliance.

C'eſt pourquoy l'un & l'autre eſt du Ciel devallé
Bas en terre; & au Ciel derechef revollé;
Pour redeſcendre en terre avec toute puiſſance.

DES

DES FORCES DE CET Eſprit univerſel, tant au limbe de ſon Cahos, qu'és corps ſpeciaux.

SONNET.

En l'Eſprit general contenant la ſemence
Tant de mort que de vie, il faut conſiderer
Double force, & le faut doublement admirer
Par ſuc ou par venin, doubles en leur eſſence.

Le ſuc double entretient tous corps par ſa preſence;
Le venin double auſſi les fait tous conſommer:
Conſervant, deſtruiſant, par ſel doux & amer,
D'une vertu benigne, ou d'aſpre vehemence.

Voyla ſes facultez avant qu'il ſoit eſclos
De l'immondicité de ſon limbe & Cahos;
Ayant meſmes effects tiré hors ſur la terre.

Mais quand il a receu la ſeparation
Du ſuc & du venin par preparation,
Lors tout bon, à tous maux, il fait mortelle guerre.

DES

DES SEPARATIONS DE la ſubſtance pure, d'avec les impuritez accidentelles. Et par quels moyens ſe font telles ſeparations en toutes choſes.

SONNET.

Comme pour l'ornement de la maſſe indigeſte
Nature uſa premier de ſeparation:
Ainſi tout art qui viſe à la perfection,
Doit ſuivre cette reigle & ſentier manifeſte.

La ſubſtance a par tout l'excrement qui l'infecte
Soit par limon terreſtre ou par aduſtion,
Mais l'art par lavement ou calcination,
Vſant d'eau, ou de feu, en bannit cette peſte.

L'induſtrie de l'art peut ſeule ſeparer
Et par nouvelle vie apres regenerer
Tout en tout; de tout vice exemptant l'ame pure.

Qui donc entend bien l'art d'uſer d'eau & de feu,
Sçait les deux vrais ſentiers qui montent peu à peu
Au plus haut des ſecrets de toute la Nature.

AU LECTEUR.

Sur la figure de l'Eſprit general du monde.

Il eſt une partie en l'homme,
Dont le nom ſix lettres conſomme;
Auſquelles un p adjouſtant,
Puis ſ en m permutant;
Tu trouveras ſans nuls ambages,
Le vray nom du ſubject des ſages.

TABLE

DES CHAPITRES

du premier Traicté de l'Eſprit general du monde.

Que le monde eſt vif, & plein de vie, Chap. 1. fol. 1

Que le monde puis qu'il vit, a Eſprit, Ame & Corps, Chap. 2. fol. 7

Que tout ce qui a eſſence & vie, eſt fait par l'Eſprit du monde, & de la premiere matiere, Chap. 3. fol. 8

Comme le Soleil eſt dit par Hermes pere de l'Eſprit du monde, & de la matiere, Chap. 4. fol. 10

Comment la Lune eſt mere de l'Eſprit du monde, & de la matiere univerſelle, Ch. 5. fol. 14

Que la racine de l'Eſprit du monde eſt en l'Air, Chap. 6. fol. 16

Comment la terre nourrit cet Eſprit univerſel, Chap. 7. fol. 18

Que cet Eſprit du monde eſt cauſe de la perfection en tous, Chap. 8. fol. 20

De la ſpecification de l'Eſprit univerſel aux Corps, Chap. 9. fol. 22

TABLE

Du Second Traicté.

QVe l'Eſprit du Monde prend Corps, & comment il ſe corporifie, Chap. 1. fol. 24

De la Converſion de cet Eſprit en terre, & comment en cette terre ſa vertu demeure entiere, Chap. 2. fol. 30

De la ſeparation du feu d'avec la terre, du ſubtil d'avec l'eſpais, & par quelle induſtrie elle ſe doit faire, Chap. 3. fol. 47

Troiſieſme Livre ou Traicté dernier pour concluſion de l'œuvre. fol. 105

FIN.

TRAICTEZ

DU VRAY SEL SECRET DES PHILOSOPHES, ET DE L'ESPRIT VNIVERSEL du Monde.

Que le Monde eſt vif, & plein de vie.

CHAPITRE I.

PUIS que j'ay entrepris de traicter de l'Eſprit du Monde, il eſt neceſſaire, que ie face reconnoiſtre comment le Monde eſt plein d'ame & de vie : car outre que la Nature ne ſpiritualize rien que elle ne le vivifie : & que le Monde conſiſte en continuelles & indeficientes alterations des formes, qui ne ſe peuvent faire ſans vital mouvement ; ſi eſt-ce que nous voyons encore cette meſme Nature, ainſi que Mere tres-feconde & ſoigneuſe, embraſſer & nourrir ce monde ; departant à chacun de ſes membres ſuffiſante portion de vie. De ſorte qu'il n'y a rien en tout l'Vnivers qu'elle ne taſche de rendre animant ; pource qu'elle ne peut eſtre oiſive, ains demeure touſiours tenduë & ententive à ſon action, qui eſt de vivifer. Or ce grand corps eſt agité & pourveu d'un mouvement ſans repos : & ce mouvement ne ſe peut faire ſans eſprit vital : car ce qui eſt ſans vie eſt neceſſairement immobile ; non pas de lieu en autre, par mouvement violent & forcé ; mais de privation à la forme, ou pour dire plus clairement, d'imperfection à perfection. La vegetation aux plantes, & la concreation aux pierres, s'avancent avec mouvement, qui ſe fait par l'infuſion de cette ame agitant cette grande maſſe, par le moyen de certain Eſprit radical & nourriſſant : la ſource & Miniere duquel eſt aſſiſe au centre de la terre, grande ayeule de toutes choſes ; afin que de là proviennent

nent & s'eſtendent par tout le corps (comme du cœur) toutes les functions vitales. Or cette racine & miniere eſt encloſe dans l'antique ſein du vieil Demogorgon, progeniteur univerſel, que les anciens Poëtes, tres-diligents inquiſiteurs des ſecrets naturels, ont ingenieuſement depeint reveſtu d'une chappe verde, enveloppee d'une rouille ferrugineuſe, couverte d'obſcures tenebres, & nourriſſant toutes ſortes d'animaux: dans le ventre duquel les vertus des globes celeſtes inceſſamment decoulent, penetrant les flancs de la terre, qu'elles engroſſiſſent de toutes ſortes d'eſpeces omniformes. Là où pareillement les qualitez & forces elementaires viennent ſervir ce vieil Pere, comme producteur & ſpecifieur de toutes choſes perpetuellement embeſongné à la diſpenſation des formes ſpecifiques par le moyen de ſon Iliaſte, *a* & à l'excitation de la chaleur vitale, par ſon Archee *b*. Leſquels Iliaſte & Archee ſont comme les deux outils de la formation, conſervation & augmentation des choſes.

Ce Demogorgon eſt celuy avec lequel la meditation & penſee de Dieu a produit tout ce qui eſt creé dans les cieux & deſſous les cieux: de ſorte que par admirable adaptation inconnuë au vulgaire des Philoſophes, & referee par eux aux cauſes occultes, contenant en ſoy ſon Iliaſte, & ſon Archee, il forme & engendre tout; puis nourrit & conſerve ce qu'il engendre; faiſant par tout l'office d'œconome & diſpenſateur; eſtabliſſant le magazin de ſes munitions au milieu des entrailles de la terre, d'où il tire & depart vîe & vigueur à tout ce qu'il produit, du centre en la circonference.

La terre donc, comme receptacle des influences & vertus ſuperieures, a dedans ſoy la fontaine de cette ame vitale, du ſurgeon de laquelle decoule aux animaux, Mineraux & vegetaux le benefice de la vie, qui leur depart ſentiment, eſſence, & vegetation, ſelon qu'elle trouve la matiere obeyſſante, & diſpoſee à mouvement. De là vient que les animaux compoſez d'une maſſe plus ductible & facile à mouvoir, ſentent, & vegetent; & pour cette

a *Iliaſte eſt le pourvoyeur qui fournit les matieres pour les generations.*

b *Archee eſt le feu ou chaleur naturelle qui digere & agit ſus leſdites matieres.*

cette cauſe engendrent aiſément leurs ſemblables, comme pourveuz de vie ſentitive & vegetative. Mais les plantes, & toutes choſes germinantes, de qui l'Eſprit n'eſt point arreſté par l'aſſemblement d'une matiere du tout craſſe & dure, croiſſent & s'augmentent, pourveus de la ſeule vie vegetative : & vont engendrant leurs ſemblables par ſemence ou traduction : Mais non en la façon des animaux. Les Mineraux n'ont point la faculté ſenſitive ny vegetative, & vivent ſeulement d'une vie eſſencielle ; d'autant que leur compoſition eſt plus dure que celle des animaux, & vegetaux ; & leur matiere plus craſſe & groſſiere, qui geſne & reſerre par trop cet eſprit qui les vivifie, & par ce moyen ſont empeſchez de pouvoir produire leur ſemblable, ſi premierement repurgez de leur groſſiere impurité ils ne ſont teſoults en la ſubtilité de leur premiere matiere. Voyons ce qu'en dit Augurel, excellent Philoſophe & Poëte Latin,

Mais un chacun croira finablement
Que les Metaux vivent ſecrettement,
Et que de vie ils ont la force & lieu
Divinement, comme d'un don de Dieu.
Et ce qui fait que ces Metaux valables
Ne ſemblent pas engendrer leurs ſemblables
Encore moins eſtre ſi vertueux
De convertir autres choſes en eux :
C'eſt que l'Eſprit qui donne vie entiere
Eſt empeſché de trop lourde matiere :
Et n'a pouvoir de montrer la vertu
Dont richement Nature l'a veſtu,
Si l'induſtrie humaine & vertu vive
Ne luy fait place, à celle fin qu'il vive :
Et ſi l'ouvrier à l'extraire ne taſche
De la matiere eſpaiſſe qui le cache.

Alors donc n'eſtans plus mineraux impurs & groſſiers, ils engendreront par la forme ſpecifique en eux introduite, non pas leurs ſemblables, mais en leurs ſemblables une alteration & perfection telle qu'on l'attribuë à ce tant cherché Elixir : que les ſages admirent pour ſes divines vertus, & que les fols meſpriſent, pour ne pouvoir de leurs yeux facinez penetrer au centre de ſes merveilles. Si donc les animaux, Mineraux, & vegetaux, qui tiennent la pluſpart de ce monde viſible, ſont remplis de

vie, quelle apparence y auroit il de croire que le tout feuſt plus pauvre que ſes parties? Ce que l'on connoiſtra encore plus veritable aux choſes du monde ſurlunaire; car les globes celeſtes influant la vie aux corps inferieurs, il eſt bien neceſſaire qu'ils l'ayent premierement receuë de cette ame univerſelle, puis qu'on ne peut donner ce qu'on n'a point. Entendez Augurel.

Voire l'on dit que l'air, & terre & cieux
Et de la mer le grand tour ſpacieux
Sont excitez interieurement
D'une ame vive, & generalement
Que par cette ame a vie toute choſe
Que nous voyons deſſous le ciel encloſe,
Et qui plus eſt, que par une ame telle
Le monde vit, & ſa vigueur tient d'elle.

Or le mouvement (j'entens naturel) eſt touſiours accompagné de vie: comment donc produira en autruy & vie & mouvement, celuy qui n'a ny mouvement ny vie en ſoy? Le mouvement n'abandonne jamais ce que la vie n'a point encore abandonné: & ce qui eſt touſiours agité & mouvant ne peut eſtre eſtimé ſans vie. L'ame de l'univers ſe mouvant de ſoymeſme, eſt ſource & origine de tout corporel mouvement, eſtant ordinaire compagne du corps, qui fait que la treſſubtile partie de cette ame du monde cherchant le haut, & habitant en haut, d'un rouër continuel tourne avec les globes celeſtes, qu'elle conduit d'un mouvement propre & ſans fin orbiculairement: & pour cette cauſe toutes choſes ſuperieures ſont plus vitales, parfaites, & participantes de l'immortalité, que les autres inferieures: parce que ce qui eſt pourveu d'une vie non defaillante, doit neceſſairement eſtre agité d'un mouvement retournant à ſoy meſme. Et par ainſi, que ce qui eſt meu ſans fin eſt conſequemment doüé de vie perpetuelle & indeterminable. Il paroiſt donc par ces raiſons que le monde univerſel eſt univerſellement remply de vie. Tellement que la vie de chacune eſpece individue n'eſt ſinon une vie participante de cette generalle vie du monde; qui ſeul peut veritablement eſtre dit animal. Aux elemens corporels duquel ſont encloſes les occultes ſemences de toutes les choſes viſibles & corporelles. Car nous voyons naiſtre pluſieurs corps ſans

expreſ-

expresses semences precedentes ; comme les plantes : & sans conjonction de masle & de femelle ; Comme certains animaux engendrez de corruption.

Les semences des plantes sont visib es jusques au grain; & celles des animaux jusques à la geniture. Les Metaux ont pareillement leur semence ; mais elle ne peut estre veuë sinon des vrais Philosophes qui la sçavent extraire de son lieu propre avec grand Art: & la peut on beaucoup plustost conjecturer par raison, qu'apercevoir des yeux corporels. Que si dans les elemens n'estoit occultement contenue certaine vertu secrette produisante, en laquelle gist en puissance une faculté d'engendrer; plusieurs herbes ne sortiroient pas de terre, ny mesme des murailles plus esleyées, que jamais n'y ont esté semées ou plantées, & dont auparavant on n'avoit cognoissance. Et tant d'animaux divers ne seroient engendrez en la terre, & en l'eau, sans precedente copulation des sexes, qui toutefois croissent, & puis par commixtion de masle & de femelle produisent leurs semblables à la perpetuité de leurs especes ; encor qu'ils ne soient engendrez par semblable assemblement de parens. Cela s'esprouve assez par la generation des anguilles, produittes du limon: & des mouches, ou bestions qu'on voit naistre des excremens des autres animaux.

De quelle vie dira l'on que vivent les huistres, les esponges, & plusieurs choses aquatiques, lesquelles meritent mieux le nom de plantanimaux, que celuy de poissons?

Or tous ces corps ne vivent point tant de vie qui leur soit proprement particuliere, que de celle de l'univers, qui est generalle & commune : Laquelle aparoist beaucoup plus vigoureuse sur la terre aux corps plus subtils, comme estans plus prochains de l'ame universelle du monde; qu'en ceux qui sont plus grossiers, ou plus esloignez d'elle.

Le Monde donc ayant esté creé bon par celuy qui est la bonté mesme, est non seulement corporel, mais encor e participant d'intelligence; (car il est plein d'idées omyniformes) & comme j'ay dessa dit, il n'a membre ni partie qui ne soit vitale. Pour cette cause les sages l'ondit estre animal; par tout masle & femelle, & se conjoindre par mutuelle amour & conjonction à ses membres;

tant il eſt convoiteux & avide du mariage & liayſon de ſes parties. De là, par une tranſlation, vient la diverſité des ſexes aux plantes, & aux animaux, qui s'acouplant enſemble, à l'exemple du monde, engendrent leurs ſemblables; non autrement que le monde meſme qui de ſoy produit une infinité d'autres petits mondes. Car autant qu'au monde il s'engendre de corps, autant font ce de microcoſmes: veu qu'il n'y a corps, ou les parties, vertus, & qualitez de petits mondes ne ſoient diſtinctement remarquees. De ſorte qu'un ſemblable produit volontiers ſon ſamblable, par adaptation d'action & de paſſion: ce qui ne ſe ſcauroit veritablement faire ſans eſtre plein de vie. Car quelle generation pourroit proceder d'un ſubiet que l'on tiendroit pour mort? n'eſtant probable ny poſſible que ce qui n'a point de vie la puiſſe donner à quelqu'autre. Nous voyons bien aucunesfois que ſans acouplement de maſle & de femelle, voire ſans l'un ny l'autre, pluſieurs choſes ſont engendrees, auſquelles par naturelle fomentation eſt inſpiree la vie, de la vie de l'univers: comme quelques uns artificiellement font eſclorre des poulets, ſans que la poulle en ait couué les œufs. Et d'autres preparent certaines matieres, & les font putrifier, deſquelles s'engendrent des animaux eſtranges, comme le Baſilic d'un œuf de Coc, ou des menſtrues d'une femme rouſſe: le Scorpion, de l'herbe ditte Baſilic: des entrailles d'un bœuf la mouche à miel: des branches ou feuilles de certain arbre tombant en la mer, une eſpece d'oiſeaux ſemblables à des canes: & tant d'autres choſes à nous & à noſtre monde incongneuës, plus dignes de admiration que de creance, pour eſtre hors du train commun de la nature, attirant la vie de cette vie univerſelle à certaines matieres, en certain temps & certain lieu: tant le monde eſt plein de vivacité preignante, & touſjours en action vitale. De ſorte que rien ne meurt en luy, mais pluſtoſt que de demeurer ſans agir, & par conſequent ſans vie, il refait inceſſamment d'une choſe l'autre: & n'y a corps qui s'aneantiſſe ou periſſe totalement. Car s'il eſtoit ainſi, toutes les parties du monde l'une apres l'autre, & peu à peu, s'eſvanoüyroient de nos yeux, voire meſme depuis tant de ſiecles, & tant de mutations, ie ne ſçay s'il y en auroit aujourd'huy quelque reſte. A ce propos certain Poëte, non ignorant en cette ſecrette philoſophie,

sophie, parlant aux yeux de sa maistresse, leur dit,

Vostre aspect inégal qui ma fortune change,
Est comme le Soleil, contraire en ses effects,
Qui amollit la cire & endurcit la fange,
Et fait des corps nouveaux de ceux qu'il a défaicts.

Que le Monde puis qu'il vit, a Esprit, Ame, & Corps.

CHAP. II.

LE corps du Monde est familiairement cognu par ses sens, mais en luy gist un esprit caché, & en cet esprit une ame, qui ne peut estre accouplee au corps que par le moyen d'iceluy, car le corps est grossier, & l'ame tres-subtile; esloignee des qualitez corporelles, d'une longue distance. Il est donc besoin à cet accouplement, d'un tiers qui soit participant de la Nature des deux, & qui soit esprit corps, parce que les extremitez ne peuvent estre assemblees que par la liaison de quelque mediateur, ayant telle affinité à l'une & à l'autre, que chacune y puisse rencontrer sa propre nature. Le Ciel est haut, la Terre est basse: l'un est pur, l'autre est corrompu. Comment donc pourroit on eslever & ioindre cette lourde corruption à cette agile pureté, sans un moyen participant des deux? Dieu est infiniment pur & net: les hommes sont extremement impurs & soüillez de pechez: La reconciliation & r'approchement desquels avec Dieu ne pouvoit iamais arriver sans l'entremise de Iesus-Christ, qui vrayement Dieu & homme en a esté le vray aymant. De mesme, en la machine de l'univers cet esprit corps, ou corps spirituel, est comme agent commun, ou ciment de la conionction de l'ame avec le corps. Laquelle ame est en l'esprit & corps du monde un apast & allechement de l'intelligence divine: car cette intelligence y est assez clairement apperceuë par ellevations effectives, renovations, mutations, variations, & multiplications de formes, qui ne peuvent proceder que de l'intelligence

divine, & non de la matiere, qui de soy est brutte, & ne peut causer aucune nature intelligente, pour former & specifier les choses. Le monde est donc nourry par cet esprit, & agité par l'ame infuse en luy au moyen de cet esprit mesme. Ce que Virgile, suivant la doctrine de Platon, a naivement depeint en ces vers.

Le ciel semé de feus, la terre, & mer flotante,
Les Astres rutilans, & la Lune luysante,
Par un interne esprit sont tous alimentez,
Et la vivacité d'une ame en tous costez
Par les membres infuse esmeut toute la masse,
Et se mesle au grand corps qui tous les deux embrasse.

Augurel à son imitation.

Puisque c'est donc chose bien asseurée
Qu'au corps du monde est l'ame incorporée;
Croire il convient qu'au milieu de ces deux
Gist un esprit puissant & vigoureux,
Qui ne se doit ny corps ny ame dire;
Mais qui des deux participe, & reduire
Seul peut en un ces deux extremitez,
Par ses effects en tout bien limitez.

Que tout ce qui a essence & vie, est fait par l'Esprit du monde: Et de la premiere matiere.

CHAP. III.

Les choses sont nourries de ce dont elles sont faites. Il se voit que tout respire, vit, croist, & se nourrit par cet esprit infus au monde: & se dissout & meurt celuy defaillant. Il s'ensuit donc que tout est fait de luy, qui n'est autre chose qu'une simple essence subtile, que les Philosophes nomment quinte, parce qu'elle peut

peut estre séparée des corps comme d'une matiere crasse & grossiere, & de la superfluité des quatre elemens: & lors elle a des operations merveilleuses. Or elle est infuse par toutes les parties du monde, & par elle la vertu de l'ame se dilatte & devient vigoureuse: Laquelle vertu est principalement versée & donnée aux corps qui ont plus attiré & participé de cet Esprit, estant envoyée & decoulée d'enhaut, c'est à sçavoir du Soleil, qui veritablement produit la qualité de la matiere en essence: Tellement que cet esprit eschauffé par l'action du Soleil, acquiert grande abondance de vie, multipliant & vivifiant les semences de toutes choses, qui croissent & augmentent jusques à la magnitude determinée, selon l'espece & forme de la chose. Pour cette cause Virgile a veritablement dit

Qu'une vigueur ignée & celeste origine
Est en chaque semence, & en elle domine.

Cet esprit donc (par les Philosophes appellé Mercure) à cause qu'il est multiforme, voire omniforme, faisant la production de tous les corps, eslargit une vie aux uns plus nette & incorruptible, & aux autres plus embrouillée, & subjette à corruption & defaillance; selon la predisposition de la matiere. Par ainsi cette vigueur de feu qui provient des rayons solaires n'est pas toute une en tout & par tout, mais est diversifiée selon le plus ou le moins qui est aux semences des choses. Toutes matieres donc de plus nette & pure predisposition ont l'esprit & la vie plus durable & incorruptible: car toute chose se delectant volontiers en son semblable, il est bien seant que cette chaleur celeste qui est tres-pure, entre & penetre dans les corps autant & plus profondement qu'ils sont plus purs, & les rende plus durables, viraux, & incorruptibles.

La preuve de cela se monstre en l'or, qui estant le plus net & deuré de tous les corps terrestres, participe le plus de cette chaleur & feu celestiel, qui penetrant la terre trouve aux minieres les matieres de l'or predisposées, à sçavoir son Mercure, & son soufre, (qu'Esdras appelle poudre) preparées selon le pouvoir de l'action & diligence de nature, par depuration & separation de toutes ordures & feculences terrestres pleines d'adustion.

Lesquelles matieres sont au commencement un sperme ou une eau meslee avec cette poudre ou souffre tres-pur, qui peu à peu aydez d'une propre vertu coagulante s'espoissit & endurcit par la longue action d'une chaleur continuee. Tant qu'elle est à la fin conduitte à sa perfection, qui est simple en nature, & teinte d'une couleur ignee : car veritablement la chaleur est mere des teintures. S'il est donc tenu pour certain que cette chaleur vient du Soleil, qui sera celuy tant ennemy de verité & de raison qui veuille debattre que le Soleil ne soit auteur & pere de perfection ? esleyons nous donc un peu plus haut, & recherchons exactement comment cela se peut faire.

Comme le Soleil est dit par Hermes pere de l'Esprit du monde, & de la Matiere.

CHAP. IV.

MAis (me dira quelqu'un) puisque toutes choses procedent d'une mesme matiere, comment se peut il faire que le Soleil soit pere de la matiere, veu que d'icelle il a esté creé luy mesme ? Pour respondre à cette question il faut entendre que si on regarde cette primeraine & prejacente matiere de toutes choses on la trouvera invisible, & qui ne peut estre comprise que par profonde & vive imagination : du Soleil & vital feu de laquelle, en elle naturellement inné, le Soleil celeste sortit & s'esleva plein de lumiere & de pareille vigueur ignée, qui desployant par apres cette chaleur interne & essentielle, accompagnee de cette chaleur naturelle, espart les rayons de son feu par toute la rondeur du monde ; illuminant en haut les astres, & vivifiant toutes choses en bas.

Or pource que la terre est comme la matrice commune de toutes choses, le Soleil agit principalement en elle comme au receptacle de toutes influences ; au sein de laquelle

quelle ſont cachées les ſemences de toutes choſes, qui agitées & menées par la chaleur des rayons ſolaires ſortent en lumiere. C'eſt pourquoy nous voyons en Hiver. Lors que le Soleil s'eſt eſloigné de nous, que la terre morfonduë par la privation des rayons perpendiculaires d'iceluy, & par ce moyen dépourveuë de chaleur ſuffiſante, demeure ſterile: mais quand au renouveau le Soleil remonte ſur nous par ſa voye ordinaire, alors elle reprend vie & vigueur comme reſſuſcitée. De ce changement eſt ſeule cauſe cet eſprit de l'univers, tres-plein d'ame & de vie, habitant principalement en la terre. Lequel avant que pouvoir engendrer doit neceſſairement habiter & demeurer en quelque corps, aſſavoir en la terre, qui eſt comme le corps de tous les corps. Et parce que toutes choſes ſont alimentées & nourries de ce dont elles ſont faites, cet eſprit eſt tres-aymé du Soleil, & pour cette cauſe les ſages anciens n'ont pas dit ſans raiſon que le Soleil vient au Printemps réchauffer & raviver ſon pere agravé de vieilleſſe, & languiſſant demy mort, par les froidures de l'Hiver.

Puis donc qu'il eſt renforcé & revivifié par le Soleil, ce n'eſt pas ſans ſubject que nous diſons avec Hermes que le Soleil eſt ſon pere: ſans lequel autrement il ſeroit ingenerable, & ne pourroit croiſtre ny multiplier, & ce d'autant plus que la chaleur influante des aſtres provient du Soleil & empreint la terre, qui ayant conceu, engendre, eſtend, & multiplie cette matiere ſpirituelle, l'amenant d'incorporeité à corporeité.

L'Hortulan qui a commenté la table d'Hermes delaiſſant les radicaux principes de la nature, & deſcendant aux particuliers principes de l'Alchimie, entend par le Soleil, l'orphiloſophal, lequel il dit eſtre pere de la pierre: ce qui eſt Vray. Car les illumirez en cet art ſçauent par experience, & l'ont appris de tous les bons auteurs (deſquels le nombre eſt infiny) qu'en la vraye matiere & ſubject de la pierre ſont en puiſſance or & argent, & vif argent en nature. Leſquels or & argent ſont meilleurs que ceux que l'on voit & touche vulgairement; pource qu'ils ſont vifs, & peuvent vegeter & croiſtre, & les vulgaires ſont morts. Et s'il n'eſtoit ainſi, la matiere ne parviendroit jamais à la perfection extreſme que l'art luy donne. Laquelle perfection eſt ſi grande qu'elle par-

faict les imparfaicts metaux quasi miraculeusement, comme dit Hermes. Et toutesfois cet or & cet argent invisibles qui par le magistere sont exaltez en si haut degré, ne sçauroient cõmuniquer cette perfection aux imparfaits, sans le ministere de l'or & de l'argent vulgaires. C'est pourquoy les Maistres les y joignent à la fermentation: par ainsi l'or est tousiours pere de l'Elixir. Mais il faut que ceux qui auront desir de se confirmer en cette verité s'employent à lire les bons livres: car ce n'est pas mon dessein d'en parler icy d'avantage: parce que je pretens faire cognoistre seulement que le divin Hermes a d'un mesme doigt voulu toucher l'une & l'autre corde; ainsi qu'il le declare assez quãd il dit qu'il est appellé Mercure trois fois grand, cõme ayant les trois parts de la sapience de tout le monde: voulant dire qu'ayant anatomisé cet esprit general, qui est auteur materiel & principe des trois genres, qui font le tout de ce grand monde, il avoit la sapience & science universelle, par laquelle rien ne luy estoit plus incogneu. Apres avoir aussi dit dés le cõmencement; & comme toutes choses procederent d'un par la meditation d'un, ainsi toutes choses sont nées de cette chose unique par adaptation. Or cet un dont procederent toutes les choses, est l'Esprit general duquel je veux traitter: Et cette chose unique de laquelle il dit que seront perpetrez les miracles, est la vraye matiere minerale de la pierre, de laquelle j'ay parlé cy dessus: qui est procreée par Nature dans la terre de cette premiere matiere generalle: ou esprit universel: lequel esprit contenant en soy toutes les vertus celestes en puissance, en a communiqué à cette matiere minerale autant qu'il estoit necessaire pour luy donner l'estre parfait auquel elle estoit destinée. Reprenant donc mes premieres erres, & m'esloignant des sentiers Chimiques autant que le sujet me le voudra permettre, je diray que cet esprit general est la pierre, & l'Elixir, que la nature a composé, & dont elle perpetre tous ses miracles, beaucoup plus dignes d'admiration que ceux de la pierre Chimique; à laquelle il est seulement essargy par cet Esprit mesme, d'agir en son semblable; pour y introduire ce qui luy defailloit: Car estant vrayement metallique, purifiée & accõplie par art, elle purifie & accomplit les metaux impurs qui sont demeurez imparfaits par faute de digestiõ. Mais cette pierre philosophique.

phique reproduit perennellement les choses que d'elles ont desia eu commencement, & à chacun moment en crée de nouvelles, tant au genre animal, qu'au vegetal, & mineral. Ce qu'elle ne pourroit faire sans l'ayde & faveur des corps celestes, & specialement du Soleil; source & principe de toutes vertus & generations. Elle a donc le Soleil pour pere, & contient or & argent spirituels, puis qu'elle est premiere matiere de la premiere matiere de l'or & de l'argent corporels, & parce que l'air est le moyen par lequel elle reçoit les vertus superieures, Hermes dit que le vent l'a portée en son ventre: à raison dequoy Raymond Lulle l'appelle Mercure Ærien. La terre premiere parente le nourrit en son sein fecond: ce qui est prouvé par la production de tout ce qui sort de la terre: car si cet esprit n'y estoit enclos elle n'auroit force ny pouvoir d'engendrer & produire, n'estant proprement que le vaisseau ou matrice de tant de generations & productions diverses. Cette matiere generale, à qui est donné le nom de Mercure, estant par le dire des sages invisible & presque incorporelle, ne peut estre corporifiée ny mise en veuë sinon par subtil artifice.

Que si elle est extraitte du sein de sa mere nourrisse, puis repurgée de toutes superfluitez accidentelles & preparée selon l'art; Qui l'empeschera de separer des corps, auquels elle sera administrée, les choses corrompantes qui luy sont dissemblables: & de conserver & multiplier ce qui luy est conforme? veu que toutes les forces celestes & vertus mondaines y concurrent ensemble.

Il est certain que les auteurs mal interpretez semblent tous commander ou conseiller que l'on use des metaux seuls pour faire les metaux: disant qu'en l'or seul sont les semences de l'or. Sentence, veire Arrest sans apel. Mais outre ce que j'ay desia dit n'aguiere de la difference des metaux vulgaires, & de ceux qu'ils entendent que l'on prenne pour leur magistere; encore prendray-je l'audace d'affirmer que sans cet Esprit general qui est la seule cause de vegetation en toutes choses, cette faculté d'aurifier ou d'argentifier qui est en ces corps metalliques tant vulgaires que secrets & occultes, ne pourroit vegeter ny venir de puissance en effect; d'autãt que la nature ne se produict point soy mesme; & qu'en toute operatiõ il faut un agent & une matiere capable de son actiõ:

& c'est

& c'eſt ce feu dont parle Pontanus, que les ſages ont tous caché comme la ſeule clef de leurs ſecrets, ſans lequel il a failly deux cent foys (dit il) en l'operation ſur la vraye matiere. Ce Mercure triple ou ſuprême univerſel, eſt donc la premiere ſemence de tous les metaux, ainſi que des deux autres genres: laquelle ſe coagule & endurcit peu à peu par l'action de la chaleur continuée qui eſt dedans les mines, & reçoit la teinture eſtant parfaittement purifiée. Mais il ſe ſpecifie en divers genres, & prend diverſes formes & couleurs, ſelon le lieu & la matiere adjacente: faiſant metaux, mineraux, & pierres au dedans de la terre; & toutes ſortes d'arbres & de plantes en la ſuperficie; ſelon qu'il eſt animé par les rayons du Soleil; ſans leſquels il reſteroit ingenerable: car des le commencement Nature a eſtably cette Loy que le Soleil eſchauffaſt & nourriſt perpetuellement la matiere; afin que ſa vertu triplement animale, vegetale, & minerale, feuſt inceſſamment tournee & portee à l'effect: & c'eſt porquoy Hermes eſcrit que le Soleil eſt ſon pere.

Comment la Lune eſt mere de l'Eſprit du monde & de la matiere univerſelle.

CHAP. V.

POur empeſcher que l'on ne ſe deçoyve icy, il faut conſiderer que comme nous avons corps, eſprit, & ame; auſſi a ce grand univers. Deſquelles trois parties ne ſe trouvant aucune choſe qui en ſoit deſpourveuë, c'eſt une conſequence neceſſaire qu'elles ſont touſjours aſſociées enſemble; de ſorte que l'une n'eſt jamais ſans l'autre, que ſi quelquefois il ſemble que les deux en ſoient ſeparées, elles ſont toutes-fois cachées en la tierce qui reſte; comme le ſubtil & profond artiſte ſçaura bien cognoiſtre, & voir en chacun corps par l'examen du feu. Ce qui donc eſt matiere eſt auſſi eſprit: & ce qui eſt eſprit peut ſans impertinence eſtre appellé corps, eu eſgard à ce qu'ils

qu'ils ſont indiviſibles & engendrez par la loy de Nature pour n'eſtre qu'une ſeule & meſme choſe: parquoy la matiere n'eſt point ſeulement corps, ame ou eſprit, mais elle eſt tous les trois enſemble, l'un avec l'autre engendrez & nourris, tellement qu'à la propagation & action de l'un, les deux autres ſe trouvent.

Quand donc nous diſons que la Lune eſt mere de l'eſprit & matiere univerſelle, nous ne parlons pas ſans raiſon apparente; & n'y a rien d'abſurde: Mais il nous fault faire voir d'où vient cette maternité. Chaleur & humeur ſont les deux clefs de toute generation: la chaleur faiſant l'office de maſle, & l'humeur celuy de femelle: Par l'action du chault ſur l'humide ſe fait premierement la corruption; qui eſt ſuivie par la generation. Cecy apparoiſt au petit vaiſſeau d'un œuf; dedans lequel le ſperme ſe putrifie par la chaleur de fomentation; puis apres le poulet ſe coagule & forme, le meſme arrive en la generation de l'homme, qui eſt amené à un corps accomply de toutes ſes parties, par l'aſſemblement de deux ſpermes, l'un maſculin & l'autre feminin, dedans la matrice, à l'aide de la chaleur naturelle de la femme.

I'appelle Icy corruption le changement & paſſage de forme en forme, qui ne peult arriver ſans le moyen de putrefaction, qui eſt le vray chemin de generation; laquelle eſt procuree & avancee par certain Mercure ou argent vif, comme porteur & conducteur ſpecial de la vertu vegetative. Les ſemences de tous les corps ſont aquees, comme pleines de l'humeur de leur Mercure. Que ſi leur chaleur innee eſt tiree de puiſsãce en acte par la chaleur externe du Soleil, alors par decoction ſe fait la generation. Ce qui a fait dire aux philoſophes anciens que le Soleil & l'homme engendrent, aſſavoir le Soleil, le Soleil terreſtre, qui eſt l'or: & l'hõme, l'homme, c'eſt une choſe manifeſte que le feu elementaire eſt comme mort & ingenerable ſans le feu ſolaire: qui fait que le Soleil eſt couſtumierement appellé ſeigneur de vie & generation. La chaleur donc en toute generation des choſes vient du Soleil; mais l'humidité que l'on appelle radicale eſt fomentee par l'influence Lunaire, que toutes choſes reçoivent & ſentent, eſtant alterees & changees par les mouvemens de cet aſtre, en ſon croiſſant ou decours. Voyla perquoy Hermes a dit que la Lune eſt

mere

mere de la matiere universelle; & le Soleil son pere: car la chaleur du Soleil & l'humidité de la Lune engendrent toutes choses, parce que la chaleur & l'humeur ayant pris temperie conçoivent, & de cette conception tout naist & reçoit vie. Et combien que le feu & l'eau soient contraires, toutes-fois l'un ne pourroit profiter sans l'autre, mais par leur diverse actiõ tout est conceu & conçoit.

Ainsi dans l'univers discordante concorde
Aux generations devient apte & s'accorde.

Je ne veux toutesfois donner cet avantage à ceux qui lisant ce chapitre pourroient faire par precipitation un mauvais jugement de moy, sur ce que je destracque l'intention principalle de Hermes du grãd chemin chimique pour la jetter au sentier que je tiens : sçachant bien que selon son precepte tous les bons Philosophes veulent que leur Soleil soit conjoint à leur Lune, pour faire par leur conjoinction la generation necessaire. Car comme dit Arnault de Villeneufve en sa fleur des fleurs, leur sperme ne se joint point à leur corps, sinon par le moyen de leur Lune, & cette Lune n'est point l'argent vulgaire, ains la vraye matiere de la pierre, qui assemble en son ventre, & retient inseparablement le corps, qui est le Soleil, & le sperme, qui est le Mercure. Et c'est de cette Lune qu'il parle en sa nouvelle lumiere, disant que hors mis le maistre qui luy enseigna l'œuvre, il n'avoit jamais veu personne travaillant sur la vraye matiere: mais que tous s'esgaroient & extravaguoient au choix des choses, comme si d'un chien ils vouloient engendrer un homme.

Que la racine de l'Esprit du monde est en l'air.

CHAP. VI.

LE vent n'est autre chose qu'un air esmeu & agité: comme il se recognoist par la respiration des animaux puisque respirant par le benefice de l'air, il le jette

jettent du vent. Le vent donc eſt air & l'air eſt par tout vital & ſpiracle de vie, veu que ſans air aucune choſe ne peut vivre : car ce qui en eſt privé ou ſuffoqué meurt incontinent, & les plantes meſme qui n'ont l'air ouvert & libre deviennent debilles & languiſſantes au reſpect des autres.

Nous ne diſons donc pas en vain que l'air eſt eſprit vital, traverſant & penetrant tout, donnant vie & conſiſtence à tout, liant, mouvant, & rempliſſant toutes choſes. Par lequel air s'engendre & rend manifeſte cet eſprit general enclos & caché en toutes choſes : eſtant empraint & engroſſé par l'air qui le rend plus puiſſant à engendrer. Tellement que Calid Philoſophe Iuif a eu juſte ſubject de dire que les minieres des choſes ont leurs racines en l'air & leurs teſtes ou ſommitez en terre. Comme s'il diſoit que l'air eſt cauſe que cet Eſprit vegette, s'augmente & multiplie ſa miniere en la terre. Encore que les experts en la preparation de la pierre des ſages puiſſent dire que Calid entend autrement ce paſſage : car ſelon la doctrine de tous, il y a deux parties en l'œuvre, l'une volatille qui s'eſleve en forme de vapeur, laquelle ſe reſoult & condenſe en eau, qu'ils nomment eſprit, & l'autre plus fixe, qui demeure au fonds du vaiſſeau, qu'ils appellent corps: prenant cette partie volatille pour l'air, comme elle eſt à la verité, & la fixe pour la terre. Rozinus a voulu expliquer ce paſſage par un autre du meſme auteur où il dit. Pren les choſes de leurs ames, & les exalte és hauts lieux; Moiſſonne les aux ſommets de leurs montagnes, & les remets ſur leurs racines. La gloſe dit que ces paroles ſont claires, vrayes, ſans aucune envie ny ambiguité : & toutefois qu'il n'a point nommé les choſes dont il entendoit parler. Or par les montagnes (dit il) le ſage a voulu ſignifier les pots ou cucurbites, & par les ſommets d'icelles les chapes ou alembics : Moiſſonner, ſelon la ſimilitude, eſt faire eſlever l'eau des choſes ſuſdittes dans le vaiſſeau: remettre ſur les racines, eſt permettre que ladite eau retombe ſur la terre d'où elle eſt partie. Ce qui eſt confirmé par Morien, quand il dit que toute l'operation des ſages n'eſt autre choſe ſinon l'extractiõ de l'eau d'avec la terre, & la remiſe de l'eau ſur la terre, juſques à tant que la terre pourriſſe: car cette terre ſe pourrit avec cette eau, & ſe mondifie, laquelle eſtant

mondi-

mondifiee moyennant l'aide de Dieu dirigera & parfera tout le magistere. Quelques uns parlant de l'air ne l'ont point mis au rang des autres Elements, mais l'ont estimé comme quelque glus ou ciment conjoignant leurs diverses natures, voire l'ont tenu pour l'esprit & l'instrument du monde, parce qu'il est origine & porteur de nostre Esprit universel. Car il conçoit prochainement les influences de tous les corps celestes, & les communiquant aux autres Elements & aux corps mixtes, il reçoit & retient encore neanmoins, comme un divin miroir, les especes & formes de toutes choses naturelles: lesquelles portant avec luy, & r'entrant par les pores des animaux, il les imprime en eux, soit qu'ils veillent ou dorment. Nous apprenons des animaux & vegetaux que tout esprit qui est proprement attaché à la terre, prend sa force & vertu de l'air, car nous les voyons croistre & s'eslever en hault, tant cet esprit qui leur donne la vie est convoiteux de l'air, comme du lieu de sa propre origine. Aussi a dit Hermes que le vent, c'est à dire l'air, l'a porté en son ventre. A quoy s'accorde Aristote, disant que les choses humides se font de l'air, & les terrestres des humides: car l'air estant tres-proche du corps de la terre, elle est humectee de tous costez, & cette humeur espaissie par la chaleur native, se tourne en certaine nature de terre, qui contient en soy Mercure & Souffre deuëment proportionnez.

Comment la Terre nourrit cet Esprit universel.

CHAP. VII.

Bien que cet Esprit soit infus & reside tant és choses inferieures que superieures, toutesfois on le peult plus evidemment & facilement voir & connoistre au corps plus proche. Or le plus proche & vegeteux de tous les corps c'est celuy de la terre. En elle donc il s'engendre & manifeste davantage, non sans

grane

grande raiſon : car la terre eſt comme le blanc & la but-
te de toutes les celeſtes influctions & vertus ſuperieures,
en laquelle tous les aſtres deſcochent & lancent leurs
rayons. Elle eſt auſſi le fondement & baze de tous les
elements, contenant en ſoy les ſemences & vertus ſemi-
nales de toutes choſes, qui eſt cauſe qu'on la nomme
Mere commune des animaux, vegetaux, & mineraux.
Eſtant donc engroſſie par les cieux & les autres Elemẽts,
elle produit de ſon ſein toutes choſes. Or que d'icelle
on arrache cet Eſprit; qu'on le lave, qu'on le ſepare tant
que l'on voudra; ſi on laiſſe cette terre ainſi deſpoillee
quelque temps à l'air, elle ſera r'engroſſie & impregnee
comme devant par les vertus & forces du ciel, produiſant
derechef certaines pierrettes criſtalines, & reluyſantes
eſtincelles: & cet Eſprit que l'on penſera en eſtre du tout
ſeparé, regermera toujours. Parquoy l'impregnation
faitte par l'action des cieux & des qualitez premieres la
rend continuellement generante, car d'elle provient tout
ce qui eſt deſſous le cercle de la Lune. Elle produit tou-
tes choſes qui ont vie, les conſerve, les nourrit, puis fi-
nalement les reſoult & tranſmue en elle meſme. Or
eſtant agitee par les actions ſuſdittes, elle jette double
expiration tant dehors que dedans elle: leſquelles ex-
pirations ſortent de cet Eſprit terrien, empreint &
eſchauffé par la chaleur celeſte. De l'expiration qui
s'eſleve dehors d'icelle terre, advenant qu'elle ſoit hu-
mide, ſeront engendrees les bruïnes ou royees: & ſi elle
eſt ſeiche, elle produira les vents, foudres, & autres telles
impreſſions ſeiches de l'air. Mais de celle qui demeure
encloſe & reſſeree en elle, advenant qu'elle ſoit humi-
de, ſeront faittes toutes choſes liqueſiables, comme
metaux & mineraux. Et ſi au contraire elle eſt ſeiche &
aride, elle en produira choſes non fuſibles, comme pier-
res & autres matieres ſemblables. Outre cela, toutes
choſes vegetables en proviennent, & reçoivent aliment
de cet Eſprit que la terre nourrit. C'eſt porquoy les
poëtes antiques nommojent cette terre grande ayeulle
& nourrice de toutes choſes.

Que ceſt Eſprit du monde eſt cauſe de perfection en tout.

CHAP. VIII.

L'Eſprit de l'univers eſt le genre general & commun de tous les genres : cet ſi nous regardons le monde inferieur ou elementaire, nous le trouverons diviſé en trois ſubalternes, aſſavoir le vegetal, l'animal & le mineral : toutesfois il eſt touſiours un en chacune choſe, mais il opere diverſement ſelon la diverſité des eſpeces. De là vient cette infinie varieté de creatures: Autrement il faudroit par neceſſité qu'il n'y euſt qu'une eſpece de choſes en tout l'univers. Mais ſi nous regardons le monde ſuperieur & celeſte, nous trouverons auſſi que cet Eſprit y eſt un & pareil en tout : ne differant que de la ſeule purification & ſubtilité. Car de ſa pure ſubſtance ignée ont eſté faits ces Eſprits celeſtes & tres-eloignez de l'inferieure eſpaiſſeur corporelle. Et de la ſubſtance moyenne aireuſe, ont eſté compoſez les globes celeſtes, & leurs luminaires. Or il a donc fait toutes choſes, parce qu'il a les vertus des choſes ſuperieures & inferieures, à cauſe de ſon exquiſe temperature, car ce ſeul corps, entre tous, eſt commencement & fin de perfection : & ſi les vertus luy manquoyent, il ne parferoit aucune choſe. Nous appellons toutesfois icy la perfection ſimple & naturelle. Parquoy eſtant ſeulement parfait ſelon l'intention de nature, contenant en ſoy la reigle, ligne, action, & puiſſance de perfection, il acquiert neantmoins ſi grande force ſur les choſes naturelles, qu'il attire tout de la puiſſance à l'action, il altere tout : & penetre tout, quelque eſpois qu'il ſoit : mollifie les choſes dures, endurcit les molles : & finalement augmente, nourrit, & conſerve tout. Ceſt Eſprit eſtant donc en tout corps, auteur de generation & corruption, eſt neceſſairement de triple operation, car par ſa ſiccité il vivifie, par ſa froideur il congele, & par ſon humeur il amaſ-

il amasse & assemble. Pour cette cause on luy a donné le nom de terre triple, ou trine, assavoir vitrifiante, salsugineuse, & mercurieuse: car tout ce qui est fait au monde est fait de Sel, Verre & Mercure. Bien que les principes de Paracelse soient le Sel, le Soulfre, & le Mercure: & que le verre soit mis pour le quatriesme, comme s'il vouloit dire que toutes les choses composées de ces trois premieres, se reduisent au quart pour leur derniere fin: d'autant que du verre ne se peult plus faire production quelconque, par l'industrie de la Nature, ny de l'Art. Mais je veux prouver mon opinion par l'exemple & la raison suivante: disant qu'es animaux les os sont consolidez & endurcis par vitrification: la chair & les nerfs sont concrées par le Sel, & amassez ensemble par l'humeur Mercurienne. Aux vegetables, les coquilles des amendes, pignons, noix, noisettes, & toutes sortes de noyaux, peuvent semblablement estre dittes vitrifiées: aussi bien que les coquilles des tortues, limassons, huistres, & semblables animaux que la terre & la mer produisent. Le goust seul donne suffisante preuve qu'elles sont salées à la verité, car rien n'est sans sel que ce qui est sans goust. Et mesme on en tire du sel duquel se fait le verre, comme de la fougiere, du salicot ou soulde, & de force autres choses. Quelqu'un pourroit donc objecter que ce seroit le Sel & non le verre qui seroit cause de la dureté des os, coques, & coquilles des animaux & vegetaux que je viens d'alleguer. A quoy je respondray que l'experience y repugne, & la raison aussi: en ce que tout sel se fond & dissoult par la moindre humidité de l'air ou de l'eau qu'il reçoive; & toutes les choses susdittes y resistent; selon le plus ou le moins qu'elles ont esté endurcies par cette vertu vitrifiante, pour derniere preuve de quoy je representeray icy les diaments, les pierres precieuses, & les cristaux, qui ne sont rien plus que verres elaborez à telle perfection dans la fournaise de l'ingenieuse Nature. Et que toutes ces choses soient condencées par l'humeur du Mercure, cela est si manifeste qu'il n'est besoin en donner autre tesmoignage que l'experience commune. Les mineraux sont suffisamment pourveuz de Sel, Soulfre, & Mercure. Les pierres, & tout ce qui se tire de la terre, à qui manque la fusion & l'extention soubs le marteau, ont bien quelque sel en elles, mais il est surmonté

par

par l'aduſtion du ſoulfre corrompant qui intervient en la vitrification & endurciſſement d'icelles. Les metaux, & toutes choſes fondantes & ductiles, ſont creées & condencees par le Sel & le Mercure, non ſans vitrification, qui les endurcit & rend indocilles au marteau: ſelon toutesfois le plus ou le moins d'impurité & terreſtreité aduſtible qui s'eſt rencontree à leſpaiſſiſſement & coagulation de leur Mercure. Par ainſi nous pourrons veritablement dire que toutes choſes ſont faittes, comme d'une triade, de Verre, de Sel, & de Mercure ou d'eau: le verre cauſant la dureté, le ſel donnant la matiere, & l'eau faiſant l'aſſemblage & condenſat io.

De la ſpecification de l'Eſprit de l'univers aux corps.

CHAP. IX.

L'Ame du monde, & ſon action & vertu, eſt repreſentee en toutes choſes, dedans leſquelles elle eſt toute conforme. Elle lie, & conjoint enſemble les choſes ſuperieures & les inferieures. Car autant qu'il y a d'ideés aux cieux, autant a elle de cauſes & raiſons ſeminales, dont par le moyen de cet eſprit, elle forge autant d'eſpeces en la matiere. Partant, s'il advient quelquefois que chacune des eſpeces degenere, l'ame qui eſt dedans pourra eſtre reformee & reduitte en ſon premier eſtat par le moyen de cet eſprit du monde qui luy eſt tresprochain, obeiſſant à toute maniere de mouvement. Ne penſons toutesfois que cet intellect ideal ſoit attiré, mais bien l'ame dovee des vertus d'iceluy, & allechee par les formes materielles. Ce qui ne doit ſembler eſtrange, car elle meſme ſe fait la viande & l'apaſt, comme tranſmuable en toutes les choſes par qui elle eſt attiree, & ſollicitee; demeurant & reſidant touſiours volontairement en icelles. Zoroaſtre nomme ces congruitez & decences des formes avec les raiſons de l'ame du monde, allechements. Par cela il apparoiſt

que

que chacune choſe & eſpece puiſe de l'ame du monde ſes dons & vertus; non pas toutes entierement, mais bien celles de la ſemence. & autres conformes, par leſquelles ellegerme & pullule. L'exemple s'en void & remarque en l'homme, qui ſe nourriſſant ſeulement d'aliments humains, ne s'acquiert pas la nature des oyſeaux ou poiſſons qu'il a mangez, mais bien l'humaine & convenable à ſon eſpece. Il advient auſſi que quelquesfois pluſieurs autres animaux vivent des meſmes aliments & viandes, deſquelles neantmoins chacun attire ce qui eſt propre à ſon eſpece. De ſorte que c'eſt choſe veritablement admirable, que d'une meſme viande l'homme tire ce qui eſt propre à l'homme; & l'oyſeau & l'animal ce qui convient aux oyſeaux & aux animaux. Or cela ſe fait, non pource que en une ſeule & meſme viande il y ait divers & variables aliments; mais à raiſon de l'eſpece qui eſt nourrie, laquelle attire & transforme en ſoy ſa nourriture conforme, par le moyen dequoy elle engendre ſon ſemblable, à cauſe de la vertu de cette ame & raiſon ſeminale qu'elle a en ſoy, ſelon ſa qualité. Davantage, il ne faut eſtimer qu'en la machine du monde, l'eſprit, l'ame, & le corps, ſoient quelques choſes ſeparees, car ces trois s'uniſſent & lient touſiours enſemble, ainſi qu'on void en l'homme, & rendent par cette union l'eſprit vital entier, & la ſubſtance corporelle. L'ame de l'univers ſe feint donc & imagine diverſes formes d'eſpeces, que l'eſprit recevant dans les entrailles des Elements corporifie, & produit en lumiere. C'eſt porquoy les animaux engendrent ſeulement des animaux; les plantes des plantes & les mineraux des mineraux. Non pas toutefois en tout par ſemblable maniere, Car les mineraux comme j'ay dit cydevant n'engendrent par leur ſemblable en la meſme façon que les plantes; parceque l'eſprit qu'ils poſſedent eſt arreſté & opprimé de trop groſſiere & lour de matiere; Lequel eſprit, advenant qu'il en ſoit une fois tiré & adjouſté à la matiere mineralle, pour ra engendrer ſon ſemblable: d'autant qu'ayant acquis ingreſſion & entree dans les corps imparfaits, par la grande ſubtiliation de l'Art, & graduation du feu, il a puiſé de l'ame univerſelle ſes propres ſemences minerales tant ſeulement; non pas celles des animaux, ny des plantes; d'autant que cela repu-

gne-

gneroit à la Nature. Non que je vueille dire qu'il n'ait en luy l'action des autres vertus; Mais il ne les demonstre que selon les especes où il est accommodé. Autrement il faudroit que chacune chose en produist une dissemblable; Assavoir, que l'homme engendrast un arbre: la plante feist un bœuf, & le metal une herbe. Ce que je dy seulement à l'esgard de la specification des choses: Car si nous considerons ce genre generalissime, (comme l'appelle Raymond Lulle) à quelque chose qu'on le baille il fera son semblable, pource qu'il est Mercure, & s'attribue la nature de tout ce à quoy il est meslé. Mais l'art humain ne peut faire ce qui est concedé à la seule Nature: laquelle engendre & procrée l'espece, que l'Art par apres dilatte & multiplie; si le commencement de l'operation est pris de la racine de l'espece: comme sçavent bien faire tous prudents Phisiciens, qui tirant des minieres cet Esprit ja commencé à specifier, apres l'avoir deuëment purifié & conduit à perfection, le rendent capable de parfaire les imparfaicts. Ces choses exactement examinées, l'artiste expert & advisé en tirera des adaptations admirables.

DEVXIESME LIVRE.

Que l'Esprit du monde prend corps, & comment il se corporifie.

CHAP. I.

J'Estime avoir suffisamment fait cognoistre au livre precedent, que par l'Esprit general toutes choses sont, non seulement produittes; ains corporifiées en l'univers: mais il reste à declarer quel corps prend cet esprit,

esprit, & de quelle façon il se corporifie en corporifiant toutes les autres choses. Car il est necessaire que prenant de luy seul tous leurs corps, il soit luy mesme corporel, n'estant raisonnable de croire qu'il peust donner ce qu'il n'auroit jamais eu. Voyons donc de quel corps il se revest; & en quelle maniere il en est reveitu. Non que ce soit toutesfois mon dessein de disputer icy de la corporification des choses celestes & surnaturelles, ains seulement d'attacher mon discours aux generations physiques, soubs Lunaires, & au corps de la terre qui est le vaisseau & propre matrice où ce premier & general corporifieur des choses, luy mesme se corporifie. Ie dy donc qu'aucune corporification ne se peut faire sans moteur precedent, qui tire la puissance en action, afin que ce qui semble n'estre point, sorte en lumiere & parvienne au terme & accomplissement de l'intention de Nature; qui est touſiours de corporifier ce qu'elle veut produire. Or ce moteur n'est autre chose que le feu, ou la chaleur qui se meut premier dedans l'air. Car toutes generations se commencent par là; d'autant que le feu est le plus actif de tous les Elements, & par consequent comme plus subtil & leger, plus prompt à motion. Ce feu donc, duquel le propre est de voller en haut à cause de sa vive legereté, & de rendre visibles les choses incognues, prend necessairement la source de son mouvement & action d'embas, c'est à dire du centre du monde, où nous avons cy devant logé le vieil Demogorgon progeniteur de toutes choses; estant leans assis comme en son trosne au beau milieu de son Empire: afin que de là il gouverne, commande, entretienne, & de parte de tous costez l'essence de la vie à tout ce grand corps spherique, rondement estendu autour de luy, afin qu'un chacun reçoive en chacque membre ce qu'il luy en faut, plus facilement & par distance egalle. Dedans le sein fecond de cet antique pere est implantée la racine de ce feu; qui de la fait une vaporante halaine, que Hermes en son Pimandre appelle Nature humide. Car vapeur est la premiere & prochaine action du feu; avec lequel elle est tellement conjoincte qu'on ne le sçauroit seulement imaginer sans elle. Mais (dira quelqu'un) puisque cette vapeur provient du feu comment est elle humide, veu que le feu est chaut & secq? & d'où luy peut donc arriver cette con-

traire qualité? Il n'y a rien icy d'estrange, si nous voulons considerer qu'il est impossible que le feu vive ny puisse estre sans humeur, qui est son aliment, entretien & sujet; sans lequel le feu mesme ne sçauroit estre imaginé. Car puisque son naturel est d'agir, & que son action est indeficiente; il faut de necessité qu'il agisse sur quelque chose: & que mesme cette chose ne luy manque jamais. Ainsi donc le feu & l'humidité coessentielle sont comme le masle & la femelle de toute generation; & les premiers parents de la corporification de cet Esprit du monde: comme il se verra cy apres. Mais le feu est comme le premier operant; d'autant que l'action precede tousiours la passion. Combien que ce qui patit inseparablement coexiste avec ce qui agit: Ainsi que le stoique Zenon disoit jadis, estimant que la substance du feu, par l'air convertie en eau, & conservée en icelle, comme un sperme general, d'où puis apres toutes choses sont engendrées, estoit la premiere matiere de l'univers. Thales Milesien, que les Grecs honorent du nom de sage, s'arrestant à la matiere patiente, estimoit que c'estoit l'eau: qu'Heraclite aussi nõmoit Mer: Et Moyse plus illuminé que ces deux, dit que l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux avant la creation du ciel & de la terre: Nommant le feu à cause de sa noble, pure, & digne essence, l'Esprit de Dieu. Quãd je diray donc le feu estre le principe des choses, je ne m'esloigneray de la raison ny de la verité: Car sans doute il en est le premier ouvrier: & le dernier destructeur & mueur des formes qu'il avoit causées: jusques à tant qu'il ait reduit les choses à leur periode & matiere outre laquelle il n'y a plus de progression, mais bien transformation: ainsi que je l'esclairciray tantost par la comparaison des choses visibles & familieres. La premiere puissance active qui opere en la production de l'homme est l'agitation ou motion de la chaleur: Laquelle en imitant l'action du feu, de qui le naturel est principallement de separer, tire de tout le corps ce que l'on nomme sperme, (auquel est contenue la semence humaine en puissance) qu'elle cuit & digere pour estre fait apte à l'expulsiõ, puis à la generation ou augmentation parfaitte de l'homme entier. Laquelle generation & augmentation est tousiours aydée & conduitte du feu, qui est le seul operateur: jusques à ce qu'arrivant au but de son exaltation, &

trop

trop enflamé par le soulfre des excrements procedans de l'impurité des aliments, il desseiche l'humide radical, qui est le siege & conservateur de la vie. Cela fait ce feu mesme ne cesse point son action qu'il n'ait converti les corps en cendre par resolution & corruption, qui ne se peuvent faire que par luy seul. Mais pour faire entendre cecy plus facilement, & le toucher au doigt, afin que par la connoissance de la derniere matiere de ce corps on en connoisse la premiere : Mettons le dans le feu vulgaire, nous verrons aussi tost qu'il a je ne sçay quoy d'inflamable qui le consomme presque tout, & le reduit en un peu de cendre; laquelle nous voyons de nature ignée, & nourrir en son dernier subiect & matiere un pur sel, dont le feu seul est l'unique pere & multiplicateur. Et quelque brullement que l'on en puisse faire, n'en reussit rien que du sel, qui dedans son interieur a son feu caché, lequel se resoüit avec son semblable. C'est pourquoy les spagiriques ont experimenté que dans le sel il y a une incombustibilité ou secret element de feu qui a les mesmes actions de ce feu primitif, estant pour cette cause appellé baulme des corps: d'autãt qu'il a dans luy ce qui donne, augmente, & conserve la vie: qui n'est sinon une vapeur humide, accompagnée de chaleur temperée. Iean de la Fontaine en son Romant Philosophique tesmoingne qu'il n'ignoroit point ce mystere, quand il fait dire à Nature:

Aucuns disent que feu n'engendre
De son naturel lors que cendre:
Mais leur reverence sauvée
Nature est dans le feu amée:
Et si prouver je le voulove
Le Sel à tesmoing je prendroye.

Or pour juger qu'il est muny d'humeur, il ne faut que considerer sa resolution facile : & pour prouver qu'il est plein de chaleur, il ne faut sinõ observer sa prompte congelation, en laquelle il est ayse à remarquer que le feu agit & s'unit au feu, comme en la liquefaction l'air s'estoit joint à l'air. Car en quelle façon pourroit le Sec boire l'humide en un sugect si la chaleur n'y estoit innee, puisque naturellement l'humeur est beué par la secheresse procedente de chaleur ? Par cela peut on aysément

sément comprendre que Demogorgon, qui est le feu Central, n'est point destitué d'humidité, sur laquelle agissant en son sein propre, il esleve une vapeur meslée des deux qualitez, que je nomme l'Esprit du monde: & que plusieurs appellent Mercure des Mercures: parce que tous les autres procedent universellement de luy. Cette vapeur s'eslevant n'est donc pas encore corps, mais bien une chose moyenne entre corps & esprit, comme participant de l'une & de l'autre substance, laquelle demeurant ainsi, ne pourroit engendrer aucune chose. Il faut donc qu'elle prenne quelque corps, ou forme de corps: Ce qui se fait en cette maniere. La vapeur tressubtile procedant du sec & de l'humide, venant à s'eslever penetre les spongiositez de la terre, dans laquelle peu à peu elle se convertit en eau mercurielle par la rencontre qu'elle fait de l'air infus, & de la terre mesme, dont la superficie est grandement esloignée du centre, auquel est le foyer d'où part cette chaleur: tout ainsi qu'en la chappe d'un alembic où l'esprit & vapeur distillable se liquefie. Or parce que cette vapeur & son eau participent des deux principes, assavoir chaleur & humidité, elle s'engrossit & espoissit peu à peu par decoction moderée & continuelle, dont le principal instrument & moyen est ce feu inné que contient cette vapeur mesme: induisant, voire forçant par son action assidue, le sec de boire son humide, & faire congeler cette eau, non avec une solidité ou durté en tout & par tout semblable, mais premierement mussilagineuse, & differente. Ce que Nature pretend faire par l'information des Idées au mussilage, est le commencement d'induration & solidité; Laquelle doit de necessité tenir la voye de Nature, qui est de passer de l'un à l'autre extremité par la moyenne disposition. La Nature continuant donc sa digestion, ce mussillage s'afermit; Et de la plus grosse matiere ou partie s'engendrét les corps metaliques dans les veines de la terre & concavitez des rochers. Lesquels corps engendrez de mesme semence ne different nullement de substance, ains seulement des accidens qui leur arrivent selon la disposition des lieux ou matrices esquelles ils sont engendrez. Ce qui est donc de plus subtil en cette vapeur montant volontiers, parvient en fin jusques à la superficie de la terre, où elle est contrainéte de s'arrester. Et d'autant qu'elle ne peut demeurer

meurer ocieuſe, & ne peut toutefois devaller, ny monter plus hault, parce qu'eſtant eſprit, c'eſt ſon propre de s'eſlever; & que ne trouvant rien de ſolide qui la puiſſe porter; Il eſt force qu'elle continue l'intention de Nature, & s'employe à la generation & corporification des individus. Mais afin que plus clairement on puiſſe entendre tout ce que j'ay deſia dit; prenons quelqu'un de ces individus & pour donner une abſolue concluſion à ce chapitre, voyons comment il eſt procrée; Car cela nous rendra certains que cet Eſprit du monde prend corps, & nous deſcouvrira comment il ſe corporiſe. Le gland ſemé dedans la terre y demeureroit à jamais inutile, ou ſe conſommeroit ſans germer, s'il n'y avoit quelque agent qui portaſt en acte la puiſſance occulte que Nature y a logée. D'où pourroit on imaginer cette action ſinon du feu central ſortant du cœur de ce Demogorgon, lequel feu attiré & fomenté par les rayons du Soleil celeſte, redouble ſa force & vigueur? Cette germination n'a elle donc pas ſon commencement par ce feu de Nature, qui eſlevant & multipliant ſa vapeur reſveille & excite le feu innè dedans le gland, qui de ſa part auſſi ſe vaporiſe par le moyen de ſon air propre, puis eſtant commencé à vaporiſer, ſe nourrit & augmente de cette vapeur premiere, qui jamais ne defaut ny ceſſe d'agir ſur la matiere du gland, juſques à ce qu'il ſoit au periode de la perfection où l'intention de Nature l'a deſtiné, qui eſt d'eſtre fait cheſne: lequel en ſon temps parvenu à ſa grandeur naturelle, commence (non proprement à mourir) mais bien à s'acheminer au declin pour retourner en ſa premiere forme; & ſe convertir en celle de la terre, où cette vapeur ne manque point & n'eſt jamais oyſive: Car elle engendre en la pourriture de l'arbre certains Polipodes, avec une infinité de beſtions & vermines: ou bien ayant reduit le cheſne en terre, elle y recommence quelqu'autre vegetation. De penſer dire que la maſſe du gland s'augmente & multiplie, il y auroit de l'erreur: Car en la germination il ſe void qu'il demeure tout entier, & ſe ſepare de ſon germe ſans diminution ny amoindriſſement quelconque, & neantmoings l'arbre en eſt ſorty. Ce n'eſt donc point par la multiplication & augmentation du gland que le cheſne s'engendre: C'eſt auſſi peu par addition, & diſtraction de la terre adjacente: car il s'eſpuiſeroit autant de terre que l'arbre pourroit

estre grand, ce qui ne se faict point. Il est donc necessaire que ce soit par quelqu'autre voye & matiere, puis que ce n'est ny par l'une ny par l'autre de celles là. Or cet esprit ou vapeur seule y estant employée, c'est cela seulement qui se corporifie & fait individu, & de là que provient la creation, augmentatiõ, & conservation de toutes choses, non point des masses terrestres qui ne sont que les excremens de la matiere spirituelle & primeraine. Comme il se void en la digestion de l'estomac, laquelle reiette les excrements au mesme poids & quantité de viandes qu'il les a prises: ayant neantmoins tiré son propre & particulier aliment, qui n'estoit autre chose que cet esprit enclos dans la masse d'icelles: lequel seul par sa siccité se corporifie, & par son humidité se dilatte & augmente, poussé & conduit par sa propre chaleur.

De la conversion de cet Esprit en terre: & comment en cette terre sa vertu demeure entiere.

CHAP. II.

PAr les raisons ja deduittes estant à mon advis suffisamment prouvé que l'Esprit du mõde prend corps, il faut icy declarer comment il se corporifie. Et bien que plusieurs ayent beaucoup travaillé & fort peu avancé en cette recherche, j'essayeray à le rendre palpable & visible à ceux principalement qui favorisez d'une heureuse naissance, admirateurs des rares effects de Nature taschent d'entrer au cabinet de ses secrets. Car ce qui a deceu tant d'esprits curieux en la perquisition & descouverte de ce corps, a esté que les uns ont estimé cette cognoissance du tout hors de la faculté du sens cõmun de l'homme, & reservé seulement aux Anges ou demons. Les autres que le nommant l'Esprit du monde on ne luy devoit imaginer autre corps que celuy de l'univers; veu qu'à un esprit general il faut un corps universel. Les autres, qu'on ne le pouvoit autrement apperce-

voir

voir que par la conversiõ des corps plus parfaicts en leur premier esprit & sperme, par une exacte & laborieuse subtiliatiõ, ne s'avisant pas qu'il n'y a point de retrogression en Nature: & que plus les corps sont parfaicts, plus ils sont esloignez de leur commencemens & corporeité premiere. Les autres encore ont pensé qu'il falloit extraire des corps ce qu'ils nomment quinte essence, croyant que ce qui estoit plus subtil & volatil feust l'esprit qu'ils cherchoient: & s'esloignant ainsi du but où ils visoient le plus, vouloiẽt trouver l'Orient au Couchãt: Car ils spiritualisoient les corps au lieu de corporifier les esprits. Mais puisque cet esprit se void manifestement tourné en corps de terre: & que sans contradiction ny doute aucun tous corps sont engendrez de luy: On le doit donc tirer d'eux mesmes: d'autant que ce seroit infinimẽt se destourner du droict chemin de la Nature, qu'au lieu de faire un corps terrestre on en feist un de feu, que les quintessenciaux appellent leur Ciel. Or le commencemẽt de corporification en toutes choses se fait par la terre; Car c'est la premiere ou plus prochaine operation du Mercure que se terrifier. Pourquoy veulent ils donc cõmencer par ignificatiõ? c'est tout ainsi que de cõmencer un bastiment par la toiture & nõ par les fondemens. Ceux qui tendẽt à la reductiõ des corps en leur premier germe auroient biẽ une raison plus apparente en leur dessein que les derniers qui les veulent quintessencier, s'ils ne prenoiẽt en ce progrez un chemin tortueux qui les conduit à l'opposite du lieu où ils aspirẽt. Car outre ce que Nature ne retrograde jamais, ils ne s'avisent pas qu'ils suivent le trac de l'accõplissement, & non de la revertiõ destructive; ou pour dire plus clairemẽt, qui recõduit à la naissance. Mais outre, que ces labeurs sont du tout impossibles; ou à tout le moins si difficiles & longs que la vie ordinaire de l'hõme n'y seroit suffisante; ils ne sçauroient par cette voye arriver à la vraye & naturelle reduction, ains feroient seulement un corps fantasque, grandemẽt esloigné de celuy avec lequel Nature commence toutes ses operations productives, qui est le seul & legitime sperme de tous corps. Si nous considerons que tout se corporifie par terrification, nous advoüerons necessairement qu'il y a quelque subjet prejacent, & prochainement apte à se terrifier: Or j'ay dit dés le commencement que le feu est le premier ope-

rateur du monde, qui jette une vapeur spirituеuse, laquelle il cuit & desseiche pour la corporifier; car la corporification ne se peut faire sans coagulation, necessairement procurée par la siccité du feu. Mais en quel lieu se fait cette cuisson, desseichement ou coagulation, sinon dans le corps de la terre, d'où proviennent tous autres corps? Il faut donc que la presente matiere d'iceux y soit cachée: car si elle n'y estoit, il s'ensuivroit qu'ils seroient faicts de rien, ce qui contredit à l'ordonnance de Nature, qui veut que toute chose ait son principe, & que de rien rien ne procede. Cette matiere ou principe est donc attachée au corps de la terre, où elle se nourrit, espaissit, & incorpore. Pour cette cause, ceux qui ont voulu la tirer des corps metalliques parfaits, ou des imparfaicts & simples, par attraction de quintessence auroient bien mieux fait, (puis qu'ils cherchoient le premier sperme) d'ouvrir la matrice de la mere, que de tuer & destruire les enfans desia parvenus à la perfection de leur aage, pour les cuider remettre en l'estat qu'ils estoient à leur conception. Mais quand ils ouvriroient cette matrice, qu'y trouveroient ils? car rien ne se presente dedans à la veuë, & plusieurs advoüant bien que cette voye estoit la plus favorable, ont encore esté deceuz, esperant trouver dans le ventre des mineres quelque apparence de commencement d'aurification, ce qu'ils n'ont fait toutesfois, & ont desespere de leur dessein, d'autant qu'ils ne voyoient aucune moyenne disposition entre la mollesse & la dureté du metal. Puis donc que l'œil n'y void aucune chose, comment est-il possible d'y rien trouver & prendre? Cela est l'œuvre, mais cecy est le labeur. Certainement tels investigateurs ne jugeoient pas que la matiere premiere n'est autre chose qu'esprit & vapeur si subtile & deliée que le seul regard de l'intellect l'a peut voir ou imaginer. Toutefois d'autant qu'elle est attachée au corps de cette mere, & habite en icelle, il faut par vive raison qu'elle ait quelque nature quasi corporelle, & apte à se corporifier. Or jaçoit que j'aye cy devant assez ouvertement declaré à ceux qui sont deüez de subtil jugement quelle est cette Nature, si adjousteray-je icy que la spongiosité de la terre est pleine de cette vapeur spirituеuse, qui par la vertu de la chaleur innée, acquiert une qualité seiche, accompagnée d'une humeur secrette, par

laquelle

laquelle elle se condence & coagule en corps specifique. Et comme cette nature humide desseichée a esté premierement eau, il faut aussi la reduire en eau par l'eau, qui est le seul moyen pour aquefier les choses seiches, comme le feu pour desseicher les humides : Chose que Nature observe tres-exactement en la generation des metaux. Car l'eau fluant par les pores terrestres, trouve une substance dissoluble, avec laquelle elle s'unit par leurs plus simples parties, & à cette union conviennent les elemens deuëment proportionnez. La substance adonc ainsi conjointe par sa dissolution, se congele & coagule d'elle mesme par endurcissement qu'elle a naturellemẽt en elle, à cause de sa siccité innée : puis par succeßive & longue decoction elle acquiert la durté metallique. Mais puis que cette substance est dissoluble, de quelle autre nature peut elle estre que de sel ? car rien ne se dissoult que les sels ; desquels la multitude & varieté est grande ; puis qu'il y en a autant que de choses au monde ? Tellement que tant p'us il est brußlé, & plus acquiert il de facilité à se dissouldre, pourveu qu'il ne soit arrivé jusques à la vitrification. Cette premiere matiere est donc un sel : C'est à dire que le sel est le premier corps, par lequel elle se rend palpable & visible, duquel sel Raymond Lulle entend parler dans son testament, quand il dit : Nous avons cy dessus declaré qu'au centre de la terre est une terre Vierge, & un vray element : & que c'est l'œuvre de Nature. Partant Nature est logée au centre de chacune chose. Ainsi le sel est cette terre Vierge qui encore n'a rien produit ; en laquelle l'esprit du monde se convertit premierement, par vitrification ; c'est à dire par extenuation d'humeur. C'est luy qui donne forme à toutes choses, & rien ne peut tomber au sens de la veuë ny de l'atouchement que par le sel : Rien ne se coagule que le sel : Rien que le sel ne se congele : C'est luy qui donne la durté à l'or, & à tous les metaux : au diament, & à toutes les pierres tant precieuses qu'autres, par une puissante mais tres-secrette vertu vitrifiante. Qui plus est, il se void que toutes les choses composées des quatres elements retournent en sel. Car s'il advient qu'un corps se pourrisse, qu'en restera il sinon une poudre cendreuse qui recelle un sel precieux ? & si ce corps est destruit par brußlement, ca'cination, ou incineration, qu'en tirerons nous en dernier

reſſort ſinon du ſel? Les verriers nous ſerviront à cette preuve. C'eſt pourquoy Arnault de Villeneufve grand Medecin & Philoſophe en ſa nouvelle lumiere chimique parlant de l'eau permanente des ſages, qui eſt une eau ſeiche, laquelle ne moüille point les mains non plus que l'argent vif vulgaire, dict: Qui ſera-ce donc qui pourra faire cette eau? certes je dis que ce ſera celuy qui fait faire le verre. Le meſme Autheur parlant de l'excellence de cette eau ſeiche, l'a donné aſſez à cognoiſtre quand il dit en un traitté chimique auquel il baille le nom de Breviaire philoſophique: L'operateur ne fera non plus ſans ſel, qu'un archer tirera ſans corde. Et la fontaine des amoureux dit auſſi,

Sans ſel ne peux mettre en effect.
Vtile choſe pour ton faict.

C'eſt donc de ſel que tous les corps ont eſté premier compoſez, car ainſi que j'ay dit au precedent chapitre, les principes de compoſition & de reſolution ſont ſemblables. Et comme veulent & tiennent tous les philoſophes pour maxime infaillible, la premiere matiere des choſes n'eſt point autre que leur derniere, c'eſt à dire celle en quoy ils ſe reſolvent en leur fin, donnãt pour exemple la glace & la neige qui par chaleur ſe reduiſent en eau, de laquelle par congelation elles eſtoient faites. Et ſi je voulois icy raporter tous les teſmoignages des bons Autheurs il en naiſtroit un juſte volume. Or pour monſtrer que ce ſel eſt la pure & vraye terre, non pas celle ſur laquelle nous marchons, que je veux prouver n'eſtre que l'excremẽt & lie de l'autre, j'auray recours à la premiere creation des choſes, laquelle je figureray par l'exemple d'une operation familiaire qui ſe faict à l'imitatiõ de Nature, & par le moyen & meſme reigle que ce grãd univers a eſté faict. J'ay cy devant dit que le principe des choſes eſtoit l'eau, ou bien une Nature humide ainſi que dit Hermes, ſur laquelle, ſuyvant le texte de Moyſe, l'eſprit de Dieu eſtoit porté. Mais on me pourra demander cõment ce grand amas & confuſion d'eaux a eſté diviſé, en ſorte que cette ample & lourde maſſe terreſtre en ſoit ſortie? & par quel moyen tant de choſes diverſes ſont produittes de cette terre. Je reſponderay à telles queſtions

ſions ce que la ſeule experience m'en a fait voir, diſant qu'il eſt naturellement probable qu'il ſe feit lors premierement quelque aſſiette au milieu de ces eaux par le moyen de ſeparation, ſuivant le propre texte de Moyſe, qui dit que Dieu ſepara les eaux des eaux, car il en eſt de deux ſortes, aſſavoir l'eau elevative, & l'eau congelative. La premiere s'eſlevant par evaporation laiſſa donc la ſeconde fixe en bas: ainſi que le voyent journellement ceux qui font le ſel tant marin que fontainier. Vray eſt que l'un ſe fait par la force attractive des rayons du Soleil: & l'autre par la violence expultive du feu. Or le feu ſeul, où la ſeule chaleur entre toutes les choſes du mõde poſſede cette vertu ſeparative, par l'une ou l'autre de ces deux voyes, ou naturelle, ou violente. C'eſt donc par l'un ou l'autre que cette ſeparation a eſté procurée. Mais à qui euſt ſceu Moyſe comparer ce feu ſinon à l'eſprit divin, qui ne ſe peut autrement definir, que la ſource univerſelle de lumiere de chaleur animante & de vital mouvement: par lequel toutes choſes ſont, & perſiſtent en leur eſtre? Conſiderons le ſel de Nature eſtant encore en ſon lymbe ou cahos. C'eſt à dire diffus, diſſoult, ou noyé dans ſon eau, en quelle forme apparoiſtra-il à noſtre veuë, & quelle qualité luy attribuera noſtre gouſt & attouchement ſinon d'eau amere? Laquelle forme & qualité il conſerveroit eternellement ſi le ſeparateur n'intervenoit. Mais auſſi toſt que cette eau eſlevative ſent l'action du feu qui luy eſt ennemy; la ſeparation commence à ſe faire par evaporation, & peu à peu ſe diminuant faict apparoir au centre de ſon globe une petite aſſiette de ſel qui s'aſſemble tout ainſi que fit le corps de la terre dans le premier limbe des eaux univerſelles. Voila donc la premiere operatiõ que fiſt le feu, aſſavoir de faire apparoiſtre l'aride, c'eſt à dire, la terre. Mais tout ainſi que cette terre premiere demeura coagulée par le feu avec ſes excrements & feces; ce ſel qui eſt vrayement terre retient auſſi les ſiennes, encore qu'il ſemble pur & net, plein de blancheur & lucidité: Car rien ne ſe peut engendrer, alimenter, & croiſtre, ſans engendrer auſſi des excrements, de la formation & ſeparation deſquels je reſerve à parler en leur lieu. Or ce ſel ou cette terre aride qui ſe coagule & aſſiet dedans l'eau, reboit tout ſon humide, & ſe deſſeche par la continuation du feu: gardant neant-

moins en elle une humeur interne qui ne l'abandonne point; & de laquelle luy provient cette vertu dissolutive: puis arrivant temperature, entre le sec & l'humide, elle demeure apte aux productions des choses, tirée de puissance à effect par l'action de la chaleur. Et de vray tout ainsi que le corps de la grand terre a cette vertu productive & specifique des individus; aussi a celle cy que nous appellons sel. Non pas qu'elle produise herbes, metaux, ny animaux, comme fait l'autre, mais elle a dans son sein la semence originelle de toutes choses: de sorte que l'experience nous y fait voir par les operations du feu, les couleurs, saveurs, accroissemens, vegerations, & endurcissements, que l'on voit en chacun de ces trois genres. Et non seulement cela, mais encore le propre feu que le Soleil y a mis; par lequel il vivifie & nourrit toutes choses. Ainsi qu'il m'est apparu au progrez de certaine œuvre philosophique: Ayant veu en cette matiere seule, distinctement & l'une apres l'autre: selon l'ordre & les intervalles determinez par les maistres; toutes les couleurs & les aparences qu'ils disent devoir arriver en leur matiere à la confection de leur pierre: avec cette fusion soudaine apres estre parvenu à la haute rougeur du pavot champestre: Et toutefois sans avoir produit le miracle tant desiré & attendu, quand à la Metamorphose des metaux: mais ayant fait sur les corps humains par sueurs universelles & naturelles, des effects si miraculeux que je ne l'oserois publier sans craindre le tiltre de charlatan: toutefois, Monseigneur, vostre Altesse me peut garentir de cette injure, comme tesmoing irreprochable; puisque le bruict de ces merveilles estant parvenu jusqu'à elle vous daignastes bien ainsi que Iupiter visiter la demeure de vostre pauvre Philemon; portée du genereux dessein d'en estre asseurée par la bouche d'un homme de bien, qui cruellement affligé de diverses douleurs, & trop extresnué de la languissante longueur de ses maux, n'avoit plus recours qu'à la bonté celeste, ny espoir qu'à la mort, à chacun moment reclamée. Le dire veritable duquel obligea encore vostre Altesse, de faire ouyr par information solemnelle une multitude d'autres que j'avois soulagez par ce mesme remede. Et si l'avidité ou l'envie de celuy auquel estoit commis & confié le soin de la santé de feu (de tres-illustre & glorieuse memoire)

Mon-

Monſeigneur le Reverendiſſime Cardinal voſtre treſcher frere, ne l'euſt empeſché d'en prendre, j'eſtime que Dieu n'euſt deſnié à ſon excellence la meſme grace & benediction qu'il avoit eſlargie à tant de pauvres gents. Si donc ce Sel a toutes les qualitez de la terre, qui voudra ſoûtenir que luy meſme ne ſoit terre : & par conſequent qu'il ne doive eſtre appellé Eſprit univerſel terrifié, ainſi que Hermes l'a deſpeint? Mais je diray que cette converſion ne ſe peut faire ſinon par un artifice de tres-facile pratique, & de tres mal aiſée perquiſition. Car ſans mentir c'eſt un acte qui paſſe l'humain de faire voir à l'œil & toucher au doigt cette premiere matiere qu'un monde d'hommes admirez pour leur grande doctrine en tous les ſiecles, ont eſtimé voire affirmé eſtre inviſible, & incomprehenſible. S'amuſant ſeulement par une profonde theorie à diſcourir de l'excellence de la choſe; & non pas à la rechercher & cognoiſtre par ſes effects. De ſorte qu'entre tous les curieux que j'ay practiquez depuis quarante ans que j'en ay ſenty la premiere odeur, je n'en ay point trouvé ſix qui le cogneuſſent. Or ayant ſuffiſamment eſclaircy comment ce ſel eſt converty en terre; & gaigné ce point auſſi, qui eſt la vraye operation des operations: il reſte maintenant à monſtrer comme apres cette convertion ſa vertu luy demeure entiere. Toutefois avant que paſſer outre il eſt bien raiſonnable de dire de quelle vertu & force eſtoit doué cet Eſprit ou Sel, afin de le ſçavoir rechercher & retrouver en luy quand il ſera terrifié. Je diray donc à cet effect que c'eſt une choſe indubitable & qui n'a beſoin de preuve, que les Cieux ſont en continuel mouvement qui tend neceſſairement à quelque fin. Car, combien que naturellement on puiſſe dire la fin de ce qui ſe meut eſtre d'aller d'un lieu en un autre, ſi eſt-ce que le mouvement ſe fait pour quelqu'autre cauſe : & l'intention de la motion n'eſt pas ſeulement de remuer de place en place : mais bien de faire ce mouvement pour parvenir à l'effect de quelqu'autre fin. Car il y a deux fins: L'une que les Philoſophes appellent fin pour laquelle la choſe ſe faict: comme la fin de la generation de Platon, c'eſt l'ame de Platon. Et la fin pour laquelle Platon apprit les vertus, c'eſt beatitude. L'autre fin eſt ce à quoy les choſes vont à cauſe de la precedente ; comme la fin de l'aſſemble-

ment

ment du masle & de la femelle, c'est la generation; mais la fin pour laquelle se fait la generation, c'est l'homme, ou l'Animal. Aussi la fin pour laquelle Platõ alla de Grece en Egypte, c'estoit pour apprendre sapience. Mais la fin de son cheminer, c'estoit l'Egypte où il pretendoit d'aller. La fin donc du mouvement des Cieux n'est point seulement de se remuer de lieu en lieu; Mais afin d'influer leurs vertus sur les corps inferieurs. Car d'imaginer que l'influence se face & espande inutilement és lieux où il n'y a rien pour la recevoir, c'est une erreur trop grossiere. Or cette influence de vertus est indeficiente & continuelle à cause que le mouvement par lequel elle se faict est orbiculaire, tousiours recommençant & retournant à soy mesme. Qui est la raison pourquoy les choses sur lesquelles elle se faict, & ce qui en procedde est de pareille nature & qualité; recevant sans cesse une force & multiplication de ces vertus qui ne manque jamais: & puisque cette influence ne s'estend point dessus les Cieux, où comme j'ay dit, il n'y a rien; il s'ensuit de necessité qu'elle se doit faire sur quelque chose inferieure & corporelle, sur quoy elle puisse agir, Car rien ne patist que ce qui a corps: Mais quel corps naturel y a-il au monde que celuy de la terre? n'est ce pas le corps des corps; Et celuy seul qui de luy mesme peut subsister, ayãt toutes les qualitez requises aux corps, assavoir longueur, largeur, profondité, & superficie: n'est-ce pas le sujet ou but prefix de la Nature, à quoy sans cesse elle s'exerce de corporifier & animer? Où pourroit elle donc accomplir ces ouvrages sinon dans le corps de la terre? ainsi la terre est le seul corps inferieur qui reçoit les influences celestes, les vertus & puissances desquelles sont de penetrer, eschauffer, purger, separer, vivifier, augmenter, cõserver, & restaurer. Il n'est besõin de disputer icy maintenant si les Astres & les Cieux influent leurs corps sur le corps de la terre, car l'experiẽce nous en releve par le tesmoignage des sens. Parquoy, laissant cela pour cognu, je m'efforceray seulement à desduire comment ils font leurs vertueuses influctions. I'ay n'aguere dit qu'elles tendent en bas directement & non en haut. Et d'autant que le bas d'un corps spherique est son centre; c'est donc necessairement sur la terre qu'elles decoulent, & en elle seul'e ou elles finissent & fichent leurs pointes. Car la terre est le vray

centre

centre de l'univers, & le point de ce grand cercle où toutes les lignes de ces influctions aboutissent. Et parce que cette terre est un corps solide, & que la solidité de tous autres corps provient d'elle, il faut une vertu tres-subtile pour la penetrer par ses moindres parties. Les Cieux donc qui sont de tres-subtile matiere produisent des vertus pareilles, car les operations suivent ordinairement les qualitez du corps qui les produit. Or cette penetration ne serviroit de rien, & seroit comme une eau courante sur un champ duquel elle n'arrose que la superficie à cause de la vistesse de son cours, si elle n'y faisoit quelque pose. Mais puis qu'infailliblement elle tombe jusques au centre, & qu'elle ne peut passer outre, ne trouvant rien de plus bas pour y descendre, elle est contrainct de s'y arrester & amasser. C'est pourquoy quelques uns ont dit que le fonds de la terre est tres-precieux, à cause que toutes les vertus celestes s'y assemblent & unissent: Lesquelles ainsi unies & assemblées ont une puissance infinie, tant parce qu'elles y affluent continuellement, que parce qu'elles proceddent des corps infinis en vertus, immortels, incorruptibles, & indeficients. Les anciens Poëtes qui fabuleusement nous ont laissé ce qu'ils avoient imaginé de ces choses occultes, partageant le monde en trois, assignerent à Iupiter comme premier fils de Saturne, le Ciel: encores qu'aucuns ayent voulu attribuer le droict d'aisnesse à Neptune, & l'election de ce regne, superieur à Iupiter, pour certaines raisons sophistiques nullement necessaires à mon propos: auquel Neptune fut baillé la Mer pour son lot. Pluton fut apanagé de la Terre, comme cadet: Et toutefois il est estimé le plus riche des trois freres, à cause que dans son heritage naissent & renaissent continuellement tous les tresors du mõde: & semble qu'il ayt rendu ses deux freres tributaires vers luy de ce qu'ils ont de plus exquis. Ils le disent Roy des enfers, & pour son lieu de plaisance luy donnẽt les chãps Elisées, cũ les esleuz & biẽ-heureux luy võt faire la court. Nos Theologiẽs veulẽt aussi qu'en ce mesme lieu soiẽt les enfers, & les tourmẽs des ames: se persuadãt qu'estãt bien veritable que les influẽces de tous les astres qui sont de nature ignée y tõbent, il y doive avoir une ardeur incroyable. L'õ peut sans doute appeller ce lieu infernal, puis qu'il n'y a riẽ de plus bas: Mais que les ames

y so-

y soient tourmentées par ce feu, & que l'ardeur d'icelui soit ou puisse estre telle qu'ils disent, cela semble esloigné de la raison, & des vrays axiomes de Philosophie. Car, outre que les ames n'occupent aucun lieu, par leur confession mesme, & que leur naturel apres qu'elles ont quitté le fardeau de leurs corps est de tendre & se porter en haut, à cause de leur legereté spirituelle, qui tient plus de la qualité ignée que de toute autre; elles ne peuvent qu'avec violence, ny comme legeres estre demergées en ce lieu sousterrain, ny comme simples patir l'action du feu qui n'a point d'empire sur son semblable. Pourquoy veulent ils donc qu'elles descendent en ce lieu pour y estre tourmentées? si ce n'est que le pesant fardeau du peché dont elles sont enveloppées, deprimant leur nature les porte en bas & face descendre au centre de la terre: & que le mesme peché encore s'estant emparé & comme incorporé avec elles il se face je ne sçay quelle composition qui les rende passibles & subjettes, non à l'action simple & naturelle de ce feu, mais peut estre à la violence d'un autre feu creé de Dieu à cet effect: & peut estre de ce feu mesme dont nous parlons, son action luy estant redoublée par une secrete & vertu divine: ce qui est fort probable, & semble estre authorisé de l'escriture sainte: Toutefois je ne veux temerairement faire opinió à part; non plus que m'escarter de la foy orthodoxe; au soustien de laquelle j'ay de long temps voué ma vie, & le peu d'industrie que je tiens du Ciel. Ie diray neantmoins en passant (pour ne m'esloigner de mon premier discours) que c'est mal conclud de dire, que puisqu'en ce lieu s'assemblent toutes les influences des Astres, il s'ensuit qu'il y doit avoir une ardeur extresme, ce qu'à la verité je cõfesserois si le feu des Astres estoit ainsi que le vulgaire, destruisant & consommant, non pas vivifiant, conservant, & nourrissant: car s'il estoit tel qu'on le croit, il y a long temps que non seulement la terre, mais l'univers fust consommé. Ces influences veritablement s'eschauffent dans le sein du vieil Demogorgon; Mais c'est d'une ardeur vitale, & non mortelle, ou destruisante: Laquelle y plante une vertu omniforme, qui par cet eschauffement se dilatte par tout le corps terrestre, estant la premiere cause motrice des generations. Et ne faut penser que la chaleur externe qui provient du Soleil eschauffe seule

la-

la terre ; & la face engendrer: car nous voyons qu'en hyver, alors que le Soleil eſt le plus eſloigné de nous, le dedans d'icelle eſt plus chaud qu'au plus ardent de l'eſté, comme il s'experimente és puits, fontaines, & caves profondes. De ſorte que pendant les plus fortes gelées de l'hyver, les metaux ne laiſſent à ſe cuire & endurcir; Et peut on aſſeurer que c'eſt lors que ſe faict leur plus grande cuiſſon; à cauſe que la chaleur centralle eſt reprimée & retenue dans la terre par la froideur de l'air & de l'eau qui l'environnent. Le Soleil remontant au printemps, & s'approchant de ſon perpendicule ſur nous, n'eſt pas la principale cauſe de la vegetation des choſes: Car ſi elle dependoit de luy ſeul, aucun ne doutera que plus il ſeroit haut & exalté, les vegetations s'iroient augmentant à proportion de la chaleur croiſſante: ce qui ſe void tout au contraire. Mais pource qu'un ſemblable attire volontiers l'autre, & que l'un s'eſloignant l'autre ſe recule & depart auſſi, le Soleil par la force aymentine de ſes rayons attire & r'appelle la chaleur du Soleil centrique, retirée & comprimée en l'interieur de la terre par l'aſpre rigueur du froid, laquelle remontant à la ſuperficie redonne la vertu vegetative à toutes choſes. Ce n'eſt donc pas l'externe chaleur du Soleil celeſte qui eſchauffe le profond de la terre, mais bien celle du Soleil terreſtre innée en elle: car il y a deux ſortes de chaleur: l'une de reverberation, qui eſt l'externe; l'autre d'influence & penetration, qui eſt l'interne, dont j'entens parler: Le naturel de laquelle eſt de vivifier, augmenter, & conſerver, par l'entretien de l'humeur radicale contenue en ce feu duquel j'ay fait mention au precedent chapitre. Qui plus eſt, pour verifier que ce feu central n'eſt point extreſme, ny propte à tourmenter & bruſler; nous voyons que tous les aſtres par leurs influctions ne rendent pas à chaleur, & que ce n'eſt pas leur ſeul naturel d'eſchauffer, car Saturne eſt froid & ſec: Jupiter chaud & humide: Mars, chaud & ſec: le Soleil chaud & ſec: Venus froid & humide, la Lune humide & froide: & Mercure tenant du naturel de tous s'accommode variablement à tous. C'eſt donc choſe facile à juger que toutes ces influences engendrent une chaleur temperée des quatre qualitez, qui ſont chauld, ſec, froid, & humide. Leſquelles convenant enſemble, il eſt neceſſaire que le lieu où elles

con-

conviennent les ayt en luy avec cette temperature. C'eſt pourquoy cette vapeur ou eſprit qui proviẽt de ce cẽtre participe de ces quatre. D'où prennent leur origine toutes les qualitez des ſimples; dont les uns eſchauffent parce que la chaleur y domine: les autres deſſeichent à raiſon de la ficcité qui maiſtriſe; les autres humectent & refroidiſſent ſelon le plus ou le moins de froideur & humidité qui abonde en eux. D'autre part, les Aſtres verſent dans le centre pluſieurs autres natures ou qualitez que celles-là, car ils y ſement les germes des ſaveurs, couleurs, & odeurs que l'on gouſte, void, & ſent en toutes choſes. Ie dy donc que les Aſtres eſchauffent la terre en ſon centre; & par conſequent cet Eſprit originel qui y habite participe à cet eſchauffement. Et parce que la vertu naturelle de la chaleur eſt de ſeparer; par meſme influctiõ deſcend auſſi cette vertu ſeparative, qui diviſe le pur de l'impur, le ſubtil du groſſier, le leger du peſant, & le doux de l'amer. Laquelle ſeparation, qu'on peut nommer purgative, eſt cauſe que naturellement toute choſe rejette d'elle meſme les excrements qui ne ſont de ſa ſubſtance ſpecifique: ce qui à la verité eſt tres-neceſſaire: car il n'y a rien au monde en qui les excrements n'excedent la ſubſtance naturelle. Et tout ce que nous voyons & touchons n'eſt autre choſe que l'excrement qui enveloppe cette ſubſtance cachée. Nous l'appercevons clairement aux viandes que nous mangeons? la maſſe deſquelles ne ſe convertit ou trans-ſubſtancie pas en noſtre chair, mais s'eſvacue par les lieux à ce deſtinez; Nature attirant ſeulement d'icelles le ſuc inviſible & ſpirituel, apte à ſe carnifier & ſubſtancier en nous. De meſme pouvons nous dire que cette maſſe terreſtre que nous foulons des pieds n'eſt qu'un excrement de la premiere ſubſtance, qui s'amaſſa dans le limbe du cahos; s'affaiſſant & enfonçant à l'entour du centre par egalle proportion: qui a cauſé cette rondeur ſpherique, avec la ſubſtance equilibre, qui fait qu'elle ne peut remuer ny tomber, car eſtant ja devalée au plus bas lieu, elle ne ſçauroit paſſer outre qu'en remontant, de quelque coſté que ce ſoit: & cela repugneroit totalement à ſon naturel. Nous voyons que les lignes qui de chacune partie de la ſuperficie d'un cercle tombent à ſon centre qui eſt leur poinct, n'en peuvent eſtre tirées ſans remonter d'où elles ſont parties. Ie ne dy pas qu'au

corps

corps de la terre il n'y ait rien qu'excrement ; car jaçoit qu'il apparroiſſe tout excrementel, ſi eſt-ce qu'en ſes excremens eſt enveloppée une ſubſtance pure ; qui toute ſpirituelle ne peut ſubſtanter ſans l'adminiſtration d'un corps: ainſi que nous voyons en toutes les choſes qui en proviennent, dont la ſemence & premiere matiere eſt invisible; mais eſt portée & conduitte par la maſſe corporelle qui s'engendre meſme avec elle, par ce que rien ne ſe corporifie ſans l'excrement. Parquoy aux generations des choſes cette ſubſtance eſt ſeparée du corps de la terre par l'operation de la chaleur influée ; ne prenant ny retenant rien d'icelle terre : mais s'en aydant ſeulement à ſon ſouſtien. Laquelle n'a ſervy des le commencement ſinon d'un receptacle & magaſin des influences celeſtes ; ou pour mieux dire qu'un vaiſſeau ou cette matiere ſpirituelle fait ſes operations : cõme il ſera plus clairement traitté avec demonſtration evidente au chapitre ſuyvant, ou je parleray des ſeparations. Or ſeroit-ce peu fait de ſeparer les choſes, ſi apres la ſeparation elles demeuroient inutiles & ſans action. Le but auquel tend Nature eſt de vivifier en ſeparant, afin d'eviter la mort qui ne vient d'ailleurs que de l'abondance des excremens qui ſuffocquent la pure & naturelle ſubſtance : j'entens la mort naturelle, & non la violante & forcée. Que ſi les ſemences des choſes demeuroiẽt touſiours enſevelies en cette terre excrementeuſe, rien ne ſortiroit en lumiere, & ne recevroit le benefice de la vie. Mais la vertu du Ciel par ſon influence vitale les tire dehors en l'eſprit primitif, qui rẽply d'icelle la depart & dilatte en toutes eſpeces & chacune d'icelles, ſelon que leur nature & compoſitiõ le requiert. La vivificatiõ provient donc de la purification que font les Aſtres en influant: avec laquelle decoule auſſi une vertu d'augmentation & reſtauration. Car eſtant en cotinuel mouvement ils ſont auſſi en continuelle action d'influer; & par conſequent en perpetuelle vivification: inceſſamment adjouſtant vie à vie. Ce qui ne ſe peut faire que l'augmentation ne s'en enſuive, avec la conſervation & reſtauration: L'une par l'indeficient entretien de la vie ; l'autre par le refourniſſement infiny de ce qui s'employe & depart aux generations des eſpeces: cõme il ſe void appertemẽt en cette premiere matiere corporifiée, laquelle engroſſie par l'impregnation celeſte ſe nourrit, multi-

plie

plie & accroiſt de ſoy meſme, par une vive ſource d'aſſ-ment & accroiſſement qui flue inepuiſable. Qui eſt la cauſe qu'elle eſt nommée dragon ou ſerpent luxurient en ſoy meſme: Touſiours renaiſſant & geminant comme les vegetables, en quelque lieu qu'il ſoit. De ſorte que tout endroict & place qui en aura eſté une fois peuplée, n'en ſera jamais deſpourveue, quelque lavement ou bruſlement que l'on en puiſſe faire. Et voyla certainement une des marques plus inſignes avec laquelle on puiſſe diſcerner cette matiere premiere. Ce ſont donc icy les principalles vertus que cet eſprit univerſel receut des influences celeſtes dés le commencement du monde, & recevra juſqu'à la fin: produiſant touſiours des effects merveilleux en tous les membres de ce grand corps univerſel. Mais on me pourroit demander pourquoy cette premiere matiere que j'ay dit avoir receu du Ciel tant de pures & vertueuſes influences, eſt ordinairement trouvée farcie de tant de vicieuſes qualitez? & comment les retient elle apres les avoir receuës, veu qu'elle eſt ſans ceſſe en beſongne aux actions de ſeparation, vivification, augmentation, conſervation, & reſtauration? car ſi elle ne ſepare, il eſt neceſſaire qu'elle mortifie. Et ſi elle n'augmente, conſerve & reſtaure, il faut bien qu'elle diminue, deſtruiſe, & affoibliſſe: ce qu'à vray dire elle ne fait jamais. Ie reſpondray que les Aſtres ont double influence: L'une naturelle, L'autre accidentelle. La naturelle eſt celle qui eſt innée en eux, & leur fut donnée dés la creation, qui eſt ce gouvernement de l'univers dont parle Hermes au Pimandre, par lequel ils l'entretiennent en ſon eſtre, le gardant & conſervant par leurs vertus de deſtruction, decadence, & aneantiſſement des vertus de cette influence, dont l'Eſprit de l'univers eſt inceſſamment fourny & doué, comme nous voyons; lequel les applique & fait voir en toutes choſes auſquelles il donne accroiſſement & ſubſiſtance. Mais l'accident elle eſt celle qui leur ſurvient outre leur nature par les occurrances de leurs ſituations & regards: Et celle cy change à toute heure, de ſorte qu'elle n'eſt jamais ſemblable: & n'a puiſſance que ſur les effects de la matiere, & nō ſur la matiere meſme. Car quelque maligne influence qui arrive, nous voyons que la terre en ſon centre ne laiſſe pas à deuement faire ſes operations, & ſans ceſſe produire animaux,

maux, vegetaux, & mineraux. Que s'il arrive quelquefois des mortifications, cela procede seulement de la malice de l'aspect qui ne touche que la superficie des corps, c'est à dire la masse excrementeuse, & non pas la substance interieure, qui est la chose mesme. Et de vray cet accident se change, tellement que cette influction opere tantost une chose, & tantost une autre toute contraire: Ce que ne fait jamais la naturelle & principalle, qui demeure fixe & permanente en son poinct. De la se doit tirer une conclusion que la matiere premiere comme simple de soy ne reçoit sinon les vertus celestes, qu'elle reçoit & garde encore en sa terrification. Or il faut declarer comme elle les retient; afin de prouver ce que dit Hermes, que sa force demeure entiere estant convertie ou muée en terre, d'autant que toutes les vertus celestes descendent & conviennent au centre de la terre: & que leurs cours ne tendent sinon à l'information de la matiere qui est comme un receptacle des Idées supresmes. Cette matiere mesme estant pleine de formes, non actuellement, mais par possibilité, se diversifie par innumerables specifications. Ainsi n'est elle pas proprement corps, mais quasi corps; & continuelle compagne des corps, que toujours elle appette par un desir d'information vers laquelle sans repos elle se meut & achemine. Laquelle motion & acheminement luy arrive par l'action du feu celleste que j'ay cy devant dit estre le premier moteur dans le Cahos. Ce que les anciens poëtes comme Orphée, & Hesiode ont descrit sous le nom d'amour, & que l'Homere & Pindare François, Ronsard, a divinement chanté en cette inimitable stance.

Ie suis amour le grand maistre des Dieux,
Ie suis celuy qui fait mouvoir les Cieux,
Ie suis celuy qui gouverne le monde:
C'est moy le premier hors de la masse éclos.
Donnay lumiere, & feindy le cahos,
Dont fut bastiy cette machine ronde.

Puis donc que cette matiere de son propre naturel & desir tend à se corporifier, qui pourra dire avec raison valiable qu'en se corporifiant nature la despouille & prive des vertus mesmes qui causent sa corporification? Et puisque

puiſque venant à prendre corps elle ſe convertit premiérement & prochainement en terre; Qui voudra nier que cette terre ne ſoit doüée de ſes meſmes vertus? Car jaçoit qu'à cauſe de la commixtion & concurrance des elemẽts elle ayt quelques impuritez, ſi eſt-ce qu'en ſon profond elle eſt touſiours tres-pure: de ſorte qu'apres ſa purification le plus puiſſant & actif de tous les elements, qui eſt le feu, n'y a plus de puiſſance deſtructive, car elle le ſurpaſſe en perfection & ſubtilité. C'eſt pourquoy elle penetre ſi promptement tous corps, les vivifiant & augmentãt en force: reſtaurant & conſervant en eux ce qu'elle y trouve eſtre de ſa nature, aſſavoir l'humide radical; que par ſa ſubtilité ignée elle purge & ſepare des excrements qui l'enveloppent & taſchent à le ſuffoquer. C'eſt en un mot cette excellente medecine que Salomon dit eſtre tirée de la terre, & que l'homme prudent ne deſdaignera point. C'eſt encore le ſel precieux auquel ce grand Docteur des Docteurs compara ſes Apoſtres, comme au treſor plus exquis que les Cieux ayent produit. Car il euſt auſſi toſt dit vous eſtes les diaments, les rubis, les perles, l'or où l'argent de la terre, s'il n'euſt bien ſceu que toutes ces choſes, quoy qu'admirables, n'ont rien en elles de comparable à ce ſel general: auquel ſeul elles doivent l'hommage de leur glorieuſe perfection. Cette medecine opere comme le feu en conſommant l'impur qu'elle ſepare du pur, par un baniſſement perpetuel des parties Etherogenes; & une adoption des Homogenes. Le Ciel ayant donc engendré cette vierge dans la matrice de la terre, elle a juſtement retenu les vertus de ſes parents. Et comme l'enfant qui eſt naturellement participant des humeurs de ſes pere & mere, par la commixion de leurs ſemences, y ayt eſté des ſages anciens apellé d'un nom proprement cõpoſé des noms de ſes deux geniteurs, ſſavoir Androgine; que les poëtes ont dit Hermaphrodite; par ce qu'il ne pouvoit encore eſtre appellé homme n'y femme, eſtant incapable de produire les effects de l'un n'y de l'autre: auſſi eſt il convenable d'attribuer à cette vierge le nom d'Uranogée, où Ciel terrifié, puis qu'eſtant terre elle a neanmoins en ſoy, par leurs vertus, tous les Cieux enclos & joints d'un lien indiſſoluble: deſquels elle fait voir les operations admirables. Dont toutefois j'ay deſia fait icy une ſuffiſante ouverture à ceux qui par la lumiere

de

de leur noble intellect pourront traverser la sombre espaisseur de la foreſt noire : & comme dit Virgile, auſquels ſera donné d'enhaut d'entrer dans les obſcurs cachots de la terre.

De la ſeparation du feu d'avec la terre; du ſubtil d'avec l'eſpais, & par quelle induſtrie elle ſe doit faire.

CHAP. III.

LA nature tres-ſage ouvriere nous enſeigne par ſes operations propres que nous devõs en toutes choſes conſiderer la fin où nous deſirons parvenir ; & par où nous devons commencer nos ouvrages. Pour cette cauſe le prudent inquiſiteur des ſecrets naturels doit avoir vraye cognoiſſance des principes, progrez, & qualitez, tant internes qu'externes de la matiere ; afin que pretendant accomplir quelque excellent œuvre il ne confonde la fin avec le commancement, & par regimes fantaſtiques & ſentiers inconus il ne s'eſgare & s'eſloigne du grand, plain, & droit chemin que Nature à tracé dés le premier proje& & fondement du monde. Le divin Hermes a bien ſceu tenir cette voye par la cognoiſſance parfaite qu'il avoit de la conſtitution de l'univers: & voulant par Art enſuivre les veſtiges & traces naturelles s'imagina tres-prudemment que la terre eſt le principe de toutes choſes : & la premiere qui fut creée par ſeparation dedans le ventre du cahos. C'eſt pourquoy il entra ainſi diſcretement au ſacraire des arcanes naturels par la terrification de cette matiere premiere, que j'ay dit cydevant eſtre nourrie dans la matrice de la terre. Mais comme ce n'eſt pas aſſez à un Architecte d'avoir les materiaux d'un edifice, s'il n'a la ſcience de baſtir & les mettre en œuvre : Hermes ne ſe contenta pas auſſi d'eſtre pourveu de la matiere convenable, mais il rechercha & apprit ſoingneuſemẽt les moyens de la mettre en œuvre, à l'imitation du grand Phiſicien en la conſe-

confession du monde; creant d'icelle un petit monde auquel il sceut encore toutes les vertus du grand, duquel, & sur le patron duquel il l'auroit pris & façonné. Considerant donc que ce qu'il vouloit faire estoit une chose tres-parfaicte, & que pour parvenir à telle perfection il falloit commencer par les choses basses & encore grossieres, c'est à dire par la separation de ce qui estoit superflu & nuisible à son œuvre: il voulut premierement diviser les Natures contraires, pour eviter la ruyne d'icelle. En quoy veritablement on peut dire qu'il prit l'oyseau par le pied, suyvant l'adage: & feit son entrée par la vraye porte & allée qui conduict droictement au cabinet des secrets de Nature. Car separation est le commencement de toutes choses, & la premiere operation qui distingua les membres confus du corps universel. Par la division des diformes amas du cahos commença premierement à s'esclaircir & arranger l'ordre & forme des elements: car sans cette separation le jour & la nuit, le Soleil & la Lune, l'Hiver & l'Esté, seroient encore une mesme chose à present: Les Metaux, & mineraux tant diversifiez, n'auroient qu'un mesme corps: Et tous les vegetaux une mesme semence. Il fut donc necessaire que Nature commençast ce bel ordre & distinction que nous voyons embellir l'univers par l'œuvre de la separation. Mais descendant aux choses particulieres, considerons que cette sçavante ouvriere commence par là tous ses labeurs. Les generations ne se commencent ny achevent que par separation: & par separatiõ les aliments augmentent & maintiennent tous corps. Que si je voulois m'estendre en la preuve de cette verité par chacune des especes, je m'envelopperois en la confusion du mesme Cahos d'où je ne sortirois jamais pour l'infinité des exemples qui s'offriroient à moy. Je poseray donc ce premier fondement, que nature commence toutes ses besongnes par la separation. Mais comme ce n'est pas assez de sçavoir cela si nous ne sçavons aussi qu'elles choses elle separe, & d'où vient cette vertu separative: il faut examiner cette matiere afin que mon discours marche reglement & par ordre. Toutefois avant qu'entrer en cette lice il me semble à propos de difinir cette separation, & declarer combien il y en a de sortes. Or separation en general n'est autre chose que division & distinction des choses

dissem-

diſſemblables ; comme du ciel d'avec la terre ; du Soleil d'avec la Lune ; & autres choſes que j'ay deſia dittes. Comme auſſi du pur d'avec l'impur, du chault d'avec le froid, du ſec d'avec l'humide. Et de cette diſtinction je tireray deux ſortes ou eſpeces de ſeparations. La premiere ſera des choſes ſimplement differentes & non cõtraires, comme des parties du monde qui furent ſeparées du premier cahos. Ou bien pour deſcendre aux particularitez, comme du bois d'avec l'eſcorce, des feuilles d'avec le fruict, de la racine d'avec les branches : Et cette eſpece ſera ſimplement appellée diſtinction, parce qu'à la verité ces parties ne ſont pas diviſées ny retranchées l'une de l'autre : ſoit que nous conſiderions les principaux membres du monde, ou bien les particularitez, car, encore que la terre & les Cieux ſemblent ſeparez à cauſe de leur ſituation, aſſavoir du haut & du bas, ſi eſt-ce pourtant qu'ils ne ſont retranchez l'un de l'autre, y ayant une perpetuelle connection & alliance entr'eux, Ainſi que l'on peut recueillir de pluſieurs endroicts de ce livre. C'eſt pourquoy Homere non moins admirable en Philoſophie qu'en poëſie a dit que la terre eſtoit attachée au Ciel avec une chaiſne d'or. D'ailleurs, ſuivant l'exemple que j'ay n'agueres baillé, les feuilles & le fruict, le bois & l'eſcorce, les branches & la racine, ne ſont pas ſeparées & diviſées comme contraires, mais bien ſont diſtinguées chacune en ſon ornement & endroict: ayant neantmoins certaine parentelle & liaiſon, ſans que l'un occupe l'autre, mais s'accordent, s'aydent & ſupportent l'un l'autre. La ſeconde eſpece de ſeparation eſt le deſaſſemblement ou deſliement des choſes totallement eſtranges, contraires & ſuperflues: qui n'ont aucune connexion de nature avec la ſubſtance des choſes : comme l'impur d'avec le pur, le froid d'avec le chaud, le groſſier d'avec le ſubtil, & choſes ſemblables. Non pas que je veuille dire ces choſes ne pouvoir eſtre enſemble, mais que leur aſſemblement & meſlange cauſe par leur diverſité la deſtruction, ou du moins empeſche l'action des vertus naturelles innées en la pure ſubſtance. Et cette maniere de ſeparation doit proprement eſtre ditte diviſion ou retranchement, lequel Nature pratique en toutes ſes productions, afin de rendre libres ſes propres actions & vertus en chacune choſe. La premiere eſt donc ſeu-

lement comme une distinction des parties vrayement dissemblables en situation & figure, mais toutefois homogenes en substãce & vertu. Car c'est une chose certaine que le bois, l'escorce & tout ce qui est de l'arbre, participe à cette vertu innée qui luy est proprement particuliere, mais generalle à toutes ses parties. Quãt est des autres subalternes, il y en peut avoir de dissemblables, c'est à dire, qui reçoivent plus ou moins de substance, mais nõ pas de contraires: car un mesme effect ne produit point choses diametralles en une seule matiere: comme d'une plante salutaire ne peut sortir une vertu veneneuse, encore qu'elle soit salutaire à un corps & mortelle à un autre; ainsi que le veraſtre qui nourrit & engraisse les cailles, & tue l'homme: ne pouvant pourtant exercer ces contraires vertus en un mesme subject. C'est à dire que le veraſtre ne peut nourrir & tuer la caille, ny empoisonner & nourrir l'homme tout ensemble. La vertu propre à la plante est donc en toute la plante; & chacune des parties de la plante est veritablement dissemblable en situation & figure, mais non pas contraire en vertu ny substance; car la fueille & le fruit sont de la substance de la plante, & ont plus ou moins les vertus d'icelle. On me voudra peut estre objecter que les choux produisent deux effects divers, selon l'opinion vulgaire, qui estime que leur jus lasche le ventre, & leur marc le referre. A quoy je respõdray que si c'est le propre de la substance de ceste plante de lascher il est impossible que restriction en provienne: car à dire verité le marc n'est pas de la substance comme il s'esprouve assez en la digestiõ de l'estomach qui prend bien la substance du chou par aliment; mais il rejette la masse comme excrementeuse, & qui n'a aucune vertu nutritive, laquelle vertu est toute en la substance & en chacune partie d'icelle. Car la substance a cette proprieté qu'elle ne reçoit en elle aucune contrarieté, mais seulement le plus ou le moins: Ce que j'entends des actions & vertus d'icelle, non pas de l'essence. Pour exemple dequoy on peut dire qu'un homme en chacune partie de l'homme n'est point plus ou moins homme qu'un autre; mais bien voyons nous que les vertus & actions d'homme sont plus excellentes & puissantes en l'un qu'en l'autre; & en ce membre icy qu'en cetuy là. Le semblable est aux simples dont nous voyons les parties plus ou moins

chaudes

chaudes ou froides, ſeiches ou humides l'une que l'autre: ce que leurs couleurs & ſaveurs denottent, toutefois il n'y a aucune contrarieté en ces choſes; car nous ne trouvons point qu'une partie d'une plante tue ny empoiſonne par trop de froideur, & que l'autre guariſſe par trop de chaleur: mais bien trouvons nous par experience que les fleurs & cimes des branches ſont plus ſubtilles en action & vertu que le tronc ou les parties plus baſſes: d'autant que le propre du plus pur de la ſubſtance eſt de s'eſlever au plus haut: & le moins pur de demeurer plus pres des excrements aux parties inferieures. Ce que Nature a voulu practiquer pour deux raiſons, l'une pour orner & embellir la plante par la varieté de ſes digeſtiõs: l'autre pour donner aux humains, voire à tous animaux, ce qui plus ou moins leur faiſoit beſoin pour la conſervation de leur eſtre: ſe montrant en cela tres-ſoigneuſe mere, qui prepare toutes choſes neceſſaires & propres, chacune ſelon ſon degré, autant que ſon induſtrie & puiſſance le luy permet, car elle ne paſſe jamais outre une ſimple perfection: comme aux herbes les fleurs & les ſemences ſont les plus parfaittes parties qu'elle ait ſceu elabourer. Leſquelles par apres l'art cõmençant où la Nature a finy ſont par luy conduittes à plus haut degré de perfectiõ, par le meſme chemin que tient Nature: ſçavoir eſt par la ſeparation: comme il ſera dit cy apres. Nature donc par cette premiere ſorte de ſeparatiõ ne fait que diſtinguer les choſes pour ornement du ſubject, & utilité des animaux, ou autres parties du monde, entre leſquelles elle a ſemé & planté une alliance & parentel'e reciproque, de ſorte que toutes s'entreſervent & ſecourent ſelõ leur naturel & ſimpathie. Mais la ſeconde maniere de ſeparation eſt differente, car par icelle Nature, où l'art a ſon imitation, diviſe ou retranche les choſes contraires; c'eſt à dire qu'elle diſtrait de la ſubſtance tout ce qui n'eſt point de ſon eſſence, ains pluſtoſt luy eſt ennemy, eſtant toutefois avec elle, encore qu'il ne ſoit point d'elle: cõme le pur d'avec l'impur, le ſubtil d'avec le groſſier, la ſubſtãce d'avec l'excrement. Cette ſecõde ſorte de ſeparatiõ ſe fait auſſi pour deux cauſes, ainſi que la precedente. L'une pour preſerver la pure ſubſtãce de corruption & de mort; l'autre pour rendre ſes vertus & actions plus libres en la deſpoüillãt de toute feculãce groſſiere. Car la choſe

impure qui enveloppe le pur de la substance & se mesle parmy, ne cesse de la quereller & combatre jusqu'à ce qu'elle l'aye surmontée & suffoquée, donnant entrée & accés à la corruption mortelle qui ne s'attache jamais aux choses simples & pures, ains seulement aux ordes & composées. Toute substance donc est simple & pure de soy mesme, & par consequent non subjette à corruption ny à mort: comme nous le voyons aux choses superieures esloignées de tous excrements. Mais les inferieures ne sont pas ainsi, car elles habitent au milieu des lies impures du monde desquelles le naturel est de destruire & mortifier: comme celuy de la pureté est de vivifier & conserver. Les corruptions & mortifications viennent és hommes par les lies du monde, dans lesquelles ils vivent une courte & penible vie pleine d'ennuys & de languissantes maladies, ne plus ne moins qu'un criminel enclos dedans une orde & obscure chartre, où il transit entre la mort & l'esperance, parmy l'infection & la vermine, repeu du rebut des viandes gastées & malnettes. Car tous aliments sont impurs, & portent avec eux les bourreaux de la vie, assavoir les venins cachez desquels en fin la mort nous assassine en trahison par nos propres mains, & de nostre consentement; n'ayant en eux qu'une si petite quantité de substance vivifiante & nourrissante, & encore si fort embarrassée & infectée des excrements, que la digestion de l'estomach la peut malaisément attirer seule. Ces venins entrant & penetrant donc dans les corps avec la substance, ils ne cessent de s'y accroistre & amonceler, jusques à tant qu'ils ayent offusqué, voire esteint la lumiere de la vie, & maistrisé l'action legitime de Nature, qui est la vivification, si par la medecine & separation ils n'estoient empeschez & retrenchez. Ce sont donc les excrements qui causent la corruption, laquelle nous vient de deux sortes. La premiere, de la semence des parents, qui mal sains & corrompus produisent une semence impure & corrompue, qui s'empire de race en race. Et qui toutefois est subjette à la correction des medicaments, qui arrestent le cours de ceste corruption active tendante à mortification. C'est proprement ce maudit Satan qui circuit le monde, cherchant incessamment à devorer les pauvres mondains: Et pour cette cause il rode autour du globe terrestre, c'est à dire, autour des excremens

mens du monde qui ont leur principal siege en la terre; laquelle mesme vomit sa corruption sur les autres elemens. Ainsi les hommes vivans d'iceux & en iceux, sont corrompus en eux & par eux, & partant ne peuvent avoir qu'une semence corrompue, qui tousiours avec le temps se corrompt de plus en plus. Car nostre aage plus vicieux & desbordé que celuy de nos ayeuls, a fait de nous pire portée que celle de nos peres; comme il en sortira de nous une plus depravée; qui en fera quelqu'autre capable de la surpasser encore en ses debordements. L'autre source de corruption prent sa naissance des aliments abondamment excrementeux, par lesquels les corps sont infectez; de sorte que cette infection glisse de pere en fils, comme nous voyons en la lepre, & autres maladies hereditaires. Or ces aliments acquierent cette corruption du lieu de leur generation. Car apres que le souverain auteur de toutes choses eut dispersé la confusion qui estoit dedans le cahos, il feit que les choses superieures demeurerent pures & subtiles, & les inferieures ordes & grossieres: d'autant que le naturel des substances est de s'eslever vers le lieu de leur origine; & celuy des excrements de s'affaisser & rabattre vers le centre. De là vient que le pur qui est dans les animaux & vegetaux s'esleve & recherche le haut, les faisant eslever & croistre jusques à ce qu'il soit delivré des masses excrementeuses qui l'engluent & attachent à la corruption mortelle, & & qu'il puisse atteindre le lieu où il en soit plus eloigné, afin d'y vivre sans alteration ny defaillance. De là vient que les creatures plus spirituelles & subtiles habitent les lieux hautains comme plus espurez, & vivent d'aliments convenables & pareils à leur naturelle substance. Mais celles qui sont plus corporelles habitent les bas lieux, & demeurent parmy les feces & immondices qui ont leur siege és lieux inferieurs: c'est pourquoy elles sont infectées & gastées, vivant de ce qui est embrouillé & meslé parmy les lies du monde. Car tout ce que la terre & les autres elements (qui sont les receptacles de ces impuritez) peuvent produire, est corrompu & souillé, engendrant par consequent corruption & souillure en tout ce qui en est alimenté: au moyen dequoy le sang acquiert une mauvaise disposition, qui cause la malignité des humeurs, aux uns plus, aux autres moins, selon la portée de

l'inquinament des parents, & la quantité abuſive de l'uſage des choſes corruptibles deſquelles procede la cauſe de la deſtruction & mortalité. Car ſi la terre & ce qu'elle engendre eſtoient auſſi remplis de pureté que le Ciel, tous les animaux vivroient de la meſme vie que vivent les hoſtes celeſtes. Mais Nature a eſtably ceſte loy neceſſaire que ce qui tient plus du corps habite autour de ce qui eſt plus corporel : & ce qui eſt plus corruptible & ſouillé autour de ce qui luy reſſemble : Or la terre eſt le plus bas de tous les corps, & partant la plus groſſiere & corruptible. Rien ne peut donc ſortir d'elle qui ne luy ſoit ſemblable, ſi l'art de la ſeparation intervenãt n'oſte ceſte corruption & impurité, tirant ce qu'il y a de pure ſubſtance dans les corps: ce que le vray Philoſophe peut faire avec induſtrie. Je n'ay & n'auray jamais aucun deſſein d'offenſer les Medecins, qu'au contraire j'honore ainſi qu'il eſt ordonné ; Mais je m'eſtonne, avec beaucoup de gens doctes, du peu de ſoing qu'ils ont de porter les Apoticaires à une plus utile curioſité en la preparation de leurs medicaments, puis qu'ils ſe trouvent ſi ſouvẽt fruſtrez du ſuccés eſperé de leur vulgaire procedure : car ils veulẽt guarir & reſtaurer les corps malades & debilitez, leur braſſant quãtité de breuvages eſquels il y a tant de feces impures & groſſieres, que le peu de ſubſtãce en qui giſt la vertu aydãte, eſt ſubmergé dãs le venin, & n'a pouvoir d'agir cõtre le mal; ny la Nature de luy ayder à cette action, parce qu'elle meſme eſt travaillée en ce conflict, autant ou plus par l'impurité du remede que par la maladie. C'eſt donc vouloir combatre la corruption avec des armes corrompues & corrompantes: ce que j'eſtime eſtre impoſſible. Car, ainſi qu'a dit le Petrarque, jamais les fleuves ne ſe ſont taris par les pluyes; ny le feu eſteint par les flames. Le corruptible adjoint au corruptible augmente la corruptiõ. Ils taſchẽt auſſi de reſtaurer le malade debillité en le nourriſſant d'aliments qu'ils tiennẽt de plus facile digeſtiõ & moins impurs ou ſubjets à corruptiõ: mais ils ne cõſiderent pas qu'ils avancent fort peu; & que les alimẽts quelque electiõ qu'ils en facẽt ne peuvẽt profiter, dautãt que n'ayãt aucune action ny force deſtructive capable d'exterminer ou amoindrir la cauſe du mal, ils ſervẽt ſeulemẽt d'un debile ſouſtien à la miſerable vie rebuſchãte de foibleſſe, qui pour cela ne laiſſe pas à expirer;

rer; si Nature ne fait d'elle mesme quelque effort, & se revolte contre ses ennemis pour la contregarder de leurs mortelles atteintes : ou bien qu'elle en soit garantie par medicaments exquis, elaborez par industrieux artifice à pureté & perfectiõ surnaturelle: l'incorruption vertu desquels restablisse sa pristine vigueur, & par mesme moyen desracine l'origine de la maladie. Car tout vray medicament doit faire ces deux operations de purger & restaurer tout ensemble. En quoy gist tout l'art de la medecine : bien qu'aujourd huy la moindre de ces deux parties soit en usage, assavoir la purgation : & que la plus excellente, qui est la restauration, soit abolie, ou negligée par paresse ou avidité. Qu'ainsi ne soit, void on quelques unes de leurs potiõs entrant au corps de l'homme faire autre effect que de lascher le ventre, & purger bien souvent, nõ pas ce qui cause la maladie, mais seulement quelques matieres excrementeuses qui ne touchent en rien le mal: & quelques fois par simples mal preparez, ou dispensez, & improprement adaptez, causer des evacuations superflues qui offencent avec peril la Nature ja offencée. Laquelle est enervée, tant par le vuide qu'elle abhorre sur tout ; que par le violent mouvement qui se fait en telles purgations, tendant plustost à tuer qu'à guarir. Laquelle violence de mouvement elle ne deteste moins que le vuide; car elle est impatiente aux assauts de ces deux ennemis jurez à sa destruction. Parquoy, la medecine vulgaire ne guarist guiere les maladies obstinées avec ses drogues communes preparées à l'ordinaire. Que si quelqu'un entre plusieurs est guary, cela n'advient par les pilules, bolus, ou breuvages ; Mais par la vertu de Nature qui est encore suffisante pour vincre l'impure quantité meslée en tels remedes, & faire son profit de leur peu de substance. Ou bien que la force venefique de ces choses excrementeuses & corrompantes, poussée & rejettée par la Nature vigoureuse, attire & entraisne avec soy quelque portion de l'humeur peccante qui luy ressemble, & ce par attraction & simpathie. Ainsi tel medicament estrange, travaillant le corps esmeut la Nature, qui pareillement troublée, & voulant resister à cet ennemy, rejette & combat violemment ce qui luy est nuisible & dommageable. S'il faut que tout medicament soit convenable & non contraire à la Nature, il faut neces-

ment qu'il ſoit repurgé de tous ces venins, qu'il n'a receu que de la maſſe excrementeuſe & corruptible. C'eſt pourquoy le vray medecin doit premierement choiſir les choſes qui plus conviennent & ſimpathiſent au corps humain ; & les purger de leurs impuritez : ou bien qui ayent naturellement en elles une generalle vertu & purification innée & cachée en leur interieur. Laquelle purification ne ſe peut autrement faire que par la deſtruction & ſeparation de l'impur nuiſible, & la reſtauration du pur qui eſtoit ſuffoqué par les immondices. Mais parce que ce n'eſt point ma profeſſion d'exercer la medecine, ny mon deſſein d'en traitter icy d'avantage; n'en ayant dit ce peu pour me deſgager du deſtroit où le vent de l'occaſion m'avoit lancé ; je reprendray ma routte ; & diray que puis qu'il n'y a rien aux choſes baſſes qui ne ſoit infecté, enveloppé, & comme enſevely dans la corruption des excrements & feces qui engendrent mortification, & empeſchent la liberté de la legitime ſubſtance, & de ſes actions, il a fallu que par neceſſité Nature ait pratiqué le remede des ſeparations, qui ſe font par diviſion & retranchement du pur d'avec l'impur, du ſubtil d'avec le groſſier, & du ſalutaire d'avec le deſtruiſant. Mais d'autant que cette admirable ouvriere fait telles operations en cachette, n'y travailiant qu'au dedans des corps par ſecrette digeſtion, & ſans jamais outrepaſſer cette perfection ſimple, juſques à laquelle eſt eſtendu ſon pouvoir, qui fait que les Elements corporels ne peuvent conduire les corps où ils ſont enclos au ſupreſme degré de leur proprieté : les Philoſophes ſe ſont prudemment aviſez de ſeparer du tout cette ſubſtance d'avec la maſſe corrompante ; & apres cette ſeparation la mener par les ſentiers de la Nature, qui ſont les digeſtions & ſublimations, au plus haut degré de pureté. Leur acquerant une nouvelle forme par un ſecond engendrement, de maniere qu'ils ont oſté aux choſes toute leur premiere Nature, qualité & proprieté. Ayant pour mieux dire, changé ce qui eſtoit corps impur, en eſprit plein de pureté : ce qui eſtoit humide & froid, en chaleur & ſeichereſſe. Pratiquant cela non ſeulement aux eſpeces & ſimples : Mais auſſi au grand compoſt du monde ; qui eſt noſtre eſprit univerſel. Car ſi l'univerſelle Nature des choſes n'eſt renouvel'ée, il eſt impoſſible qu'elle parvienne à l'eſtat d'incor-

d'incorruption & renovation. Regeneration est donc le premiere fruict que produit separation. Mais comme le grain ne peut rien engẽdrer de luy mesme s'il ne meurt & se pourrit dans la terre ; aussi n'est il possible que rien se renouvelle & regenere que par mortification precedente. La mortification est donc le premier eschelon pour monter à la separation, & l'unique sentier pour y parvenir. Parce que tandis que les corps demeurent en leur vieille corruption & naissance, jamais la separation ne s'y peut entremettre, sinon que la mortification, c'est à dire, la putrefaction & dissolution, y ait passé. Ce que Iesus-Christ mesme a divinement congnu & fait cognoistre, disant que si à l'imitation du grain de froment l'hõme ne meurt, il ne peut acquerir la vie incorruptible. Non pas qu'il vueille dire que cette vie se doive acquerir par la mort corporelle, car s'il estoit ainsi le meschant, scelerat, mourant le mesme advantage du juste vertueux: Mais il entend qu'il faut que le vieil homme meure, c'est à dire, que l'homme mortifie & separe de luy la vieille corruption qu'il avoit attirée de la semence de nostre premier pere. Or cette corruption est proprement l'intemperance & excés advenu par le mors de la pomme, depuis lequel l'homme n'a cessé de mourir, parce que dellors la terre & tout ce qu'elle produit d'animaux cõmencerent à estre infectez du venin de ce trompeur serpent caché parmy les fruicts ; c'est à dire les aliments, par la friandise desquels il aleche les pauvres humains à s'en souler, & avaler le morceau deffendu auquel leur mort estoit cachée. Et le serpent est le corrupteur que je nomme Satan, parce qu'il rampe sur la terre, & la circuit incessamment, se meslant & glissant en elle, & ce qu'elle produit d'animaux, vegetaux, & mineraux, afin d'enpoisonner le monde, & introduire en l'homme la tyrannie de la mort. De cette intemperance & excés de vivre est sortie la privation de vertu, le vice n'estant proprement qu'un banniſſement de justice, & justice rien plus qu'un temperé desir & continuel progrés au bien. Il faut donc que cette intemperance & excés meurent en nous, d'autant qu'ils engendrent en l'homme toutes sortes de pechez, & l'esguillonnent à malice & meschanceté. C'est pourquoy il nous est commandé d'estre sobres ; evitant gourmandise & yvrongnerie, geniteurs principaux des desirs,

desirs charnels : Et que nous jeusnions afin d'alentir la pernicieuse vigueur des flames intestines qui meuvent nos sens, & allument nostre sang aux corruptiõs. Or est il bien reconu par ceux qui ont anathomisé l'homme, qu'il y a deux hommes en luy ; l'un celeste & immortel, l'autre terrestre & corruptible: l'un qui est le captif, & l'autre la prison. Mais c'est une grande question de sçavoir comment il se peut faire que le celeste ensevely dãs ce gouffre infect & gasté y puisse conserver sa pureté essencielle? Car on tient tresscertain que la liqueur pour excellente qu'elle soit perd ce qu'elle a de precieux au goust, ou à l'odeur, si elle est long temps enclose en un vaisseau punais. Et que le plus sain homme du monde courra fortune d'estre infecté s'il habite dans une maison pestiferée. L'homme celeste est bon & sincere de soy ; Mais joinct au terrestre, à qui l'impureté & les vices sont naturels, il est bien malaysé qu'il n'en soit entaché. La depravation de cette pureté essencielle provient sans doute du mors de cette pomme, qui est, à parler naïvement, l'intemperãce des aliments confits en pernicieuse & contagieuse corruption. A cette cause il est donc besoin de mortifier cette intemperance & corruption, pour rembarrer ce vieil destructeur de l'un & de l'autre homme: & de regenerer par une nouvelle vie ce qui approche de l'incorruption du pere celeste de l'homme. Or nostre restaurateur Iesus-Christ, nous a seulement enseigné deux moyens de regeneration, l'un par l'eau du baptesme, l'autre par le feu du sainct Esprit. L'eau est celle qui lave les taches, le feu est celuy qui consomme & separe toutes impuritez d'avec la pure essence. Et tout ainsi que son precieux sang (qui est la vraye eau) purge les vices & sauve l'homme de la mort que la corruption mortelle du pere terrestre luy a procurée, L'eau dissout & purge aussi les lies & ordures excrementeuses qui engendrent corruption en toutes les substances. Le feu du sainct Esprit consomme & separe l'impurité excrementeuse des pechez : le feu semblablement divise celle de la substance des choses, laquelle à cette occasion doit estre mortifiée afin de se regenerer. Et cette mortification est la purrefaction & digestion qui la rendent plus apte à recevoir le benefice de separatiõ. Cette mortification se fait en nous alors que le Soleil du sainct Esprit dardant ses divins rayons autour du globe

interieur

interieur de l'homme, qui est le cœur, ils l'eschauffent jusqu'au centre, & y consomment peu à peu les corrompantes affections du vieil Adam. Le feu chimique en la mesme sorte reverberãt les pointes de ses flãmes autour du corps qu'il veut purger, a cette vertu de brusler & aneantir ce qui y est d'impur & d'estrange nature, selon le plus ou le moins que cette impurité est rebelle & inobediente à dissolution & separation, qui puis apres s'accomplit par distillation. C'est dõc le droict chemin que la nature tient aux regenerations de toutes choses, lesquelles n'auroient aucun effect loüable en la medecine si elles ne renaissoient par le moyen du feu & de l'eau. C'est pourquoy apres leur seconde nativité elles demeurent libres en leurs forces & actions, qui paravant estoient enfouyes dans la masse excrementeuse, & ne pouvoient exercer les fonctions vitales dont le Ciel par sa benigne influence les avoit enrichies, ne plus ne moins que l'homme estant encore empriſonné dans la chartre du vieil Adam ne peut produire aucun acte loüable & vertueux. Mais avant que m'embarquer d'avantage à desduire la practique de ces choses, je reprendray l'ordre encõmencé : assavoir qu'ayant defiy la separation & combien il en est d'especes, je declareray maintenant qu'elles sont, & d'où procedent les choses qui doivent estre separées: & de qui vient la vertu separative. I'ay suffisamment adverty les curieux qu'ẽ tout corps il y a deux parties, l'une est l'excrement; & l'autre est la substãce. L'une qui est essentielle, l'autre qui est accidentelle. Or la substãce simplement considerée comme j'ay dit, est toute pure & sans corruption aucune: l'excrement au contraire totallement impur, se meslant avec la substance est ce qui la gaste & pervertit sa pureté La generation & formation de la substance a este suffisamment esclaircie aux deux premiers chapitres de ce deuxiesme livre. Il reste maintenant à deschiffrer l'estre & les qualitez des excrements. Surquoy j'infere de ce qui a ja esté dit, que rien ne se doit separer sinon les excrements, posant ce fondement qu'il n'est riẽ au monde soubs-lunaire entre les choses passibles, qui soit vuide d'excrements. Car lors que Dieu separa les parties du monde, il se feit un ravallement & affaissemẽt de ce qui estoit plus grossier en la matiere premiere, comme plus pesant & moins subtil. Et de l'amas des feces

qui s'assemblerent en bas autour du centre, se forma la terre pour veue de la vraye substance : mais confuse dans l'espaisseur grossiere d'icelle, apres que Phœbus eut tué le monstrueux Pithon, enflé de l'humeur veneneuse qui s'estoit engendrée parmy le limon terrestre. C'est à dire qu'apres que le sec inné eut beu l'humidité superflue par l'operation de la chaleur naturelle, la terre commença de sentir les actions de cette substance cachée dans son sein. Laquelle substance est cette matiere spirituelle non jamais oisive, mais incessamment empeschée à engendrer & vivifier. Laquelle proprement doit estre en cet endroict appellée terre, parce qu'elle est vrayement la propre & vertueuse substance de la terre, & celle seule qui engendre tous corps par sa propre corporification, selon les idées des individus. Ce qu'autrefois j'ay despeint en l'Ode Pindarique dediée au grand Duc d'Allençon mon tres-honoré seigneur & maistre ; de laquelle je rapporteray icy quelques vers à ce propos.

L'esprit porté sur la face
De ceste indigeste masse,
L'environnant tout autour,
Feit separer la matiere
Pesante, de la legiere,
Et la noire nuict, du jour.
Puis de l'humeur amassée
Le corps plus pesant & froid
Feit la roideur compassée
Que d'un serrement estroit
L'eau ou l'air contrebalance
D'un poids si ferme & egal
Que sans souffrir mesme mal
Ne peut choir en decadence.
Puis versant l'ame au dedans
Et les semences du monde,
La feit nourrisse feconde
Du Ciel & des feux ardens.

Or d'autant que de cette separation universelle, ce qui estoit plus igné & subtil choisit le haut pour son siege ; & ce qui estoit grossier & massif devala bas pour s'y reposer ; il advint que les corps celestes esloignez & separez

rez de toutes feces immondes resterent immortels, s'estendant en rondeur, tant parce qu'ils s'esleverent d'un mesme vol dés le commencement, qu'à cause que le naturel des choses eternelles desire la forme ronde, qui est la seule forme indeficiente & accomplie. Il advint d'autre part que les grossieres & terrestres demeurerent subjectes à corruption & à mort, pource qu'en la corruption se joignit un assemblement de choses contraires, sçavoir est des elements differents en qualitez, comme chaleur avec froideur & moitteur avec secheresse. A quoy se messa aussi la commixtion de ces feces impures qui estoient proprement la lie de la premiere matiere universelle, qui d'elle mesme ne fut pas creée pure comme imaginent quelques uns, car tout ce qui en seroit sorty & sorriroit encore n'eust onc esté asservy à la mort. Et qui plus est, aucune generation ne pourroit estre faite au monde inferieur, ny ayant point d'alteration ny mutation des formes, qui n'auroient toutes qu'une mesme face : sans distinction de haut ny de bas. Les choses demeureroient esgallement pures & subtiles, & par consequent privées d'ornement : Voire à parler frachement il n'auroit esté fait aucune creation de la matiere ny du monde. Ce fut donc chose necessaire d'entremesler ces feces grossieres à la substance subtile : Car où il n'y a que pureté il n'y peut avoir d'action, parce que rien ne peut agir sans patient ; le pur n'ayant nul empire sur son semblable, ny l'impur sur son pareil. Or la Nature qui est en continuelle action pour separer le pur d'avec l'impur, à la conservation de l'essence & accroissement de la vie, a pour son unique subject cette substance entremeslée d'impuritez, laquelle retenant tousiours l'estat & le naturel de sa premiere creation, ne se nourrit, multiplie, & accroist, qu'avec nourriture multiplication, & accroissement de feces, qui luy sont non pas cõsubstancielles, mais compagnes de naissance, ou sœur uterines. Qu'ainsi ne soit, ceux qui ont par divine inspiration trouvé le moyen d'extraire cette premiere matiere, & de la corporifier à l'imitation de nature, sçavent par experience que quelque purete, nettete, & clairté qu'elle semble avoir, si est elle accompagnée de force immondicitez terrestres, qui s'en tirent avec grande industrie. D'avantage il me semble avoir desia par preuves assez vallables fait connoistre que

tout corps maſſif eſt alimenté & maintenu, non de cette terre viſible & excrementeuſe, ains ſeulement de cette matiere ſpirituеuſe, & nous voyons pourtant qu'ils ſont tous pleins d'excrements: & que toute leur maſſe meſme n'eſt autre choſe qu'excremẽt, auquel cette matiere ſpirituеuſe propre à ſe corporifier eſt logée inviſiblement: car ſoit que nous mangions ou beuviõs tout ce qui entre en noſtre eſtomach en reſſort par les conduits à ce deſtinez, au meſme poids & quantité que nous les avons pris. Ce n'eſt donc pas de la maſſe que nous tirons l'huile de noſtre vie, mais bien de ceſte pure eſſence & ſubſtãce cachée en ſon interieur. Bref, excrement n'eſt autre choſe que l'impur domicile de cet eſprit nourriſſant, & comme un chariot qui le porte aux lieux où s'en doit faire la diſtribution pour y accõmplir la ſeparation & la digeſtion requiſe. Les arbres & les plantes n'ont elles pas une maſſe excrementeuſe incorporée en elles; & cette maſſe eſt elle pas le ſuport & conduitte de cet eſprit vivifiant & vegetant qui les fait croiſtre? je ne dy pas que tout ce qui eſt corporel en l'arbre ou autre individu ſoit totallement excrement: car en chacun habite je ne ſçay quelle partie des ſubſtances que je ne puis bonnement appeller corps, mais ſeulement apte à ſe corporifier en quelque ſorte, ce que nature ne peut faire d'elle meſme. Car jaçoit que ce qui ſe void & touche ſoit veritablement engendré par la matiere corporifiable, ſi eſt-ce toutesfois que ce n'eſt point le corps ſubſtanciel, & n'apperçoit on rien qu'excremẽt. De ſorte que nature ny fait jamais rien apparoiſtre de ce qui eſt l'eſſence de la vie, & la ſubſtance de la choſe; ou pour dire plus clairement ce qui eſt de la premiere & derniere matiere: Mais l'art dont l'induſtrie outre-paſſe le ſimple pouvoir de nature, le peut bien faire. Car l'ingenieux phiſicien conſidere qu'encore qu'aux creations naturelles la ſpirituеuſe matiere & ſubſtance des choſes ne ſe trouve jamais pure, ſi eſt-ce qu'eſtant meſlée parmy les feces, il s'enſuit qu'elle leur eſt etherogene & eſtrange, parce que nous la voyons ſeparable aux digeſtions de l'eſtomac, qui rejette les excremens, & retient ſeulement la ſubſtance: nõ pas que cette ſeparation tombe au ſens de la veue, mais de l'intellect, par l'aparition des effects, lors que nous voyons les feces ſeparées & rejettées à part comme inutiles à maintien de l'eſſence des

corps.

corps. Puis l'augmentation, restauration, & vivification qui arrive aux corps par cette substance nous le certifie: mais nature nous cache l'operatiõ qui fait ces actiõs. La substance estant donc separable, il faut bien que la pureté soit innée en elle qui est homogene & semblable en toutes ses parties. Or cette pureté ne peut estre descouverte ny tirée en lumiere par nature, qui ne besongne jamais que simplement pour conduire les choses à la perfection de son dessein. Mais l'artiste regarde que la chaleur est la seule voye & l'outil dont nature se sert pour parvenir à cette perfection, & que le feu est l'unique purgateur & separateur qui tend touſiours à parfaictement purifier. Puis voyant qu'en tous corps il y a quelque substance pure en son centre, laquelle se peut separer par nature, si non du tout exactement, au moins selon l'estendue des forces de cette nature; il se resoult à prendre le mesme chemin & se servir du mesme instrument que la nature a pris, sçavoir le feu, & le conduire de sorte que sans destruction de cette substance qui est pure en son centre, il brusle & separe tous excrements, jusques à ce qu'ayant atteint une tres-grande pureté, il apperçoive que ce feu n'ait plus de puissance destructive, mais plustost une action propre à la conserver, exalter, & y introduire une tincture & qualité pareille à la sienne; convertissant en fin toutte cette substance tres monde en sa nature propre. Le ministre de l'art jugeant donc qu'en toutes choses cette substance est infuse; & que toutes choses peuvent estre bruslées, restant apres leur bruslement une cendre que le feu ne peut devorer; il a sagement conclud qu'en cette cendre restée il y avoit quelque tresor caché, non subiect à la rigueur des flames. Si bien que poursuivant son operation il y trouve du sel, qui n'est point engendré par le feu, mais qui reste vainqueur du feu, comme un pur Or de chacun corps bruslé. Ce sel est donc la derniere matiere qui demeure des corps, & non la cendre de laquelle il est extraict en dernier ressort, & duquel par apres on ne peut plus rien tirer: Car s'il se convertit en eau par l'humidité, cette eau se recongelle en sel par la chaleur. D'où l'on tire la consequence que telle eau estoit le vray Mercure duquel les corps avoiẽt premierement créez: & que cette eau estãt cachée dãns cette cendre l'empesche de se consommer au feu par bruslement: Tout ainsi que le Mer-

le Mercure universel caché dans le sein de la terre avant la production des corps. C'est pourquoy le docte Rouillasque, appelle en ses escrits cette humidité eau de feu mercurielle, parce que le feu l'engendre & la nourrit, voire augmente sa bonté d'autant plus qu'elle demeure en iceluy plus longuement. Car c'est la derniere operation du feu, que de faire du sel; & le sel n'est autre chose qu'une eau seiche; qui acquiert & conserve son humeur & sa siccité par le feu; qui necessairement se trouve de nature pareille. Ce que je dis icy afin que l'on ne trouve estrange que j'aye maintenu dès le commencement de ce livre que le feu n'est point sans humeur, de laquelle estant nourry c'est force qu'il en participe, puisque toutes choses doivent estre alimentées de ce dont elles sont faites. Tellement que le feu & l'humeur sont comme deux corelatifs qui ne peuvent seulement estre imaginez l'un sans l'autre. Et sans doute les elemens ont une telle connexion & afinité entr'eux que l'un participe de l'autre: & chacun d'eux se trouve en son compagnon. Car la terre contient son eau, son air, & son feu: L'eau a son feu, son air, & sa terre: L'air a sa terre, son eau, & son feu: Et le feu a son eau, son air & sa terre. Sans lesquelles participations il ne se pourroit faire aucune conversion entr'eux: & n'y auroit nulle simpathie ny convenance. On pourra donc recueillir de ce qui a ja esté dit qu'il n'est rien vuide d'excrements: & que excrement & substance sont les deux parties dont tous corps sont composez. & que rien sinon le seul excremẽt ne doit aussi estre separé du subjet, comme accidentel, & qui n'a nulle afinité avec l'essence de la substance. On pourra semblablement recueillir que le feu est celuy qui seul procure & facilite cette separation. Mais il est temps de dire comment cela se fait, car ce n'est pas assez de proposer que la separation est le commencement des œuvres tant de la Nature que de l'art, ny de sçavoir quelles choses sont separables, si l'on ne sçait comment cela doit estre pratiqué. I'ay cy devant dit qu'il y a deux especes de separation, L'une qui se fait par distinction & ornement, de laquelle je me tairay maintenant d'autant qu'elle appartient à la seule nature, & non à l'art. L'autre qui se fait par division ou retrenchement des parties: qui est celle dont je desire esclaircir la prattique. I'ay

n'aguiere dit que toutes choſes viſibles & palpables ſont compoſées de ces deux parties contraires, excrement & ſubſtance. Quant à la ſubſtance, elle eſt de ſoy ſimple & indiviſible, ſoit qu'on la prenne generalement pour la premiere matiere de tout, ou bien pour les eſpeces particulieres, ſelon l'impreſſion de l'idée ou forme celeſte qui eſt infinie. C'eſt à dire qu'au limbe de l'univers, ou bien en chacune eſpece des corps compoſez, cette ſubſtãce eſt une en eſſence, vertu, & qualité. Et ne peut on dire qu'en un meſme ſuject il y ait une partie d'icelle d'une ſorte, & l'autre d'une autre: mais il n'eſt pas ainſi de l'excrement. Surquoy je poſeray ce fondement, ſçavoir eſt qu'il n'y a que deux choſes par leſquelles toutes ſeparation s'accompliſſent, qui ſont le feu & l'eau. Et qu'il n'y a que deux choſes ſeparables en tous corps, dõt l'une ſe diviſe par le feu, & l'autre par l'eau. On doit en premier lieu tenir pour choſe indubitable que la nature du feu eſt de conſommer & deſtruire tout ce qui eſt bruſlable: Et celle de l'eau de laver & nettoyer la ſubſtance des ordures qui la ſouillent. Le feu devore tout ce qui eſt volatil & de la qualité aerée, parce que c'eſt ſa propre paſture. L'eau diviſe tout ce qui eſt terreſtre & groſſier. Il faut donc qu'entre ſes deux extreſmes il y ait quelque moyenne diſpoſition qui doive eſtre ſauvée & guarantie, n'ayant en ſoy ny feces ny aduſtion qui la ſoubmettent au pouvoir de ces deux expugnateurs. Parquoy c'eſt choſe tres-claire que l'aduſtiõ & les feces ſont les deux corrupteurs & deſtructeurs de toutes choſes. Ce que le divin Hipocrate avoit bien recognu quand il a dit que toutes maladies viennent de l'air, ou des aliments. Voulant dire que l'excez des viandes pleines d'excrements, & l'air facile à recevoir corruption, & qui facilement corrompt & enflame les excrements par un feu excedant celuy de Nature; ſont cauſes de toutes les maladies. Car l'excremẽt des viandes emplit les corps de terreſtres impuritez; Et l'air inflammable eſt ce qui y engendre la matiere ſoufreuſe & aduſtible: laquelle ayſément concevant l'ardeur, conſomme auſſi avec elle ce qui eſt de vital & radical emporté par la plus grande quantité de ce qui eſt volatil & bruſlable. Les feces terreſtres & l'aduſtion ſont donc les deux autheurs de corruption, & ce qui empeſche en toutes choſes la vigueur des actions ſubſtanciel-

les,

les. Que ſi nous en deſirons des preuves familieres, les puanteurs que la digeſtion & les excrements rendent, nous en aſſouviront trop. Car ce qui ſent mal aux choſes que l'on bruſle, monſtre bien que ce n'eſt rien de bon. De meſme eſt il des puantes fumées des excremens ſortant des corps, leſquelles proviennent de la corruption. Mais outre cette corruption qu'ils engendrent il en provient encore deux inconveniens: l'un eſt l'empeſchement de la penetration; l'autre celuy de la fixation: Qui ſont les deux actions plus neceſſaires à la conſervation de la vie. Car ce qui nourrit & entretient la vie doit neceſſairement eſtre une choſe ſubtile pour penetrer les corps par leurs plus ſimples parties, afin de renforcer & ſubſtanter, comme une huille ſecrette, la lumiere de la vie cachée au centre des corps. Que ſi elle eſtoit groſſiere elle oppileroit, ſuffoqueroit, voire eſtoupperoit pluſtoſt que d'entrer par voyes ſi delicates & deliées. D'autre part ce qui tient & maintient la vie en eſtat, doit auſſi par raiſon eſtre quelque choſe de ſtable & non fuyant. Que ſi elle eſtoit volatile, la mort à chacun moment entreroit en nous, introduitte par la corruption qu'engendre la feculente aduſtion qui continuellement aſſiege noſtre vie. La terreſtreité empeſche donc l'ingreſſion, & l'aduſtion empeſche la fixation & ſtabilité. De cecy peut eſtre tiré un ſalutaire advis pour la Medecine; aſſavoir que tout vray medicament qui eſt pris interieurement pour reſtaurer la vie debilitée par maladie, & dechaſſer la cauſe de la mort prochaine, doit avoir deux proprietez, ſçavoir eſt de promptement penetrer juſques au centre de la ſanté, & conſerver ce centre, en le dilatant & ramenant par tout le corps. Ce que les anciens ont jadis pratiqué avec heureux & glorieux ſuccés. Et depuis quelque temps ce trop aboyé & envié Paracelſe, qui reprenant leurs traces a deſcouvert à ſa poſterité ce que tant de ſiecles emmoncelez l'un ſur l'autre tenoient enſeveli. Face & die qui voudra le contraire: mais j'oſe affirmer que ſans les operations du feu rien ne peut eſtre conduit à pureté, ny fixation, qui ſont deux parties qu'on doit ſur tout rechercher & introduire en tous medicaments. A quoy je ſuis porté & confirmé par une forte raiſon: qui eſt que nul corps vrayement medicinal eſtant en ſa nativité premiere, c'eſt à dire en ſa premiere forme, enveloppé dans

l'espaisseur excrementeuse de ses feces pleines de corruption, ne peut arriver jusqu'au siege de la santé; ny la cõtregarder l'ayant une fois rencontrée; parce qu'elle n'a point cette subtile penetration, ny cette fixe permanence, requise au restablissement de ce qui est gasté & corrompu; & à la conservation de ce qui est restably. Car il n'y a nulle apparence que cela se puisse faire par les preparations vulgaires; soit en substance ou infusion. Quant à la substance, l'impossibilité se trouve d'elle mesme, puis qu'elle ne produit sinon une violente purgation qui tend plus à la debilitation dangereuse, qu'à la restauration salutaire, ainsi que j'ay desia fait voir. Et quant à l'infusion il ne se peut par icelle tirer des simples autre chose qu'un peu de nitrosité qui est en tous corps, avec quelques parties des feces excrementeuses. D'où provient qu'à la verité l'infusiõ attire quelque goust exterieur de la chose, mais non pas l'interieure vertu, qui en son cẽtre a un goust tout autre que la matiere superficielle. Car il se void ordinairement que les infusiõs communes sont toutes pleines d'amertume, laquelle on tasche à corriger par le succre ou le miel: n'ayant la pluspart des Apoticaires l'industrie de tirer des choses leur douceur naturelle, de laquelle nature se resiouit. Car toute amertume qui vient du sel, à qui on donne communément l'epithete d'amer, recelle en son profond une douceur qui ne peut estre descouverte par les simples infusions, mais par le feu, avec ingenieux artifice. Estant sans doute cette douceur la perfection de toute medecine. C'est pourquoy Arnauld de Villeneusve dit, si tu sçais adoucir l'amer, tu auras tout le magistere. Ce que Bracheseo a bien sceu, comme il le tesmoigne en son dialogue intitulé Demogorgon. Pour revenir donc à mon propos, cette douceur cachée ne se peut manifester qu'elle ne soit entierement desveloppée & desnuée de ses feces terrestres, & de cette aduſtion volatille & aërée. Car le terrestre engendre la saveur estrange à cause des propres excrements du sel; de la diversification desquels selon la diversité des especes, & des lieux où ils sont engendrez, provient telle varieté de saveurs; Car toute saveur est causée par le sel, & plus il y a de sel, plus il y a de saveur. D'ailleurs ce qui est aërē & volatil engendre les mauvaises & non naturelles odeurs, qui par l'aduſtion & inflamation du soulfre onctueux

& bruſ-

& bruſlable jette cette puanteur que l'on ſent de ce que l'on bruſle. Que cette choſe volatil le ſoit un excrement il ſe prouve aſſez par les puantes fumées des corps bruſlans deſquels s'engendre la ſuye attachée aux cheminées & planchers enfumez; Laquelle retient l'odeur des corps bruſlez, & l'amertume des excrements des ſels. Et d'abondant ſe verifie encore par la noirceur & obſcurité que cette vapeur imprime en tout ce qu'elle touche, empeſchant la plus grande partie de la lumiere & ſplendeur de Nature, qui deſire touſiours la pureté, & ſe voir ſeparée des tenebres, comme il s'apperçoit en tous corps, deſquels les plus parfaicts reluiſent d'un plus grand luſtre, provenant de leur pureté : & les autres demeurent plus ou moins ſombres ſelon leur compoſition plus ou moins embrouillée de ces impuritez : Ainſi que les metaux parfaicts, ou imparfaicts: Et les pierres precieuſes en donnent ample cognoiſſance. Et ſi nous voulons quitter les peregrinations lointaines & eſtranges, & par le conſeil de l'oracle finir nos voyages curieux en nous meſme, rechercheant bien les cauſes de nos indiſpoſitions & plus faſcheuſes maladies, nous trouverons qu'elles naiſſent de ces infections fumées, qui obſcurciſſent la lumiere de noſtre ſanté : d'où s'enſuit un apparent indice de ce qui ſe fait au dedans. Car l'homme ſain, à cauſe de la clairté interne de ſa naturelle diſpoſition porte un viſage clair, & vivement coloré: Mais le malade, à peine eſt il frappé du mal qu'il monſtre ſon atteinte en certaine palleur obſcure & plombée, qui deſcolore & ternit le naïf de ce premier teinct. Et tout ce changement procedd'ant ſeulement des fumées de l'aduſtion & inflammation du ſoulfre excrementeux, qui s'eſpandent par tous les membres & les infectent de ſuye ſulfurée, juſqu'en leur ſuperficie, par le moyen des pores qui rendent les corps tranſperçables. On peut encore dire que cette palleur & deſcolorement procedde auſſi de ce que la nature ſe ſentant offencée & aſſiegée par la maladie, elle fait retirer tout le ſang clair & net, au centre de la ſanté des corps, qui eſt le cœur, afin d'y r'aſſembler & joindre toutes ſes forces, pour virillement combatre & ſouſtenir les aſſaux du mal; delaiſſant à cette occaſiõ l'exterieur deſpourveu de cette clairté naturelle. Lequel exterieur demeure comme terreſtre mortifié & rendant à decoloration & obſcurité:

Parce

Parce que la terre en laquelle il commence par le mal à se convertir & retourner, est noire de son naturel, ainsi que le feu est clair & candide du sien, comme deux elements de qualitez contraires. La terre donc de son costé comme espaisse & tenebreuse, donne la noirceur: & l'adustion du soulfre comme fuligineux & fumeux obscurcit pareillement. A raison dequoy l'un & l'autre sont causes de corruption, destruction, & gastement en toutes choses. Et n'y a proprement que ces deux qui machinent & pourchassent la ruyne de tout, pour ce qu'ils sont en tout: & n'y a rien icy bas entre les composez qui en soit exempt, hormis l'or, & les pierres precieuses, que Nature a elaborées à perfection, autant qu'il luy a esté possible. Tellement que la mort est en tous autres corps une hostesse perpetuelle, qu'ils taschent d'introniser aux choses pour les destruire. Mais la nature comme pieuse mere & soigneuse conservatrice de l'œuvre de ses mains, a faict armer en leur faveur deux puissants & subtils champions pour r'abattre l'orgueil de ces insolents adversaires, & les chasser hors de leur forteresse. C'est le feu pour l'un, exterminateur de cette adustion soulfreuse: & l'eau pour l'autre, qui separe & emporte cette terrestre feculence. Or comme nature est ingenieuse & subtile en toutes ses operations, aussi a elle laissé l'art doué de pareille subtilité & industrie: Car il n'y a que ces deux voyes pour parvenir aux separations; Que la nature mesme a suivies dés le commencement du monde, duquel les premieres semences informes, vuides, & confuses, estoient dissoultes pesle mesle dans les eaux, d'où elles furent separées par le moyen du feu de l'esprit du Seigneur estendu par dessus; qui fut le premier agent & moteur en la separation du Cahos, dont il s'ensuivit qu'incontinent la lumiere fut separée des tenebres, les formes distinctes de la confusion, les generations de la sterilité, & la mort de la vie. Tellement que si les choses feussent demeurées confuses en leur premier desordre & meslange de l'impur avec le pur, de l'excrement avec la substance, de la Terre avec le Ciel, & de la vie avec la mort, tout seroit privé d'action, de puissance, d'essence, & de vie, restant toute la masse inutilement gisante en sa confusion. L'artiste donc estant entré en la consideration de ces choses, & voyant que rien ne peut desployer sa vertu jusques à ce que la con-

fusion des excrements & impuritez en soit bannie, il a choisi l'eau & le feu pour ses coadjuteurs, à l'exemple de Nature, dont il a curieusement remarqué l'operation, mesme en la generation des metaux, lesquels sont d'autant plus parfaicts qu'ils ont esté mieux mondifiez & digerez dans l'estomac de la terre. Parquoy c'est un poinct qui demeure fixe & resolu, que le feu & l'eau sont les generaux & principaux moyens de separation. Mais d'autant que la composition des choses est diverse, & que les unes ceddent plus difficilement que les autres, il a pareillement esté besoin de diversifier les actions de ces deux, sans toutefois s'esgarer ny escarter du plain chemin de la Nature. Car aux uns l'adustiõ & soulfre onctueux inflamable & infectant, a voulu estre tirée d'une sorte, & aux autres la terrestre feculence d'une autre. La calcination a esté inventée avec la sublimation, pour purger l'adustion. Et pour la terrestre feculence la distillation & dissolution ont esté mises en usage. L'on a encore practiqué la dissension pour conserver les corps debiles & de facile inflamation: Mais toutes ces choses se font par le feu, comme la calcination, sublimatiõ, & dessensiõ: ou par l'eau, cõme la distillation & dissolution. Les manieres & preceptes desquelles sont diffuses en tant de bons livres antiques & modernes que je me deporteray par discretion d'en parler d'avantage, puisque tout mon discours n'y adjoustant rien de nouveau, ny pourroit apporter ornement ny facilité. Il me suffira seulement de dire ce que j'en sçay en general par forme de difinition: Assavoir, que la calcination a esté inventée pour les matieres dures & rebelles à cause de leur continuité & forte composition, qui les empesche de recevoir facilemẽt la separation de leurs excrements sans estre divisez par leurs moindres parties. Et de celle cy proviennẽt quatre utilitez, qui sont le bruslement du soulfre impur & fetide; la separation plus aysée de la terrestreité superflue, & estrange, La fixation du soulfre interne, & la dissolution plus prompte. Car le naturel du feu est de consommer les parties adustibles qui ne sont de l'essence de la substance; de faciliter la division & rejettement des excremẽs terrestres: de fixer & affermir le soulfre radical: & de multiplier le sel dans les corps, lequel seul peut apres recevoir la dissolution par l'eau. Or je dy que la calcination tombe seulement sur les corps qui

pour

pour leur cõtinuité ceddent à peine: Parce que les esprits ou choses volatiles & legerement fuiantes au feu ne peuvent estre calcinées sans l'adition des choses fixes & dissemblables à leur nature: L'intention ou but de la calcination n'estant autre que de tirer les sels de toutes choses, parce qu'en iceux consiste la meilleure partie & principale vertu secrette des corps ou esprits, esquels est attachée cette aduſtion corrompante qui pour ce subject se doit en toute sublimation laisser aller & evaporer comme inutile: afin de mieux delivrer des feces terrestres cette moyenne substance qui reste, preparée & acheminée à purification & fixation par l'action du feu. Or cette practique de sublimation a esté trouvée pour ce que la calcination qui ne se peut accõplir sans extresme violence de feu esleveroit le pur avec les feces sans aucun avancement de separation ny purification. Il est bien vray que la sublimation requiert quelque violence de feu, mais c'est alors seulemẽt que la chose sublimable est profondement meslée & attachée aux feces ou chaux de quelque corps fixe, pour plus arrester & retenir les immondices terrestres. Et cette maniere de sublimer est la plus seure; si ce n'est aux choses qui ont leurs feces capables de s'arrester d'elles mesmes. La dessention se practique pour deux utilitez: l'une afin de tirer l'huille des vegetaux, sans les bruſler. L'autre pour mondifier les corps fusibles avant qu'ils soient rendus fuyants. Voyla les trois manieres de separation qui se font par le feu. Il reste les deux autres qui se font par l'eau, sçavoir la distillation & la dissolution. La premiere se fait par l'inclinement & le filtre, afin de tirer la limpidité des choses dissoultes en l'eau, avec l'eau: Car celle qui se fait par l'alembic je la mets au rang des sublimations; d'autant qu'elle se fait par l'esleuation & non par le lavement. Celle cy qu'aucuns tiennent pour indiferente & de peu d'efficace, n'est pas toutefois à rejetter, mais plustost à estimer, comme l'une des principalles operations de la nature; qui l'a establie pour seul moyen de separer les immondices terrestres ouvertes & desliées par la calcination precedente, & preparees à la separation: & par ainsi conduire & acheminer les choses à l'avancement de leur perfection; à la pureté de laquelle cette maniere de distiller les esleve & sublime; estant pour ce subject de quelques sages

dite

dite secrette sublimation. La seconde operation qui se fait par l'eau, sçavoir la dissolution, est faitte par chaleur humide & moderée, comme celle du fient de cheval; du bain Marie; de la vapeur de l'eau bouillante, ou par l'infusion dans l'eau: ou bien par inhumation en lieux humides: mais toutes ces fleschs vollent à un mesme blanc, qui est de reduire en eau les choses calcinées, afin que par cette liquefaction les terres en filtrant demeurent affaissées au fond du vaisseau. La reiteration de cette practique est tres-subtile & necessaire, presqu'en toutes choses: Car si par une calcination continue on vouloit separer les plus simples parties d'un compost, & reduire en sel ce qu'il a d'essence salée, il en arriveroit un inconvenient irreparable, car la force intemperée & assiduelle des flames sublimeroit & contraindroit à la fuitte, la meilleure & plus grande partie de ce que l'on cherche avec tant de soing; de sorte qu'il ne resteroit que bien peu de la matiere soluble avec grande quantité de feces. Outre, que par une trop longue demeure au feu cette matiere restée se pourroit vitrifier. Il est donc meilleur de ne point gesner ou violler nature par l'excés d'une precipitation, & recourir patiemment aux reiterations. Cet inconvenient m'arriva une fois en la calcination du Cristal commun, que voulant purger de ses excrements pour le reduire en vraye essence par une longue ignition, je trouvay entierement vitrifié avec ses feces, & partant inutile à mon dessein, & à tout autre ouvrage. Car encore que le Cristal paroisse clair, lucide, & transparent, les premieres fumées noires, puis violettes qui se presentent en sa calcination, avec une odeur puante & sulfurée, tesmoignent bien sa terrestreité excrementeuse: tout ainsi que les blanches qui les suivent sont indices vrais de l'homogeneité de la substance, qui demeure en fin claire & flotante en petite quantité, tant qu'elle soit parvenue à la Nature & consistance de pur sel cristallin: & durant ces reiterations dernieres l'odeur ingratte qui se sent és premieres se change en une tres-soüefve & plaisante, semblable à la poudre de violette. Or de la reiteration des calcinations outre les choses predittes arrivent deux biens: L'un, que la chose calcinée acquiert par l'accoustumance du feu cette subtilité & permanence aux medicamens desquelles j'ay desia parlé:

L'autre

L'autre, que ce qui est souvent dissoult acquiert penetration, ingression prompte & subtile, & puissante vertu de transmuer l'estat du patient, de maladie à santé, de langueur à vigueur, de destruction à restauration & parfaict amandement. Voyla les voyes ordinaires de toutes separations qui ne tendent à autre but qu'à sequestrer les pures substances de leurs excrements corrompants, & les eslever de la sourde espaisseur terrestre à la pureté ignée: & bref d'imperfection à perfection. Ce qu'a voulu enseigner Hermes, quand il a dit que l'on separe la terre du feu, & pour s'interpreter luy mesme a adjousté ces mots, & le subtil de l'espais. Ce qu'il veut estre fait doucement, & avec grande industrie. Car en parlant de la preparation de l'esprit general du monde apres sa terrification, & par un mesme moyen ouvrant le chemin à celle de tous individus, il a voulu faire entendre qu'en cette terre il y a quelque chose difficile à retenir & garder, assavoir un esprit leger & volatil qui se conserve par le temperament du feu, & qui au contraire s'esvanouiroit facilement avec la partie separable qui abonde tousjours plus, & surmonte en quantité le plus de substance fixe, si l'on ne gouvernoit l'operation avec patiente douceur, & ingenieuse methode. A quoy l'artiste doit observer une maxime importante: c'est la distinction des trois soulfres, dont les deux sont separables, assavoir l'externe qui se perd par la calcination & dissolution; & l'interne qui disparoist par la seule decoction: Mais le tiers est celuy que l'on appelle fixe: qui est proprement le vray soulfre de Nature, & le propre subiect de la substance, auquel les Philosophes ont donné le nom d'agent, ou grain fix, ou element du feu, en leur composst philsique. Quant à l'externe, c'est le premier volatil & adustible, d'autant qu'il est entierement estranger, & la premiere pasture du feu. L'interne est plus uny & enraciné dans la substance, & partant ne desloge qu'avec plus grande violence & continuation de feu: C'est pourquoy avant son partement il prend toutes couleurs, commençant par la noirceur, qui est la premiere marque de terrestreité, d'aduction, & corruption: & l'avantcourriere de putrefaction & mortification. Puis traversant par les autres moyennes arrive peu à peu à la blancheur, qui est la couleur de l'air, d'où elle monte à la couleur ignée,

qui eſt la rougeur, en laquelle ſe termine la puiſſance de l'art, & l'empire du feu: outre laquelle il n'y a plus de progreſſion. Choſe que les Poëtes ont fabuleuſement depeinte ſous le perſonnage de l'inconſtant Prothée qui ſe transformoit en diverſes figures monſtrueuſes; pour eſpouventer & deſtourner ceux qui taſchoient à le captiver. Or cette varieté de couleurs eſt cauſée par le ſoulfre interne, vray autheur & producteur de toutes les teinctures & divers bigarrements qu'on void par nature & par art en toutes les choſes du monde. Et ſe peuvent diſtinctement remarquer en la decoction de ce premier ſubject univerſel, ainſi qu'il me les a (comme j'ay deſia dit) produittes une fois. Mais auſſi toſt que la blancheur ſe monſtre, auſſi toſt apparoiſt le ſoulfre de Nature, que Geber dict eſtre blanc par dehors, & rouge en ſon interieur: car cette blancheur eſt en fin ſuivie de la rougeur, ſans autre ayde que du feu continué & accreu par degrez, qui a fait dire à quelqu'un des ſages que leur pierre au blanc eſtoit un anneau d'or couvert d'argent. J'ay bien voulu en paſſant dire ce peu de mots des couleurs que l'on trouve deſignées en tous les bons autheurs: Non pour preſumer d'enſeigner icy les preparations & operations que je ſçay bien eſtre neceſſaires à l'accompliſſement de leur grand Elixir tant exalté & haut loüé par eux: Mais ſeulement pour faire recognoiſtre aux curieux diſciples de la docte Medée, qui par une ſoigneuſe & profonde inquiſition taſchent d'entrer au ſacraire de la myſterieuſe Phiſique; quels ſont en toutes choſes les ſoulfres qu'il faut oſter ou conſerver. Croyant avoir aſſez dignement employé le temps que je deſrobe aux negoces œconomiques où je ſuis attaché, ſi je puis redonner quelque vigueur & cintille de vie à cette languiſſante partie de Philoſophie naturelle, que les envieux de ſa gloire ont enſevelie toute vive dans le tombeau de la calomnie, ſoubs le tiltre odieux de tranſmutation abuſive & falcification des metaux: Quoy que la ſeule ignorance du vray myſtere les empeſchant d'en faire la diſtinction, donne place à leur meſdiſance: qui pour tout fondement s'appuie malicieuſement ſur l'effronterie de certains affronteurs, coureurs, & vendeurs de fumées, qui voillent & couvrent du manteau ſacré de cette belle vierge, leur eshontée & impudique ſophiſtication: du fard de laquelle

ils

ils charment les yeux des credules; & comme traiſtreſſes Sirenes, plongent les curieux en Caribde & en Scille.

De la montée de l'eſprit au Ciel, & de ſa deſcente en terre.

CHAP. IV.

CE grand & ſouverain autheur de toutes choſes, prevoyant des le commencement du monde que l'infection & corruption feroient une mortelle guerre en toutes choſes compoſées de corps & d'eſprit; voulut oppoſer à cette diſſention un remede certain, afin de ſauver l'un & ne perdre pas l'autre. Car l'eſprit & la ſubſtance eſtant enveloppez dans les corps, & les corps enfouïs dans la corruption; Il eſtoit impoſſible qu'eſtans les corps aſſaillis & ſurmontez par la corruption, l'eſprit logé dans eux n'en receuſt perte & dommage; & demeuraſt avec les corps eſclave de la mort, qui ſans intervalle eſt aux aguets pour ſurprendre la nature, & entrer en tous genres & eſpeces pour y exercer ſa tyrannie. La preuve en eſt trop ſuffiſante en la fin naturelle & quelquefois precipitée des animaux, vegetaux, & mineraux, que nous voyons arriver par accident de corruption. Et qui mortifiant les corps il advient que les eſprits courent meſme fortune. C'eſt à dire que leurs vertus vivifiantes ſont du tout aneanties. Mais pource qu'en toutes ſes œuvres cet admirable ouvrier a voulu faire eſtinceler le feu de l'amour parfaict qu'il porte à l'homme qu'il avoit deſtiné de toute eternité pour l'unique inſtrument de ſa gloire; aſſubjettiſſant à luy ſeul tout ce qu'il feroit de plus eſmerveillable en la creation de l'univers: il a en ſa faveur eſtably des remedes ſouverains, tant pour purifier & accõplir les choſes qu'il avoit creées pour ſon uſage, que pour le garder & conſerver luy meſme contre les aſſauts de cette corruption mortelle. Cognoiſſant donc que les deux parties de l'homme eſtoient creées l'une en l'autre; aſſavoir l'eſprit au corps; & que le

corps eſt continuellement aſſiegé de la corruption, par la ſenſualité qui l'attire & alleiche à l'intemperance, engendrant l'infection & degaſt de tous ſes membres, il previt que l'eſprit qui en eſt l'hoſte ne pourroit y demeurer exempt de ſa corruption contagieuſe. Auſſi voyons nous ordinairement que l'homme entierement adonné aux intemperances corporelles & desbordé aux ſenſualitez, devient par meſme moyen meſchant & licentieux en tous desbordements d'eſprit, faiſant banquerourte à l'amour & crainte de Dieu: à l'honneur & gloire du monde: à la pieté vers les ſiens: & à la charité à l'endroit du prochain. De ſorte que mourant ſiniſtrement veautré dans le bourbier de ſes crimes, il eſt impoſſible que l'eſprit ne participe aux peines comme il aura participé aux voluptez. Et conſiderant que toute la generation humaine depuis le premier excés, advenu par le mords de la pomme deffendue, ne ceſſoit de courir à ceſte mort; & que par ce moyen la ruine de tout l'homme eſtoit inevitable; il a prevenu ce malheur par un remede merveilleux & hors de la comprehention humaine. Car ſçachant que par l'eſprit & le corps l'homme participoit du Ciel & de la terre, il a voulu que le remede euſt ſemblable participation. Ce qui s'eſt trouvé en Ieſus-Chriſt noſtre unique ſauveur, reſtaurateur, & conſervateur, deſcendu du Ciel en terre, lequel retenant toutefois ſa deité entiere, s'eſt miraculeuſement fait homme avec un myſtere incompris & incomprehenſible au ſens commun, d'autant que le ſalut ne pouvoit provenir de la terre ſeule où regnoit la corruption; ains eſtoit neceſſaire que l'eau en deculaſt d'en-haut où eſt la fontaine de pureté. Il eſt donc venu en terre pour habiter en nous & avec nous, afin de nous renfermer dans les barrieres de juſtice & temperance, en nous regenerant à une vie nouvelle, par un changement d'eſprit & de corps; mortifiant ceux de corruption & peché, pour donner la naiſſance à ceux de netteté & vertu. Ce qui ne pouvoit arriver que par luy ſeul à cauſe des extremitez des deux natures qu'il convenoit prendre, ſe faiſant divin & humain, afin de moyenner l'alliance des choſes baſſes avec les hautes, eſloignées l'une de l'autre par cette diſtance incompatible de mort & de vie, de corruption & de pureté. La terre a receu ce treſor ineſtimable & trop excedant

dant son merite, par un moyen qu'elle n'a sceu comprendre : d'où, apres la regeneration projettée par l'eau de purification, & le feu du saint Esprit, il est remonté au Ciel, entierement despouillé des accidents & passions corporelles seulement, & non pas du corps qu'il a emporté incorruptible & glorieux, ayant acquis immortalité par sa mort. Et de la dextre du pere il redescendra en terre apres l'universelle conflagration pour renouveler le monde & separer les bons exaltez & destinez à la vie, d'avec les mauvais deprimez & condamnez à la mort. Voila comme le souverain pere de misericorde a pourveu au salut de l'homme, dont le corps conjoint avec l'esprit a pareillement son conservateur que le Ciel a fait naistre au monde, & qui doit estre recherché & descouvert par la lumiere de Nature; estant l'homme pour cet effect doué de ratiocination & jugement, afin de pouvoir cognoistre & comprendre les dons qui luy sont presentez. Mais cet homme qui pour faire une telle recherche, avoit esté creé comme celeste, s'est oublié luy mesme, employant plustost ce qu'il avoit de noble & divin en soy à je ne sçay quelles vanitez frivolles & perissables qu'à l'inquisition de l'utile sapience, & solide verité. Bref il a mieux aymé suivre l'inclination de la terrestre geniture, que la divine & celeste intelligence, qu'il a laisse croupir en luy, comme une chose indherente, & qui luy auroit esté casuellement transmise d'en haut. C'est pourquoy de tout temps la race des hommes quasi esteinte avant qu'avoir veu la lumiere? (excepté quelques uns que un Astre favorable a regardez d'un bon œil en naissant,) s'est plus avidement acharnée à la possession des tresors & biens perissables, qu'elle n'a pensé à l'acquisition des celestes dons & precieuses richesses que la bonne mere Nature luy estalle publiquement & en tous lieux, pour le salut & maintien de sa vie endommagée plustost que secouruë par l'abondance qui est communément enveloppée de mortelle corruption. Et se void clairement que les plus spirituels d'entre le vulgaire ayant aucunement entrevu le brillant esclat de ces richesses infinies, ne se sont amusez qu'à leur superficies, delaissant laschement la divine vertu recelée en leur centre. Ce qui a causé tant d'erreurs, non seulement en leur medecine, mais aussi en leur philosophie, qu'elles

vont toutes deux rampant & chancelant dans les tenebreuſes grottes d'incertitude, pour n'eſtre guidées d'aucune vive lumiere. R'appellant donc les eſprits à la clarté qui les doit conduire vers le ſouverain remede que Dieu a particulierement deſtiné pour la conſervation de l'homme en le comblant des benedictions celeſtes, j'oſeray avec toute l'humilité & ſincerité requiſe & bienſeãte à ma portée & profeſſion, non comme Theologien, mais ſeulement comme ſimple diſciple des Philoſophes, crayonner icy quelques naifves cõceptions, que les amateurs de verité pourront autant favoriſer qu'ils les trouveront raiſonnables. Ie diray donc que toute intelligence que l'homme ſeul communique à l'homme eſt incertaine & confuſe; pource qu'en luy logent ordinairement ignorance & irreſolution. Mais celle qu'il reçoit de la lumiere univerſelle eſt tres claire, & tres-fermement appuyée ſur un fondement inebranlable. Car ſçavoir abſolument, eſt cognoiſtre les choſes par leurs cauſes premieres; & n'y a jamais de certitude aux ſecondes, juſques à ce que l'on ſoit parvenu à leur ſource. C'eſt pourquoy la Nature des eſpeces ne peut eſtre cognuë ſi la cognoiſſance de leur gẽre n'a precedé. Ny les Natures des Microcoſmes (dont le nombre eſt infiny) ſans avoir premierement cõpris celle du grand monde qui leur a dõné l'eſtre. L'homme auſſi ne peut eſtre bien cognu ſans la prealable cognoiſſance du Macrocoſme, duquel il n'eſt que l'effigie: non plus que ce Macrocoſme ſans avoir apprehendé dequoy & comment il eſt faict. Car en quelle façon pourroit-on cognoiſtre l'homme qui n'eſt à ſon commencement qu'un peu de glaire ou muſſilage informe, ny comme il monte à ſa perfection, ſi l'on n'a cognu ceux qui l'ont engendré, non pas les ſeconds parents, qui ſont le pere & la mere, mais les premieres, aſſavoir le Ciel & la Terre. Et ſi meſme l'on n'avoit parfaitte intelligence de la creation premiere de ceuxcy, comment les pourroit on cognoiſtre? Tout ainſi que le limbe de l'homme giſt en la matrice où il n'eſt qu'un peu de fange, qui par apres ſe forme ſur l'exemplaire des parents; & par les meſmes progrez & façons qu'ils furent parfaicts. Ainſi le Ciel & la Terre, & tout ce qui eſt en iceux, c'eſt à dire tout ce grand monde, eſt comme un limbe & maſſe dans le cahos, dont on ne peut avoir aucune lumiere ſi l'on ne con-

contemple les projects & progrez de sa distinction & formation. Venons donc à l'original afin d'en cognoistre les extraicts : & par le patron jugeons des choses imitées. Ie dy que le premier & souverain createur (qui est comme le poinct duquel partent toutes les choses, & l'inepuisable source d'où decoulent cette infinité de ruisseaux,) a une nature qui luy est particuliere ; assavoir de produire & conserver tout en l'univers. Car c'est le propre du parfaictement bon autheur de produire & procréer les choses, puis les entretenir & conserver, quand il les a creées. De ce premier effect, qui est la creation, le secret en est caché à tous, & ne l'avons que comme en effigie aux generations. Mais le second est ouvert pour le moins aux illuminez, comme esleuz & nez de l'esprit; non pas aux enfans de la chair ; afin que ces precieuses marguerittes ne soient indignement prostituées aux salles & stupides pourceaux. Or le premier & plus excellent degré de cette conservation a esté fait & enseigné par Iesus Christ, en la maniere cydevant declarée: lequel a voulu estre imité en toutes choses, s'estant avec un mistere indicible luy mesme donné pour patron de toutes les bonnes œuvres qui se doivent faire au monde. Car la Nature marche tousiours d'un mesme pas sans jamais quitter ses sentiers qu'elle suit exactement en tous ses ouvrages. Ainsi donc que le pere & commun conservateur a pourveu à la commune conservation des la naissance du monde; La Nature a semblablement fait son project des le cõmencement, & s'est de tout temps employée à ses productions avec une action continuelle. Car tout ainsi qu'il a esté necessaire que tout salut vint d'enhaut pour la conservation de la partie spirituelle de l'homme, il a este expedient par la mesme necessité que celuy des corps sourdist de la mesme roche; d'autant que des choses basses où est le siege & habitacle de la corruption mortelle ne peuvent proceder salut ny vie. C'est pourquoy le Ciel comme fontaine perpetuelle d'immortalité & perfection va continuellement influant ses vertus sur le corps de la terre, que les Astres benins favorisent de leurs aspects amoureusement pitoyables en consideration des mortels affligez : afin d'engendrer en elle par ces influctions un Esprit immortel & vivifiant, qui prenant corps au sein de cette feconde mere a monstré & dilatté ses

vertus par toutes les parties du monde ; les departant à chacune creature selon sa portée. Et de là sont procedées les forces particulieres reconnues par leurs effects aux herbes, bestes, pierres, & autres choses qui ont tiré de cet Esprit general, cette infinité de puissantes proprietez, qui font quasi miracle en la conservation de nos corps, & de tous autres. Or comme Dieu a bien voulu enrichir les hommes des perfections de son fils, selon l'estendue de leur naturel : Et toutesfois n'a pas voulu que chacun d'eux estant souillé de vice allast chercher son remede & parfait salut en son semblable, mais bien en celuy seul qui estoit le vray Occean duquel leur estoit decoulée cette perfection. Aussi Nature qui s'est tousjours rendue exacte observatrice des volontez de Dieu & imitatrice de ses operations, n'a point estably la parfaite vertu de guarison & restauration aux herbes & creatures particulieres, mais a voulu qu'on la cherchast precisément au centre d'où elle leur est generallement communiquée, assavoir dans la terre, où cet Esprit vivifiant s'engendre : Car si les simples sont doüez des vertus de guarir, restaurer, nourrir, & conserver, de combien en doit estre mieux pourveu celuy qui les leur depart, & duquel toutes choses les recoivent? Or pour prouver que la terre est la treseriere & dispensatrice de ces vertus, la seule experience journaliere suffit pour toutes raisons. Il faut bien qu'elle les possede toutes, car autrement elle ne les pourroit donner. C'est donc une chose digne d'admiration & d'estonnement que tant de grands personnages ayent consommé le temps de leurs estudes & prattiques à puiser l'eau des simples ruisseaux desia fort esloignez de la pure limpidité de leur source, comme ayant passé par l'impur limon des terres immondes & ne se sont aviséz de courir droit à la propre fontaine. Non que je vueille despriser les medicaments speciaux, mais je voudrois que l'on cherchast le general, sans toutefois delaisser les particuliers. Car jaçoit que celuy la suffise pour toutes guarisons, si est-ce que ceux cy sont encore soüables pour mettre fin à certains maux exterieurs qui n'assaillent que la superficie, & non pas le centre de la santé. Retournant donc à mon but je diray derechef que la terre est la matrice en laquelle le Ciel a engendré cet Esprit nourrisseur, restaurateur, & conservateur des

corps.

corps, duquel ſeul toute ſolidité & perfection de guariſon peut & doit eſtre puiſée. Or comment il faut trouver & prendre cet Eſprit puiſſamment vertueux, tout homme prudent qu'un ſincere deſir portera à cette utile recherche, doit ſur tout eſtre adverty de ſuivre inceſſamment le deſſein tracé de la main divine, ſur lequel Nature meſme ſe forme & guide: combien que Dieu excedant infiniment la Nature ne ſoit en façon quelconque attaché aux raiſons naturelles, non plus qu'un ſouverain monarque aux loix qu'il auroit preſcrittes, leſquelles toutefois ſes peuples obſerveroient ſans demander pourquoy il les auroit ainſi eſtablies. Mais qui a mieux enſuivy les traits de ce divin modele que le vieil Triſmegiſte, qui premier apres le deluge (ſelon le dire d'aucuns) ayant ouvert aux hommes les miſteres de la parfaite cognoiſſance de Dieu, a parfaitement touché ceux de la Nature? car outre ce qu'il a angeliquement eſclaircy la divinité, par le Pimandre, où il manifeſte avec une doctrine admirable, la creation du grand & petit monde; leur commencement, progrez, & durée: continuant d'un meſme vol cette ſacrée Philoſophie en l'Aſclepe, il ſemble que d'un Eſprit & voix prophetique il declare hautement la regeneration de l'homme ſe devoir un jour faire par l'entremiſe du fils de Dieu, reveſtu de la robe humaine... Et ſi a encore induſtrieuſement frappé le meſme blanc en la table d'eſmeraude, où il dit: qu'ainſi que toutes les choſes du monde ſont creées d'un ſeul ſubject, par la meditation d'un, qui eſt Dieu; ſon magiſtere (qui eſt cette ſouveraine & generalle medecine) ſera parfaite & accomplye de cette choſe unique par adaptation. Cette adaptation, n'eſt-ce pas le miroir où nous voyons enigmatiquement repreſentée la meditation divine; pour monſtrer que Nature enſuit neceſſairement les pas de ſon maiſtre: tout ainſi qu'és autres livres il a teſmoigné que l'autheur de la regeneration à ſalut devoit venir du Ciel & ſe faire homme, vivant entre les hommes pour leur edification. Auſſi dit il en ſa table (qu'il a laiſſée comme un teſtament & dernier teſmoignage de l'excellence de ſes hautes conceptions) que cet Eſprit general conſervateur des corps, auquel il attribue le nom de pere de la perfection de tout le monde, eſt deſcendu des Cieux, aſſavoir du Soleil & de la Lune, qu'il a dit au Pi-

mandre eſtre les principaux gouverneurs en cette Monarchie mondaine, afin de ſe corporifier en la terre, qu'il nomme ſa nourrice, par le moyen de l'air qu'il dit l'avoir porté en ſon ventre, d'autant que les influences celeſtes ne pourroient eſtre communiquées à la terre, ſi l'air qui premier les reçoit ne les portoit comme mediateur & leur ſervoit de vehicule. Et tout ainſi que le divin reſtaurateur & protecteur des ames n'a rien quitté de ſa divinité ſe faiſant homme, auſſi dit il que cet Eſprit univerſel conſervateur des corps garde & maintient ſa force entiere eſtant converty en terre; c'eſt à dire en prenant corps terreſtre. Dieu a voulu que ſon propre Fils noſtre Redempteur, fuſt luy meſme regeneré en ſon humanité par l'eau du Bapteſme & le feu du ſaint Eſprit. Non pas qu'au centre de ſa Nature il euſt beſoin aucun d'eſtre purgé, mais ſeulement parce qu'il eſtoit parmy le monde & les hommes ſoüillez de corruption; auſquels il vouloit en tout & par tout eſtre vray patron de renouvellement & purification: leur donnant un viſible & ample teſmoignage qu'il eſtoit quant à la chair de leur nature; non pas ſoüillé ny corrompu, mais paſſible & mortel auſſi bien qu'eux. Semblablement la bonne mere nature a voulu que ſon fils premier né, qui en ſon centre eſt de ſubſtance pure, fuſt neantmoings renouvelé & comme regeneré par l'eau & le feu; c'eſt à dire par la ſeparation de ce qui eſt terreſtre d'avec ce qui eſt igné; de ce qui eſt eſpais d'avec ce qui eſt ſubtil; & pour dire en un mot de l'impur d'avec le pur. Ce qu'entend Hermes diſant qu'on ſepare la terre du feu: non pas que l'on doive faire ſeparation de ſa terre propre ny de ſon propre feu: Car l'homme ne ſeparera point ceux que Dieu a conjoints; mais ſeulement de ce qui eſt impur & groſſier, d'avec le pur & ſubtil de la ſubſtance de cette terre & de ce feu propre, qui ſont les parties ou Elements de noſtre eſprit corporifié. Mais outre cette intelligence qui ſe preſente la premiere aux yeux de l'intellect, il y en a encore une autre plus cachée: car ayant ſignifié par la ſeparation de la terre d'avec le feu, celle du gros & du ſubtil; il a encore voulu dire qu'il falloit ſeparer les qualitez naturelles de ces deux elements, en deſpoüillant l'humide froideur attachée aux choſes terreſtres & graves, ſans leſquelles elle ne peut ſubſiſter, pour reveſtir la chaude

chaude siccité, qui est de la nature du feu, & par consequent legere & spirituelle : C'est pourquoy il adjouste qu'il monte de la terre au ciel, assavoir d'imperfection à perfection : car Paracelse appelle le feu firmament. Or comme rien ne peut parvenir à la perfection celeste sans avoir premierement quitté l'imparfaitte & paisible escorce mortelle, en laquelle proprement surabonde cette qualité de froideur qui cause l'accident de la mortification, comme la chaleur engendre la vie: aussi la tres-sage Nature a estably cette reigle qu'il faut que son subject endure & passe par l'obscure noirceur de la mort, pour attendre une claire & candide immortalité & renouvellement de vie : c'est à dire une essence impassible, sur laquelle ny le feu, ny la corruption n'ayent plus aucun pouvoir. Et de vray cette acquisition de vie par la mort se practique naturellement en toutes creatures vitalles: Car il faut que tout sperme ou semence aux animaux se mortifie en la matrice ; & aux vegetaux dans la terre ; avant qu'aucune croissance vegetable, ou specification se puisse faire. Que si cette reigle s'observe religieusement aux membres ; de combien doit elle estre recommandée & suivie plus exactement au chef? Et si par cette mortificatiõ la vie des accessoires acquiert quelque durée; combien plus s'approchera de la perpetuité celle du principal ? Iesus-Christ mesme nous enseigne ces choses par la similitude du grain qu'il a dit ne pouvoir fructifier s'il ne meurt premierement : signifiant le mystere de sa Resurrection que sa mort devoit precedder. Car il voulut mourir pour renaistre à une plus durable & glorieuse vie : se monstrant en cela, non seulement exemplaire des hommes, mais vray patron de toute la Nature. Ce sainct & docte Hermite Romain reverемment & souventefois allegué par tous les philosophes naturels qui ont escrit depuis quinze cens ans: Morien, en dit autant du grain fix auquel Nature a donné pouvoir de parfaire & multiplier les metaux. Car il dit que s'il n'est pourry & noircy il ne pourra estre accomply, & sera reduit à rien. Ie me suis licentié de dire cecy, afin d'apprendre aux moins instruits comment on doit recognoistre le createur par les simples creatures. Et d'autant que les hommes vulgaires mandient cette cognoissance des choses plus esloignées, faisant comme ceux qui demandent la perfection des

ſciences aux eſcoliers de la derniere claſſe, au lieu de conſulter les vieux oracles des plus ſages docteurs : I'ay bien voulu par ces naïves conceptions les conjurer d'employer l'excellence de cette ame ratiocinante qui leur eſt donnée pour enquerir quel eſt ce ſouverain principe, par les choſes plus exquiſes qui nous donnent & conſervent la vie, & à toutes les creatures mortelles. La mortification precedde donc neceſſairement toute entrée à la Vie, & principalement en cet eſprit premier né de Nature alors qu'il a pris corps. Car l'on ne peut autrement ſeparer de luy ce qui empeſche ſa regeneration à vie, & la purification de ſon eſſence. Non pas qu'en cette mort il perde ſon corps par bruſlement & deſtruction de feu, ny par la pourriture : mais tout ainſi qu'en la germination des ſemences la putrefaction n'aneantit point ce qui ſe corporifie en elles : ou bien tout ainſi que le precieux corps de noſtre Redempteur ne fut nullement empiré, deſtruit, ny corrompu, ayant touſiours en luy ce centre & germe de vie par lequel il reſſuſcita, auquel ces deux natures furent tellement jointes enſemble qu'elles ne s'abandonnerent jamais : car la corporelle retint la ſpirituelle icy bas autant qu'il fut neceſſaire pour noſtre ſalut, & l'eſprit emporta le corps au Ciel pour ſa gloire, apres le myſtere accomply. C'eſt pourquoy en l'exaltation du Mercure ou eſprit univerſel, apres le premier degré qui ſe fait en ſa preparation par la ſeparation, tout ce qui reſte en luy corporel & ſpirituel eſt rendu volatil, parce que la vertu eſlevante ſurmonte encore la vertu fixante. Toutefois à la fin le fix retient avec ſoy le volatil par l'action de la chaleur aydante, qui augmentant les forces des deux plus nobles elements aneantit totalement le pouvoir des deux plus imbeciles. Ce qu'a voulu ſignifier Hermes en l'un de ſes traittez par l'oyſeau plumeux qui eſt retenu par l'oyſeau ſans plumes. Et Nicolas Flamel par les deux dragons l'un garni d'alles, & l'autre non, qu'il a fait repreſenter en l'une des arches du cimetiere de S. Innocent à Paris. Et dans un autre tableau de pierre à coſté du grand Autel de l'Egliſe de ſaincte Geneviefve des ardans qu'il a fait baſtir. Mais ſans nous eſgarer dans les deſtours de ces dedalles, voyons nous pas que tous les vegetables ne ceſſent de croiſtre & monter en l'air par la force de cet eſprit volatil, lequel

(com-

(comme j'ay dit au premier livre) les eſleveroit encore d'avantage pour le deſir qu'il a de retourner au lieu d'où il eſt party, s'ils n'eſtoient contretenus & arreſtez par leur propre terre & maſſe corporelle, en laquelle eſt caché je ne ſçay quoy de fixe. Or pour n'eſtre accuſé de contradiction par quelques uns non encore uſitez aux termes communs de nos maiſtres, je me veux expliquer, en les advertiſſant que je n'entens nullement que cette ſpiritualité volatile ſoit ce que j'ay cy devant appellé ſouphre volatil & ſeparable, qui eſt l'un des autheurs de corruption : Mais ſeulement la plus ſimple partie de cette vapeur primeraine, qui ne pert jamais ſon interne ſubtilité & acuité, dont le naturel eſt de s'eſlever & tendre à la perfection. Car ſublimer proprement ſelon le vray ſens des Philoſophes n'eſt autre choſe que de parfaire ; & d'exalter les matieres d'imperfection à perfection. Tout ainſi donc que ce Mercure a ſa ſubſtance eſlevable, auſſi a il ſa ſubſtance fixable. Quant à la premiere elle luy eſt innée d'elle meſme : Mais quant à la ſeconde encore qu'il l'ait en ſon centre (c'eſt à dire en puiſſance) elle ne peut toutefois ſortir en effect ſinon par le ſecours de l'art. Et pour monſtrer plus clairement par quelles voyes la Nature procedde en ſes operations, j'eſtime eſtre bien raiſonnable de dire icy quelque choſe des cauſes & manieres de fixation. Reprenant donc cet axiome indubitable allegué dés le commencement de ce livre, qu'en l'ordre & conſtitution du monde eſt obſervée une reigle infaillible & perpetuelle, que tout ce qui a vie doit avoir quelque durée en icelle, & que rien n'eſt produit ſoubs le Ciel qui n'ait quelque eſpece de vie en ſoy, je diray que cette durée ſe fait par conſervation, aſpirant à une perpetuité. Car le but de la Nature eſt de vouloir perpetuer : eſtant le propre du bon autheur de vouloir touſjours conſerver l'ouvrage de ſes mains juſques à ce qu'il ſoit arrivé au terme de la vieilleſſe ; & que la lumiere de la vie s'eſteigne par les froides bruines de la mort ; aux pieds de laquelle il faut de neceſſité que toutes choſes naiſſantes ſe proſternent, par cette inevitable loy impoſée à tout ce qui prend commencement, de prendre fin. Que ſi les choſes demeuroient en leur premier extreſme, qui eſt le naiſtre ou le commencer, ſans s'avancer au ſecond, qui eſt le mourir ou le finir ; tout reſteroit en ſon

Cahos,

Cahos, ou pour mieux dire rien ne consisteroit, & seroiēt les principes de tout subiect inuriles, voire destruits d'eux mesmes. Pour eviter auquel inconvenient Nature a estably cet ordre & progression des choses, estant en continuelle action & motion, c'est à dire conservation & perpetuation. Or ce qui estend la vie, & mesme ce qui la conserve, ne peut estre sans quelque fixation & consistance durable contre les assauts de la destruction: Et cette essence conservatrice est en quelques expeces plus fixes qu'és autres, à raison dequoy elles sont de plus longue & durable vie, comme plus difficiles à destruire ou mortifier: ainsi que le Cerf & le Corbeau entre les animaux: Le chesne entre les plantes: & l'Or entre les mineraux. Ce qui leur vient de la commixtion des elements en eux plus egalle & plus digeste, en sorte que la mort de qui le propre est de diviser & disioindre, ne peut si facilement entrer en ces composez trop fermement liez & cimentez par une forte digestion. Et tant plus les corps sont pourveus de ces deux remedes, tant moins sont ils subiects aux accidents de mortelle corruption. Mais parce que la Nature ne peut de soy mesme atteindre à la perfection de cette union & digestion, elle ne peut aussi de tout poinct sauver ny garentir les corps de finalle destruction. Or l'industrie de l'art qui l'a touiours surmontée (encore qu'il soit conduit par elle, & ne puisse rien de luy seul) considerant ces choses s'est efforcé de l'imiter & outrepasser par le propre cours de sa mesme voye. Car voyant qu'en tous corps la conservation & prolongement de vie se faisoit par chose tendante à fixation, laquelle mesme proceddoit par union & digestion, (car rien ne se peut fixer s'il n'est homogene & d'une seule Nature, l'artiste a imaginé & practiqué de trouver la mesme chose fixable, & la conduire à parfaitte fixation par les mesmes sentiers, ordre, & operation de la Nature, assavoir par la separation des parties estranges, en unissant les homogenes par longue & ingenieuse digestion des choses unies. Mais d'autant qu'il n'y avoit moyen de la separer ny tirer des corps individus & specifiques à cause de cette union compacte, & digestion ja par trop avancée en eux; il a esté contrainct de le rechercher dans les flancs de la mere qui l'engendre, sçavoir la terre, de laquelle toutes choses procedent.

Car

Car le tirer d'ailleurs en ſon entiere & premiere vertu ſeroit œuvre inutile, & choſe du tout impoſſible; & de la luy penſer redonner ſeroit un labeur long & fort douteux. Qui a fait dire avec raiſon à certain Poëte:

Icy, ou en nul lieu eſt ce que nous querons.

Et veritablement ceux-là ſe ſont lourdement abuſez qui ont ſuivy des chemins eſcartez & tortueux, s'amuſant à la commune ſignification ou eſcorſe des parolles des ſages, & non à la vive moelle de leur intention. Ils devoient donc premierement ſacrifier à l'infernalle Iunon; car là eſtoit le chef & la ſource des choſes. Les prudents & mieux entendus commencent toutes leurs œuvres par la racine, & non par les rameaux: Eliſant (comme dit le docte Bacon) une choſe ſur laquelle Nature a ſeulement commencé ſes premieres operations, par l'aſſemblement & mixtion proportionnée d'un pur & vif mercure, avec ſemblable ſouphre; congelez en maſſe ſolide: O parolles ſacrées, eſquelles ce bon Anglois, ou pluſtoſt ce bon Ange, a clairement deſpeint cette unique & vraye matiere dont tous les Philoſophes ont tant eſcrit de volumes ſoubs diverſes figures, & fabuleux enigmes: non pour la cacher malicieuſement; mais pour reſerver le privilege de cette cognoiſſance aux doctes & pieux; qui l'ayant une fois deſcouverte par leur aſſiduelle eſtude, & cheres experiences, la deſguiſent & ornent à leur tour. Et pour ne laiſſer aux maiſtres l'opinion que par ignorance j'apporte ce paſſage en cet endroit improprement, & prenne Martre pour Renard; voulant entendre que cette matiere ſi ingenieuſement repreſentée par Bacon ſoit ce premier & general Eſprit que j'ay pris pour ſubject de ce livre: je les ſuppliray de croire que je ſçay bien quelle difference il y a entre le pere & le fils; ou entre l'engendreur & producteur & ce qu'il a produit & engendré. Oſant dire ſans vanité que je cognois l'un & l'autre par raiſon & experience. Car le ſage a voulu inſtruire les inquiſiteurs des principes mineraux pour la confection de la pierre des Philoſophes, leur deſcouvrant la premiere matiere meralique preparée, compoſée & ſpecifiée par Nature: Et je traitte de la matiere univerſelle non encore ſpecifiée; qui ſe peut proprement dire matiere premiere de ceſte premiere matiere meralique; comme eſtant ce generaliſſime genre des genre

tans

tant celebré par Raymond Lulle : mais je me ſuis ſervy de cette ſentence pour exemple & authorité, ſans toutefois qu'il y ait rien d'abſurde, puiſque cet Eſprit univerſel eſt pere commun du mercure & du ſouphre contenus & proportionnez par Nature dans cet unique ſubject des maiſtres. Or je deſire que l'artiſte curieux conſidere icy deux choſes : l'une de choiſir par ſubtile imagination une Nature vivifiante & capable de cõſerver tous corps : L'autre d'eſlire une choſe qui ſe puiſſe de ſoy-meſme vivifier & r'engendrer. Et ne veux toutefois entendre qu'il faille prendre deux choſes ou matieres diverſes & ſeparées, aſſavoir l'une agente, & l'autre patiente, mais bien ſeulement une qui ayt les deux vertus enſemble de vivifier & d'eſtre vivifiée. Quant à la vivification active j'en ay deſia ſuffiſamment parlé : mais quant à la paſſive je dy qu'il faut que tout principe ayt ſon origine en luy-meſme, car s'il naiſſoit d'ailleurs il ne ſeroit plus principe. Et puiſqu'il donne l'eſtre à toutes choſes il eſt neceſſaire qu'en les engendrant il puiſe de luy meſme ce refourniſſement & perpetuelle plenitude : à cauſe dequoy il eſt en continuelle action & mouvement à vivification, qui l'empeſche de mourir, parce qu'il n'eſt jamais delaiſſé de ſoy-meſme, ayant ſon mouvement de luy & dedans luy. Ce que Macrobe a ſubtilement diſputé ſur le ſonge de Scipion s'attachant à l'ame de l'homme, combien que ſa diſpute ſe peuſt encore mieux adapter à mon intention, la faiſant ſervir pour l'ame ou Eſprit du monde, qui eſt le ſubiet que je traitte. Parquoy de ſes meſmes arguments je tireray certuy-cy : Tout ce qui ſe meut de ſoy eſt principe de mouvement & en cõtinuelle vie ; celuy qui eſt en continuelle vie ne peut avoir vivification que de ſoy, il eſt donc luy meſme vivifiable? Or l'Eſprit general du monde eſt tel. Et puis qu'il ſe convertit en corps dans la terre ; ou pour mieux dire qu'il y prend ſon ſiege pour ſe corporifier & convertir en terre ; en laquelle (ainſi qu'a dit Hermes) toutes ſes vertus, actions, & qualitez demeurent entieres, il s'enſuit qu'eſtant vital, luy meſme ſe refournit de vie en ſe multipliant par ſa propre vertu. Ce que nous apercevons en ce Mercure univerſel lequel ſe nourrit & refournit touſjours dans ſa miniere, de ſorte qu'encore que l'on en tire ce qu'on pourra, ſi eſtce qu'il y recroiſtra autant

qu'au-

qu'auparavant, & en quelque lieu qu'il ſoit jetté jamais il n'y deffaudra. Non pas que je vueille dire qu'il s'engendre de la terre, mais en la terre, par toutes les parties de laquelle il rampe & s'eſpanche inceſſamment par multiplication & vegeration. Ce que les anciens ont voulu ſignifier par ce ſerpent que Moyſe meſme a dit aller gliſſant ſur la terre & ſe nourrir de la pouſſiere d'icelle. C'eſt ce qui a meu les cabaliſtes de l'appeller Prince des ſepulchres, d'autant qu'il y devore & conſomme les corps giſans lors qu'il les convertit en terre. Non pas que les corps morts ny la terre ſoient ſon aliment, mais ils ſont le ſiege où il ſe repaiſt & alimente. C'eſt le lieu où il ſe meut, tourne, & coule ſans repos, dont Meſée advertit laſon, luy diſant :

Voy le Dragon veillant, de fureur forcené,
Qui d'eſtaſille bruyante a le corps entourné:
Dont le goſier ſiflant fumée & feu deſſerre:
Et qui par replis tors va baliant la terre
De ſa large poitrine, en la poudre imprimant
Les ſinueux ſillons qu'il trace inceſſamment.

I'ay bié voulu mettre en jeu ces deux conſiderations, nõ ſeulement pour faire voir quelle doit eſtre la recherche de ce Mercure, mais auſſi pour verifier que ce qu'il contient de fixable en luy n'eſt autre choſe que cette eſſence vivifiante, laquelle eſtant deuement fixée perpetue & conſerve la vie en tous corps où elle entre, en dechaſſant par ſa pureté les excrements; & parfaiſant les choſes imparfaittes par ſa perfection. Le but de la fixation tant naturelle qu'artificielle eſt la perpetuation & conſervation, qui ſe font par le moyen de la teinture que le Mercure acquiert par cette fixation. Car la teinture eſt veritablement la vie & la vie n'eſt autre choſe que ce qui couvre, peint, & colore le corps de ce teinct qui le fait paroiſtre vital; & qui ſe perd & ternit à l'aborder de la mort. C'eſt pourquoy Nature a voulu que le ſang où conſiſte la vie feuſt teint en rouge: & que plus il ſeroit pur, clair, & vif en rougeur, le corps paruſt & feuſt en effect plus ſain, plus beau, plus diſpoſt, & plus vigoureux. Comme au contraire eſtant par accident troublé, eſpaiſſi, & chargé de noirceur aduſte, ou change en faulces couleurs,

leurs, le corps ſentiſt & patiſt la rigueur du mal en l'interieur, & en donnaſt les teſmoingnages au dehors par par ſon deſcolorement. Nous remarquons le ſemblable au vegetaux deſquels la vigueur vitale aparoiſt en leur vive verdeur, de laquelle le changement denonce la decadence, & acheminement à leur mort. Le ſemblable eſt aux metaux, dont la perfection ou imperfection ſe diſcerne par leurs couleurs. L'or a de ſoymeſme une force aymantine qui atire les cœurs par le luſtre brillant de ſon eſtincelante & pure teincture, en laquelle Nature a eſtallé tout ce qu'elle pouvoit de mieux, ayant toutefois reſervé à l'induſtrie de l'art de la ſurmonter encore, voire juſqu'en infinité, par la graduation ſupreſme qu'il adjouſte à cette ſplendeur naturelle qui luy acquiert nom de Soleil terreſtre. L'artiſte exalte donc par ſon labeur la couleur orangée en laquelle Nature a borné ſon pouvoir en ce precieux chef d'œuvre, juſques au plus haut degré de rougeur obſcure: par laquelle augmentation les metaux imparfaits ſont colorez en certaine quãtité au degré naturel par la projection de cette teinture artificielle: montrant bien que cette citrine couleur que la Nature a introduite en l'or n'eſt qu'un acheminement à la rougeur, où giſt le comble de la parfaitte vertu de conſerver & multiplier. Qui eſt cauſe que ce metal, quoy qu'excellent ſur tous les autres, ne leur peut de ſoy departir perfection: ny plaine conſervation aux corps humains: comme trop vrayement ont preſumé & publié pluſieurs milieres d'affronteurs, alchimiſtes & pareſſeux Phyſiciens; les uns auec leurs amalgames, fuſions, & diſſolutions ſophiſtiques; & les autres par leurs infuſions fantaſtiques, & confections ridicules. Mais ſi ces deux eſpeces de curieux s'eſtoient un peu plus profondement plongez en cet Occean de merveilles, ils auroient reçognu que la ſupreſme rougeur acquiſe, eſt un accident inſeparable, produiſant l'un & l'autre miracle par l'excés de ſa chaleur qui pourtant ne conſomme que les ſuperfluitez impures, & non la ſubſtance des corps, qu'au contraire elle maintient & multiplie en toute egallité: combien que les philoſophes la diſent eſtre autant par deſſus le feu vulgaire; que le vulgaire eſt par deſſus la chaleur naturelle des animaux. Il eſt bien vray que Paracelſe fait grand cas en ſon traitté des Teinctures de celle qu'il

extraict

extraict de l'or par l'eſprit du vin, & luy attribue force belles vertus : auſſi bien qu'à celles de l'anthimoine & du coral. Auſquelles il ſemble vouloir preferer celle du Mercure, qu'il dit devenir toute teincture eſtant une fois conduit à parfaitte fixation: & qu'il penetre les corps par leurs plus ſimples parties à cauſe de ſa pure ſubtilité. Ce que je ne croy nullement qu'il ait entendu dire du Mercure vulgaire, ains de celuy des ſages, auquel ſeul l'art aydant la nature peut introduire ces deux choſes, aſſavoir teincture parfaitte, & fixation accomplie. La teincture eſt donc, à proprement parler, la pure ſubſtance des choſes, & le corps n'eſt que l'excrement. Ce qui ſe manifeſte bien en ce que le corps apres la ſeparation de leur teinture demeurent inutiles, ſans vertu, & corruptibles; tout ainſi qu'une charongne privée de vie, mouvement, & couleur vitale. Parquoy l'on peut dire que la teinture eſt le but de la fixation : affin que par ſa permanente aſſiduité au feu elle acquiere une perpetuation & conſervation au corps qui la reçoit. Or la maniere de parvenir à ce degré de fixation où giſt l'accompliſſement de toute l'œuvre, n'eſt autre que de conſerver par prudence les choſes legeres & fugitives, & patiemment les accouſtumer au feu, juſques à ce qu'ils le puiſſent ſouffrir tres-violent. C'eſt pourquoy tous les bons Autheurs ne preſchẽt autre choſe à leurs diſciples que la patience, qu'ils diſent eſtre de la part de Dieu, & la haſtiveté de la part du diable. Surquoy je diray pour maxime infaillible que rien ne ſe peut fixer ſans precedente calcination, qui ſe doit faire par la conjonction de l'eſprit fixable avec choſe entierement convenable à ſa nature, & qui le puiſſe retenir au feu, de calcination, afin que par ce moyẽ s'accouſtumant peu à peu à ſouſtenir la chaleur, il ſoit plus apte à ſouffrir l'augment du feu dernier qui donne la fixation. Et la raiſon pourquoy l'on y doit proceder avec cette diſcretion, eſt que voulant par trop de promptitude precipiter cette operation, la ſpiritualité ſpecialle qui cauſe la teincture s'envolleroit; abandonnant ſon corps ſans y pouvoir imprimer ſa vertu tingente. De ſorte qu'il faudroit neceſſairement redonner à ce corps exanimé nouvel eſprit, paravant y pouvoir introduire la couleur deſirée: qui eſt l'un des plus grands ſecrets de l'art ſpagirique : car c'eſt l'eſprit qui colore par le moyẽ du feu, & non autre choſe

quel-

quelconque. Or cette teincture accomplie & souverainement exaltée en noſtre Mercure, il s'enſuit qu'il s'eſleve au ſupreſme degré de perfection: voire (à parler comme Hermes) qu'il monte au Ciel. Si qu'aprés avoir enduré tous les tourments mortels, il a repris nouvelle vie. C'eſt à dire que luy ayant fait paſſer les tenebreux deſtroicts de la putrefaction, enſevely dans le ſepulchre d'un vaiſſeau, il s'eſleve neantmoins à la reſurrection par le deſpoüillement de toutes choſes mortiferes & corrompantes; au moyen dequoy il a atteint le ſouverain degré d'excellence. Ce qui ſe faict en ſeparant la terre du feu; le ſubtil de l'eſpais, & puis en fixant par chaleur graduée les parties ainſi depurées. Mais pour parler ſans embage ny enigmes, cette montée au Ciel (qui eſt la ſublimation & exaltation de ces parties elabourées à perfection) ne ſe feroit jamais ſi la ſeparation & purification d'icelles n'avoit precedé, & donné lieu à la fixation qui eſt l'extreſme & dernier but où l'art aſpire. D'où nous remarquons qu'elle ſe fait pour deux fins principalles: l'une pour perpetuer la reinture, l'autre pour ſeparer & tirer du Mercure le ſoulfre volatil & bruſlable qui eſt en ſon centre, & qui n'en voudroit partir s'il n'eſtoit importuné par la longue action du feu continuel, qui doit eſtre reiglé, de peur que la precipitation violente feiſt eſlever dés le commencement le pur eſprit du Mercure non encore affermi. Ce que le Comte de la Marche Treviſane a couvertement enſeigné, diſant. *que le fuyant ne s'envole devant le pourſuivant, & que le feu ſe face de mainte maniere comme il veut eſtre fait.* C'eſt à dire que la partie ſpirituelle ne ſoit contrainćte par ardeur intemperée d'abandonner la partie corporelle qui en fin la doit fixer par l'action de ſon ſoulfre interne aydé du feu exterieur & commun, diſcrettement conduit par les degrez requis: où giſt la principale induſtrie de l'operation. Mais (dira quelqu'un) ſi la fixation luy acquiert avec cette ſubtilité penetrante une permanence au feu, comment eſt il poſſible que par apres il ſe puiſſe derechef ſublimer? qu'on luy redonne des ælles de cire, & l'on verra qu'il n'aura point de repos qu'il ne ſe ſoit eſlevé de terre pour eſſayer de ſortir de la tour où il eſt enfermé. Qu'ō prenne garde toutefois que trop à coup il ne vueille monter, de crainte que le Soleil fonde ſa cire, & bruſle

ſes

ſes plumes, le precipitant dans la mer. On ſera donc comme le ſage Dedalle obſervant le milieu des deux extremes: d'autant que ſi le vol eſt bas, l'humidité des ondes apeſantira ſes ailles : & s'il eſt hautin, le feu les bruſlera. Ne fut ce pas l'impatient & aveugle deſir qu'eut Icare de devancer Dedalle qui le perdit malgré le paternel precepte? & d'où proceda le pernicieux trebuchement de Phaëton guidant les chevaux de Phebus, ſinon pour s'eſtre eſtimé plus capable de cette conduitte que le maiſtre qui l'enſeignoit? & qui luy avoit dit:

D'aller par ce chemin non ailleurs je t'avouë:
Remarque ſeulement les traces de ma roue:
Et pour donner par tout une chaleur egalle
Trop toſt vers terre & Ciel ne monte ny devalle:
Car en montant trop haut le Ciel tu bruſleras:
Et devallant trop bas la terre deſtruiras.
Mais ſi par le milieu ta carriere demeure
La courſe eſt plus unie & la voye plus ſeure.

Toutefois ce n'eſt pas aſſez d'avoir dit ces choſes, quoy que veritables, ſelon le ſens myſtique de nos devanciers : Il faut que j'explique leur intention envelopée dans le voile obſcur de ces paroles fabuleuſes, qui ne ſont que pour les experts du meſtier. Sçache donc tout curieux, & jamais ne ſorte hors de cette lice; que quand Hermes a dit que cette choſe monte de la terre au Ciel, puis derechef deſcend du Ciel en terre, acquerant les vertus de tous les deux enſemble, il n'a point entendu par cette montee que la matiere ſe doive eſlever ny ſublimer au ſommet du vaiſſeau : Mais ſeulement qu'en luy redonnant apres qu'elle eſt parvenue à la fixation parfaitte certaine portion de ſa partie ſpirituelle (dont l'Hortulan dit qu'il faut avoir bonne quantité en reſerve pour cet effect) elle ſe diſſoudra & deviendra toute ſpirituelle, quittant ſa conſiſtance terreſtre pour prendre l'aërienne, qui eſt le Ciel des Philoſophes: puis eſtant parvenue à telle ſimplicité, elle ſera congelée & ramenée en terre par nouvelle decoction qui ſe fera par les meſmes degrez de chaleur, juſques à ce que le corps ayt tellement embraſſé l'Eſprit qu'ils ſoient rendus inſeparables: ainſi aura elle la ſubtilité celeſte, & la fixation terreſtre.

Suivant

Suivant donc touſiours le plein chemin de la nature, ſi cet Icare ne ſe pouvoit du tout eſlever (c'eſt à dire ſubtilier) il luy faudra renforcer ſes æſles, conjoignant nouvelles plumes avec nouvelle cire : c'eſt à dire par diſſolutions reiterées, que les maiſtres repetent ſi ſouvent qu'ils en ſemblent importuns : ſi ce n'eſt à ceux qui entendent la conſequence de telle repetition. Ce qui ſe fait pour mieux unir les choſes en les meſlant par leurs moindres parties. A quoy l'on ne pourroit parvenir autrement, non plus qu'à la commixtion des deux ſans la purification de l'un & de l'autre; en gardant toutefois exactement la volatilité à l'eſprit delivré d'impuritez terreſtres : & acquerant entiere fixation au corps deſpoüillé de toutes feces internes. C'eſt donc par les diſſolutions que cette choſe monte au Ciel : & par les congelations qu'elle redeſcend en terre. Ce qui eſt naïvement exprimé par deux antiques vers Latins, que j'ay expliquez en ce quatrain :

Si le fixe tu ſcais diſſoudre,
Et le diſſoult faire voller:
Puis le vollant fixer en poudre,
Tu as dequoy te conſoler.

Ce corps ainſi glorifié montera donc au Ciel ſur les æſles de ſon eſprit: puis en la meſme perfectiõ qu'il y ſera mõté il redevallera en terre pour ſeparer le bon du mauvais: pour conſerver & vivifier l'un, pour tuer & conſommer l'autre. C'eſt à ſçavoir qu'ẽ tous les corps où il entrera il en chaſſera l'impurité, amendant & conſervant la pure ſubſtance d'iceux, car les reïterées ſolutions & fixations luy auront donné une force de penetrer les corps, dans leſquels autrement il n'auroit peu entrer. Il faut donc replonger le jeune Hermaphrodite & la delicate Salmacis dans la fontaine, afin qu'ils s'embraſſent; & que Salmacis ravie de contentement puiſſe dire : Avienne qu'en aucun temps ce bel adoleſcent ne ſoit ſeparé de moy, ny moy de luy; & qu'en mutuelle felicité amour perpetue noſtre conjonction : ainſi nos deux corps n'auront qu'un cœur & une meſme face. Puis faire que l'Iſle de Delle apparoiſſe immobile, portant Apollon & Diane que Latone y a enfantez. Fable qui ne veut nous apprendre

prendre autre choſe ſinon que l'on congele & fixe cette matiere diſſoute, en laquelle ſont contenus le Soleil & la Lune des Philoſophes. Ie n'entends pas (comme j'ay deſia dit) que le Lecteur de ce livre y penſe trouver les Mines du Perou pour aſſouvir ſon avidité : bien qu'en pluſieurs endroits j'aye fait aſſez voir aux deſſillez que je n'en ignore nullement les vrais chemins ; quoy que je ne me ſois encore peu reſoudre d'entreprendre un ſi long voyage ; pour certaines raiſons conformes à celles qui empeſcherent le bon Treviſan par l'eſpace de deux ans apres qu'il en eut parfaite cognoiſſance par les livres. I'eſtalle donc ſeulement icy une drogue precieuſe, ou pluſtoſt un treſor ineſtimable que la pieuſe Nature nous donne pour l'entretien & prolongation de noſtre vie, dont elle a rereu de Dieu la charge & protection generalle. Ce que je fais à la verité, porté d'un loüable deſir de ſervir au public de toute mon induſtrie ; apres que l'Aſtre favorable de l'experience m'a conduit au port ſalutaire ou je taſche d'adreſſer les curieux. Car j'ay quelquefois ſi heureuſement traitté cet Eſprit univerſel qu'avec une tres-petite quantité j'ay ſoulagé cent perſonnes preſque accablez de diverſes infirmitez : Il n'y a nul doute qu'une infinité d'excellents eſprits ſont entrez fort avant en cette foreſt profonde & traverſée d'obſcurs ſentiers, qui la voyant remplie de monſtres eſpouventables ſe ſont tellemẽt eſtonnez que rebrouſſant chemin ils ſe ſont divertis d'une ſi utile entrepriſe. Ainſi qu'avec un docte & ingenieux pinceau a miſticquement depeint le gentil Poliphile ; le courage duquel toutefois n'ayant jamais fléchi ſous toutes ces terreurs Paniques, luy a donné l'audace de franchir l'un & l'autre bord de cette foreſt noire : & ſurmontant tous obſtacles l'a conduit ſain & ſauf au plaiſant & deſiré ſejour de la chere Polia, renclose au riche temple de Veſta. I'avoüe bien que le chemin qu'il tint eſt ouvert à chacun ; Mais tous n'ont pas comme luy le fillet d'Ariadne pour ſe conduire és deſtours de ce labyrinthe : & chacun n'eſt pas un Theſée pour pouvoir ſurmonter le Minotaure. Il eſt certain que Nature (comme tres-charitable mere) propoſe & offre à tous ce precieux & unique treſor de vie : & Dieu, pere univerſel, tient pour tous en toute ſaiſon amplement ouverte la porte de cette caverne fatalle.

Dont à tous la deſcente eſt commune & facile;
Mais de qui la ſortie eſt choſe difficile:
En l'un ſe voit l'ouvrage, en l'autre eſt le labeur:
Peu d'hommes engendrez des Dieux ont eu cet heur,
Fors ceux que Iupiter le juſte ayme & ſupporte:
Où l'aile des vertus juſqu'aux Aſtres emporte.

Il faut donc premierement trouver ce brillant rameau conſacré à l'infernalle Iunon: duquel Virgile dit:

Que toute la foreſt tient couvert de ſes ombres,
Enfermé de rampars eſpais, obſcurs, & ſombres:
Sans lequel il n'eſt point permis de devaller
Dans les lieux ſouſterrains. Toy donc qui veux aller
Recherchant la vertu des ſecrets de Nature,
Par l'inconnue horreur de mainte voye obſcure
Où la faveur des Cieux te peut ſeule avancer,
Cherche-le avec les yeux d'un ſublime penſer,
Et l'ayant deſcouvert, ta main pure & ſans tache
L'empoigne en reverence, & promptement l'arrache,
Car il ſuit volontiers l'heureux qui l'a remis,
Depuis que les deſtins t'ont une fois permis:
Sinon, il n'y a force ou fer qui le deſtache,
Et plus fort on le cherche & plus fort il ſe cache.

Or ſi la nature a bien eu le ſoing de cacher ces choſes, de peur qu'elles fuſſent proſtituées indifferemment à tous, & que les pourceaux vinſſent fleurer la marjollaine, ou, comme l'on dit, foüiller au jardin ou croiſſent les roſes: il ne ſe faut eſmerveiller que les ſages anciens & modernes ſe ſoient eſtudiez à ourdir tant de fabuleux voiles & figures enigmatiques pour les couvrir en les monſtrant: car ils ſçavoient bien que la ceremonieuſe Nature ne veut point qu'on la voye nuë. Autrement elle n'euſt jamais pris la peine de ſe maſquer de tant de formes diverſes & d'eſpeces differentes, afin que par l'infinité de ces variables figures, ſes venerables ſecrets feuſſent preſervez du meſpris ordinairement commun aux choſes trop communes. C'eſt pourquoy j'en traitte encore icy avec meſme ſolemnité & retenue, pour ne tomber au peril de celuy qui divulga les ſecrets myſteres

des

des Deeſſes Eleuſines, qu'il n'eſt encore permis à nul des mortels d'eſclaircir, parce qu'elles veulent touſiours demeurer ſecrettes & chaſtes, & non pas ſe voir abandonnées à l'uſage public ainſi que courtiſanes eshontées. Et ſi j'en parle dignement à mon tour, ceux qui ſont advancez en l'inquiſition de tels ſecrets le jugeront facilemẽt, car l'experience eſt la vraye & irreprochable maiſtreſſe des choſes. Au reſte l'on ne doit trouver eſtrange ſi j'ay quelquefois authoriſé les operations naturelles & ſpagiriques par quelques conformitez qu'elles ont aux ſacrez myſteres du Chriſtianiſme, leſquels je n'entens aucunement profaner, ains au contraire en celebrer l'excellence, & les faire toucher au doigt par les teſmoignages du ſoing que l'Eternel auteur du monde a eu de pourvoir au ſalut des ames & des corps. Qui a meu certain autheur treſdocte, deſcrire que la vraye Chimie (que Paracelſe appelle Spagirie) ſuit pas à pas le train de l'euangile, parce que par ſon moyen, avec l'ayde du feu, ſont eſprouvées toures les œuvres & puiſſantes vertus de la Nature, que les anciens meſme inſinuoient en leur vieille Theologie : comme les Bracmanes & Gimnoſophiſtes en leur Gimnoſophie : & ſur tous les Ægyptiens. Car la magie de tout le Paganiſme, ny les fabuleuſes involutions des Poëtes n'eſtoient, & ne ſignifioyent autre choſe que le diſcours de tout ce livre. Ce que le docte & ſubtil Bracheſco a diligemment examiné, quoy que l'envieux Toladanus ayt eſcrit contre, apres s'eſtre veu deceu en l'experience du ſecret que par importunité il croyoit avoir arraché de luy : s'eſtant imaginé qu'il tenoit l'eſcume du fer commun pour le Mercure des ſages, puis qu'il luy avoit aſſeuré qu'il ſe tire d'une choſe vile, de petit prix, & que l'on jette par les ruës : Ne prenant pas garde que les maiſtres diſcrets deſguiſent leur vraye matiere en luy donnant le nom de tous les metaux, ſans tromperie aucune : car ceux qui la connoiſſent ſçavent trop qu'elle les contient tous ſept enſemble : & leur demanderois volontiers s'ils croyent que le Coſmopolitain ayt entendu parler de l'Acier vulgaire, quand il a dit en ſon enigme, que Neptune luy monſtra ſoubs une roche deux mines cachées, l'une d'Or & l'autre d'Acier. Il eſt trop habile homme pour avoir eu une ſi frivolle penſee: mais il a nommé ſa matiere de ce nom pour la conformité

mité qu'elle a par ſon luſtre poly avec l'acier. Et vrayement c'euſt eſté choſe bien indigne du nom de ſage à Brachescо de deſcouvrir en un moment un ſecret qu'il avoit peut eſtre acheté des deux tiers de ſon age. Mais afin que je dye ma part du ſens couvert ſous ces Mithologies, voyons nous pas clairement que l'antique Demogorgon pere de tous les Dieux ; ou pluſtoſt de tous les membres du monde, que l'on dit habiter au centre de la terre, couvert d'une chappe verde & ferrugineuſe, nourriſſant toutes ſortes d'animaux, n'eſt autre choſe que l'Eſprit univerſel qui du ventre du Cahos obeiſſant à la voix du Seigneur meit en lumiere les Cieux, les Elemens, & tout ce qui eſt en iceux, qu'il a touſiours depuis entretenus & vivifiez : car il ſe loge veritablement au milieu de la terre, ainſi que je l'ay amplement declaré au commencement de ce livre, c'eſt à dire, au centre du monde où il eſt placé comme en ſon troſne, & d'où comme du cœur de ce grand corps, & ſiege de la vie univerſelle il produit, anime, & nourrit tout. Mais ce manteau verd & ferrugine dont il eſt reveſtu, peut il eſtre imaginé autre choſe que la ſuperficie de la terre qui l'enveloppe, laquelle eſt noiraſtre & de couleur de fer, eſmaillée & peinte de toutes ſortes d'herbes & de fleurs. Virgile parfaittement inſtruit en tous ces ſecrets myſtiques, a donné à cét Eſprit ou ame du monde le nom de Iupiter, qu'il fait invoquer à ſon paſteur Damete pour le principe de ſes chants, d'autant (dit il) que de luy toutes choſes ſont remplies. Et ce Dieu des foreſts Pan, adoré des bergers, peut eſtre tenu pour la meſme choſe. Car outre ce nom qui ſignifie tout, on le fait encore ſeigneur des foreſts, parce que les Grecs le tenoient pour recteur du Cahos qu'ils nomment autrement Hilé, ſignifiant une foreſt. Orphée en ſon Hymne l'appelle donc:

Pan le fort, le ſubtil, l'entier, l'univerſel.
Tout air, tout eau, tout terre, & tout feu immortel,
Qui ſieds avec le temps dedans un troſne meſme,
Au regne inferieur, au moyen, au ſuprême.
Concevant, engendrant, produiſant, gardant tout:
Principe en tout, de tout, qui de tout viens à bout,
Germe du fond de l'air, de la terre, & de l'onde.
Grand eſprit avivant tous les membres du monde,
Qui vas du tout en tout les natures changeant.

Pour

Pour ame univerſelle en tous corps te logeant,
Auſquels tu donnes eſtre, & mouvement, & vie:
Trouvant par mille effects ta puiſſance infinie.

Saturne, fils de Cœlie & de Veſta, (qui ſont le Ciel & la Terre) & mary d'Opis ſa ſœur, (qui eſt cette vertu aydante & conſervatrice de tout) repreſente le meſme Demogorgon. Car ſes enfans qu'il devore & puis les revomit, ſont-ce pas les corps auſquels il a donné l'eſtre en chacun des trois genres, leſquels en leur fin ſe reduiſent en luy, pour en reproduire de nouveaux : afin que par cette perpetuelle viciſſitude, l'ordre eſtably dés la creation du monde, puiſſe à jamais s'entretenir & conſerver? On le peint chenu & ſordide : la teſte couverte: la main armée d'une faux : & pour ſa deviſe on luy donne un ſerpent qui ſe recourbant en figure circulaire, mord ſa queuë. Il eſt veritablement tres-vieil, puis qu'il eſt principe de tout : Il a les cheveux & la barbe blanche, qui luy vont croiſſant comme il ſe void en maint endroit, ne plus ne moins que font les choſes germinantes. Il eſt ſordide & mal propre de luy meſme, à cauſe de la terreſtre immõdicité qui ſe joint à luy, pleine d'aduſtiõ ſulphurée & corrompãte. Sa teſte eſt couverte; C'eſt à dire que le chef de ſa perfectiõ eſt caché ſoubs le voille de ſon impurité, qui le rend incognu de pluſieurs; joint la difficulté de ſon obſcure recherche. Sa faux, eſt la mordante pontícité dont il trãche & devore tout. Et le ſerpent qui mord ſa queue, eſt ſa vertu & nature regenerante, par laquelle il ſe refournit & r'engendre luy meſme ainſi que l'on dit du Phœnix: à cauſe dequoy on luy donne quelquefois ce nõ. De ſorte qu'il eſt touſiours comme en ronde & indeficiente croiſſance, rampant par la terre à la façon des ſerpents. I'entens deſia quelqu'un me relever, & dire que c'eſt bien mal conceu à moy l'intention des inventeurs de cette fabuleuſe deſcription de Saturne, qu'ils ont pris pour le plomb. D'autant que ſelon les eſcrits de tous les ſçavants en la generation des metaux, c'eſt le plus ancien & premier né de tous, par la naturelle congelation du Mercure és veines des rochers. Lequel devore tous les autres à cauſe de ſa crudité qui le rend abondant en Sel; car c'eſt du Sel que luy provient cette mordante & devorante action; comme il s'eſprouve aſſez par

les coupelles des afineurs, où il revomit l'Or & l'Argent, qu'il a bien eu puiſſance d'engloutir, mais non de conſommer & deſtruire; parce qu'en leur decoction ils ont acquis une fermeté & fixation capable de reſiſter à la debile chaleur de ſon eſtomach avide. Ie ne reprouve entierement ce ſens, d'autant qu'il eſt conforme en quelques points à la deſcription ſuſdite; mais ne l'eſtant pas en tous comme eſt celuy que j'ay deſchiffré, je me perſuade que ſi nous paſſons par le jugement des experts, le dementy ne ſera point pour moy; Maye repreſentoit la terre, ainſi appellée, comme ayeule ou grande mere de laquelle cet eſprit ou Mercure univerſel prend ſa naiſſance de la pure & inviſible ſemence de Iupiter, qui eſt l'air. Car il ſort veritablement d'elle par ce moyen; comme explique fort diſcrettement ce docte Coſmopolitain en ſes riches traittez. Ce Mercure eſt peint avec des ælles en pluſieurs endroicts, pour monſtrer qu'il eſt fuyant & volatil de ſa Nature. Sa teſte eſt couverte d'un chapeau, pour les meſmes raiſons que j'ay n'aguiere alleguées en parlant de Saturne. Il porte un caducée & verge fatalle entortillée de ſerpents, tant pour ſignifier ſa vertu renovatrice, que pour ce que j'ay dit du ſerpent de Saturne. Avec laquelle verge il ouvre le Ciel & la Terre; & donne la mort & la vie. Or cette verge repreſente la puiſſante Nature, par laquelle montant au Ciel & deſcendant aux enfers, c'eſt à dire en la terre, il acquiert les vertus des choſes ſuperieures & inferieures. Par cette meſme puiſſance il tire les ames de l'Orque, endort, & ferme les yeux d'un ſommeil Eternel, ainſi que chante Virgile. Auſſi eſt il appellé de quelques uns Theriaque & Venin, aſçavoir mort & vie; ſelon l'uſage & les doſes d'iceluy, parce que toute la vie conſiſte en temperance & Iuſtice, & la mort en l'excés, qui eſt leur contraire. Il y a une infinité de ſemblables myſteres en cette payenne Theologie qui n'ont autre but que celuy auquel je viſe. Mais il faudroit un ample volume à part: & craindrois d'ennuyer le Lecteur par les trop frequentes repetitions de meſmes choſes. Il me ſuffira donc d'en avoir ſuperficiellement diſcouru ce peu, pour donner à cognoiſtre que tous ces commentaires mithologiques avec leurs ſens hiſtoriaux allegoriques, & autres fantaſques reſveries, n'ont jamais donné

tour

tour ny atteinte aux secrettes fixions Poëtiques ; dont la plusparт ne sont inventées que pour insinuer couvertement les admirables operations de la naturelle spagirique. Comme entre les autres celle de Iason & Medée, selon le tesmoignage de Suidas elegamment raporté par Crisogone Polidore en sa preface sur les œuvres de Geber. En faveur de laquelle je me dispenseray du silence promis, pour declarer que ce nom de Medée veut dire cogitation, meditation, ou investigation; tirant sa derivation d'un mot qui signifie Principe, Origine, source ou raison. Car toute meditation, cogitation, ou investigation, doit sans doute avoir quelque principe ou raison pour fondement sur qui elle soit apuyée, & d'où elle sorte: luy donnant occasion de faire telle recherche avec ratiocination. Cette Medée apprit à Iason (qui est l'inquisiteur ou Philosophe) deux choses ausquelles consiste toute la Philosophie. La premiere est de conquester la toison d'or, qui est l'art destiné aux transmutations metalliques avec les choses mineralles. La seconde est la restauration des corps debilitez par maladies : en les guarissant promptement & parfaittement : puis leur restituant cette jeunesse ou premiere vigueur allentie, & presque esteinte par le froid aconit des ans : Chassant des corps par cette medecine uniquement universelle, toutes humeurs & superfluitez corrompues & corrompantes qui les conduisent à leur fin, le plus souvent precipitée par l'excés de tels accidents impreveus. Ces deux miraculeux effects furent atteints & accomplis par Iason, observant religieusement les utiles conseils de la sage Medée : apres toutefois une longue & laborieuse navigation suivie d'infinis perilleux hazards, à cause du dragon & des Taureaux qu'il luy convient dompter. Or cette navigation est la penible recherche & douteuse experience des choses, où l'on vogue souvent tout le temps de la vie sans pouvoir arriver au port de cette immense mer de la Nature. Ces Taureaux monstrueux qu'il faut assujettir & accoupler au joug, sont les fourneaux ou se doivent faire les operations ; lesquels representent naïvement la teste d'un Taureau, & vomissent le feu par les yeux & la gorge, ainsi que dit la fable. Car il est necessaire qu'il y ait des soupiraux par lesquels soient reiglez les degrez de la chaleur, & le feu preservé d'estouf-

fement, d'autant que si l'on n'est maistre du feu il arrivera beaucoup d'accidents pendant le cours de l'œuvre, qui frauderoit l'ouvrier de son attente. I'en puis parler comme expert : car de neuf vaisseaux que je mis en decoction pour trouver le vray degré de chaleur, les huit periront; & ne me resta que celuy par le moyen duquel furent faites ses experiences dont j'ay cy devant parlé. Ce dragon toujours veillant est ce Mercure general que Cadmus sceut autrefois tuer, c'est à dire fixer. Le champ de Mars où il falloit semer les dents du serpent martial, n'est autre chose que le vaisseau dans lequel s'esleveront ces soldats armez de lances aiguës. Lequel vaisseau ne doit point estre en cet endroit un allembic de verre comme pense & dit Pollidore: Mais une forme de Cabacet ainsi que dit la fable, estroit en bas & s'esargissant fort par le haut. Et faut qu'il soit de bonne terre bien cuitte: & non de fer ou de verre. Au fond duquel s'esleverá un camp armé & herissé de lances, qui semblent horriblement irritees, se coucher l'une cõtre l'autre pour combatre ainsi qu'en plain champ de bataille. Voila ce qu'a ingenieusement inventé le Poëte, pour faire admirer au vulgaire comme fort estrange & inouïe, une chose tellement familiere, que si je la nommois on se mocqueroit de luy & de moy. Mais apres que Iason eut accomply ses labeurs, il luy fallut encore endormir le dragon veillant qui gardoit la toison d'Or; & l'assoupir de sorte que de son gosier ne sortist plus ny feu ny fumée. Ce qu'il feit, en le noyant dans les eaux Stigiennes : c'est à dire, en le redissolvant & refixant avec son esprit. Il ne restoit donc plus à Iason pour posseder la toison d'Or, & rajeunir son pere Æson agravé de vieillesse extresme, sinõ un seul labeur que Medée luy enseigna pour couronner ses bons offices; c'estoit la fermẽtation & conjonctiõ du beurre du Soleil avec la paste de ce Mercure preparé; qui de soy n'est capable de produire deux si excellents effects: n'estant à vray dire, que la terre où l'on doit semer le pur froment que Nature a produit & conduit à la perfection qui luy est cõcedée. Par ce dernier labeur il se veid en fin maistre de ce double tresor, qu'il emporta glorieusement au lieu de sa naissance; avec lequel il se combla de richesses, & son vieil pere de vigoureuse santé; banissãt de luy les importunes langueurs que traisne apres soy le long age. Ie laisseray donc maintenãt

Iason

Iason & sa Medée joüir de leur felicité, & diray seulemẽt que rien ne pourroit estre exprimé par ce dragon veillant & jettant le feu par la gorge, plus proprement que nostre esprit ou Mercure, qui est la chose du monde la plus vive & inflammable : Estant à cette occasion appellé ardante, ou de vie, parce comme dit Bracheſco qu'elle ard soudainement avant sa congelation, & n'est pas eau de vigne ains de vie, à cause qu'elle vivifie tout. Que si on le contemple en son aparente superficie, qui pensera jamais qu'il y ayt en luy quelque chose de fixe & non consomptible, veu que si legerement il s'allume & s'evanoüit au moindre attouchement du feu ? Ny qu'il y eust en son centre une vertu conservatrice de la vie, montrant evidemment qu'il est tout enveloppé de mortel venin, destruisant plustost que vivifiant ? Mais comme Dieu constitua le Cherubin ardant avec le glaive enflammé pour garder l'arbre de vie, aussi Nature a estably ce dragon veillant & jette feu pour empescher l'entrée du jardin où elle a planté l'arbre precieux portant les pommes dorées : c'est à dire la cognoissance des plus occultes secrets de son tresor : que les doctes anciens ne vouloient nullement escrire, ains seulement enseigner de bouche à ceux qu'ils en cognoissoient dignes. Qui a esté la cause que ces grandes & admirables sciences se sont evanoüies, & par laps de temps ont esté tenues des ignorants pour contes faits à plaisir. Ce qu'Esdras prevoyant devoir avenir par les bannissemens, tueries, fuittes, & captivitez de la gent Israelite, & craignant que tels arcanes periſſent, parce que sans le benefice de l'escriture la memoire des hommes ne pouvoit estre grandement durable, il assembla tous les sages qui restoient jusques au nõbre de septante, lesquels reduirent ces choses avec luy en autant de livres, cõme il se tesmoigne quand il dit : apres quarante jours le Seigneur parla, disant : les choses que tu as premierement escrittes propose les publiquement afin que tous les lisent : mais les derniers septante livres tu les conserveras afin de les bailler aux sages de ton peuple, car en iceux est contenue la veuë, l'intelligence & la source : Et je le fis ainsi. Pic de la Mirandolle estimé de son temps un miracle en doctrine, parle de ces livres avec très-grande reverence : & voicy ses parolles. Ceux-cy (dit il) sont les septante livres de la caballe, esquels à bon

droit esdras a dit hautement que gisent la veuë, l'intelligence & la source, c'est à dire l'inestimable Theologie de la supresme divinité: la fontaine de sapience: l'entiere metaphisique des intelligences: le fleuve de science, c'est à dire la tresferme Philosophie des choses naturelles. Ces livres ayant esté longuement cachez furent par Xiste Pontise quatriesme du nom commencez à traduire en langue Latine pour l'utilité de nostre religion; mais ce bon œuvre fut interrompu par sa mort. Toutefois ils sont en telle estime & reverence entre les Hebrieux qu'il n'est licite à aucun de les toucher s'il n'a l'aage de quarante ans. Et c'est une chose admirable qu'il y a en cette doctrine cabalique avec les decrets quelques points du Christianisme. Tout cecy est tiré de mot à mot des escrits de ce renommé Comte de la Mirandolle.

Or n'ayant à mon avis rien oublié de ce qui estoit necessaire au dessein que je me suis proposé d'interpreter selon mon sens le contenu de la table d'Hermes, qui est une obscure Caballe Philosophique; je me retireray de cet Occean de merveilles, pour messuyer aux rays du Soleil de vos faveurs: disant pour adieu à vostre Altesse, & prouvant par raisons legitimes, que la vraye Philosophie est l'heur, l'honneur, & la gloire de tout le monde.

TROI-

TROISIESME LIVRE.

CHAPITRE I.

Quelque magnifique & ingenieux Prince voulant bastir un somptueux Palais, commandera aux Architectes qu'ayant ordonné l'assiete dés principaux membres, & designé leurs enrichissements, ils prattiquent au lieu plus seur & commode un cabinet où il puisse retirer & conserver ses tresors & plus precieux tiltres. Afin qu'outre le plaisir qu'il pourra prendre en cela, il puisse à point nommé en tirer luy mesme ce qu'il voudra donner; sans que les effects de sa liberalité dependent d'autres que de luy. Car il advient souvent à plusieurs grands qu'ils sont indignement contraincts de mandier de leurs serviteurs (au hazard mesme d'un impudent refus) un present de peu de valleur dont ils desirent recognoistre les merites de quelque homme vertueux.

Ce prince, est la riche & abondante Nature; qui par la meditation divine a construict ce grand Palais du monde; au milieu duquel elle a placé le globe de la terre pour luy servir de cabinet, & y assembler ce qu'elle a de plus precieux par les contributions qu'elle exige de tous les autres membres & Provinces de l'univers. Tirant incessamment de ce tresor inespuisable l'entretien de son bastiment, & la substantation de toutes ses creatures. Les-

quelles pour cette cauſe elle a logées en icelle, afin d'eſtre comme les enfans touſiours proche de la mamelle de leur mere. Car tout ce qui vit au monde habite en cette terre, ſentant bien par un inſtinct naturel qu'en elle eſt aſſis le magaſin & ſource de la vie. C'eſt pourquoy les corps ſenſibles diſcourent & vont autour d'icelle à la recherche de leur aliment, lequel comme beni ne mere elle donne & fournit aux inſenſibles : ſubſtantant & augmentant les uns & les autres par le benefice de vegetation. De ſorte que ceux qui ſont attachez à elle par les racines, comme l'enfant au ventre de ſa mere par le nombril, receivent & tirent d'elle ſans travail leur manger & leur boire, C'eſt à dire leur vie, qui leur manque auſſi toſt qu'ils en ſont ſeparez & retranchez : Comme nous l'appercevons journellement aux arbres, arrachez, & branches couppées. Mais les autres qui n'y ſont liez par attachement, pourchaſſent & ne cherchent qu'en elle cette vie qu'ils cognoiſſent y eſtre cachée : Les uns par le ſeul enſeignement de Nature : Les autres par advertiſſement d'experience joinct à celuy de Nature encore. Enquoy certainement toutes ces creatures font bien voir qu'en la terre eſt un tres-riche & perpetuel treſor de vie : & qu'elles t'entreroient volontiers en ſes entrailles pour en eſtre plus abondamment participantes. Ce qui a donné ſubject à l'homme (auquel comme plus excellent d'eſprit, a eſté concedé du Ciel de pouvoir rechercher & deſcouvrir les choſes par les raiſons) d'entrer en la curioſité du prolongement de la vie ; qu'il a jugé devoir eſtre tirée & puiſée de cette terre qui la depart à tout, nourriſſant, ſouſtenant, & conſervant tout : & qui jamais ne diminuë ou manque en ſa puiſſante fecondité : car ſon centre eſt touſiours fourny & plein de cet eſprit vivifiat : n'eſtimant donc rien ſi precieux & cher que le treſor de la vie, pour laquelle ſeule il ſe hazarde à tous perils, & ſoubmet à tous travaux, & ſouvent inutilement : il a voulu ſurpaſſer tous autres animaux en cette curieuſe recherche : afin que comme il eſt creé de Dieu tres-parfaict au reſpect de toutes autres creatures terriennes, il s'eſlevaſt d'un vol plus hardy à la cognoiſſance des choſes. Car encore que les brutes ayent commune avec nous cette maniere de raiſon, qui eſt ſelon l'ame vitale, que les Grecs appellent raiſon cachée au dedans, & que les uns

en

en ayent plus que les autres; si est-ce qu'ils ne sont capables des arts, excepté quelques uns, comme a dit Galien, ausquels toutefois la dexterité vient plustost par nature que par institution, qui ne peut bonnement tomber qu'ẽ l'hõme; lequel seul se doit dire capable de les apprẽdre, & enseigner aux autres, contemplant par l'œil d'une profonde & plus qu'humaine cogitation les choses cachées dans la terre, soubs les eaux, voire mesme au dessus des Cieux: & de sa propre industrie acquerant le plus parfait de tous les biens, qui est la philosophie: parce que le Ciel & la Nature ont comme à l'envy l'un de l'autre contribué leur mieux pour sa perfection. I'estime donc n'estre hors de propos de rapporter icy quelques vers, où j'ay depeint cette excellence en certain dialogue, auquel je faits disputer Thimon & Philon sur la felicité ou infelicité de l'homme.

PHILON.

Suprimant du procés les deux tiltres meilleurs,
Tu produits l'inventaire & l'extrait des malheurs,
Et pour rendre la cause obscure & my partie,
Tu nous décrits tout l'homme en sa moindre partie:
Partie où luist pourtant parmy l'humanité
Le ne scay quoy de grand qui sent sa deité.
Mais considere l'homme en sa forme plus digne;
Forme où estincelle une lumiere insigne
Qui tout autre animal force à le redouter;
A receu ses loix & se laisser dompter.
Voy ce noble intellect, ce vif esprit qui volle
Du Levant au Couchant, de l'un à l'autre Polle
En l'instant d'un moment sur l'aile du penser
Que Mercure ou Iris ne sçauroient devancer.
Aigle que d'un œil fixe en leur splendeur regarde
Le Soleil jaunissant & la Lune blasarde,
Qui a cogneu leur trace, & distingué les tours
Que l'un & l'autre a beue en parfaisant son cours,
Qui clarifiant l'ombre & les nocturnes veilles
A veu des plus hauts Cieux les dernieres estoilles:
Et nous a tamené les occultes raisons
Pourquoy leurs cours divers vont changeant les saisons,
Comment ces yeux divins pleurent leurs influences,

Pour animer les corps de celestes essences.
Comment du plus subtil de ces perleuses pleurs
Se fait l'émail exquis des printannieres fleurs.
Du moins subtil la feuille, & du plus gros l'escorce:
Qui maig'é les saisons maintient l'arbre en sa force.
Comment l'Esprit du monde unique & general
Produit un triple genre, & entous est égal:
Comme en sa pureté les gemmes il procrée,
Et l'Or dans les boiaux de la terre il concrée,
Puis comment cet esprit de tous corps est extraict
Pour l'opposer aux coups de l'homicide traict.
Cet intellect fut l'œil dont on dit que Lincée
Avoit des grands rochers l'espaisseur transperée.
Veu Pluton en son trosne & cognu ce que font
Les Nymphes sous l'azur de l'Occean profond:
Comment la vi be perle est produitte, & s'augmente
Dans le marbre poly de sa couche luisante.
Et comment le coral seroit pris des nauchers
Ainsi qu'une herbe molle attachée aux rochers.
Qui a fait voyager par mer comme par terre.
Desfendre & augmenter son pays par la guerre.
Construire des Citez, & les fortifier,
Attendre un ennemy, ou l'aller desfier.
Qui du grand corps du monde a fait l'anathomie,
Imité des hauts Cieux l'Angelique harmonie
Et qui a tout reduit aux equitables loix
Du compas, de la reigle, & du nombre, & du poids.

C'est pourquoy Dieu le crea la face & la veuë eslevée vers le Ciel, non pas inclinée & flechissant vers la Terre, ainsi qu'aux autres animaux desnuez de raison, qui n'ont soin que de la mangeaille. De sorte que rien ne manque à sa perfection qu'une vie plus longue, & moins traversée d'ennuys & maladies, pour pouvoir atteindre l'entiere cognoissance des choses, & faire valloir cet impreciable joyau d'intelligence dont il est seul gratifié par un special privilege. Cette imagination feist naistre l'audace à Paracelce de murmurer contre Nature, l'accusant d'inconsideration en ce qu'elle a donné à quelques animaux irraisonnables & inutilles l'usufruit d'une tresfongue & saine vie, combien que cette grace leur soit indiferente; & qu'elle a desnié aux hommes ce bien tant desiré & necessair

ceſſaire, veu que c'eſtoit le ſeul moyen de les rendre accomplis aux plus rares ſciences. L'homme a donc genereuſement reſolu de s'acquerir par art ce que Nature luy avoit refuſé, de ſorte que deſpoyant les forces de cet intellect il a entrepris de monter par l'eſchelle de la Philoſophie au plus haut eſtage des ſecrets naturels, à ſçavoir à la reſtauration & prolongement de la vie, outre les communes bornes de leur eſpece. Car en cela giſt la fin & principal but de tous les Philoſophes, qui ne ſceurent jamais rien trouver de plus grand parmy la ſpacieuſe foreſt de l'inveſtigation des arcanes du monde: duquel ſans doute cette Philoſophie eſt l'heur, l'honneur & la gloire. Car en tout l'univers il ſe remarque ſeulement trois ſortes de biens: aſçavoir ceux qu'on attribue à la fortune, comme les richeſſes, grandeurs & dignitez. Ceux qu'on donne à la felicité du corps, comme la jeuneſſe, la ſanté, la force, & la diſpoſition. Et ceux qui appartiennent à l'eſprit, qui ſont les ſciences. Quand aux deux premiers ils ſont incertains & periſſables, & ne peuvent d'eux meſmes conſerver ny aſſeurer la plus neceſſaire partie de l'homme, qui eſt la vie: d'autant que les uns & les autres ſont ſubjets à mutation & decadence. Mais le tiers eſtant aquis par moyen plus ſolide, peut non ſeulement donner les deux autres, mais encore les munir contre les accidents du ſort & de la corruption mortelle, de l'aſſeurance & conſervation qui leur manque. L'entens toutefois ce qui en effect eſt veritablement ſcience, comme eſt la parfaite cognoiſſance des œuvres & ſecrets de Nature: pour monter à laquelle, toutes les autres ne ſont que ſimples eſchelons. C'eſt pourquoy les hommes excellents ont tenu fort peu de compte du premier de ces trois biens, qu'ils ont negligé, voire abhorré pour vacquer plus librement à la pourſuitte & acquiſition des deux autres. Mais bien plus ardamment à celle du tiers, comme celuy de qui depend abſolument la ſeure & libre poſſeſſion des precedens. Car comme en toutes creatures il n'y a rien de plus exquis ny deſirable que la vie, qui donne ſentiment, vegetation, & conſiſtence à tout; auſſi n'eſt il rien de plus riche & precieux que ce qui la peut entretenir & conſerver outre l'uſage commun. Or eſt il tout apparent que la vie eſt une choſe celeſte & divine: ce qui la peut entretenir doit donc eſtre de pareille nature;

nature; pource que toutes choſes ſont entretenues de cela meſme dont elles ſont proceddées. Mais encore veux je pluſtoſt dire que ce conſervateur de vie eſt la vie meſme. Car l'eſtendue & prolongement d'icelle ſe fait par addition & refourniſſement, afin d'eviter le vuide ou defaillance en icelle. Les viandes que nous prenons ne nous ſervent que de cela, parce qu'elles participent de la vie de l'univers; & en contiennent en elles quelque particule, que le cuiſinier de Nature en tire & exprime pour la joindre à la noſtre. Mais parce que le peu qu'elles en ont eſt trop enveloppé de corruption excrementeuſe, & n'eſt parfaittement fixe pour reſiſter aux aſſauts de la deſtruction, qui eſt ce feu contre nature, lequel ſans ceſſe agiſt pour eſſayer à la bannir de nous avec l'humide radical, & l'enlever hors de ſon domicile; il ſeroit impoſſible à l'homme d'acquerir par les viandes ſeulles cette longueur de vie. Parquoy c'eſt force de la tirer des corps plus purs; & la deſvelopper encore de tout ce qui la pourroit infecter & empeſcher de produire en nous l'effect auquel le Ciel l'a deſtinée, qui eſt d'accroiſtre & vivifier la noſtre. Mais pluſtoſt eſt il tres neceſſaire d'entrer au corps du monde, & y prendre cette generalle vie qui ne defaut jamais; ains porte en elle meſme ſa multiplication & dilatation, afin de la produire apres en nous autant que les forces de noſtre naturelle compoſition le pourront porter: car il ne faut pas eſtimer que par cela nous puiſſions devenir immortels puiſque tout ce qui porte maſſe corporelle en ſoy, c'eſt à dire excrement & corruption, ne ſe peut perpetuer. Et faudroit que nous feuſſions deſpoüillés de tout corps auparavant que nous peuſſions arriver à ce tiltre: parce qu'apres ce deſpoüillement noſtre vie demeurant libre, reſſemble veritablement à la vie univerſelle du grand monde, à laquelle ſe reünifſant elle ſe reſioüit en icelle comme en ſa propre nature, ſuivant la reig'e qui veut que tout retourne au lieu d'où il eſt party. Ce que Theophraſto a voulu entendre par l'ame de ceux qui vivront au quint, c'eſt à dire, qui ſeront deſliez de la maſſe compoſée des quatre elements, & vivront en un cinquieſme plus parfait que les quatre: ſecret que la ſeule intelligence embaſmée de l'eſſentielle odeur de la Philoſophie eſt capable de comprendre. Car ce quint element n'eſt pas une choſe ſituée au deſſus de la terre, de l'eau,

l'eau, de l'air, & du feu, comme ayant à la separation du Cahos monté plus haut qu'eux à cause d'une plus grande legereté : Mais c'est proprement un Esprit simple de soy, qui se mesle indifferemment par tout; qui nourrit & anime tout, & donne essence à toutes choses: estât neantmoins en son centre (c'est à dire, en sa propre nature) libre de toute corporeité, qui est le vray domicile de la mort. Car puisque la consistence luy provient des corps, il faut de necessité qu'avant cette consistence & specification il soit tres-simple & purement spirituel, non meslé ny embroüillé dans la confusion des elements assemblez, & par consequent non subject à corruption & mortification : laquelle mortification aux corps n'est pourtant pas l'aneantissement de cest Esprit, mais seulement la separation & bannissement d'iceluy : pource que sentant le soufre corrompant qui maistrise tout le corps, s'emparer d'iceluy & l'occuper entierement, il est contraint d'abandonner la place, & s'en retourner d'où il est venu, ascavoir au centre de cette grande sphere de vie, laissant les masses corporelles & excrementeuses à la terre d'où elles furent prises. Or d'autant que ce grand monde & sa vie consistent en forme spherique, qui est la rondeur indeficiente, les sages anciens ont pris argument de l'estimer eternel; & que toutes les lignes & la circonference du globe procedent du centre, comme d'une source : Car elles sont l'une & l'autre faites de points individus, la longue ou ronde estendue desquels ne sçauroit seulement estre imaginée sans un centre. Il est bien raisonnable de croire que le centre de la vie universelle est le siege du plus grand de tous les tresors du monde, duquel la terre est le vray point central. Aussi le centre de la vie est en icelle terre, qui a esté choisie par cette universelle mere de famille pour cabinet & magasin de ses richesses, qu'elle y amasse & assemble pour les en tirer à propos & les employer à l'entretien de son admirable edifice, & substentation de ses enfans & domestiques. Celuy donc qui aura le Ciel si propice qu'il puisse une fois entrer dans ce riche & somptueux cabinet, duquel la seule Philosophe porte la clef, aura il pas sujet de dire qu'il a monté au Ciel comme ces deux esleuz de Dieu Enoch & Helie : & devalé jusqu'aux enfers comme ces trois Heros Orphée, Hercule, & Thesée?

Mais

Mais ces faveurs ſingulieres ne ſont concedées ſinon aux enfans des Dieux, qui ſous la benediction paternelle en ont peu obtenir l'ouverture par la main ſecourable de cette Royne des Arts, la profonde Philoſophie, que l'on peut juſtement nommer l'heur, l'honneur, & gloire du monde, puiſqu'elle exalte l'homme par deſſus l'homme meſme, d'une diſtance autant eſloingnée que celle qui ſepare le Ciel d'avec la Terre : Et enrichit, honore, & decore ſes aments par deſſus l'excellence humaine de tous autres, autant ou plus que Craſſus ſurpaſſoit en opulence le pauvre Irus d'Homere, que le midy du plus beau jour d'Eſté paſſé en lumineuſe ardeur la plus obſcure & froide nuict d'Hyver : ou que le brillant & pur or ſurmonte en luſtre, valeur, & vertu la vile craſſe du fer. O grande, ô venerable, ô divine Philoſophie ! qu'heureux eſt le mortel à qui tu fais la grace de daigner recevoir ſes vœux, d'exaucer ſes prieres & de combler ſon ame de l'incomparable felicité qu'apporte la parfaite connoiſſance des choſes plus cachées : auſquelles ne pourroit jamais arriver la comprehenſion humaine, ſans y eſtre portée ſur tes ælles infatigables. Car ſçauroit-on imaginer pour le bonheur de l'homme quelque b'en egallable aux deux que tu eſlargis à tes favorits, les rendant aſſeurez d'une ſaine & longue vie, & d'une abondance ineſpuiſable de treſors, que rien ne leur peut oſter ny ſeulement diminuer, ſi toſt qu'une fois tu les as fait poſſeſſeurs de cette ſupreſme & miraculeuſe medecine. De laquelle Nature meſme en ſa complainte parle ainſi :

Qui guarit toute maladie,
Et qui l'a jamais ne mandie:
Qui en a une once & un ſeul grain
Toujours eſt riche & toujours ſain:
En fin ſe meurt la creature
De Dieu contente & de Nature.

Sans leſquelles benedictions la vie n'eſt nullement vie, ains une odieuſe langueur, comparable à quelque Mer tumultueuſe que pluſieurs vents contrairement ſouflans renverſent flots ſur flots, engloutiſſant en fin noſtre pauvre nef tourmentée au plus profond des tenebreux abiſ-

mes

mes de mort. Car nous avons dés le naistre pour ennemis intestins l'escadron des maladies, dont le nombre est presque infiny : puis par le dehors le bataillon maudit des incommoditez que l'inhumaine pauvreté conduit. Et ces deux adversaires venant à conspirer contre la vie, & pratiquer leurs secrettes intelligences, jugez un peu quelle defence la pourroit preserver de leurs assaults. Outre lesquels nuysent encore les desdains & mutations de la fortune, contre laquelle l'Esprit humain (couvert des armes inexpugnables & invincibles de l'auguste Sapience) s'oppose virilement: De quelles loüanges donc sçauroit on assez dignement decorer celuy qui nous a premier revelé les principes & preceptes de la Philosophie? Mais plustost comment a peu l'Esprit humain penetrer si vivement jusques au cœur du monde & de la Nature par la recherche de telles merveilles? Celuy certainement qui premier fut regardé d'un si bon Astre qu'il sceut comprendre & pratiquer ces hauts & occultes mysteres par une experience pleine de raisons.

Estoit enfant d'un Dieu ou quelque Dieu luy mesme.

A cette occasion la venerable antiquité nous a voulu persuader qu'Apollon fut l'inventeur & superintendant de la medecine. Laquelle il donna en partage à son fils Esculape, comme chose tres-precieuse; avec deffences tres-estroittes d'en divulger le secret à peine d'estre chastié comme sacrilege & impie. En fin, quiconque gouste, embrasse, & possede ce fruit divin de la Philosophie, il est comme assis au coupeau d'une montagne inaccessible, d'où il void les autres occupez à choses basses & puerilles. Tellement qu'il contente les yeux de son noble intellect espendant leurs regards pardessus les conceptions des plus renommez entre le vulgaire. Car les sciences populaires & communes donnent du ventre en terre, & vont simplement rampant autour de l'incipide escorce & vaine superficie des choses. Mais la vraye Philosophie, qui est proprement la mesme Gimnosophie des Indiens, Magie des Ægyptiens, & caballe des Iuifs, penetre jusques au cœur de la moelle, & ne laisse aucune particule de la composition des corps qu'elle n'examine parfaitement. Que si nous la mettons à la balance contre la scolastique, nous trouverons plus d'inegallité au poids qu'en-

qu'entre la ponce & le plomb : car celle la chemine par les tenebres du doute, tastonnant avec le baston de la seule conjecture. Qui a fait errer les plus expers, & quittant le vray & plain chemin de la Nature, les a esgarez dans les destours de ce labirinthe, despourveus du filet de nostre belle Ariadne. Ce qui a privé la medecine ordinaire d'operer puissamment comme la spagirique alencontre des malad es fixes & rebelles, non pource que ses professeurs ne soient grandement doctes : mais parce que son fondement n'est point assis au centre des choses, ains en la seule superficie. Comme pour exemple, quand ils usent de la decoction de racines d'Avoyne seiches pour soulager les affligez du Calcul, (à quoy elles sont veritablement fort propres, ainsi que je l'ay veu pratiquer au docte Pena), & ne s'avisent pas d'extraire de ce simple ce qui luy cause tel effect. Lequel tiré & preparé artifiellement, pris en petite quantité, donneroit garison parfaitte au lieu de simple soulagement. D'autant que sans s'amuser au vulgaire axiome qui veut que le contraire garisse le contraire, la pierre où le Calcul estant endurci dans les corps par le sel qui est l'unique coagulateur, il doit estre curé par le sel des individus que le Ciel a doüez de faculté proprement efficace & particuliere contre ce mal. Alors sera vrayment guary le contraire par son contraire, encore que l'on ait appliqué le sel contre un mal procedant du Sel, qui sont deux semblables, mais leurs effets sont diferents : car l'huille de Sel dissout toutes pierres que le Sel avoit endurcies : si bien que l'un force l'autre de luy ceder. Ne plus ne moins qu'il se void experimenter à ceux qui s'estant bruslez les doigts les r'aprochent & tiennent le plus pres du feu qu'ils peuvent endurer, afin que la plus grande chaleur dissipant la moindre, la douleur vienne à s'apaiser. Tout ce que la paresse des Phisiciens vulgaires objecte contre ces remedes nouveaux pour eux, c'est de les nommer corrosifs, & partant tresperniciеux à prendre par dedans. Ce que je leur concederois facilement s'ils estoient pris seuls & en quantité excessive. Mais ceux qui les sçavent prendre & donner se mocquent de tels discours.

SON-

SONNET,

Sur la concluſion de ce Livre.

Qui cherche donc l'honneur, la gloire, & l'heur du
monde,
Soit Philoſophe, artiſte, & il en joüira;
Car la Philoſophie en fin le conduira
Au ſommet des treſors dont la Nature abonde.
De luy la nuit d'erreur où vainement ſe fonde
L'aveugle opinion elle diſſipera;
Et de la verité le jour eſclaircira
La tirant hors du ſein de la machine ronde.
Quand Iaſon eut conquis ce bien tant deſiré,
Qui par l'experiment le rendit aſſeuré
De vivre riche & ſain plus qu'il n'euſt oſé croire:
Deſdaignant la miſere, & bravant le treſtas;
Egal aux demidieux ne poſſedoit il pas
Du monde univerſel l'heur, l'honneur, & la gloire?

FIN.

POËME
PHILOSOPHIC
DE LA VERITE'
DE LA PHYSIQUE
MINERALLE.

Où ſont refutées les objections que peuvent faire les incredules & ennemis de cet Art. Auquel eſt naïfvement & veritablement depeinte la vraye matiere des Philoſophes.

Par le Sieur de NUISEMENT, *Receveur general du Comté de Ligny en Barrois.*

DEDIE'
A TRES-HAUT, TRES-PUISSANT,
& Tres-Vertueux Prince,

Monſeigneur le Duc de Lorraine & de Bar, &c.

A LA HAYE,
De l'Imprimerie de THEODORE MAIRE.

M. DC. XXXIX.

AUX LECTEVRS.

Malgré les fots émeuz par l'ignorante rage,
Et l'obſcur tourbillon par l'envie excité;
Quiconque aura pour Nord l'aſtre de verité,
Singlera de tous vents affranchi du naufrage.
Si j'ay veu par Vasguelle, avec un grain de poudre
Douze gros d'argent vif ſans fraude en or muez:
L'orgueil des vains diſcours de raiſons deſnuez
A deſmentir mes yeux me ſeroit il reſoudre?
Montdoucet noble & docte, en probité inſigne,
Fut exacte recors de ce divin effect,
Qui par l'experte main du vieil Girout fut fait
Sans que d'en approcher Vanguelle feiſt nul ſigne.
Si du plomb calciné, extraict de bonne veine,
De l'or (mais ſans profit) je tire tous les jours:
Ceux qui font contre l'art tant d'inſolens diſcours
Sont ils pas convaincus de preſomption vaine?
Diſcours audacieux que fol penſer médite,
Et qu'opinion fauſſe en public va ſemant:
Puis que vous affirmez que la verité ment,
Partez vous pas d'une ame impudente & maudite?
Vos Autheurs deſormais feront mieux de ſe taire,
Qu'aller aveugles nez des couleurs babillant:
Ceſont vrais charlatans, puis qu'ils vont habillant
Du pourpre de raiſon un erreur populaire.
D'impatiente ardeur procede leur furie;
Car eſperant d'abord leurs deſirs contenter,
Premier que concevoir ils veulent enfanter,
Et mettant la pratique avant la theorie.
Nos maiſtres ont ſceu l'œuvre avant que l'avoir faite.
Le bon Treviſan meſme oſe perſuader
Qu'il en eut par l'eſtude avant ſe hazarder,
L'eſpace de deux ans cognoiſſance parfaite.

Voire

Voire qu'en cet eſpace il eut libre acointance,
A quinze, mis au rang des éleuz bienheureux
Qui l'avoient accomplie, & parloit avec eux
Comme leur compagnon, maiſtre en cette ſcience.
Il faut qu'une lecture à la ſienne ſemblable,
Ioigne par un ſeul point les lignes des auteurs
Puis comparant les dits des vrau & des menteurs
Diſcerner prudemment le faux du veritable.
La peinture plus noble, eſt celle qu'en idée
Le docte peintre eſbauche au blanc de ſon eſprit:
Le poëte a ſon poëme en l'intellect eſcrit,
Premier que par ſa main la plume ſoit guidée,
Pour voir du vray l'image, dans la verité meſme,
Et l'idole du faux, ſous viſages divers
Oppoſez l'un à l'autre, on doit lire ces vers:
Car l'une & l'autre eſt vive au marbre de ce poëme.

A TRES-

A TRES-HAVT,

TRES-PUISSANT,

ET TRES-VERTUEUX

PRINCE,

Monſeigneur le Duc de Lorraine & de Bar, &c.

MONSEIGNEVR,

Si par quelque conſideration humaine on a ſouvent excuſé ceux qui ſe ſont énamourez de beautez à eux inconuës, au ſeul recit de leurs perfections: Et ſi la paſſion ainſi legerement conceuë a peu d'un mouvement violent emporter ces amants juſques à l'extremité de prodiguer leurs vies pour la gloire de tels objects imaginaires: Qui me pourra juſtement dire indigne de pardon, ſi ravy par ma veuë je ſuis devenu amoureux

d'un subject non commun, voire tant admirable en toutes ses parties, qu'il est bien permis du Ciel à plusieurs d'en imaginer l'excellence ; Mais à fort peu de la comprendre? Or comme ces vieux Paladins eussent degradé de l'Ordre de Chevalerie celuy qui eust veu offenser sa Dame, sans employer ses armes à la deffense de son honneur ; je croirois meriter la mesme honte, si coulpable du mesme crime j'avois, en me taisant, approuvé les blasphemes proferez en public contre la Vierge que je sers par un presomptueux Sophiste; qui jettant de dépit aux orties le blanc & candide froc des Philosophes, s'est voulu acquerir rang honorable entre les doctes, en contrefaisant l'Aristarque; & de la Ponce de certains vers maigres & mal limez, essayant d'effacer du livre de vie le nom de cette Nimphe, & de tous ceux qui l'ont aymée. Le vif ressentiment de cette injure a donc tellement desbordé mon fiel, qu'en l'excés d'une impatiente & trop legitime douleur j'ay voüé à cette belle, & aux Manes de tant de glorieux Heros qui l'ont idolatrée, de venger leur commun affront ; & d'opposer aux armes frivoles dont ils sont ignoramment ou malicieusement attaquez, les nues naïfvetez de mes conceptions ; forgées de la plus pure & mieux trempée estoffe de cent autheurs illustres, à qui je doy l'honneur de mon penible apprentissage. Et d'autant qu'Apollon,

com-

comme Prince de ma naiſſance, deſtina mon âage au ſervice des Muſes (qui jamais ne m'ont deſnié l'entrée de leur Sanctuaire) j'ay bien voulu en requerir la benediction ; & prendre dans leur ſacré Arſenal les meſmes baſtons dont l'ennemy s'eſtoit ſervy. Avec leſquels j'eſtime l'avoir reduit à tel poinct, qu'il ne ſe hazardera jamais de retourner ſur les rangs, pour y quereller avec moy les lauriers de cette victoire : non plus que l'honneur des bonnes graces de voſtre ALTESSE, ſi par le prix d'une ſincere & fervente devotion elles ſe doivent acquerir. Elle recevra donc, s'il luy plaiſt,

MONSEIGNEUR,

L'Hiſtoire de cette guerre philoſophique, avec l'inviolable vœu d'une perpetuelle fidelité, que luy dedie

Son tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,

DE NUISEMENT.

SONNET.

DEſſus le double mont conſacré aux neuf Sœurs,
Les Lauriers, peu cueillis, trop eſpais de branchage
Eſtouffent maintenant d'un ſuffoquant ombrage,
Le parfum & l'eſmail des immortelles fleurs.

Vn milion d'amants aſpirans aux faveurs
De ces neuf Deitez, y vont leur faire hommage;
Sans qu'à peine un ſeul touche à ce ſacré feüillage,
Qu'elles donnoient aux vieux pour prix de leurs labeurs.

Cette tourbe uſurpant le ſainct nom de Poëtes,
(Nom, ſans plus convenable aux divins interpretés)
D'une Ryme ſterile emplit tout l'univers:

Les vieux chantoient envers des Dieux l'eſſence pure;
Les merveilles des Cieux; les ſecrets de Nature:
Ceuxcy ne chantent rien, font-ils donques des vers?

POEME PHILOSOPHIC DE LA VERITE' DE LA PHYSIQUE MINERALLE.

I

Eparle aux entendus : eſloignez vous prophanes.
Car mon ame s'eſleve aux plus ſecrets arcanes:
Pour d'une main divine humainement tracer
Mille traits que mille ans ne pourront effacer.

Fille de ce grand Roy qui l'univers tempere;
Reine unique du monde, univerſelle mere;
Alme & ſainſte nature, animez la clameur
Qu'en voſtre honneur j'eſlance encontre un ſot rimeur:
Qui d'un ongle envieux égratignant Minerve,
Pour deshonorer l'Art, taſche à vous rendre ſerve.
Fille de l'Ocean, ſeconde Deité,
Des Dieux & des humains la douce volupté;
Et vous Roy de Lemnie, aydez à la vengeance.
Et puiſque cet Impie en commun vous offence,
Qu'Apollon & ſa ſœur de moy ne ſoient diſtraits
Que l'un prette ſon arc, l'autre prette ſes traits;
Pour deſcocher mon ire auſſi dru ſur ſa teſte

Que chet sur l'Apennin la grelleuse tempeſte.
Et vous courrier aellé de ces Dieux le ſouci,
Comme leur guide dance aſſiſtez les auſſi.
Caſtalienne ſœurs, neuvaine doëte & belle,
Du Monarque des Cieux la ſemence immortelle;
Quittez pour m'aſſiſter contre cet orgueilleux,
De voſtre ſacré mont les ſommets ſoureilleux,
La ſource Aganipide, & l'argent vif qui coulle
D'Euroté, de Permeſſe, & de Dircé qui roulle
Ces flots entrebriſez par les prez fleuriſſans,
Chaque ſoir refoulez de vos pieds bondiſſans,
Au ſon du Luth doré que voſtre frere touche,
Compagnon des accents de ſa profonde bouche.
Si j'eu part de l'enfance à vos ſainctes faveurs,
Souflez dans mes poulmons vos divines fureurs.
S'il abonde en diſcours, qu'en ſentences j'abonde:
Et s'il blaſphemе en vers, qu'en vers je le confonde.
Ainſi de vos lauriers l'auguſte ſommité
Brave les ans, la foudre, & la fatalité.
Car bien que mon courroux d'attaquer il me faſche,
Vne eſprit ſi volage, un courage ſi laſche;
Qui blaſmant indiſcret ce qu'il a plus loué,
Qui deshonorant l'Art où il s'eſt plus voué,
Auſſi douteux du faux comme du veritable,
De ſes vers & de ſoy fait une maigre fable.
Bien que le papier rouge en maint lieu ſoit farcy
De ſon nom que maint crime a ſallement noircy;
Et qu'apres le traſic d'une vie affronteuſe
La juſte peur le force à la fuitte honteuſe;
Ie veux ce temeraire au combat appeller,
Et ſon outrecuidance en public reveller;
Afin qu'en l'eau d'oubly le plomb de mes parolles
Face faire naufrage à ſes eſcrits frivolles.
Donc, Marſye nouveau, fol calomniateur,
De l'Art & de Nature ignorant contempteur,
Oſes tu bien ſouiller avec tes vers barbares
La candeur des eſcrits de tant d'eſprits ſi rares,
Qui brillans des rayons de la divinité
Ornent comme Soleils la ſaincte antiquité;
Eſperant par tes cris (victime hiperborée)
Abolir une choſe en tout ſiecle honorée?

Tu

Tu n'es point philosophe, & tu veux toutesfois
Cette Royne des Arts esclaver sous tes loix.
Lors que tu fis ton cours ce fut à toute bride,
Car tu n'as argument ny subtil ny solide.
Ton habit relevé d'une ostentation
A pour tout fondement l'aveugle opinion
Du vulgaire imbecile, à qui rien n'est croyable
Sinon ce que l'usage a prouvé veritable:
Accablant de fardeau d'impossibilité
Tout ce que n'a compris son incapacité.
Tu dis qu'au long circuit de mille experiences
Tu as perdu ton temps, ta peine, & tes despences:
Que tu en as veu mille & mille qui les bien
Par un mesme desastre ont converty en rien:
Est-ce un ferme argument, est-ce une consequence,
Que de l'Art ignoré fausse soit la science?
Combien ont prodigué leurs moyens & leurs jours
A chercher curieux les incogneus retours
Du mouvement de soy? Combien cherchent encore
La carrure du cercle? & si on les ignore
Est-ce un poinct asseuré pour maxime receu
Qu'Archimede & Euclide oncque ny ont rien sceu?
Il ne faut pas au pied de l'humaine ignorance
Mesurer les secrets de la nature immense.
Elle est tant infinie en sa diversité
Qu'il faut pour la cognoistre un aage illimité.
Les ans d'Artephius, voire de Pithagore
Les trois siecles conjoincts ny suffiroient encore.
Mais dy moy, qui eust veu tant d'illustres docteurs,
De Rois, & d'hommes saints, d'escrire en imposteurs?
Hermes le trois fois grand à qui est deu l'usage
Des sept arts liberaux garentis du naufrage,
Qui premier dans sa table a cet art insculpé,
Fut-il scavant pipeur, ou ignorant pippé?
Geber dont l'Arabie encor se glorifie,
Que pour son haut scavoir presque l'on deifie,
Grand Roy, grand Philosophe, eust-il voulu mentir,
Aux despens de sa gloire, & lasche consentir
A diffamer son sceptre, & à souiller son ame
D'un acte scelerat, digne d'eternel blasme?
Morien, dont la vie austere a merité
Le tiltre que l'on donne à sa grand probité

De bon & de sainct homme, auroit il eu envie
D'obscurcir en mentant le lustre de sa vie?
Et ses doctes escrits citez en tant de lieux
Servient-ils bien sortis d'un cœur malicieux?
Ce grand Thomas d'Aquin que Sainct nous tenons estre,
S'les autres mentoient est des menteurs le maistre:
Car il escrit comme eux qu'il a sceu, veu & fait,
Ce divin Elixir qui les metaux parfaict.
Et tant d'autres auteurs dont les celebres plumes
Ont escrit en cet art un monde de volumes,
Que tu vas, juge faux, condamnant follement,
Parce qu'ils vont passant ton foible entendement:
Et que ton fresle esquif, où l'ignorance est peinte,
Ne fut jamais frette pour voguer vers Corinthe:
Supposant que ces noms d'hommes tres-renommez,
Qu'ont au front tant d'escrits par le monde semez,
Sont autant de gluaux que l'humaine malice
Tend aux esprits pippez du fissiet d'avarice.
Pippeur tu ne sonnois cette feinte chanson
Quand tu proposois l'œuvre au grand Duc d'Alencon;
Comme pouvant par elle à l'Empire pretendre,
Faisant ses Marchepieds d'Angleterre & de Flandre.
Qu'importe au vin le tiltre ou de Beaune ou d'ay,
Quand il est excellent? Vn livre est-il hay
Pour estre sans autheur, quand il est veritable,
Et que sa verité au monde est profitable?
Celuy qui d'un œil fixe & d'un esprit tendu
Penetrant leur escorce à leur stile entendu,
Iuge la verité d'eux & de leur science
Par le flambant esclair de leur correspondance.
Or sus, entrons en lice, & de methode & d'art
Pour combatre à outrance, arborons l'estendart
De ce grand prince Hermes; pour voir à qui la gloire
A desia consacré les palmes de victoire:
Ma trop juste querelle & mon desir boullant
Sous un auspice heureux me font estre assaillant.
Dieu essence premiere, Eternel, impassible,
Invisible, infiny, incompris, indicible,
Fut avant toute chose. Et en luy seul estoit
Tout par l'estre ideal que seul il projettoit,
Pour principe actuel du bastiment du monde

Il feit une ſubſtance en ſubſtances feconde,
Qu'eſſence pure & quinte aucuns vont appellant,
En qui toute nature il alla recelant.
Par luy cette ſubſtance en trois fut diviſée;
Et de la part plus pure au meſme inſtant puiſée
La nature angelique, & le corps glorieux
Du haut Ciel empirée habitacle des Dieux.
Puis de la part ſeconde un peu moins precieuſe
Il feit du Firmament la rondeur ſpacieuſe;
La Lune, le Soleil, & les corps radieux
Qui ſa grandeur ſupreſme atteſtent à nos yeux.
Et de la part troiſieſme encor moins pure & monde:
Il crea quatre corps pour membres de ce Monde:
Ou pour ſang il gliſſa cette quinte vertu
Dont par eux icy bas tout corps eſt revestu,
Puis de ſon divin ſouffle il donna la naiſſance
A la belle Nature infinie en puiſſance.
Et pour mieux l'exercer en la production
Du deſſein crayonné dans ſon intention,
Il comprit toute Idée en ſa premiere Idée:
Par qui la docte ouvriere en ſon progrez guidée,
De cet object premier concevant tous objects,
Au moulle paternel forma tous ſes projects.
Nature obeiſſante à l'effect ſe diſpoſe,
Et de ces quatre corps tous autres corps compoſez,
En leur donnant vigueur, & vie, & mouvement,
Par l'eſprit eſpuré du cinquieſme element,
Que des quatre premiers artiſte elle alembique,
Principe & fondement de ce bel art Chimique.
Bel Art qui ſa maiſtreſſe ayde en la ſurmontant;
Et ſes œuvres d'un ſiecle achéve en un inſtant,
Bel Art qui ſeul à l'homme a donné cognoiſſance,
Comme on peut tout reduire à cette quinte eſſence.
Dieu donc, Nature, & l'Art, d'unanime vouloir
Montrent l'infinité de leur triple pouvoir.
Dieu commande à Nature, & fournit la matiere:
La Nature l'informe & la met en lumiere:
Et puis l'Art poliſſant ce que Nature a fait,
Le vicieux corrige, & parfait l'imparfait.
Tellement que ſans l'Art, que les choſes illuſtre,
Leurs vertus languiroient ſans effect & ſans luſtre:

Car Nature ne peut par ſimples actions
Accomplir comme l'Art par preparations.
Et de l'Art toutefois la vertu ſinguliere
N'eſt qu'en l'amendement de la propre matiere
En qui Nature a mis ce treſor affluant
Qu'en tous corps compoſez les Cieux vont influant.
La Nature eſt un ordre & puiſſance infaillible,
Que l'eſprit incompris de l'incomprehenſible
Les le naiſtre du monde au monde a eſtably,
Pour venir d'effects divers ſon deſſein anobly,
Produiſant, conſervant, & augmentant les choſes
Que dans ſa preſcience il reſervoit encloſes,
De toute eternité à toute eternité,
Sous l'infiny progrez d'un projet limité.
Et ce qu'Art on appelle eſt un acte incroyable
De l'intellect humain, qui rend l'homme admirable
En l'imitation des naturels effects,
Que ſouvent il corrige & fait voir plus parfaits.
La terre aux larges flancs, du germe de ſes freres
Qui de tout corps phiſic ſont eſgalement peres,
Conceit, nourrit, augmente, en ſon interieur,
L'eſprit univerſel du monde inferieur;
Qu'en blanche & fine fleur la Nature fait naiſtre,
Et qu'en criſtal luyſant l'Art nous fait apparoiſtre.
En ſa ſimplicité, cet eſprit general,
Triple un, eſt animal, vegetal, mineral.
Commencement & fin de tout corps corruptible,
Dont il eſt la ſubſtance & le baume inviſible.
Mais s'il plaiſt à ſa mere un corps edifier,
Et qu'il s'aille gliſſant pour le viviſier,
Il reçoit la Nature, & le nom de la choſe,
Où par obeiſſance il ſe metamorphoſe.
Il anime tous corps, il les fait vegetter;
Et ſelon qu'il abonde, accroiſtre & augmenter.
C'eſt l'Appelle divin, le Peintre de Nature,
Qui bigarre les fleurs de naïve peinture.
Qui ſans couleur produit cent diverſes couleurs;
Et confit ſans odeur cent diverſes odeurs.
C'eſt le Cameleon, c'eſt l'inconſtant Proteé,
Qui reçoit toute forme & couleur preſentée.
L'on auroit beau ſans luy les herbes replanter;

Semer les grains en terre, & les arbres anter.
C'eſt luy ſeul qui la plante & l'arbre vivifie;
Qui la graine ſemée en terre putrifie;
Qui cauſe la naiſſance & la fecondité,
Selon la chaleur jointe avec l'humidité.
En luy ſeul les vertus de tous les corps conſiſtent;
Car ceux où plus il eſt plus longuement perſiſtent:
Et ceux où il eſt moins, comme moins animez,
Plus ſubjects à la mort ſont pluſtoſt conſommez.
La mort ne peut pourtant ſa puiſſance deſtruire,
Car la vertu des corps en luy ſe vient reduire.
Il vit tres-ſalutaire ou tres-pernicieux,
Suivant l'inſtinct du corps bon ou malicieux.
Vn grain de cet eſprit de celeſte origine,
Pris ſeul, fait plus d'effect qu'un pot de medecine.
Car, bien qu'il ſoit en elle eſgallement diffus,
L'impure quantité rend ſon pouvoir confus;
Et la pauvre nature atteinte & abbatue,
Du mal & du remede enſemble eſt combattue.
Ainſi de maints docteurs la pareſſe ou l'orgueil
Nos corps avant le terme empriſonne au cercueil.
Ce qui fait que la Parque exerce ſa puiſſance
En l'vn pluſtoſt qu'en l'autre, eſt l'impure ſemence,
Et l'allument impur, auquel on va joignant
Le deſordre indiſcret: Triple glaive poignant
Dont l'impiteuſe ſœur percant la foible trame
De nos ans mal tiſſus fait paſſage à noſtre ame.
On lit d'Artephius qu'il s'eſt glorifié
D'avoir mille ans, & plus, la Parque deffié.
Et Triſmegiſte eſcrit que le frequent uſage
De ſa grand Medecine accomplit un long aage;
Conſervant la jeuneſſe en ſa verte vigueur:
Et repouſſant des ans l'importune rigueur.
Le caquet inſolent de ta langue ennemie
Blaſonne l'eſcuſſon de cette langue vie
Des couleurs d'impoſture: & deſgorgeant ſon fiel
Dit que c'eſt blaſphemer contre les loix du Ciel,
Qui a borné nos jours à ſept fois dix années.
Mais avec tes raiſons ſans raiſon amenées,
Je te veux demander pourquoy mille paſſans
Sans aucun artifice ont paſſé ſix vingts ans?

Pourquoy le Cerf timide, & l'Aigle raviſſante,
L'inutile Corbeau, la Couleuvre nuyſante,
Et le Serpent maudit par Nature enſeignez,
Ne ſont ainſi que l'homme à briefs jours aſſignez?
Dieu les auroit il fait de la paſte des Anges
Pour aux ſiecles derniers annoncer ſes louanges?
On tient que l'Elephant adore le Soleil;
Et que l'Aigle luy chante un himne à ſon reſveil:
Mais il n'eſt animal, quand cet Aſtre l'eſclaire
A chercher par les champs ſa paſture ordinaire,
Et reſchauffe de l'air la froide humidité,
Qui ne donne un ſignal de ſa felicité;
Car il n'eſt creature au monde ſi diſcrette
Qui eſtouffe ſa joye en la tenant ſecrette;
Mais quand le triſte hiver heriſſe des glacons
Les champs & les foreſts, on n'oit plus ces chanſons:
Chacun de dueil atteint muettement lamente
Sa paſture ravie & la chaleur abſente.
O Muſes qu'elle erreur pleine d'abſurdité,
D'attribuer à l'homme un poinct de deité,
Et le proclamer Roy de la terre & de l'onde,
Si privé de tous biens en tous maux il abonde:
Et ſi les animaux à ſon joug deſtinez,
Avec plus de franchiſe & de grace eſtoient nez.
(Contre nos meilleurs d'ans (inſolent Ariſtarque)
Tu prens le fer trop hautain de l'antique remarque
Des ans Egyptiens, ſourds de peu de jours
Que la Lune demeure à parfaire ſon cours.
Mais ſi d'Artephius & du triſte Mercure
Les ans n'eſtoient que mois, comme ton impoſture
Vomit contre l'honneur de cet Art ſans pareil,
Ils n'auroient pas cent ans veu les rays du Soleil:
Et chetifs trop à tort jaloux de leurs fortunes
Faſcherions nous le ciel de plaintes importunes,
Ceux des ciecles premiers qu'on dit avoir veſcu
Depuis que du peché Adam fut convaincu,
Sept, huit, & neuf cens ans les contoient ils par Lunes?
Leurs benedictions euſſent eſté communes,
Veu que plus eſloignez de l'eſtre plus heureux,
Il s'en void parmy nous vivre autant & plus qu'eux,
Je te laiſſe (ô Zoille) avec tes ans lunaires,

Pour

Pour suivre nos majeurs couronnez d'ans solaires;
Qui meus par le mirarle à l'admiration,
Et puis par la merveille à l'imitation;
Considerant l'effect des vertus naturelles
Que la racine, l'herbe, & la fleur ont en elles,
Par qui les animaux de leur instinct conduicts,
Retardoient les horreurs des eternelles nuicts,
Ils feirent des Metaux la vraye anatomie;
Vivifiant par Art leur vigueur endormie;
Vigueur que prend du Ciel l'esprit universel,
Eternel en puissance, & en acte immortel.
Qui t'auroit sans ambage enseigné leur mistere,
Dont ta seule ignorance est le pire adversaire;
Apres que de l'extase on t'auroit resveillé,
Tu t'esmerveillerois de t'estre esmerveillé;
Car du moindre artisan l'œuvre la plus facile,
A celuy qui l'ignore est aussi difficile.
Ce qui les a fait prendre à ces corps pondereux
C'est la longue action qu'ont les astres sur eux:
Rendant leurs elemens si bien collez ensemble
Qu'ils resistent à tout ce qui tout desassemble.
Il n'est corps si petit ou cet esprit ne soit,
Qui des corps radieux l'influence recoit:
Et tant plus la matiere est tendre & delicatte,
Et plus cette influence infuse se dilatte.
Mais ce qui dure peu ne scauroit endurer
Ce qu'endure le corps qui peut long temps durer.
Les herbes & les fleurs en peu de jours perissent,
Et les Astres sur eux ce peu de temps agissent.
Ils ont force matiere, & de forme bien peu,
Beaucoup de terre & d'eau, bien peu d'air, point de feu
Voila ce qui les rend plus soudain perissables.
Les corps des animaux se trouveut dissemblables;
Car beaucoup mieux pourveus du plus noble element,
Comme mieux animez vivent plus longuement:
Et plus long temps repeus des viandes celestes
Ont leur baume plus propre aux accidents funestes.
Les Gemmes pour les grands, d'excessive valeur,
L'une pour sa durté, l'autre pour sa couleur,
Recevant plus l'aspect des flammes immortelles,
A l'envy pourroient estre aussi bonnes que belles;

Mais leur baulme de vie où loge la bonté
Est par la seicheresse esteint & surmonté.
Les moyens mineraux, avortons de Nature,
Abondent plus en sel, en souphre, & en Mercure;
Et ces trois Elements dont ils sont composez,
Comme par un long aage aux Astres exposez
Font contre certains maux des effects incroiables.
Les Metaux imparfaits beaucoup plus venerables,
Aspirant à l'Estat, comme Princes du Sang,
Semblent bien meriter de tenir autre rang:
Toutesfois leur puissance a des bornes certaines,
Par les impuritez qui infectent leurs veines:
Et parce que ces feux qui les vont animant
Influent en chacun quelque effect seulement.
Si des Astres sans plus l'ordinaire influence
Parfaict en cet esprit la supresme excellence,
Le corps qui plus long temps l'aura peu recevoir
Sera par consequent plus parfaict en pouvoir.
Et si du Ciel brillant l'estoille plus petite
A pour son influence un pouvoir sans limite;
Le Roy des clairs flambeaux qui ce bien leur départ
Doit avoir la plus grande & precieuse part.
Tu ne scaurois nier sans coulpe d'impudence
Que chacun donne à l'or mille ans pour son enfance;
Et que pendant le cours de sa minorité
Jupiter & Phœbus prennent l'authorité
De regir ce pupile. Or voulant qu'on descœuvre
Leur puissance infinie en ce petit chef d'œuvre;
Ils l'ont fait si esgal en tous ses elements,
Que l'excés impiteux des feux plus vehements
Au lieu de le destruire est sa douce pasture:
Que l'eau, la terre, & l'air, par rouille ou pourriture
Et par tout autre effort, perdroient leur action
S'ils cuidoient faire breche à sa perfection.
Si donc des elements les choses mieux formées
Sont par leurs geniteurs hors mis l'or difformées;
Qui m'osera nier que dans l'or precieux
Ces Dieux n'ayent logé le comble de leur mieux?
Et que tresjustement la voix des philosophes
A nommé l'or sans plus, l'estoffe des estoffes
Dont le sage construict son secret bastiment;

Car de l'or la semence eſt en l'or ſeulement?
Semence precieuſe, eſprit incomparable,
En qui Nature imprime un effect incroyable;
Apres que le corps mort par l'art eſt ramené
Aux principes ſeconds dont premier il fut nê.
Si toute la nature au Soleil eſt diffuſe;
Si toute ſa Nature il a dans l'or infuſe;
L'or ſeul pourra donc eſtre un remede à tous maux,
Guariſſant la Nature en tous les animaux;
Pourveu qu'on le reduiſe en telle conſiſtance
Qu'il ſe puiſſe conjoindre à l'humaine ſubſtance.
Il chaſſera du cœur toute contagion:
Empeſchera le ſang de putrefaction:
Augmentera le baume & l'humeur radicale:
Maintiendra la chaleur en temperance egale:
Conſommera du corps la ſuperfluité:
Purgera du cerveau la froide humidité:
Rallumera des ſens la vigueur alentie:
Et bref nous fera vivre une parfaitte vie.
Tu dis que nous naiſſons ſeulement pour mourir;
Et fuyant le treſpas ne ceſſons d'y courir:
En ce lieu ta ſentence eſt pleine d'ineptie,
Et ne faut pour cela le don de prophetie.
Ignorons nous que l'homme eſt comme n'eſtant pas;
Et que le jour du naiſtre eſt veille du treſpas?
Ce ſont propos communs des ames plus groſſieres.
Hermes illuminé des plus claires lumieres
Du Ciel & de Nature, ignoroit il qu'un jour
Il faudroit qu'il changeaſt de vie & de ſejour?
Il ne laiſſa pourtant d'enquerir & d'apprendre
Ce bel Art qui pouvoit preſque immortelle rendre.
Si tu és las de vivre, aleché de l'eſpoir
De voir un plus beau jour, haſte ton dernier ſoir
Comme fit Cleombrote; & ton ame immortelle
Mene au champ Eliſée une vie plus belle.
Pour moy j'ayme ce monde, & fais priere aux Dieux
Qu'heureux j'y puiſſe vivre un pauvre ſiecle ou deux;
Puis chanter en mourant quelque himne de lieſſe
D'avoir peu ſi long temps combatre la vieilleſſe.
Non pourtant que j'eſpere immortel devenir
Puiſque ce monde meſme une fois doit finir.

Les ans aux dents d'acier rongeront ma despouille,
Puis qu'ils rongent l'acier avec des dents de rouille.
Mais comme on peut l'acier quelque temps maintenir,
Mon corps se peut un temps par art entretenir.
L'eau tombant goutte à goutte en fin cave le marbre,
Et pourrit peu à peu le cœur du plus gros arbre:
Mais ce sont accidents que l'Art peut retarder
Quand on veut à couvert avec soin les garder:
Car souvent d'un grand mur vient la ruyne entiere
Par l'impreveu malheur d'une simple goutiere.
Tant plus l'ame bien née habite ces bas lieux
Plus elle fuit la terre & s'approche des Cieux;
Car du fais des pechez son dos elle descharge
Par mille charitez qu'exerce sa main large.
La fievre de Tantalle est au cœur des humains,
Ils ont des fleuves d'or qu'ils puisent de leurs mains
Mais quand l'ardeur mortelle allume en eux sa rage
Ils pleignent à leur soif un doigt de ce breuvage.
Comme si les ducats par arches entassez
Rachettoient de Pluton leurs seigneurs trespassez.
Plus que la Royauté la vie est desirable,
Et n'est à la santé nul tresor comparable.
Tu veux que nos docteurs ne soient point ignorans
De ce remede exquis, puisqu'en leurs restaurans
Ils font bouillir de l'or suivant l'usage antique.
Ils suivent bien la lettre & non le sens mistique
De leur divins ayeulx qui n'ont pas entendu
Que l'or par tels bouillons soit potable rendu.
Autant y vaudroit mettre un marbre, ou un porfire,
Que ce corps dont cette eau nulle vertu n'attire
Et ne sont moins frustrez de leurs intentions
Quand ils meslent sa poudre en leurs confections;
Car ce que la chaleur de l'estomach peut cuire
Peut naturellement en Chille se reduire:
Mais pour l'humaine ardeur l'or est trop endurcy;
Et tout tel qu'on le prend on le remet aussi.
L'or substante Nature, & luy donne allegeance
Quand il luy communique & adjoint sa substance;
C'est pourquoy l'Alchimiste expert en son mestier
Remet ce corps solide en son estre premier:
Car toute medecine excellente & louable

Doit

Doit estre un seul subsible, ou chose au sel semblable.
Si l'autheur des destins en moderant ses loix
Avoit au moins permis qu'on peust naistre deux fois:
Mais un coup & non plus l'homme monte à la vie,
Qui cent fois tous les jours luy est presque ravie.
L'ambition, l'orgueil, & la temerité,
Le chaut desir d'atteindre à l'immortalité,
La brusiante avarice, & les terreurs paniques
Que maints fols vont paissant d'humeurs melancoliques,
Exercent contre nous leur tirannique effort,
Et causent plus de morts que l'ordinaire mort.
Déesse opinion, Royne des fantaisies,
Qui peints aux cerveaux secs tes vertes frenaisies,
Logeant l'heur & l'honneur aux lieux plus perilleux,
Que tu produicts en nous des effects merveilleux!
Les enfers t'ont fait naistre une Atrot os seconde
Pour peupler leurs deserts, & deserter le monde.
Miserable goutteux qui vis pis qu'en Enfer,
Que te sert ce metal dans un coffre de fer,
Ou que son riche lustre en tes meubles éclatte,
Si tu maudis ta vie en un lict d'ecarlatte?
Te vaudroit il pas mieux ce corps avisier;
Par l'esprit tirer l'ame & la mondifier;
Puis à douce chaleur d'art facile, & possible,
Faire de ce meslange un sel fix & fusible?
Tu aurois cet esprit qui va l'or animant;
Des imparfaits Metaux le parfait aliment:
Tu aurois l'or reduit à l'essence premiere,
Qui jamais ne retourne en sa masse grossiere.
Mais tu es faciné de tel enchantement,
Que si quelqu'un t'offroit ce sainct medicament.
Et que ton Medecin t'en deffendist l'usage;
Tu souffrirois plustost la Platonique rage
Qui te tient pour ta vie en un lit attaché,
Que voir en guarissant ton Medecin fasché.
O cher fils du Soleil comment pourroit-on faire
Pour à ton los sacré dignement satisfaire?
L'Orphée des Francois sur sa Lyre a chanté
Un himne en ton honneur; mais il s'est contenté
De dépeindre ta robbe, & de proprement dire
Tes communes vertus que le vulgaire admire.

Que

Que ſa Muſe pardonne à ma temerité;
Ie veux d'un ton plus haut chanter ta deite;
Et faut bien que j'oppoſe aux puiſſantes cohortes
Qu'on arme contre toy, des legions plus fortes;
Afin que les Lauriers pour ta gloire apreſtez,
Te ſoient comme vainqueur ſur le champ apportez:
Si que tout adverſaire apprenant la maniere
Du Parthe qui bataille en tournant le derriere,
N'ait eſpoir qu'en la fuitte; & craignant tes regards
Elance à coups perdus ſes inutiles dards.
Ton pere lumineux t'a remply de lumiere:
De Majeſté, d'Empire, & de puiſſance entiere.
Sur l'œil, l'ame, & l'eſprit, des avides mortels.
Autant qu'il eſt de cœurs, tu as autant d'Autels
Où l'on t'append des vœux; où l'on te ſacrifie.
Induſtrie, labeur, amour, honneur, & vie.
Tout ainſi que les Cieux n'ont tous qu'un ſeul Soleil;
Tu es unique en terre, à ton pere pareil.
Chercher ailleurs qu'en toy ta puiſſance ſupreſme;
C'eſt chercher le Soleil ailleurs qu'au Soleil meſme;
Du Serf non du Seigneur, vouloir prendre la Loy;
Et colloquer l'eſclave au troſne de ſon Roy:
Car de toy ſeul deſpend leur gloire & leur fortune.
Par deſtin toutesfois un d'entr'eux t'importune;
Debillitte ta force; avillit ta beauté,
Exercant tous eſforts d'ingrate cruauté:
Sans qu'il puiſſe pourtant ta Nature deſtruire.
Car ta mere pieuſe au beſoin ſcait reduire
En leur eſtat premier tes membres ſeparez:
D'un luſtre plus illuſtre enrichis & parez.
Bien que la bonne mere en faiſant cet office,
A ſes Serfs, de ſon Fils face le ſacrifice.
Mais c'eſt pour t'agrandir outre l'infinité:
Et tirer de ta mort leur immortalité.
Car ſi tu ne mourois tu ne pourrois renaiſtre,
Pour les rendre auſſi grands que grand tu ſoulois eſtre:
Et te dire Monarque, Empereur, Roy des Rois;
Couronnant tes ſubjects, puis leur donnant tes loix.
Ie vays donc attaquer l'objection commune
Que noſtre ennemy trempe au fiel de ſa rancune.
Il dit que par miracle à Dieu tant ſeulement

Appar-

Appartient le pouvoir de faire changement
D'une espece en un autre, & que l'Oracle antique
D'Aristote, l'asirme en sa Metaphisique.
Mais il tronque le texte, ostant l'exception
Qu'au lieu mesme il refere à la reduction
De tout corps convertible en premiere matiere:
Et n'a jamais compris l'intention derniere
Des sages Inventeurs de l'Art qui va muant
En vermeil & pur or le plomb noir & puant.
Si pour faire un moyen deux extresmes se rangent;
Si les quatre elemens l'un en l'autre se changent
Vnissant dans un corps leurs contrarietez;
Les Metaux tous pareils en leurs natiuitez,
Bien que quelque accident les rende dissemblables;
Estant les accidens du subiect separables,
Leur deffaut naturel par nostre Art reforme,
L'un sera sans miracle en l'autre transformé.
Le Verrier fait bien plus, qui n'est ny Dieu ny Ange;
Lors que dans sa fournaise en luisant verre il change
La soulde, la fougere, & le sable menu,
Qui verre par Nature onc ne feust deuenu.
I'en puis dire une preuve encor plus admirable,
Au vulgaire douteuse & pourtant veritable;
Tant Nature se ioue en diuerses façons:
Vn Payſan m'a fait voir nombre de Limaçons,
Conuertis soubz leur forme entiere & aparante
En Marcassite d'or pesamment éclattante.
Et le fameux PLATERE *honneur Helvetien,*
De son temps le plus docte & le plus ancien,
Entre cent raretez dont il rendoit confuses
Les ames qui entroient au sejour de ses Muses,
Il monstroit un long pieux massivement espois,
Dont le tiers estoit fer, l'autre tiers estoit bois,
L'autre tiers estoit pierre; & de ce cas estrange
Il accusoit le lieu qui la matiere change.
Ainsi le grand Albert escrit que quelques eaux
En pierres transmuoient branches, nids, & oiseaux,
Maints Prelatz, maints Seigneurs, des Illustres de France,
Qui depuis quarante ans ont visité Florance,
Attestent que le Prince a dedans son tresor
Vn clou qu'en sa presence on a changé en or.

Le plongeant (embrasé) dans une huille Chimique;
Dont le ſage artiſan deſguiſant la pratique,
Au Duc perſuada que la peine & le couſt,
Luy en devoient oſter le deſir & le gouſt.
Qui n'a ſceu le deſaſtre & la tragicque hiſtoire
Du chetif Bragadin confit en vaine gloire;
Et du fol Paiſſerolle auſſi venteux que luy,
Abuſant de l'eſtude & du labeur d'autruy?
L'un fut l'eſtonnement des ſages Magnifiques,
Qui en gardent ravis les fameuſes reliques:
Et l'autre de merveille attira hors de ſoy
Tendant Charles neufieſme & la Court & le Roy:
Vne ſiniſtre mort fut le fruict de leur pompe;
Eſt il pas vray trompeur, qui ſoy meſme ſe trompe?
Croyant qu'avec la poudre ils avoient le ſecret.
Leur honte couronna leur orgueil indiſcret.
Combien de gens d'honneur feroient foy ſolemnelle
Des tranſmutations du Belgien Vangueile:
Du Saxon Inderoure: Et du Cracovitain;
Qui ſe maſquant du nom de Coſmopolitain
Voyage par le monde, avec ſuitte honorable:
Et pour montrer que l'œuvre eſt ſienne, & veritable,
Ioint aux effects divins les ſublimes diſcours
Qu'il voüe aux curieux qui en l'art font leur cours?
I'ay veu des deux premiers les deux preuves premieres
Qui ont illuminé mes confuſes lumieres;
Et benis le premier de m'avoir conſeillé;
Le ſecond, & le tiers, de m'avoir deſtillé.
O toy, qui que tu ſois, vray Citoyen du monde:
Qui au monde as donné la richeſſe feconde
De ton eſprit celeſte en tes divins eſcrits;
Ie t'advoue & te nomme un Phœnix des eſprits
Puiſqu'en la pureté de ton ſçavoir ſuprême
On ne peut t'eſgaller ſinon avec toy meſme;
N'ayant comme les vieux, envié tes neveux:
Auſſi és tu le temple & le ſainct de mes vœux,
Ce qui fait qu'aujourd'huy toute l'Eſroſſe admire
Le valeureux & docte Alexandre Napire,
Chevallier du grand Roy, Baron de Marquiſton,
De qui le premier poil dore encore le menton;
C'eſt qu'outre les vertus auſquelles il ſuccede,

(Vray

(Vray fils d'un parfait pere) il eſt vray qu'il poſſede
Comme un don paternel hautement & en paix,
L'Elixir, & le feu qui ne s'eſteint jamais.
I'ay veu fluer l'Acier ainſi qu'une onde vive,
Alors qu'eſtincelant par chaleur exceſſive
A la bille de ſouffre il eſtoit oppoſé:
I'ay veu de ce meſlange un ſaffran compoſé,
Dont un poids mis en l'eau tellement ſe dilatte,
Qu'il en teint mille poids en couleur d'écarlatte:
Couleur que de l'eau claire on ne void deſunir,
Ny meſme avec le temps moins rouge devenir.
Si du Souffre & du Mars l'imparfaicte tinture
Se joinct fort à l'eau qui n'eſt de leur nature,
Eſt-ce choſe impoſſible à noſtre or exalté,
Et fait plus que parfait preſqu'en infinité,
D'eſpandre ſa couleur dans les corps metaliques
Pour les rendre à jamais temples de ſes reliques,
Puiſque le patient eſt ſemblable à l'agent?
En ſon corps volontiers l'ame ſe va logeant.
Ce docteur revolté qui d'une main cruelle
Impie a maſſacré l'Alchimie immortelle:
Et d'ongles & de dents luy deſchirant le flanc,
Se teint muffle & mouſtache au bouillon de ſon ſang;
Soit en Loup, ſoit en Aſne à beau hurler & braire,
Puiſque la verité luy eſt du tout contraire;
Il faut que ſon pardon & le tien demandant,
Avec toy il s'advoüe ignare & impudent.
Le but univerſel de la vraye Alchimie
Eſt d'oſter aux Metaux une impure cadmie,
Qui leur pure ſubſtance empeſche en l'infectant
D'arriver au ſommet où la nature tend:
Puis joindre en ſecourant leur nature affligée
Au ſoulfre tres-parfait leur ſemence purgée:
Car le plus precieux eſt au plus vil metal,
En ſemence premiere & en naiſſance egal.
Une mere bien ſaine eut ſix enfans d'un pere,
Dont on veid la naiſſance egallement proſperer;
Chacun a la mamelle encor ſeit eſperer
De voir egallement leur aage proſperer.
Contre cette eſperance un devint pulmonique;
L'autre devint goutteux; l'autre devint etique;

L'autre

L'autre fut graveleux; l'autre fut catharreux;
Et l'autre en ſa ſanté parfaictement heureux.
Apollon fut enquis d'ou proceddoient ces vices;
Il en blâma le laict des impures nourrices.
Ainſi, la difference & l'imperfection
Des metaux, ne provient que de l'infection
Des ſoufres corrompants; que boit le pur Mercure
Dans les impurs tetins dont il prend nourriture:
Et, comme on peut guarir ces enfans affligez,
Les Metaux peuvent eſtre accomplis & purgez.
Lulle a voulu prouver par argument vallable
Que l'Alchimie eſt vraye, & ſaincte, & venerable:
Diſant que ſi le but de cet art ſingulier
Eſt faire or & argent puis les multiplier;
Qu'il faut qu'en ſon ſubjet on trouve au prealable
Or, argent, & Mercure, & vif, & vegetable:
Car, comme l'air ſur tout a force d'humecter,
Et le feu d'eſchauffer; L'effect de vegeter
Eſt dans les vegetaux: & le pouvoir ſuprême
De faire or & argent, en l'or & l'argent meſme,
Or tout cela ſe trouve au naturel ſubject,
Que l'expert Alchimiſte a pour unique object.
L'or, l'argent, le Mercure, y vivent & vegettent;
Sous une vile peau qu'en croiſſant ils rejettent.
L'or, & l'argent ſont vrais; vray le Mercure auſſi:
L'art qui en fait ſa baze eſt donc vray tout ainſi.
Si l'eau d'une fontaine, en Hongrie coulante,
Sans aucun artifice eſt bien ſi violante
Que le fer de ſa forme elle rend deſnué.
Puis par la ſeule fonte en cuivre tranſmué:
Si l'odeur du plomb ſeule arreſte le Mercure
En forme de metal qui quelque fonte endure,
Apres que dans le Mars il a bouilly neuf fois
Avec l'huille d'olive, ou de lin, ou de noix:
Si le ſoufre l'arreſte en maſſe rougiſſante:
Si l'Archenic l'attache en crouſle eſtincelante
Avec l'ayde du Tartre aux boulles de Venus:
Si ſon vol & ſon cours ſont encor retenus
Par l'eſprit du Verdet & de la couperoſe:
Pourquoy ne peut nature & l'art faire une choſe
Qui plus fixe, plus pure, & plus haute en couleur,

L'arreſte

L'arreſte & le conduiſe à l'extreſme valeur?
Qui doute que ſi l'ame en noſtre or vif cachée,
Eſt par une main docte avec art arrachée;
Qu'elle ait fait penitence en la rigueur du feu;
Puis ſoit par ſon eſprit rejointe peu à peu
A ſon corps fait celeſte & net de toute ordure;
Qu'elle n'ayt au centuple exalté ſa teinture:
Et qu'ayant eu par Art telle augmentation
Elle ne la departe en ſa projection
Aux ſiens, & à l'autheur d'où vient leur origine,
Pour en or les parfaire ou bien en medecine,
Dont la force indomptable à toute eternité,
S'ira multipliant juſqu'en infinité?
Nous voyons ce miracle en un autre vulgaire
Que le ſimple ruſtique eſt coutumiere de faire;
Lors qu'en un ſeau de laict il mesle induſtrieux
Quelques grains de preſure, ou d'un formage vieux,
Que la chaleur aſſemble, & fait par tout épendre
En ce laict, qu'en formage auſſi toſt on void prendre:
Qu'eſtoit cette preſure, & ce fourmage encor,
Sinon un laict caillé, ne plus ne moins que l'or
Vn Mercure eſpaiſſy, & conſit par nature,
Avec un ſouffre épars qui luy ſert de preſure?
Qui croiroit ſans le voir, qu'un poinct d'un Scorpion
Comblaſt un Elefant de ſa contagion;
Et preſqu'en un inſtant d'une enflure mortelle
Excedaſt ſa grandeur & groſſeur naturelle?
Il eſt trop veritable: o combien inegal
Eſt ce petit meu trier à ce grand animal?
Et ce qu'on peut encor trouver plus admirable,
C'eſt que l'Elefant mort ſeroit l'effect ſemblable,
Tuant mille Elephans s'ils en avoient mangé;
Tant ce point, tout ce corps en venin a changé.
Les ſemences du bien ſont elles pas és choſes
Comme celles du mal fatalement encloſes?
Et ce qu'un corps mortel de nature imparfaict,
Soit au bien, ſoit au mal, ſans aucune ayde fait;
Le corps que la Nature a ſeul voulu parfaire,
Plus que parfait par Art le pourroit il pas faire:
Veu qu'il eſt compoſé d'eſprit, d'ame, & de corps,
Egallement unis par differends accords?

La parole de Dieu n'eſt ny fable ny ſonge;
C'eſt la verité meſme, & l'effroy du menſonge.
Il a comme une loy des le commencement
De ſe multiplier fait le commandement;
Et n'a rien excepté de cette loy premiere,
Ains diverſifié ſeulement la maniere.
L'animal raiſonnable, & le brutal auſſi,
Tant maſle que femelle, ont un commun ſoucy
D'augmenter leur eſpece en leur propre ſemence;
Dont l'effect naturel dépend de leur puiſſance.
Les vegetaux ſont bien pour leur production
En ſemences feconds, mais ils n'ont l'action
De l'un en l'autre ſexe, & le maſle fertile
Ne fait jamais porter ſa femelle ſterile.
La terre eſt la matrice ou le grain va germant;
La Lune & le Soleil luy donnent l'aliment.
Mais ce Roy des Metaux, unique en ſa nature,
Se produict à peu pres comme la creature,
Il a une femelle ou giſt tout ſon amour;
Sa femelle l'embraſſe, il l'embraſſe à ſon tour:
Et vivement épris d'une amour mutuelle,
Elle ſe gliſſe en luy, & luy ſe fond en elle.
Dans la claire matrice en tel accouplement
Des deux ſpermes conjoints ſe fait premierement
Vne matiere informe, & comparable à celle
Qu'entre les animaux Embrion l'on appelle.
Cet Embrion s'anime, & s'en forme un enfant,
Qui n'naiſt Roy, puis devient Monarque triomphant:
Dont l'exquiſe richeſſe, extreſme, & perdurable,
Le moindre des metaux peut rendre à l'or ſemblable;
Et luy faire porter comme Roy ſouverain
Au front le diadeſme: & le ſceptre en la main.
„*Mais bien qu'il ait en ſoy cette grandeur ſupreſme,*
„*Si ne la peut il mettre en acte par ſoy meſme:*
„*Il luy faut le ſecours d'un maiſtre ingenieux,*
„*Qui ſçaiche corriger ce qui eſt vicieux*
„*En ſa moitié debile; & qui dextrement ſçache*
„*Extraire le pur ſang qu'en ſes veines il cache:*
„*Qui le ſçache tuer, puis revivifier.*
„*Pour luy faire immortel les ſiecles deffier.*
Car ſi du feu dernier les flames raviſſantes

Peuvent

Ten vent en quelque effect demeurer impuiſſantes,
Rien ne les doit braver que ce Roy, qui des Cieux
Et des quatre elemens tient le plus precieux.
Quoy qu'il ait merité que ce feu le moluſte
Comme inſigne pecheur, qui commet double inceſte,
Abuſant de ſa mere & de ſa propre ſœur
Quand il ſe perpetue, & crée un ſucceſſeur.
Vray eſt que de crime il fait bien penitence,
Alors que de ſon ſang expiant toute offence,
Il ſubſtante & nourrit, comme les Pelicans,
Ses freres, ſes neveux, ſa mere, & ſes enfans.
Ceux donc qui avec toy privez de cognoiſſance,
Au ſang des animaux cherchent cette ſcience;
Au crachat, aux cheveux, aux ſalles excrements;
Aux herbes, aux raiſins, aux ſels, aux atraments;
Aux Metaux du vulgaire encor que du Mercure
Ils ont comme noſtre & tiré leur geniture;
Aux moyens Mineraux, ſont trompez, veu ce point
Que nul ne peut donner la choſe qu'il n'a point.
La teinture du ſage eſt fixe, & permanente;
Qui diſſoute & recuitte à l'infini s'augmente
En puiſſance & en nombre, avec le meſme laict,
Et le meſme caillé dont le fourmage eſt fait.
Quelle vraye teinture, & quelle permanenſe
Veux tu trouver és corps que la flame a peiſſance
De reduire en charbons, ou d'envoyer au vent?
Mais je veux plus courtois t'eſtimer plus ſçavant,
Et te faire un prophete entre tels heretiques,
Tarrachant du bourbier des labeurs ſophiſtiques.
Tu as cogneu qu'en l'or giſt le ſoufre parfaict,
Mais tu as ignoré comme il doit eſtre extraict.
Tu as cogneu le grain, mais ignoré la terre
Où le parfait artiſte en ſa ſaiſon l'enſerre.
Tu as cogneu la terre & n'as pas ſceu trouver
Le miſtere ſecret pour la bien cultiver.
Tu l'as bien cultivée, & n'as pas ſceu conduire
La chaleur qui peut l'œuvre avancer ou deſtruire.
Obſervance où l'ouvrier a beſoin d'eſtre expert,
Car le feu eſt tout l'Art dont Nature ſe ſert.
Tu l'as bien ſceu conduire, & n'as eu cognoiſſance
Du terme auquel l'enfant doit prendre ſa naiſſance.

Tu as veu l'enfant naiſtre, & n'as appris comment
Ni de quelle viande on luy donne aliment.
Ainſi tu es de ceux qui des l'hiver ſe ventent
Qu'ils rempliront leur grange, & ne ſement, ny plantent;
Ou bien s'ils ont ſemé precipitent le temps;
Et font impaſtiens moiſſon des le Printemps.
Tu dis que ſans uſer d'un tas de parabolles,
On devoit tout eſcrire en expreſſes paroles;
Car d'ouvrir un chemin où l'on ne peut marcher
C'eſt donner le deſir & l'eſpoir arracher.
O pauvre Thireſie, ô mal-heureux Thinee!
Quel deſtin conduiroit ton ame facinee?
Ta raiſon aſſervie à ton deſir brutal
Voudroit d'un petit bien faire naiſtre un grand mal:
Car ſi la dent vulgaire en ce fruit pouvoit mordre
On ne vit onc ſur terre un ſemblable deſordre.
Tout le monde ſouhait riche d'or & d'argent
De cent commoditez deviendroit indigent.
Chacun, nouveau Creſus, fermeroit ſa boutique,
Aborrant le trafic de ſon Art mecanique.
Le chetif buſcheron deſdaignant ſes fagots
Serpe & hache fondue eſtendroit en lingots.
Le peſcheur diligent à ſes fillets deſtruire
Arracheroit le plomb pour en or le reduire.
Le Mareſchal fondroit enclumes & marteaux.
Le Laboureur voudroit deſſerrer ſes chevaux;
Deſarmer ſa charrue; & Ceres delaiſſee,
N'auroit plus d'eſpics blonds l'eſchine heriſſee.
Bref le beau ſiecle d'or jadis tant admiré
Renaiſtroit icy bas follement deſiré:
Car le glan des foreſts, avec l'eau des fontaines,
Seroient de nos feſtins les douceurs ſouveraines;
Nous les ſervant dans l'or qui aux yeux plus riant
Ne rendroit au palais le morceau plus friant.
Il faudroit aller nuds; & comme les ſauvages
Oppoſer des rouſeaux aux celeſtes orages.
Tourne donc la medalle, & voy (pauvre Midas)
Les fruicts de tes ſouhaits dont tu ne vivrois pas.
Celuy romproit vrayment la celeſte ordonnance,
Et commettroit impie une execrable offence,
Indigne d'eſperer ny pardon ny mercy,

Qui

Qui ce divin secret divulgueroit ainsi.
L'ire que Iupiter conceut contre sa femme
Voyant consommer Troye à la Gregoise flame;
Ou contre l'attentat des Geants terrenez:
Qui trop yvres de rage, & d'orgueil forcenez,
Cuidoient les immortels arracher de leurs sieges;
Lors que le vain effort de leurs mains sacrileges.
Travaillant au dessein de leur rebellion,
Sur Ollimpe, & sur Osse, avoient mis Pellion;
N'auroit esté qu'un songe: Et pardonneroit ore
Au volleur qu'un Vaultour sur Caucase devore,
Pour le mettre en sa place; où son cœur renaissant
Iroit Aigles, Vaultours, & Corbeaux repaissant.
Ou bien le servant pour butte de son foudre,
(Phenix des malheureux renaissant de sa poudre,)
Il seroit chacun jour foudroye plus de fois
Qu'il n'auroit peint demots de ses iniques doigts:
Et de tous ses tourments l'aigreur plus importune,
Il se verroit mocqué en sa tricte infortune.
Farceur, leve le masque, & a visage ouvert
Confesse ton dessein puisqu'il est descouvert;
Tu voudrois bien chanter une Palinodie:
Mais l'air de l'himne sainct qu'ores je psalmodie
Est de trois tons plus haut qu'il ne faut pour ta voix,
Et trop doux pour l'accent de tes rudes abbois.
Pour rendre ta couronne à tes hauts faits semblable,
Tu dis que si cette œuvre eust esté veritable,
Qu'entre tant de milliers d'hommes ambitieux
Qui se sont appauvris, & sont devenus vieux
Chez cette Calipson, épris d'une amour vaine,
Quelqu'un de qui les cieux auroient beny la peine.
Ayant la Taprobane & le Peron chez soy,
Chef de cent Regiments eust fait la guerre au Roy.
O belle Catastrophe! ô beau trait de Logique!
Vouloir qu'un Philosophe ayt l'ame tyrannique;
Et tienne entre les loups de loup le premier rang,
Versant en sa patrie un deluge de sang.
Qu'est-ce qu'un Philosophe? un amant de sagesse.
D'où viennent ces tresors? de Dieu seul, qui adresse
L'ame droicte & discrette à ce but desiré,
Où maint grand & maint docte en vain ont aspiré.

Te tiendroit on pour ſage, ayant cette ſcience,
Si au prix de ta vie & de ta conſcience
Aſpirant de ranger quelque peuple à ta loy,
Il te faiſoit eſclave & triomphoit de toy?
Contre tes argumens ſondez ſur une glace,
Ie tiens que l'eternel immuable en ſa grace
N'abandonne jamais ſes eſleuz bien aymez:
Qu'il rend d'amour, de crainte, & de conſtance armez.
Au long cours de leur eſtre il leur ſert de pilotte;
Et leur nef aſſeurée en la tourmente flotte.
Car ſi le chaud bouillon d'un ſang impetueux
Enfle quelque jeune ame, il la prend aux cheveux:
Comme Pallas Vliſſe: & ne luy permet faire
Choſe qui peuſt contr'elle allumer ſa collere.
Il faudroit ſuppoſer un vice en ſa bonté,
S'il n'exercoit Conſtant ſa libre volonté.
Veux tu ſçavoir l'erreur qui tes pareils ſurmonte?
Qui de moyens les vuide & les comble de honte?
C'eſt qu'à peine entre mille un met l'œil & l'eſprit
Sur les divers autheurs qui cet œuvre ont deſcrit.
L'un ſcait une pratique avec ſouffre & Mercure:
L'autre un beau medion qui le Verdet endure:
L'un ſcait un poids pour quinze au blanc ſur le Venus,
Par qui deux grands Prelats ſe ſont entretenus:
L'autre és minieres cherche un ſouffre blanc ſu ſible;
L'autre le ſcait blanchir, mais il eſt combuſtible:
L'un a le vray ſecret de l'operation
Pour conduire la lune à la fixation;
L'autre en ſcait la teinture à plus de vingt & quatre:
L'un endu cit l'eſtain, mais il ne ſe peut battre:
L'un joinct la Lune au ſol inſeparablement;
Et l'autre la tranſmue en ſel par le Ciment:
L'un ne veut que vingt jours; l'autre n'en veut que trente:
Ainſi chacun ſe flatte, & de vent ſe contente:
Differents en matiere autant qu'en actions.
Mais fols également en leurs conceptions:
Puiſque l'art comme un ſinge imitant ſa maiſtreſſe
N'a que le ſeul ſubject qu'elle engendre & luy laiſſe;
N'a qu'une proceddure, un poids, un feu pareil;
Et fait dans un vaiſſeau l'œuvre blanc & vermeil.
Tout faire aprentiſſage en quelque Art il faut eſtre

Cinq

Cinq ou six ans esclave au joug d'un fascheux Maistre,
A se lever matin, & se coucher bien tard:
Mais pour faire chef d'œuvre en ce pretieux Art,
On plaint un an ou deux, on ne veut rien despendre.
Esperant par miracle, ou en songe l'apprendre,
Ainsi que sur Parnasse aux frais des lauriers verds
En dormant Hesiode apprit l'Art des beaux vers.
Celuy qui n'a vogué dans les mers sophistiques.
Et passé les destroits de cent folles pratiques,
Ne manie l'ancre au port de la perfection
Si ce n'est par un vent de revelation.
Fust il un Pithagore, un Pline, un Aristote,
Il doit courir fortune ainsi qu'un Argonaute.
Parmy cet Occean de contrarietez,
Tous descouvrir les bancs de mille obscuritez,
C'est bien quelque advantage à celuy qui fait veille
D'avoir le vent propice, & de voir son estoille:
Mais dans l'onde Chimique il y a maints rochers,
Où souvent ont pery maints excellents nauchers,
Car tel void son Estoille (encore qu'entre mille
A peine on la regarde) & luy reste inutile,
Parce qu'il n'est expert aux operations
Qui nous donnent l'entrée aux preparations.
Vieillesse qui voudra penché dessus un livre,
Deust il siecles pour ans, voire ans pour moments vivre,
Et ne met on fait mettre à l'ouvrage la main,
Il perd son temps, son huille, & se tourmente en vain.
Le pauvre Laboureur qui transit ou qui sue,
Et qui ses mains empeuille en serrant sa charrue,
Puis sous un fresle espoir du profit incertain
Se nourrit de l'ivroye & semie le bon grain,
Mais vestu, mal couché, souvent passe l'année
Sans revoir une gerbe en sa grange amenée.
Le vigneron sans cesse aux collines besoignant,
Qui à dos recourbé col & teste penchant
Travaille tout un an sans pouvoir une grappe
Faire offrande en Septembre à Bacchus ou Priappe:
Attend bien l'autre année, & peu certain du fruict
S'engage à l'usurier qui le ronge & destruict,
Mais nos petits Crœsus dont l'ame insatiable
Idolastre le but de cet Art venerable,

Cillez d'un fot deſir, pippez d'un vain eſpoir,
Voudroient bien ſans hazard nos lauriers recevoir.
Si Hermes & Geber dont la cendre on honore,
Comme nouveaux Phœnix venoient à renaiſtre ore,
Et picquez du deſir d'aſſouvir cette faim
Leur demandoient ſans plus le couvert & le pain
Pour douze ou quinze mois d'une rare faconde
Ils reſpondroient qu'alors on ne verroit au monde
Vivre beſtes ny gens; Quoy que ce mois paſſez
On ne veiſt les voyant que des beſtes aſſez.
La Nature mille ans à faire l'or demeure,
Et ces veaux n'y voudroient qu'un mois, qu'un jour
O doctes aveuglez, ne vous ſuffit il pas (qu'une heure.
Que l'art aydant nature avance tant ſes pas,
Qu'en un an elle face une ſouffreuſe poudre
Qui meurtrit le Mercure ainſi qu'un coup de foudre?
Choſe trop veritable, & que l'œil ayant veu
Croiroit pourtant par charme avoir eſté deceu.
C'eſt pourquoy maint grand homme a ſceu cette ſcience,
Ayant eu pour ſon Nord l'aſtre de ſapience,
Qui ſauve de moyens en deſeſpoir eſt mort,
Submergé dans ſa rade à la veue du port.
Car le riche & le pauvre ont un deſſein ſemblable:
Mais bien ſouvent le pauvre aux Dieux plus agreable
Emporte la couronne à force de veiller
Non le riche à ſouhaiſt ronflant ſur l'oreiller.
Puis doit on s'eſlonner ſi mainte ame balance,
Et vague irreſolue en la double creance,
Si d'ambages couverts & de propos noircis
Les principes de l'Art ſont par ruſe obſcurcis?
L'un nous deſpeint un Roy noyé dans ſa fontaine,
Pour immortel renaiſtre en grandeur ſouveraine.
L'autre joinct en la couche un frere avec ſa ſœur,
D'où doit naiſtre un nepveu du monde poſſeſſeur.
L'un irrite un Lion contre une Aigle vollante;
L'Aigle le rend volage, & luy la rend conſtante,
L'autre peint deux dragons qui ſe vont devorant,
Dont l'un d'aëllerons d'or va ſon dos honorant.
Puis donnant mille noms à une meſme choſe,
Celuy là cache plus qui plus à plein l'expoſe:
Tout pour deſeſperer l'ignorant vicieux;

Et

Et tant plus alecher le docte ingenieux.
Car s'ils n'eussent d'erreurs leur œuvre entretissu
Le plus simple du monde en une heure l'eust sceue.
Mais voyons la fontaine où ceux-cy ont puisé,
Et comme l'inventeur l'a premier desguisé.

Il est vray, sans mentir, certain tres-veritable,
Que ce qui est dessous au dessus est semblable:
Pour d'une chose seule accomplir des effects
Que par secret miracle on croiroit estre faits.
Et comme du seul Dieu la pensee profonde
D'une chose a produict toutes choses au monde;
De cette chose unique ont pris leur estre aussi
Par adaptation toutes choses icy.
Phœbus l'a engendree, & Phœbé enfantee.
Le vent comme maitrice en ses flancs l'a portee.
La terre est sa nourrice; Et de tout l'univers
Le pere des tresors est compris en ces vers.
Avec douceur constante & d'artifice rare,
Sans violence ou haste il convient qu'on separe
Le subtil de l'espois, & la terre du feu.
Lors elle monte au Ciel & descend peu à peu
En terre; où elle acquiert les deux vertus ensemble;
Qu'un neud indissoluble effectuement assemble.
Si en la mue en terre entier est son pouvoir;
Et rien pareil en force au monde on ne peut voir:
Car de son odeur seulle elle tue & renverse
Toute chose subtile; & les dures transperce.
Ainsi fut fait le monde, & à ces actions
Admirables seront les adaptations.
Ainsi sur tout desfaire emportant la victoire
Tu iras triomphant du monde & de sa gloire.
I'ay l'œuvre du Soleil plainement revelé;
Aussi suis je Hermes Trimegiste appellé;
Comme ayant les trois parts de toute sapience.

Ce centre est convenable à sa circonference:
Car ce principe ombreux, noir d'ambiguité,
Est l'obscure lanterne où luit la verité;
Qu'on ne peut discerner qu'entrant aux sanctuaires
D'un million d'Auteurs qui sont ses commentaires.
C'est le tige fecond de tous ces grand Rameaux;
Et l'immense Occean de tous ces gros ruisseaux.

A l'exemple du pere, escoute la parolle
Des fils, que Pithagore en ſes trompes enrolle.
Prens cela & cela; fais ainſi & ainſi:
Et tu auras cela. Si tu n'entens cecy,
Conjoincts l'eau & le feu, le ſoulfre & le Mercure;
Et mets touſiours Nature en ſa propre Nature.
Ou bien joincts en un corps la Lune & le Soleil;
Et puis fais banquerouste à tout autre appareil.
Fais de deux corps un cercle, & du cercle un quadrangle.
Ramene ce quarré en forme de triangle,
Et puis de ce triangle un cercle eſtant refait,
Tu auras aux ſtatus de cet art ſatisfait.
Que ton rouge blanchiſſe, & que ton blanc rougiſſe.
Et tu auras de l'œuvre accompli l'artifice.
Fais avec ſon eſprit ton corps ſpirituel;
Et par le meſme corps cet eſprit corporel:
Puis dans cet eſprit corps, fais leur propre ame infondre;
Et tu auras un bien que rien ne peut confondre.
Le corps n'agiſt au corps; ny l'eſprit en l'eſprit:
Iamais forme de forme impreſſion ne prit:
Matiere de matiere: & n'eſt rien plus probable
Qu'un ſemblable ne prend la loy de ſon ſemblable.
Mais il faut s'expoſer au choc de mille maux,
Il faut pour y monter l'eſchelle des travaux.
Lire un livre cent fois, par un autre l'entendre.
Son bien, ſon temps, ſa peine, avancer & deſpendre.
Car nature & le Ciel ne plantent ces lauriers
Pour les jeunes Soldats, ains pour les vieux routiers,
Non que tous les vieillards obtiennent la couronne;
Mais ceux à qui Dieu ſeul par merite la donne.
Combien de beaux eſprits d'abus empoiſonnez,
Apres la ſandarache ay-je veu addonnez:
Poiſon qu'ils ſurnommoient la Royne des minieres,
Idolaſtrant ce nom juſqu'aux heures dernieres,
Parce que la Sibille en ſes vers a preſcrit
Que le ſubjeſt doit eſtre en neuf lettres eſcrit.
Figure, enigme, ambage, oracle veritable,
Car c'eſt noſtre Arſenic, qui d'Art emerveillable
Eſt arraché des reins du frere, & de la ſœur,
Par les ongles poignants de l'Aigle raviſſeur.
L'un a tenu vingt ans une lampe allumée;

L'autre

L'autre deuze, & tous deux n'ont rien veu que fumée.
Ces esprits transcendants ailleurs sont à priser;
Mais c'est vice en cet Art de trop subtiliser:
Se voulant peindre en l'air maints succés impossibles,
Et frayer des sentiers en lieux inaccessibles.
Il faut par les raisons, & d'un jugement sain,
Considerant Nature imiter son dessein.
Fuyr les lieux ruyneux, & les voyes obliques
Où nous vont esgarant les labeurs sophistiques.
Il faut marcher sans crainte au chemin naturel,
Ayse, commun, certain, droict, & continuel.
En sin quittant Icare, il faut suivre Dedalle,
Vollant entre deux airs d'alle tousiours egalle.
Quoy qu'on puisse au labeur pere & fils appliquer,
Si l'on scait bien leur fable au vray sens expliquer.
Dedalle est le corps double en son premier meslange,
Lors que la terre lourde en se dissolvant change
Sa nature grossiere, & monte en s'eslevant
Sur les ailes de l'eau, non de l'air ny du vent.
Ce jeune audacieux, cet insolent Icare,
Qui d'un vol plus hardy pres du Soleil s'esgare;
Qui void fond-re sa Cire & ses bras despumer,
Puis dans la Mer qu'il nomme en tombant s'abismer?
C'est l'esprit qui son corps dans les ondes delaisse
En ayant ravy l'ame: & de monter ne cesse
Tant qu'au haut de son Ciel peu à peu parvenu
Il retombe en la Mer d'où il estoit venu.
Fable que dés long temps le grand Moise a teinte
Au pourpre Hermaïque de son histoire Saincte,
Quand il dit que la voix de l'Artiste immortel,
Bastissant l'Univers son chef-d'œuvre eternel,
Separa l'eau de l'eau; peu de la plus grossiere
Faire en l'espaississant la terre nourriciere:
Et que la plus subtile il meit au firmament,
Qui se forme en rosée, & coule incessamment
Par les yeux de la nuict sur la terrestre masse,
Où du Soleil luysant l'esponge la ramasse.
Mais combien vont encor l'antimoyne adorant
Comme leur Dieu Chimique, & tiennent ignorant
Celuy qui ne se pasme en merveille si rare,
De voir que le Soleil la calcine & prepare,

Voire augmente son poids s'il va sur luy dardant
Ses rayons enflammez par le miroir ardent?
Et quand mon souvenir mes erreurs me tesmoigne,
Le pallir de tristesse & rougir de vergongne
D'avoir tant negligé l'Ange des bons auteurs,
Pour croire aux faux demons des traitres imposteurs
Race inique & maudite, engeance de Harpie;
Infectant & vollant quiconque en eux se fie.
L'esprit universel, où maint esprit confus
Avec moy s'est pippé fut mon premier abus.
Ie l'ay noircy, bluchy, & rougy en une heure:
Mais nulle impression aux metaux n'en demeure,
Quoy qu'il soit esprit, corps, cuit & rubifié,
Il demeure impuissant s'il n'est specifié:
Car propre à toute espece il recoit toute forme;
Et serf de tous subjects en tout il se transforme.
Quittant ce fol dessein je me suis peu ruzé,
Aux metaux du Vulgaire un long temps amusé;
Souillans cet art sacré de pensées prophanes.
Car j'ay mis Sel & Lune en liqueurs diaphanes,
Et cuits avec Mercure à tres lente chaleur:
Mais cet ingrat travail fut de mesme valeur;
Nature veut Nature, & l'espece l'espece;
Abborrant au congrez la semence diverse.
Celuy ne peut pas rendre un pays bien peuplé
Qui a masle avec masle au coit accoupé:
Crime contre Nature, & faute abominable,
Que tout le feu d'enfer d'expier n'est capable.
Ainsi maint voyageurs par la nuict desvoyez,
Trompez des fols ardans en un lac sont noyez.
Or si de ces faux Dieux tu as creu les oracles
Qui pippeurs t'ont rendu odieux nos miracles;
Deteste les conseils de ces pernicieux,
Comme peste infernale & maudisson des Cieux.
Puis toy mesme appellant de tes sentences folles,
A genoux avec moy vien dire ces parolles:
O science divine, ô surnaturel Art,
Que Dieu comme par grace à ses esleus depart;
Des mal'heurs de la vie unique & prompt remede;
Qu'on peut bien dire heureux celuy qui te possede,
Et qu'il fut d'un bon Astre apperceu en naissant;

Puis

Puisque tant de treſors dont il eſt jouyſſant
Proviennent de ſa peine & de ſon induſtrie,
Et non d'oppreſſion, d'uſure, ou tromperie.
S'il eſt ſage & diſcret pour la cauſe cacher
De ſon contentement, rien ne le doit faſcher,
Car il peut aller vivre en tous les coins du monde
Portant comme Bias ſa richeſſe feconde.
S'il trouve un languiſſant au danger de mourir,
En paſſant charitable il peut le ſecourir.
S'il rencontre une veſve avec ſa triſte bande
D'Orfelins, qui l'aumoſne à un marbre demande,
(Car pluſieurs ont un cœur de marbre dans le ſein)
Il leur peut rendre pleine & l'une & l'autre main.
Le laboureur chenu, le marchant honorable,
Que la guerre ou le feu a rendu miſerable;
Celuy que l'uſurier comme un chancre a rongé;
Le captif qui lamente en deſeſpoir plongé;
Pourront ſans y penſer & ſans qu'il y paroiſſe
Sortir par ſes bienfaits de priſon & d'angoiſſe.
Qui s'eſtonnera donc ſi le brave Iaſon
Meſpriſa les hazards pour gaigner la Toiſon,
Puiſqu'il ſe veit par elle aſſouvir de richeſſe,
Et r'entrer ſon vieil pere en ſa fleur de jeuneſſe?
Ou qu'aux yeux de Caron pres de l'infernalle eau
Ænee alla cuillir le jaunilſant rameau?
L'on ſe plaindra pluſtoſt que la Muſe divine
Qui du docte Saluſte animoit la poitrine,
Ait noyé dans Lethé ce precieux ſubject,
Le plus digne ornement de ſon riche project;
Puiſqu'il voulut de Dieu rechanter les merveilles;
Car celle cy s'enrolle au front des nompareilles.
Vray eſt qu'il a mieux fait que Gamon ny Linthault;
Qui d'un diſcours ſi brave & d'un ſtille ſi haut,
L'un comme un Apollon Philoſophe & Poete;
L'autre enfant d'Eſculape eſtant ſon interprete;
Ont penſé garentir leur renom du treſpas.
Enſeignant au public ce qu'ils n'entendoient pas.
Ie n'en veux pour témoin que leur vulgal Mercure
Dont ils cuidoient par art corriger la Nature;
Secret ou l'un & l'autre erre tout eſgaré,
Tuiſque Nature a fait le noſtre apreparé.

Ils ont beau sublimer & luy donner pour ame
L'esprit du vitriol, puis en faire amalgame
Avec l'or cimenté; Ce progrez ne vaut rien.
Il faut trouver conjoincts d'un naturel lien
Dans nostre vif argent le Soleil & la Lune.
Non argent vif commun, sol ny lune commune,
Mais ce couple jumeau que Iupin enflamé
Au ventre virginal de Latone a formé.
C'est nostre vif Solgil. C'est nostre Lune vifve;
Theriaque & venin du vif qui les avive.
De ces trois ainsi joints le vray Mercure est fait,
Qui par l'or & l'argent se fermente & parfait.
C'est nostre Lion verd, c'est nostre eau permanente:
Dont l'œuvre se compose, & dont elle s'augmente.
C'est le laict virginal; Le Mercure animé;
Nostre terre feuillée; & nostre sublimé.
Des couleurs d'Hiacinthe & de Narcis capable
Transmuant tout en soy, comme en tout transmuable.
Qui devient immortel quand la mort il reçoit:
Et meurtrit ses enfans alors qu'il les conçoit.
En premier lieu l'Artiste a besoin de cognoistre
Dequoy, & en quels lieux, les Metaux doivent naistre
Comment ils sont conceus, engendrez, achevez;
Mais non à mesme honneur par Nature esleuez.
Puis, s'il ne veut aveugle errer à l'avanture,
Qu'il sçache où il doit suivre ou quitter la Nature,
Qui a pour tout dessein (travaillant simplement)
Des deux principes joincts faire l'Or seulement.
Qu'il tienne ma parole à foy Euangelique,
De ne quitter jamais l'espece Metallique;
Et ne prendre pourtant les Metaux du commun.
Despouillez de leur vie, & sans esprit aucun:
Car, bien que mauvis Autheurs ordonnent de les prendre,
On ne doit si crud'ment leurs sentences entendre,
L'un possible en son dire est superstitieux;
Et l'autre en ses escripts est peut estre envieux.
Nature a composé de feu, d'air, d'eau, & terre,
Vn principe à cet Art qui est Pierre & non Pierre.
Pierre quant à l'aspect & à l'attouchement;
Mais quant au naturel Metal entierement.
Metal qui toutefois nul Metal ne ressemble;

Encore

Encore qu'en luy soient tous les Metaux ensemble,
Cette masse indigeste avec peu d'action
Est aisément conduitte à la perfection;
Car en ses Elemens rien ne manque ou n'excede,
Ains tout ce qu'il luy faut elle embrasse & possede.
Le feu qui tout consomme en son avidité,
Desnuant tous les corps de leur humidité,
Est le seul aliment dont elle est substantée;
Car plus elle y demeure & plus est augmentée
Son humeur radicale, arrivant à tel poinct
Que le Roy des Metaux ne s'y compare point.
Grand Loy, qui sans autre ayde a pris son origine
De cet Hermaphrodite, ou de cette Androgine,
De ce Cahos Phisic en qui vivent cachez
Sept esprits mineraux, par Art sont arrachez
Leurs quatre geniteurs, en la double semence
Dont l'Embrion Chimic doit tirer sa naissance.
Les deux sont au Mercure; & les deux autres sont
Au soulphre: & tous ensemble en mourant se parfont
Mercure est le mary, & Venus est la femme.
L'Art en a fait deux corps, mais ces corps n'ont qu'une ame.
L'un & l'autre patit, puis agit à son tour,
Sous les effects divers d'un mutuel amour:
Amour qui les rassemble, & des deux morts fait naistre
Un tiers tout dissemblable à ceux dont il prend l'estre.
Voilà cet un mystique, & cette trinité,
Qui comprend tout mystere en sa triple unité.
Deesse engendre-amours, germeuse Citherée,
Qui par les regions de la voulte ethorée
Fais ta ronde eternelle en ton char radieux,
Montant de sphere en sphere au dernier des sept Cieux;
Puis devallant soigneuse, à nos vœux opportune,
Du Cercle de Saturne au cercle de la Lune,
Ta vertu genitrice espands egallement
Dans les reins amoureux de chacun element.
Comme au grand univers ta feconde influence
Par l'esprit general à tout donne naissance,
Tu produis les effects de maints actes divers
Par l'esprit mineral au Chimique univers:
C'est pourquoy de ton nom nostre terre on appelle,
Car nostre Hermaphrodit est conceu & naj d'elle:

Apres

Apres qu'estant recuitte au bouillon de son eau,
De sa tombe funeste elle a fait son berceau.
Gentille Salviacis, que tu vis glorieuse
D'embrasser le subiect de ta flame amoureuse;
Baignant un corps si noble & des membres si beaux.
Dans le flot cristallin de tes larmeuses eaux!
Heureux adolescent, ton heureuse infortune
Te rend en t'offençant cette gloire commune;
Soit que ton double sexe à ces flots s'vnissant
Tu sois fait pour produire agent ou patissant!
Mais qui est le docteur tant subtil & tant sage
Qui prouvast par exemple, ou monstrast par usage,
Qu'on puisse unir deux corps, de centres si divers
Que l'vn aspire au Ciel, l'autre aspire aux enfers,
Qu'en muant leur Nature; & changeant leur substances
Chose tres-difficille à l'humaine ignorance;
Mais possible, & requise à la perfection
Que produit en cet Art cette conversion:
Ioignant l'esprit agille au corps lourd & stupide,
Le chaut vif au froid morne; & le secq à l'humide;
Pour faire un composé, auquel soient limitez
Les discordants effects des contrequalitez.
L'air est de tous les corps le soustien & la vie.
Il substante le feu; comme l'eau vivifie
Le grand corps de la terre, & l'eau reçoit de l'air
Cet esprit animant; qu'elle laisse exaller
Aux rais de la chaleur & celeste & centralle,
Pour renvoyer à l'air ce qui de l'air devalle.
Ainsi par le secours d'un prest continuel
Chacun des elements se rend perpetuel.
En estre, en actions, en vertus, en puissance;
Donnant ce qu'il reçoit, riche en son indigence.
Autrement ce bel ordre à neant passeroit;
Et par tout la Nature inutile seroit.
Mais cette sage mere a par sa providence
Obstacle ce desastre; ayant fait l'ordonnance
Que circulairement (par eux mesme excitez)
En se communiquant leurs propres qualitez,
Par leur muation proprement circulaire.
Les transmuations en tout se pourroient faire,
Ainsi la terre prette au feu sa siccité;

Le feu, ſon chaut à l'air; L'air ſon humidité,
A l'eau, qui va prestant ſa froideur à la terre;
Et tous vivent en paix en ſe faiſant la guerre.
Voil a comme ces corps miraculeuſement
Se changeant changent tout, & vont tout réformant.
Docte Libavius, j'admire ta conſtance
Aprouver & reduire en Art cette ſcience:
Mais en tous tes eſcrits je n'ay oncque apperceu
Que ce divin ſecret tu ayes jamais ſceu.
Toutefois je t'honore ainſi qu'un autre Alcide,
Chaſſe mal de ton ſiecle, & vaillant monſtricide.
Croi tu que tous les vieux qui ce but ont atteint
Sceuſſent rien des labeurs que tu nous as depeints?
Ce ſont inventions modernes & frivolles,
Contraire aux lecons de leurs vrayes Eſcolles.
Pardonne je te prie à la naifveté
Dont uſe ma franchiſe & ma ſincerité:
Ie te cedde en doctrine & en grave eloquence;
Mais non en la ſecrette & vraye intelligence
De ce rare miſtere, où la grace d'enhaut
Sans qui l'eſtude humaine & l'addreſſe ne vaut
M'a conduict par miracle, alors que mon courage
Par tant d'erreurs vaincu renoncoit à l'ouvrage.
Ceux à qui ce grand Dieu extreſme en charité
Pour leur perſeverance & leur fidelité
A cette ſapience à la fin departie,
Veulent que ſon myſtere abonde en ſympathie
Avec le plus ſecret des myſteres divins.
Qu'elle ait fait aux premiers prevoir comme devins.
Le ravage inhumain de l'univerſelle onde;
Et le feu general conſommateur du monde:
Puis ait ravy leur ſens en la felicité
De l'eſpoir non trompeur d'une immortalité:
Lors que des bienheureux les glorieuſes ames
Prendront leurs corps purgez par le Ciment des flames.
Et moy ſuivant leur trace y recognoiſſez
Les effects à venir par les effects paſſez.
Car ſi l'eau du deluge a poſſedé la terre
Cent cinquante ſix jours, autant en noſtre verre
Apparoiſt un deluge, & ne ſe void rien qu'eau.
Et Noé hors de l'Arche envoya le Corbeau

Qui

Qui s'arresta gourmand, à la charongne morte;
La noirceur qu'aux deux corps la pourriture apporte
Comme un Corbeau les ronge & les quitte à regret
Si la blanche Colombe annonca le secret
De la future paix par la branche d'olive:
La verdeur qui se montre au vaisseau claire & vive
Lors que nostre soleil a beu l'humidité.
Vient prononcer l'arrest de la tranquillité.
Comme en l'Arche sacrée estoient masle & femelle;
En nostre arche luysante est la couple jumelle.
Comme l'eau vengeresse emporta les forfaits;
Nostre eau purge nos corps par la noirceur infects.
Or si l'un a esté l'autre se peut bien croire,
Puisque Dieu a voué l'un & l'autre à sa gloire:
Et que sans l'action de ce contraire effect
L'ouvrage projetté ne peut estre parfaict.
Escoute une maxime au commun non commune;
Qu'en la nuict du Soleil est le jour de la Lune;
Et la froideur solaire en la lunaire ardeur.
Lors que la Lune obscure en sa moitte froideur,
Recoit du clair Soleil la chaleur radieuse,
Le Soleil entre en elle & la rend lumineuse.
Eschauffant & seichant sa froide humidité.
Du Soleil au rebours la chaude siccité
S'alentit & s'humecte, & d'une obscure nuë
Offusqué fait eclypse à nostre humaine veue.
Puis si tost qu'au Soleil la Lune fait retour,
Le Soleil se ranime & ralume le jour;
Arrachant à sa sœur sa lumiere vollee.
Qui vefve de clairté vit sombre & desolée.
I'ay dit cent & cent fois, je le redis encor.
Que le Soleil Chimique est le vif & pur or.
Non pas cet or vulgaire assubli du martire
Des flames & des eaux qui bornent son empire.
Qui n'a rien de parfait pour autre que pour luy;
Et qui deviendroit pauvre enrichissant autruy.
Ains celuy que Saturne en sa sphere recelle;
Qui n'est connu d'aucun si Dieu ne luy revelle.
Verdoyant, Vegetable, Animé, animant;
Vif Soleil, qui paroist Lune premierement.
Et qui n'aura des vieux desnoüé les ambages

Ne connoistra non plus cette Lune des ſages.
Lune qu'un voille noir infecte & va tachant:
En ſon croiſſant premier à nos yeux la cachant:
Diane ouvre Phœbus, & Phœbus cloſt Diane;
Rendant l'eſprit opaque, & le corps diaphane.
Oſte donc du Soleil l'ombreuſe obſcurité,
Puis par tout l'univers s'eſpandra ſa clairté:
Mais ſa vive ſpendeur ne ſera departie
Tout en un moment d'heure à la brune Cinthie.
La froide Thitonide au teint jaune vermeil
Annonçant aux mortels le retour du Soleil.
Leur aprent de ſa ſœur le coucher & l'abſence,
Qu'paroiſt touſiours moins plus ſon frere s'avance.
Laiſſons ces deux Iumeaux vuider leurs diferents.
Et vuidons d'autres points, combien qu'indiferens.
On dit que Ciel & terre en un ſe doivent rendre.
Di moy donc ſi le Ciel en terre doit deſcendre;
Ou ſi pluſtoſt au Ciel la terre doit monter?
Tout eſprit qui ſe laiſſe à la raiſon douter
Croit qu'il faut que le Ciel vers la terre deſcende.
Puis diſſoluë ſa maſſe & legere la rende.
Or l'on tient que la terre au Ciel va s'eſle vant
Lors qu'avec ſon eſprit qui la va diſſoluant
Elle demeure en luy vive & ſpirituelle.
Qu'une ſimilitude ingenieuſe & belle
Te peut faire comprendre avec eſtonnement.
Lors que le fils de Dieu quittant le firmament
Deſcendit en la Vierge, il y prit ſa naiſſance,
Ioignant noſtre nature à la divine eſſence.
Il fut vif entre nous pour de noſtre ſalut
Preſcrire charitable & la voye & le but.
Puis endurant pour nous une mort volontaire
Immortel il retourne au paternel repaire:
Hauſſant l'humanité de ſon corps precieux
Sur les cercles du monde; Où il vit glorieux
Au palais eternel de la Trinité ſaincte.
Ainſi lors que la Parque aura ma vie eſteincte
Mon ame s'eſlevant ſur l'aile de la foy,
(Par l'infiny merite & faveur de ſon Roy)
S'en ira dans le ciel d'où elle eſt deſcenduë,
Ayant la freſle eſcorce à la terre rendue

A laquelle purgee, au jour du jugement
Elle se viendra joindre inseparablement;
Pour remonter ensemble à la vie eternelle.
Mais d'un doute nouveau la question nouvelle
Autrefois me fut faite, assavoir si l'esprit
(Qui de l'ame & du corps tous les secrets comprit)
Monte au Ciel avec l'ame, ou reste au corps en terre;
Pour aller au triomphe ou mourir en la guerre?
Ie maintins que l'esprit les assemble icy bas;
Et pendant cette vie est tiers en leurs combats:
Mais la noirceur muee en blancheur pure & monde
Il y aura sur terre un plus excellent monde,
Duquel l'esprit tiendra justement le milieu,
Le corps tiendra le fonds, & l'ame ira vers Dieu.
Quel, qu'un dit que la terre est le vray Ciel de l'ame:
L'ame celuy du corps: & que l'esprit qu'on blasme
D'avoir fait souiller l'ame en la solution,
Participe aux tourments de sa punition.
Dans les tristes cahots de l'ombreux purgatoire,
Ou la flame blanchit l'ame de crimes noire:
Puis, que l'ame purgee au Ciel se resoüit,
Et qu'avec ses pechez l'esprit s'esvanoüit.
Car s'il faisoit tousiours avec eux residence
Ils n'auroient jamais paix ny constante alliance.
Ce fol disoit à l'ame, en son courroux pervers,
Ie t'iray conduisant par l'horreur des enfers
A la mort eternelle, aux maisons tenebreuses
Ou Pluton va logeant ses Idolles ombreuses.
L'ame tirant à peine un sanglot du profond,
A voix entrecouppee en pleurant luy respond:
Las pourquoy, cher esprit, m'as tu donc arrachee
De l'agreable sein ou j'estois attachee?
Ie te croyois à moy joinct d'un nœud Gordien:
Que me donnant à toy tu devois estre mien:
Et ta bouche aujourd'huy le contraire m'annonce.
Mais je pardonne aux maux que ton ire prononce,
Comme dits de la langue, & du cœur non dittez.
Et veux tout au contraire (égalle aux deitez)
Avec moy te conduire à la gloire eternelle,
Honorant nostre corps d'une essence plus belle.
Qu'on ne m'accuse point d'avoir escrit cecy

Pour

Pour rendre le secret de cet Art obscurcy:
De corps, d'ame, & d'esprit, la pierre se compose;
Et ces trois s'embrassant sont une seule chose;
Comme ces trois font l'homme unissant leurs accords.
La matiere imparfaicte est prise pour le corps;
Le ferment en est l'ame; & l'eau qui les assemble
Est l'esprit, enchaisnant l'ame & le corps ensemble.
Le corps lourd & stupide est de soy vil & mort.
L'ame le ressuscite, & le rend vif & fort.
Et l'esprit qui le purge à la fin le fait digne
Du manteau reluisant, de la blancheur insigne.
Le corps, l'ame, & l'esprit qui en nombre sont trois;
En leur genre commun ne sont qu'un toutesfois.
Car Sol, Lune & Mercure, en leur substance entiere,
Sont differents de forme & non pas de matiere.
Combien de hauts secrets de sophismes couverts
Moisissent incognus dans les antiques vers?
Le combat de Thesee & du fier Minautaure,
La riche cuisse d'or du divin Pitagore.
L'incroyable façon de se regenerer
Trois fois en trois cens ans, se faisant digerer
Dans un bain d'eau bouillante, & d'estrange maniere
Pour cent ans se remettre en sa forme premiere;
Sont autant de tesmoins des plus qu'humains effects
Qui par cet art sublime ont jadis esté faits.
Ce courageux Thesee est le vray philosophe;
Qui joignant de son œuvre & l'une & l'autre estoffe,
Combat dans les destours de son triple vaisseau
L'inaccessible orgueil du monstre Mytaureau:
Puis vainqueur triomphant pour couronne de gloire
Fait la fille d'un Roy le prix de sa victoire.
Ce Roy, c'est le Soleil des astres soufterrains,
Qui n'engendre que Roys & Princes souverains:
Et sa fille est la pierre en rougeur esclattante,
Qui paye ses travaux, ses frais, & son attente.
Si son bel œil daignoit un jour luire à mes yeux,
I'irois, nouveau Thesee, au ciel des demydieux.
Car c'est l'estoille heureuse au lustre de laquelle
Du perleux Orient comme Aurore nouvelle
Vint la Royne de l'Austre, oüir, entendre & voir.
Du grand Roy Salomon la sagesse & l'avoir.

Comme

Comme en un ſeur azille en ſes mains ſe retire
La puiſſance, l'honneur, la vertu, & l'Empire.
Le Royal diadeſme ornement ſpecieux
De ſon auguſte front, ſont les feux radieux
De ſept Aſtres brillans qui le monde illuminent,
Devant ſa Majeſté les plus grands Rois s'inclinent.
Et comme eſpouſe ornee allant vers ſon eſpoux
Aux veſtemens pompeux ſ'ottant ſur ſes genoux,
On liſt en lettres d'or Grecques & Arabicques,
Ie ſuis l'unique fille aux Prophetes antiques.
L'ignorance a fait dire à maint celebre auteur
Que le vieil Pithagore eſtoit un enchanteur
Qui montroit en cachette une cuiſſe d'or nuë.
Mais cette cuiſſe eſtoit la richeſſe incognuë
Que par ce haut miracle il alloit poſſedant,
Et du ſeau du ſilence eſtroit tement gardant.
La chaudiere où ſa chair fut trois fois conſommee,
C'eſt la cuve ſecrette en ſa chambre enfermée.
Ou dans un bain de fleurs confittes par le Vin
Il prenoit (quelques jours) de ce ſoulphre divin
Qu'au decrepit Aeſon l'amoureuſe Medee
Donna, pour deſpoüiller ſa vieilleſſe ridee.
On employe maint texte à maint grave ſubjeſt,
Dont l'auteur n'eut jamais que cet Art pour objeſt.
Les labeurs d'Hercules qu'on tient pour vaines fables,
Sont de cet Art ſecret figures veritables.
Gerion aux trois corps redoutable & puiſſant;
Eſt le triple argent vif Sol & Lune embraſſant.
Le geant terrené, l'inexpugnable Anthee,
Dont la force n'eſtoit par aucun ſupplantee
Tant qu'il touchoit ſa mere, eſt l'eſprit, vif & chaut
De noſtre or, que noſtre eau attire & leve en haut.
L'hydre touſiours naiſſante à ſept teſtes horribles;
Eſt l'eau mere de l'or & de tous corps fuſibles:
Eau qui ne moüille point, & n'eſteint point le feu:
Serpent que le Soleil doit tuer peu à peu.
Des Centaures legers l'eſpece monſtrueuſe;
C'eſt des deux ſpermes joints la matiere hideuſe.
Le traiſtre Diomede & ſes cruels chevaux;
C'eſt l'Artiſte logeant ce cabos des Metaux
Dans la chambre ſecrette ou ſon eau le devore,

Le bouclier d'Hippolite, eſt l'Iris qui decore
Cette eau de cent couleurs. Le fumier meurtriſſeur
De l'eſtable d'Augee, eſt l'infecte noirceur
Qui couvre les corps morts apres leur pourriture.
Les Oyſeaux ſtinphalins raviſſans la paſture
Du deſaſtré Phinee, & l'allant infectant,
Sont les fortes vapeurs qui des corps vont ſortant.
Du ſangliere eſcumant la pourſuitte & la priſe;
C'eſt lors que la matiere entre à la couleur griſe;
Et quittant pour blanchir ſon ordre obſcurité
Donne un ſigne à l'ouvrier de ſa felicité.
La peau du grand Lyon que ce demidieu porte;
C'eſt la rouſſe couleur qui la blancheur emporte.
Le Taureau qu'il dompta le corps qu'on va fixant.
Le cerf aux cornes d'or, le corps fix jaunissant.
Cerbere aux trois goſiers, l'enfant nay, qui demande
Qu'on l'aille allimentant de nouvelle viande.
Voila comment les vieux cet œuvre alloient cachant
A l'avare, à l'ignare, au fol, & au meſchant.
Mais quelle Thiſiphon de ſes rouges tenailles,
Extreſme en cruautez, bourelle les entrailles
Des haineux de cet Art, d'ignorance aveuglez;
Qui troublez des vapeurs de leurs ſens deſreiglez,
Nous propoſent pour loix leurs diſcours chimeriques
Veulant qu'on les prefere aux plus belles reliques
Dont l'Egypte & la Grece en leur proſperité
Douerent les autels de leur poſterité.
Hair ce qu'on n'a pas, blaſmer ce qu'on ignore;
C'eſt un mal qui demande un quintal d'Helebore.
De ton troſne pourtant tu ne ſois debouté
Bel Art, puiſqu'il n'eſt rien dont quelqu'un n'ayt douté.
Les myſteres divins ſouvent en controverſe
Ne permettent pourtant que l'Egliſe on renverſe.
Iupiter ne ſceut onc les mortels contenter;
Ce qui fait pleurer l'un induit l'autre à chanter.
Des flames du Montgibel la ſoulfreuſe inſolence
Tant de langues de feu à plis Ondeux n'eſlance,
Que la traiſtreſſe envie aux funeſtes regards
Deſcoche par cent yeux de Baſiliques dards.
Au blanc de ton honneur (grand Royne des merveilles)
Et tous, ſans te bleſſer paſſent dans tes oreilles.

Que

Que ce monſtre deſchire un ſoufleur enfumé,
Qui d'eau forte, de ſoulphre, & d'orpin parfumé
Reſſemble au ſorgeron qu'une flame vert-bleuë
Rend ſous la nuict ombreuſe un fantoſme à la veuë,
Cela n'eſt qu'à ta gloire, & luy vais pardonnant.
Mais un fils legitime à qui tu vas donnant
Le fillet d'Ariadne en ce confus Dedalle,
Doit eſtre exempt du fil de ſa langue infernalle.
Et faut qu'un vray Theſee, ou Perſee irrité,
Extermine ce Monſtre enflé d'iniquité.
Viendra tu point du Ciel belle ame Aurelienne,
Geler de ces Corbeaux la voix magicienne;
Et deffendre l'honneur de ton Pontife aymé,
Qu'ils ont pour t'offencer meſchamment diffamé.
De tes beaux vers dorez à l'egal doux & graves,
Burins par qui ta gloire au front des ans tu graves,
L'eſtoffe precieuſe & l'œuvre plus exquis
N'ont ſinon des Lauriers pour ton loyer requis.
Leur torrent plus fecond que le riche Paſtolle
Roulloit trop d'or caché dans ſon areine molle
Pour une ſeule bource, où la bource euſt eſté
Comme eſtoit le treſor grande en infinité.
Rongnez Muſes rongnez l'ongle & le bec qui pince
Voſtre opulent Poëte & ſon illuſtre Prince.
Empruntez de Pallas l'effroyable bouclier,
D'où l'horrible Gorgonne eſlancant maint eſclair
De ſes gros yeux fataux empierre l'ignorance,
Qui d'un dart eſpointé combat cette ſcience.
Et conſeillez à ceux qui blaſment tels ſecrets.
D'eſtre un peu plus ſcavants, ou beaucoup plus diſcrets.

FIN.

STAN-

STANCES.

AV gracieux reſveil de la vermeille aurore
Son œil chaſſe l'obſcur du vuide aërien;
Illuſtrant le contour du globe terrien
Par ſon eſclair brillant qui le Ciel recolore.
Ainſi, quand la ſpendeur d'un haut ſçavoir decore
Quelque eſprit eſpuré du brouillas ancien
De vulgaire doctrine, il void tout, & n'eſt rien
Pour ſecret qu'il puiſſe eſtre au monde, qu'il ignore.
D'impoſture & d'erreur la grand tourbe le fuit;
(Ainſi que le Hiboux fuit le Soleil qui luict)
Ne pouvant ſupporter l'eſclat de ſa ſcience.
Il marche en ſa main dextre ayant longueur de jours;
Richeſſes & honneurs en la gauche; & touſiours
Suit pour phare & pour nord l'aſtre de ſapience.
Muſes, chaſſez bien loing de voſtre ſanctuaire
Tous excommuniez & maudits impoſteurs;
Qui prophanant cet Art, ſacrileges menteurs,
Font de ſon nom ſacré une fable au vulgaire.
Que ces eſprits ſillez d'une erreur populaire;
Et ces Aſnes chargez de livres & d'autheurs
Qui par opinion meſpriſent nos Docteurs,
N'approchent point auſſi voſtre autel ſalutaire.
Que de ſa main ſordide un avaricieux.
Que de ſon ongle impie un vain ambitieux;
N'attentent de cueillir nos precieuſes roſes:

Mais

Mais que l'humble & le ſage entrent en ce ſainct lieu,
Car pour eux ſeulement ſont reſervez de Dieu,
Et les fleurs, & les fruits, de nos metamorphoſes.
De ces preux champions pour le prix contendans,
Qui dans le champ d'Hermes fot voller la pouſſiere;
Vn à peine entre mille a cognu la matiere;
Dont ſe fait la couronne où ils ſont pretendans.
Les uns, plus qu'il ne faut, ſubtils & tranſcendans,
Loin du trac de Nature, eſſayant leur carriere,
Abandonnent le cours de cette grand guerriere;
Et frayent des ſentiers aux ſiens tous diſcordans.
Tels eſprits facinez quittent leur bonne mere;
Et vollent vagabons apres mainte chimere,
Qui les paiſſant d'erreurs les porte au deſeſpoir.
Chacun à ſon object; Chacun à ſa practique;
Et n'y a qu'un ſubject; & qu'une voye unique:
Qu'on ne peut ſans Nature obtenir ny ſçavoir.
Mille & mille avant moy, comme moy curieux,
Ont conſommé leur aage, & leur biẽ, & leur peine,
A chercher incertains, une choſe certaine,
Et à qui la cognoiſt touſiours preſente aux yeux.
Mais mille & mille auſſi (plus favoris des Cieux)
Avant moy comme moy ont cognu la fontaine
Qui ſur un ſablon d'or ſon eau vive pourmene;
Eau d'immortalité dont s'abreuvent les Dieux.
Les uns comme aveuglez erroient à l'advanture,
Les autres mieux appris, diſciples de Nature,
Au Ciel de ſes ſecrets addreſſerent leurs pas.
Ceux-là firent naufrage & des biens & de vie:
Ceuxcy guidez au port, francs de crainte & d'envie,
Vinquirent toute angoiſſe, & preſque le treſpas.

LES

LES VISIONS HERMETIQUES.

Bien que noſtre Art conſiſte en une ſeule choſe,
Et que d'un vil habit noſtre Roy ſoit caché:
Voyez comme il ſe change & ſe metamorphoſe,
Avant que du ſepulchre il puiſſe eſtre arraché.

Ie vey par un fort aigle un vieillard venerable
Au ſein d'un gros nuage enlever juſqu'aux Cieux.
Puis tournant dans un globe en façon effroiable,
Devenir eau tres claire, & ſel tres precieux.

Ie vey dans noſtre mer deux poiſſons admirables,
Qui ſans chair & ſans os cuiſoient en leur propre eau.
Et de leur ſuc enfloient les Ondes delectables
Qui leur donnerent l'eſtre, & qui ſont leur tombeau.

Ie vey dans un bourbier une There ſauvage,
Plus vile qu'un ſanglier en la fange dormant;
Qui changeant peu à peu de poil & de corſage,
S'alloit en biche blanche à la fin transformant.

Ie vey dans le profond de noſtre foreſt noire,
Auprés d'une Vnicorne un cerf audacieux;
Suivis de cent Veneurs, dont un ſeul plein de gloire
Feit de leur chair doree un mets delicieux.

Dans un vallon ombreux de cette foreſt meſme
Ie vey deux fiers Lions l'un ſur l'autre acharnez,
Qui pris par ce Veneur avec travail extreſme,
Furent ſous un joug meſme en triomphe amenez.

Ie veys un chien ſuperbe, & un loup plein de rage.
Se colleter l'un l'autre; & s'eſt anglant tous deux,
Convertir en venin leur ſang & leur carnage:
Puis ce venin reſoudre en baulme precieux.

Ie vey deſſous un autre un grand dragon horrible,
Vomiſſant ſon venin aux rayons du Soleil.
A tout autre animal redoutable & nuiſible,
Car il n'eſt Baſilic en cruauté pareil.

Ie le veys toſt apres ſurpris dans le cordage
Du Veneur cauteleux, qu'ire qu'enrage
Il devoroit ſa queue; & par ſon propre oultrage
En fine Theriaque eſtre ſon ſang changé.

Dans la meſme foreſt ma veue fut conduitte
Sur un nid, où giſoient les deux oyſeaux d'Hermes,
L'un taſchoit à voller, l'autre empeſchoit ſa fuitte;
Ainſi l'un retient l'autre, & n'en partent jamais.

Au deſſus de ce nid je vey ſur une branche
Deux oyſeaux ſe piller & ſe donner la mort.
L'un de couleur de ſang, l'autre de couleur blanche;
Et tous deux en mourant prendre un plus heureux ſort.

Ie les vey tranſmuer en blanches colombelles,
Puis en un ſeul phœnix toutes deux ſe changer.
Qui ſemblable au Soleil, ſur ſes brillantes alles
Affranchy de la Parque au Ciel s'alla ranger.

Ie veys un fier Monarque en ſa royalle pompe,
Sortant de ces foreſts dont il ſe diſoit Roy;
Aux quatre parts du monde au haut ſon d'une trompe
Appeller ſes vaſſaulx pour recevoir ſa loy.

Sur ſon chef éclattoit une triple couronne,
Un maint large eſcarboucle alloit eſtincelant.
Et flamboit en ſa dextre un beau ſceptre, ou rayonne
Avec l'or precieux un eſmail excellent.

D'un pourpre cirien orné de broderie,
Sa robbe Imperialle à plis larges & longs
Par deſſus un harnois riche d'orfaurerie
Luy pendoit de l'eſpaule au deſſous des talons.

Pom-

Pompeux de Majesté, d'un front severe & grave
Il dist à mille Rois à ses pieds prosternez,
Le plus puissant de vous n'est ore qu'un esclave;
Car tous pour mon trophee estes predestinez.

Sur tous mes ennemis j'ay gaigné la victoire;
Et bravé la mort mesme en rompant mon tombeau,
Ie suis incomparable en puissance & en gloire;
Plus riche que Plutus, & plus qu'Apollon beau.

I'esleve le plus pauvre en dignité Royale,
Ie donne aux imparfaits toute perfection,
Et ceux que je parfais à moy-mesme s'esgalle,
Leur donnant les effects de la mesme action.

I'assouvis de tresors les ames plus avares;
Ie comble de santé les corps plus abatus;
I'exalte le cristal sur les gemmes plus rares:
Vniverselen force, & unique en vertus.

Qui ne me tiendroit pour fable un progrez si estrange?
Veu qu'une chose vile, à chacun en mespris;
Sans travail, sans despens de soy mesme se change
En un triple tresor sans pareil & sans prix.

Ie suis donc le Phœnix qui renaist de sa cendre:
Le grain qui pour produire en la terre pourrit:
Ie suis ce Pellican: Et cette Salemandre,
Qui au feu prend naissance & du feu se nourrit.

Ie suis tant que la terre en ses flancs me recelle,
En trinité unique, ou trine en unité.
Et viendrois de moy-mesme en grande authorité,
Si l'avare envieux ne me separoit d'elle.

Tout le monde à vil prix m'achette & me possede:
Mais c'est apres ma mort & quand seulet je suis,
Qui doncque me prend vif, & sçait ce que je puis,
Peut dire qu'aux tresors des esleuz il succede.

VOEU
A LA FORTUNE.

O Princesse d'Antie, invincible Fortune;
Oppo tune à quelqu'heure, à quelqu'autre importune,
Deesse incomparable, exigeant des mortels
Les ames pour victime, & les cœurs pour autels.
Sur les plus grands Palais tu fais naistre des herbes:
Changeant aux tristes pleurs les triomphes superbes.
Le Monarque te sust: l'Empereur & le Roy
Courbent leurs chefs vainqueurs sous le joug de ta loy.
Ceux que Mars & Bellonne animent à la guerre:
Ceux que Ceres destine au labeur de la terre:
Ceux que le Dieu du gain, à la mercy des eaux
En sepulture vifs dans leurs fresles vaisseaux:
Le Dace belliqueux : le Gelon plus farouche
Que l'Ource avotre aux bords où le Soleil se couche
Les Libiens recuits: les Scithes passagers:
Les Parthes cauteleux : & les Gettes legers:
Redoutent le revers de ta dextre puissante;
Et le tour incertain de ta Roue inconstante.
La force aux poincts d'acier accompagne tes pas;
Qui fait voir le pouvoir que tu as icy bas,
Au globe qu'elle porte en signe de conquesle;
Où est peinte l'horreur d'une obscure tempeste:
D'airain est sa Cuirace ; & son Casque profond;
Dont la pointe devalle au milieu de son front.
De grands clous acerez, & de forts gonds de cuivre,
Sa main gauche est garnie: & fiere se fait suivre
Par Saturne enchaisné qui porte suspendu
Vn pot d'Argille cuitte emply de plomb fondu.
La foy marche à ton flanc d'un voile blanc couverte
L'esperance te suit sous une robbe verte;

Les

Les yeux doux & riants le visage tout feint,
Le chef couvert de fleurs; & l'entour du col ceint
Des carcans precieux, la bouche & les mains pleines
De propos abuseurs, & de promesses vaines.
Ces trois te font escorte; & d'elles sont cheris
Autant peuples que Rois, s'ils sont tes favoris.
Mais si le plus illustre est atteint de ton ire,
Cette troupe les quitte, & quant & soy retire
Les subjects peu loyaux, & les amis bornez,
Qui n'ayment que l'honneur dont les grands sont ornez.
Recoy mes humbles vœux, ô puissante deesse,
Si que ta faveur chere au besoin ne me laisse.
Ie n'aspire insolent aux pompeuses grandeurs
Ny au gouvernement de Rois ou d'Empereurs.
Mes desirs n'ont object que la plume & le livre,
Pour les labeurs d'Hercule, & de la soin poursuivre.
Ton œil soit mon sainct Herme, & mon phare, & mon nord.
Et pour guider ma barque au salutaire port,
Fay qu'au milieu des flots, pour remarque asseuree,
Quelque jeune Triton sur sa teste azuree
Eslevant hors de l'onde un gazon verdissant,
Tesmoigne que les Dieux vont mon cours benissant:
Comme de leur faveur & de ton secours digne.
Lors pour juste guerdon de ce bien fait insigne
Ie dresseray ta roue; & le globe roullant
Que tes pieds immortels pour baze vont foullant.

FIN.

COSMOPOLITE

OU

NOUVELLE LUMIERE DE LA PHISIQUE NATURELLE.

Traittant de la conſtitution generale des Elements ſimples & des compoſez.

Traduit nouvellement de Latin en François, par le Sieur DE BOSNAY.

A LA HAYE,

De l'Imprimerie de THEODORE MAIRE.

M. DC. XXXIX.

A

MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

DE PUISIEUX,

Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat & Privé, & Secretaire de ses Commandemens.

MONSEIGNEUR,

On lit d'Aristippus, que quelque couleur qu'il print en ses vestemens, que quelque sorte d'habits qu'il portast, que-ny qu'il dist, que-ny qu'il fist, c'estoit avec une extreme bien-seance, ne pouvant offenser ny en ses gestes, ny en ses paroles, voires mesmes les plus severes & critiques. Aussi respondit il fort à propos, lors qu'on luy dit que Diogenes luy reprochoit que s'il

se vouloit contenter de vivre de pain, d'eau, & de quelques herbes, il n'auroit que faire de mandier la faveur des Roys, ne bastir sa fortune en l'esclavage de sa liberté.

——Si sciret inquit regibus uti
Non pranderet olus.

Parlant & se mocquant de Diogenes. Car à la verité qui sçait user des choses en leur biais, & en leur vray sens, il ne peut ny offenser ny estre offensé de personne. Ce discours me servira Monseigneur, comme d'excuse, pour addoucir ce qu'il y auroit de temerité en moy, vous addressant ces Traictez de la Philosophie Chimique, comme abhorrans de la profession à laquelle il a pleu à Dieu vous appeller, car une Ame bien née, une Ame haute, une Ame relevée, prend toutes choses ainsi qu'il faut, ne se deprime, ne s'esleve, & ne s'esbranle de rien, demeurant tousiours ferme & stable sur la solidité de son cube, vray hieroglyphique de la vertu. D'ailleurs, ceste partie de la science naturelle, bien qu'elle soit vilipendée, & mesprisée par les ignorans, & honnie, & descriée par les mesdisances & fausfetez des Pseudophilosophes charlatans, affronteurs & trompeurs, elle a

neantmoins en soy, en son interieur, en sa verité, c'est à dire en son vray biais, je ne sçay quoy de haut, je ne sçay quoy de sublime, je ne sçay quoy de celeste, digne d'estre sçeu, digne d'estre admiré par ces belles ames, par ces rares esprits que Dieu faict naistre parmy nous comme grands luminaires, pour esclairer nos obscuritez, & ausquels tout est bien seant quelque couleur, & quelque habit qu'ils portent, ne pouvant offenser personne, ny estre offensez de quelque chose que ce soit.

Ie prens donc la hardiesse, MOnseigneur, avec ceste precaution de faire voir au public ceste version en langage vulgaire, & pour la seconde edition, sous la faveur & protection de vostre nom, non que je croye que vous ayez jamais appliqué vostre esprit, ou occupé vostre main à la recherche, & practique de ceste plus que douteuse science (& qui croiroit aussi que vos plus graves, & serieuses occupations, vous en donnassent le loisir) mais pource que j'ay estimé, nec vana fides, que vostre rare esprit, que vostre haut jugement, pourroit plus equitablement juger du fonds de ceste doctrine, & plus facilement digerer les aigreurs & amertumes qui se lisent en ses auteurs,

& finalement prendre le tout ſelon ſon vray biais, & ſon vray ſens. Quoy que ce ſoit, vous prendrez s'il vous plaiſt en bonne part ma bonne volonté, ne la meſurant pas ſelon la vilité ou baſſeſſe du ſubject, mais ſelon la candeur & ſincerité de mon affection, pour demeurer à jamais,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſerviteur,

DE BOSNAY.

PREFACE.

Aux vrays, & naïfs Inquiſiteurs de l'Art Chimique, & enfans legitimes d'Hermes.

CONſiderant en moy-meſme (Lecteurs benevoles) combien de livres faux, combien de fauſſes receptes fabriquées & compoſées par les impoſteurs de ce temps, tombent entre les mains & viennent à la cognoiſſance des indagateurs & curieux des choſes naturelles & occultes, par leſquels faux livres pluſieurs par le paſſé ont eſté trompez, & le ſont encores pour le jourd'huy ceux qui vivent. J'ay eſtimé que je ne pouvois rien faire de plus utile & profitable aux vrays fils & heritiers de la ſcience que de leur communiquer le Talent qu'il a pleu à ce grand Dieu pere des lumieres me donner à fiance, & comme en depoſt, à fin que nos nepveux croyent, & cognoiſſent quelque jour, que ceſte benediction ſinguliere de la ſcience Philoſophique a eſté octroyée à quelques ſignalez

lez perſonnages non ſeulement és ſiecles paſſez, ains encores pendant nos jours. Je n'ay point eſté d'advis, pour certaines cauſes de publier mon nom, deſquelles la principale eſt, que en cecy je ne recherche point d'eſtre loué & eſtimé, ains ſeulement le profit & utilité des amateurs de la Philoſophie. Auſſi je laiſſe librement ceſte avidité de gloire à ceux qui ayment mieux ſembler eſtre gens de bien, que de l'eſtre tout à faict. Or ce que j'eſcris icy pour aſſertion & atteſtation de la verité indubitable de la Philoſophie, bien que ce ſoit en peu de paroles; le tout dis-je a eſté tiré de l'experience manuelle que j'en ay faicte, par la grace du Tres-haut, ce que je dis à fin que les curieux & affectionnez à ceſte loüable ſcience, ne delaiſſent jamais l'exercice, & practique de ſi belles choſes, & par meſme moyen je les puiſſe aſſeurer à l'encontre de ceſte miſerable troupe de Charlatans, trompeurs, & vendeurs de fumée, à qui rien n'eſt ſi doux que de tromper. Ce ne ſont point des ſonges comme parle le vulgaire ignorant, Ce ne ſont point de vains Commentaires de quelques eſprits oyſeux, comme les fols eſtiment, que ceſte ſcience. C'eſt la pure & meſme verité, laquelle comme amateur d'icelle, je n'ay peu ny deu celer ny cacher, & moins paſſer ſous ſilence, pour le ſupport, & confirmation de la ſcience

ce Chimique, tant deſcriée ſans l'avoir merité, bien que neantmoins la verité ne puiſſe ſortir en public qu'avec grande crainte en ce temps & regne malheureux, où le vice & la vertu marchent à l'eſgal, & où l'ingratitude, & l'infidelité rendent les hommes indignes de ce grand threſor. Il eſt bien vray que je pourrois mettre en jeu pluſieurs graves autheurs pour teſmoins de ſa certitude, ſelon le commun & unanime conſentement de toute la venerable antiquité, conſentement dis-je, univoque, bien que tiré de pluſieurs & diverſes nations: Mais ce qui eſt atteſté & confirmé par l'experience n'a beſoin d'autre preuve. Il n'y a pas long temps, & j'en parle comme ſçavant, que pluſieurs de grande & baſſe qualité, ont veu ceſte Diane toute nuë. Et combien qu'il ſe trouve certains hommes mal nez, qui par envie ou par malice, ou de crainte que leurs impoſtures ne ſoient deſcouvertes, crient inceſſamment, que par un certain artifice, qu'ils couvrent ſous une vaine oſtentation de paroles faſtueuſes & ampoullées, l'on peut tirer l'ame de l'or, qu'ils appellent teinture, & eſtre remiſe par projection ſur un autre corps, ce qui ne ſe faict, s'il ſe faict, qu'avec un grand derriment, & une grande perte de temps, de labeur, & d'argent. Il faut neantmoins que tous les fils d'Hermes ſçachent, & tiennent pour certain, que ceſte

ceſte telle quelle extraction d'ame qu'ils appellent ſoit de Sol, ſoit de Lune, par quelque voye ſophiſtique qu'elle ſe face, n'eſt autre choſe que vaine perſuaſion, ce que pluſieurs ne croyent pas, mais ils ſont contraints de le croire par l'experience ſeule & vraye maiſtraiſſe de la verité, & c'eſt à leur dommage. Au contraire, quiconque pourra ſans dol ny ſans fraude teindre reellement le moindre metal du monde, ſoit avec profit, ſoit ſans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demeurant & reſiſtant à toute ſorte d'examens: je peux hardiment aſſeurer que les portes de la Nature ſont ouvertes à celuy-là pour rechercher plus outre, & de plus hauts ſecrets, & meſmes les acquerir, avec la grace & benediction de Dieu. Or eſt-il que j'offre donc ces Traictez cy aux enfans de la ſcience, à fin que eſtudians, & mettans toute leur cogitation, & force d'eſprit, à la recherche des occultes operations de la Nature, ils puiſſent cognoiſtre au vray la verité des choſes, & la Nature meſme, enquoy ſeulement conſiſte toute la perfection de ce ſainct Art Philoſophique, pourveu qu'on chemine par le chemin Royal, c'eſt à dire par le chemin que la Nature nous monſtre en toutes ſes operations. Et c'eſt pourquoy j'admonneſte, & advertis icy le Lecteur benevole, qu'il ne juge point de mes eſcrits ſelon l'eſcorce & ſens exterieurs des paroles,

paroles, ains pluſtoſt par la force de la Nature, de peur qu'il ne deplore à la fin ſon bien, ſon temps, & ſon labeur, conſiderant que ceſte ſcience n'eſt point une ſcience de fols & d'ignorans, ains une ſcience des Sages, deſquels l'intention eſt toute autre que ne la peuvent comprendre, tous ces glorieux Traſons, tous ces doctes mocqueurs, tous ces hommes vicieux, & pervers, qui ne ce pouvans mettre en reputation par leurs propres vertus, tachent de le faire en calomniant les autres, ny tous ces vagabonds & ignorans ſouffleurs, qui ont ja preſque trompé tout le monde avec leurs blanchiſſemens & rubifications, non ſans tres-grande diffamation & ignominie de ceſte noble ſcience. Car c'eſt un don de Dieu, & eſt tres-certain qu'on n'y peut parvenir ſi ce n'eſt par la grace de Dieu, qui vienne à illuminer l'eſprit de celuy qu'il cognoiſt veritablement eſtre humble & patient, ou bien par la revelation & demonſtration d'un maiſtre fidele & expert, c'eſt pourquoy Dieu rejette touſjours à bon droit ceux qui ſont hors de ſa crainte. Au reſte, je prie inſtamment tous les fils de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'envie que j'ay de leur faire plaiſir, & lors qu'ils auront fait Manifeſte ce qui eſt Occulte, & qu'ils ſeront arrivez au port deſiré par la grace de Dieu, & par leur labeur conſtant, ils chaſſent de leur compagnie tous.

les

les indignes (ſelon l'exemple de tous les Philoſophes) c'eſt à dire, tous les meſchans, & ſe reſouvenans de leur prochain pauvre & incommodé, ſe reſſouvenans dis-je de leur prochain d'une reſſouvenance qui ſoit ſelon la crainte de Dieu, & ſans oſtentation, ils chantent loüanges eternelles, à Dieu trois fois tres-grand autheur de ce don ſpecial qu'il leur a revelé, uſant d'iceluy ſans abus, & cachant dans leur ſein ſans en faire ſemblant.

La ſimplicité eſt le vray ſeau de la verité.

TA-

TABLE

Ou Sommaire des Traictez de Cosmopolite, ou nouvelle lumiere Chimique.

I. *De la Nature, que c'eſt que la Nature, & quels doivent eſtre les ſcrutateurs d'icelle.*

II. *Quelle eſt l'operation de la Nature en ce que nous nous propoſons, & touchant le ſperme que nous cherchons.*

III. *De la vraye & premiere matiere des metaux.*

IV. *De la generation des metaux, & comme ſe faict dans les entrailles de la terre.*

V. *De la generation de toutes les eſpeces de pierres.*

VI. *De la ſeconde matiere, & comme les choſes ſe putrefient.*

VII. *De la vertu de la ſeconde matiere.*

VIII. *De l'Art, & en quelle façon la nature travaille ſur la ſemence.*

IX. *Du meſlange & commixtion des metaux, & en quelle maniere il faut tirer la ſemence metallique.*

X. *De la generation ſupernaturelle du fils du Soleil.*

XI. *De*

XI. *De la practique & confection de la pierre, & comment il faut faire la teinture ſelon l'Art.*

XII. *De la pierre & de ſa vertu.*

Epilogue, Sommaire, & Concluſion des douze Traictez cy deſſus.

Enigme Philoſophique du meſme Autheur.

Dialogue de Mercure, de l'Alchymiſte, & de Nature.

DE

DE LA NATURE EN GENERAL.

Que c'est que la Nature, & quels doivent estre les scrutateurs d'icelle.

TRAICTE' I.

PLusieurs hommes sages & tres-doctes ont par cy devant (voire mesmes selon le tesmoignage d'Hermes devant le deluge) escrit plusieurs preceptes touchant la confection de la pierre des Philosophes, & nous en ont laissé tant d'escrits, que si la Nature ne faisoit tous les jours devant nos yeux des effects admirables, & lesquels nous ne pouvons nier, je croy qu'il n'y auroit personne qui estimast qu'il y eust une Nature au monde, veu la multitude des inventions & des inventeurs qui sont en ce temps. Aussi nos predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & la possibilité ou puissance d'icelle. Et bien qu'ils ayent demeuré en ceste voye simple de Natu-

re,

re, ils ont neantmoins trouvé tant de choses, qu'à grand peine les pourrions-nous imaginer avec toutes nos subtilitez multitude d'inventions. Et ce qui est cause de cela, c'est que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effect pour y employer la pointe de nostre intellect, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, non qui nous soyent cogneues, mais qui ne se peuvent faire, ou difficilement se peuvent faire. C'est pourquoy il ne se faut esmerveiller s'il nous arrive d'excogiter plus facilement quelques certaines subtilitez, voire telles qu'à la verité les vrays Philosophes n'eussent peu presque imaginer que de parvenir au vray cours de la Nature & à leur intention. Mais quoy? telle est l'humeur naturelle des hommes de ce siecle, telle est leur inclination, de negliger ce qu'ils sçavent, & rechercher tousiours plus outre quelque chose de nouveau: que feront donc les entendements humain, ausquels la Nature est subjette? Comme pour exemple, vous verrez un artisan qui aura recherché la perfection de son art, il en cherchera un autre, ou bien passera plus outre, ou le laissera là du tout. Ainsi la genereuse Nature agit sans intermission, jusques à son Iliade, c'est à dire, jusques à son dernier terme, & puis cesse, Car des le commencement luy a esté concedé de s'ameliorer en son cours, & posseder en fin un repos solide & entier, auquel pour cest effect elle tend de tout son pouvoir, se resiouyssant de sa fin, comme les formis se resiouyssent de leur vieillesse, qui leur donne des ailes à la fin de leurs jours. De mesme façon nos esprits ont procedé si avant, principalement en l'art & practique Philosophique, que nous en sommes presque venus jusques à l'Iliade ou dernier but. Car les Philosophes de maintenant ont trouvé de telles subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouver de plus grandes, & different de l'art des anciens Philosophes, comme l'orlogerie est differente de la simple serrurerie. Car combien que le serrurier & l'orloger manient le fer tous deux, & qu'ils soient maistres en leur art, l'un neantmoins ignore l'artifice de l'autre. Si bien que je m'asseure que si Hermes, Geber, & Lulle, subtils & profonds Philosophes, estoient maintenant au monde, ils ne seroient estimez par ceux du jourd'huy que pour disci-

disciples, à grand peine pour Philosophes, tant est vaine nostre presomption. Aussi, sans doute, ces grands hommes là ignoroient tant d'inutiles distillations, usitées aujourd'huy, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines operations que nos modernes ont inventées, n'ayant pas bien recogneu la lecture des livres de ces bons & doctes personnages anciens. Ainsi ces modernes n'ont manque que d'une chose, c'est de sçavoir seulement ce que les Anciens ont sceu, qui est la teinture Physique. Et au contraire, extravagans qu'ils sont, en la cherchant ils rencontrent autre chose: mais n'estoit que tel est l'instinct naturel de l'homme, & que la nature n'usast en cecy de son droict, à grand' peine nous desvoyerions nous. Pour retourner doncques à nostre propos, j'ay promis en ce premier Traicté d'expliquer la Nature, à fin que nos vaines imaginations ne nous destournent de la vraye & simple voye. Ie dis donc que la Nature est une, vraye, simple, entiere en son estre, & laquelle Dieu a constituée devant tous les siecles, & luy a enclos un certain esprit universel. Il faut neantmoins noter que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe, car toute chose finit en ce enquoy elle a pris son estre & son commencement. I'ay dit qu'elle est unique, & par laquelle Dieu faict tout ce qu'il faict, non que je die qu'il ne peust rien faire sans elle (car c'est luy qui la faicte & il est Tout puissant) mais il luy a pleu ainsi: & il l'a fait. Toutes choses proviennent de ceste seule & unique Nature, & n'y a rien en toute la terre hors icelle Nature. Que si quelques fois nous voyons arriver des avortons, c'est la faute du lieu ou de l'artisan, & non pas de la Nature. Or ceste Nature est divisee en quatre principales regions ou lieux où elle faict tout ce qui se void, & tout ce qui est caché car sans doute toutes choses sont plustost à l'ombre & cachées, que veritablement elles apparoissent. Elle se change au masle & à la femelle, & est accompagnée au Mercure, pour ce qu'elle se joint à divers lieux, & selon les lieux de la terre bons ou mauvais, elle produit chaque chose, bien qu'à la verité il n'y ayt point de mauvais lieux en terre comme il nous semble. Il y a quatre qualitez elementées en toutes choses, lesquelles ne sont jamais d'accord, car l'une excede tousiours l'autre.

Notez

Notez donc que la Nature n'eſt point viſible, bien qu'elle agiſſe viſiblement, car ce n'eſt qu'un eſprit volatil, qui fait ſon office és corps, & a ſon ſiege & ſon lieu en la volonté divine. Et en ceſt endroit elle ne nous ſert d'autre choſe ſinon à fin que nous ſçachions cognoiſtre les lieux d'icelle, & principalement ceux qui luy ſont plus proches & plus convenables, & à fin que nous ſçachions conjoindre les choſes enſemble ſelon la Nature, de peur de conjoindre le bois à l'homme ou le beuf avec le metal, ains au contraire qu'un ſemblable agiſſe ſur ſon ſemblable, car alors la Nature ne faillira de faire ſon office. Or le lieu de la Nature n'eſt ailleurs qu'en la volonté de Dieu comme nous avons dit.

Les ſcrutateurs de Nature doivent eſtre tels qu'elle eſt, vrais, ſimples, patiens, conſtans, &c. & ce qui eſt le principal poinct, pieux, craignant Dieu, & ne nuiſans aucunement à leur prochain, puis apres qu'ils conſiderent ſi ce qu'ils ſe propoſent eſt ſelon la Nature, s'il eſt poſſible & faiſable, & cela qu'ils l'apprennent par exemples apparents à ſçavoir avec quoy ſe faict toute choſe, comment & avec quel vaiſſeau Nature travaille. Car ſi ſimplement tu veux faire quelque choſe comme faict la Nature, ſuy la, mais ſi tu veux faire quelque choſe de plus excellent, regarde en quoy & par quoy elle l'ameliorit, & tu trouveras que c'eſt touſiours avec ſon ſemblable. Comme pour exemple, ſi tu veux eſtendre la vertu intrinſeque de quelque metal plus outre que la Nature, il te faut prendre Nature metallique, & ce encore au maſle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car ſi tu penſe faire un meral d'une herbe tu travailleras en vain, comme auſſi d'un chien tu ne ſçaurois produire un arbre.

De l'operation de la Nature en noſtre propoſition & ſemence.

TRAICTE' II.

I'Ay dit cy deſſus que la Nature eſt unique, vraye, & par tout apparente, continuë, qu'elle eſt cogneuë par les choſes qu'elle produit, comme bois, herbes, &c.

Ie

Ie vous ay dit auſſi que le ſcrutateur d'icelle doit eſtre de meſme, veritable, ſimple, patient, conſtant, & appliquant ſon eſprit à une choſe tant ſeulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature. Or notez que tout ainſi cõme la Nature eſt en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a creé & l'a miſe en toute imagination, de meſme la Nature s'eſt faicte une ſemence es Elements precedante de ſa volonté: la verité eſt qu'elle eſt unique, & toutesfois elle produit choſes diverſes, mais neantmoins elle ne produit rien ſans ſperme. Car la Nature faict tout ce que veut le ſperme, & elle n'eſt que comme l'inſtrument de quelque artiſan. Le ſperme donc d'une chacune choſe eſt plus duiſant & plus utile à l'artiſte que la Nature: car par la nature ſeule vous ne ferez non plus ſans ſperme qu'un Orfeure pourroit faire ſans feu, ou le Laboureur ſans grain. Ayez donc ceſte ſemence ou ſperme, & ſans doute la Nature ſera preſte de faire ſon devoir ſoit à mal ſoit à bien. Elle agit ſur le ſperme comme Dieu ſur la libre volonté de l'homme. Et en cela il me ſemble qu'il y a un grand miracle, que la Nature obeyſſe à la ſemence, non forcée toutesfois, mais de ſa propre volonté, cõme auſſi Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non forcé toutesfois, ains de ſa libre volonté. Et c'eſt pourquoy il a donné à l'homme le liberal arbitre, ſoit au bien ſoit au mal. Le ſperme donc c'eſt l'Elixir ou la quinte-eſſence d'une chacune choſe, ou bien encores la parfaicte & accomplie decoction & digeſtion d'une chacune choſe ou le banſme du ſoulphre, qui eſt une meſme choſe que l'humide radical des metaux. Nous pourrions à la verité icy faire un grand & ample diſcours de ce ſperme, mais nous ne voulons tendre à autre choſe qu'à ce que nous avons propoſé. En c'eſt art les quatre Elements donc engendrent ce ſperme par la volonté de Dieu & par l'imagination de la Nature: car tout ainſi comme le ſperme de l'homme à ſon centre ou receptacle convenable dans les reins, de meſme les quatre Elements, par un mouvement infatigable & perpetuel, chacun ſelon ſa qualité, jetteront leur ſperme au centre de la terre où il eſt digeré, & par le mouvement pouſſé dehors. Mais quand au centre de la terre, c'eſt un certain lieu vague où rien ne peut repoſer en l'excentre (s'il faut ainſi parler)

parler) on à la marge & circonference du centre, les quatre Elements jettent leurs qualitez: comme l'homme jette sa semence dans l'habitacle de la femme, dans lequel il ne demeure rien de la semence, mais apres que la matrice en a prins une deuë portion, elle jette le reste dehors. De mesmes arrive-il au centre de la terre, que la force Magnetique ou Aymantine de la partie de quelque lieu attire à soy ce qui luy est propre pour engendrer quelque chose, le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excrements. Car toutes choses ont leur origine de ceste fontaine, & rien ne naist en tout le monde que par l'arrousement de ses ruisseaux. Comme pour exemple, que l'on mette sur une table bien polie un vaisseau plein d'eau lequel soit colloqué au milieu d'icelle, & à l'environ qu'il y ayt plusieurs choses & plusieurs couleurs, & entre-autres choses qu'il y ait du sel, & chaque chose séparement colloquée: puis que l'on espanche l'eau, vous la verrez couler deçà & delà, & que ce ruisseau cy venant à rencontrer la couleur rouge se rubifiera avec icelle, celuy là passant par le sel deviendra salé & ainsi des autres: car la verité est que l'eau ne change point les lieux, mais la diversité des lieux change l'eau. De mesme la semence ou sperme jetté par les quatre Elements au centre de la terre, passe par divers lieux, tellement que chaque chose naist selon la diversité des lieux: si il parvient à un lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il se faict une chose pure. La semence & le sperme de toutes choses est unique, neantmoins il se procrée diverses choses, comme il appert par l'exemple suyvant: La semence de l'homme est une semence noble, au moins creée pour la generation de l'homme, si l'homme neantmoins en abuse, ce qui est en son liberal arbitre, il en naist un avorton ou un Monstre, estant la Nature unique, & la semence ne trouvant pas le lieu qui luy est convenable: comme si par une inhumaine & detestable commixtion des hommes avec les bestes il naissoit diverses sortes d'animaux semblables aux hommes. Car sans doute il arrive infailliblement que si le sperme entre au centre, il en naist ce qu'il en doit naistre, mais si tost qu'il est venu en un lieu certain, & qu'il le conçoit, il ne change plus alors de forme. Toutesfois tant que le sperme est dans le centre, il se peut de luy aussi tost créer

un

un arbre qu'un metal, une herbe qu'une pierre, & l'une choſe plus pure que l'autre, ſelon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quel façon les Elements engendrent ceſte ſemence. Il faut donc noter qu'ils ſont quatre, deux deſquels ſont graves, & deux autres legers: deux ſecs, & deux humides, toutesfois l'un extremement ſec, & l'autre extremement humide, & en outre ſont maſculins & feminins. Or un chacun d'iceux eſt tres-prompt à produire choſes ſemblables à ſoy en ſa ſphere: car ainſi l'a voulu le tres-haut. Ces quatre ne repoſent jamais, ains agiſent continuellement l'un en l'autre, & un chacun pouſſe de ſoy, & par ſoy ce qu'il a de plus ſubtil, & ont leur rendez vous general au centre, & dans le centre eſt l'Archæus ſerviteur de Nature, qui venant à meſler ces ſpermes la les jette dehors. Or vous pourrez voir plus à plain en la concluſion de ces douze traictez comment cela ſe faict.

De la vraye & premiere matiere des metaux.

TRAICTE' III.

LA premiere matiere des metaux eſt double, mais neantmoins l'une ſans l'autre ne crée point un metal, la premiere & la principale eſt une humidité de l'air meſlée avec chaleur, & ceſte humidité les Philoſophes l'ont appellée Mercure, lequel eſt gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune, en noſtre mer Philoſophique, la ſeconde eſt la chaleur de la terre qu'ils appellent ſoulphre, mais d'autant que tous les vrays Philoſophes l'ont caché le plus qu'ils ont peu, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement que nous pourrons, principalement le poids, lequel ignoré tout eſt deſtruit, & delà il arrive que pluſieurs d'une bonne choſe produiſent des avortons: car tels il y en a-il qui prennent tout

le corps pour leur matiere ou ſemence, les autres n'en prennent qu'un morceau, & tous ſe deſvoyent du droit chemin : comme par exemple, ſi quelqu'un eſtoit ſi idiot que de prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & qu'il preſumaſt de la pouvoir faire un hõme, il n'y a celuy pour ignorant qu'il ſoit, qui ne juge bien que cela eſt impoſſible, car en tout corps quelcõque il y a un centre & un lieu certain ou le ſperme ſe repoſe, & eſt comme un point, comme environ la mille deux-centieſme partie du corps, pour petit qu'il ſoit, voire meſme en un grain de froment, & cela ne peut eſtre autrement. Auſſi c'eſt folie de croire que tout le grain ou tout le corps ſe convertiſt en ſemence, il n'y en a qu'une petite ſcintille, laquelle eſt preſervée & gardée de toute exceſſive chaleur & froideur par ſon corps, ſi tu as des oreilles & de l'entendement prens garde icy, & tu ſeras aſſeuré contre ceux non ſeulement qui ignorent le vray lieu de la ſemence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, mais encores contre ceux qui s'amuſent à une vaine diſſolution des metaux, ſe'forçant de les diſſoudre tout entierement, à fin de creer un nouveau metal de leur mutuelle commixtion, mais les bonnes gens s'ils conſideroient le progrez de la Nature, ils verroient clairement que la choſe va bien autrement : Car il n'y a metal ſi pur qu'il ſoit qui n'aye des impuretés, plus toutesfois l'un que l'autre ; Toy doncques, amy Lecteur, pren garde au poinct de la Nature, & tu as aſſez, mais tien ceſte maxime aſſeurée qu'il ne faut point chercher ce poinct aux metaux du vulgaire, car il n'y eſt point, auſſi ſont-ils morts, & les noſtres au contraire vifs & ayans eſprit, & c'eſt ceux là de par Dieu qu'il faut prendre : car il faut que tu ſçaches que la vie des metaux n'eſt autre choſe que le feu, cependant qu'ils ſont encores en leur premiere matiere, & leur mort eſt le feu, mais c'eſt le feu de fuſion. Or la premiere matiere des metaux eſt une certaine humidité meſlée avec un air chaud, en ſemblance d'une eau graſſe adherante à une chacune choſe pure ou impure qu'elle ſoit : en un lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre : ce qui ce fait, parce que la terre eſt en un endroit plus ouverte & poreuſe, & ayant une plus grande force actractive qu'en un autre. Elle provient quelquesfois & paroiſt au jour

de

de soy-mesme, mais vestuë de quelque robe, & principalement aux endroits où elle n'a à quoy adherer, & se cognoist ainsi, par ce que toute chose est composée de trois principes. Mais en la matiere des metaux elle est unique & sans conjonction, excepté sa robe ou son ombre qui est son soulphre.

En quelle façon les metaux sont engendrez aux entrailles de la terre.

TRAICTE' IV.

LES metaux sont produits en ceste façon. Aprés que les quatre Elements ont poussé leur force dans le centre de la terre. l'Archæus en distillant par la chaleur d'un mouvement perpetuel les sublime à la superficie de la terre, car la terre est poreuse, & le vent en distillant par les pores de la terre se resout en eau, d'où naissent toutes choses: sçachant doncques les enfans de doctrine que le sperme des metaux n'est point divers du sperme de toutes les choses qui sont au monde, qui est à sçavoir une vapeur humide. C'est pourquoy les Alchymistes en vain recherchent la reduction des metaux en leur premiere matiere, qui n'est autre chose qu'une vapeur. Aussi les Philosophes n'ont point entendu ceste premiere matiere, ains seulement la seconde, comme dispute tres-bien Bernard Trevisan, combien qu'à la verité ce soit un peu obscurement, par ce qu'il parle des quatre Elements, il a neantmoins entendu cela: mais il parle seulement aux fils de doctrine. Quant à moy, à fin de descouvrir plus ouvertement la Theorique, j'ay voulu icy advertir tout le monde de laisser là tant de solutiõs, tant de circulations, tant de calcinations, & reiterations, puis que c'est en vain que l'on cherche cela en une chose dure qui de soy est molle, & partant ne cherchez donc plus ceste premiere matiere, mais la secõde, à sçavoir telle que si tost qu'elle est conceuë, elle ne peut changer de

forme : que ſi quelqu'un demande comme eſt-ce que le metal ſe peut reduire en ceſte ſeconde matiere, je reſpons que je ſuy en cela l'intention des Philoſophes : mais j'y inſiſte plus que les autres, à fin que les enfans de la ſcience entendent le ſens des Autheurs & non pas les ſyllabes, & que là où la Nature faict fin és corps parfaits metaliques, là il faut que l'Art commence. Mais pour retourner à noſtre propos (car nous n'entendons parler icy ſeulement de la pierre) traictons un peu de la matiere des metaux. I'ay dit un peu au paravant que toutes choſes ſont produites par un air liquide & vaporeux que les Elements diſtillent dans les entrailles de la terre par un continuel mouvement, & ſi toſt que l'Archæus le prend, il le ſublime par les pores, & le diſtribuë par ſa ſageſſe à un chacun lieu, & ainſi par la varieté des lieux les choſes proviennent & naiſſent diverſes, comme nous avons dit cy-deſſus. Il y en a qui eſtiment que le Saturne a une ſemence, l'or une autre, & ainſi chaque metal, mais ceſte opinion eſt vaine, car il n'y a qu'une unique ſemence, tant au Saturne qu'en l'or, en l'argent, & au fer. Mais le lieu de leur naiſſance a eſté cauſe de leur difference, ſi tu m'entends comme il faut, encores que la Nature en la procreation de l'argent a pluſtoſt achevé ſon œuvre que en celle de l'or : Car quand ceſte vapeur que nous avons dit eſt ſublimée au centre de la terre, il eſt neceſſaire qu'elle paſſe par des lieux, ou ſecs, ou chauds, ſi elle paſſe donc par des lieux chauds & purs, ou une certaine graiſſe ſoulphre adhere aux parois, alors icelle vapeur, laquelle les Philoſophes ont appellé leur Mercure, s'accommode & ſe joint à ceſte graiſſe, laquelle elle ſublime par apres avec ſoy, & de ce meſlange ſe fait une certaine unctuoſité, qui laiſſant le nom de vapeur prend le nom de graiſſe, & venant puis apres à ſe ſublimer en autres lieux qui ont eſté nettoyez par la vapeur precedẽte, & là où la terre eſt ſubtile, pure & humide, elle emplit les pores de ceſte terre, & ſe joint à icelle, & ainſi il ſe faict de l'or. Que ſi ceſte unctuoſité ou graiſſe parvient à des lieux impurs & froids, c'eſt là que s'engendre le Saturne, & ſi ceſte terre eſt pure, mais meſlée de ſoulphre alors s'engendre le Venus: Car tant plus le lieu eſt pur & net, & tant plus purs ſont les metaux qu'il procrée: Auſſi il faut noter que ceſte vapeur ſort continuellement du centre à ſa ſuperficie,

& en

& en allant elle purge les lieux: C'eſt pourquoy il arrive qu'aujourd'huy ſe trouvent des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en avoit point: car ceſte vapeur par ſon continuel progrez ſubtiliſe touſiours le crud & l'impur, tirant auſſi ſucceſſivement le pur avec ſoy: & voilà la reiteration ou circulation de Nature, laquelle ſublime tant de fois, produiſant choſes nouvelles juſques à ce que le lieu eſt entierement bien depuré, & tant plus il eſt nettoyé, tant plus belles & nettes choſes il produit. Mais en hyver quand la froideur de l'air vient à reſſerrer la terre, ceſte vapeur unctueuſe vient à ſe congeler, puis retournant le printemps elle ſe reſout, ſe meſle avec la terre & avec l'eau, & delà ſe faict la magnetie, tirant à ſoy un ſemblable Mercure de l'air, qui donne vie à tous les trois par les rayons du Soleil, de la Lune, & des Eſtoilles, & ainſi ſont produites les herbes, les fleurs, & choſes ſemblables, car la Nature ne demeure jamais un moment de temps oyſiue: mais les metaux au contraire ſont engendrez en ceſte façon, par une longue diſtillation la terre eſt purgée, puis à l'arrivée de ceſte vapeur unctueuſe ou graiſſe ils ſont procreez, & non comme quelques uns vainement eſtiment, interpretans en cela ſinifierement les eſcrits des Philoſophes.

De la generation de toute ſorte de pierre.

TRAICTE' V.

LA matiere des pierres eſt toute telle que des autres choſes, & ſelon la pureté des lieux, elle naiſt de ceſte façon. Quand les quatre Elements diſtillent leur vapeur au centre de la terre, l'Archæus la repouſſe & ſublime tellement que paſſant par les lieux & par les pores de la terre, elle attire quant & ſoy toute l'impurité de la terre juſques à la ſuperficie, là où eſtant, elle eſt par l'air congelée, parce que tout ce que l'air pur engendre, il eſt congelé par l'air crud, auſſi l'air a ingrez dans l'air, & ſe joignent l'un l'autre, car Nature s'eſiouit

de ſa Nature, & ainſi ſe font les pierres & les rochers pierreux, ſelon la grandeur ou petiteſſe des pores de la terre, leſquels tant plus ils ſont grands, & tant mieux eſt purgé le lieu, car paſſant par ce ſouſpirail une plus grande chaleur, & une plus grande quantité d'eau, plus grãde en eſt la depuration des lieux, eſquels par ce moyen plus commodément naiſſent les metaux, comme teſmoigne l'experience, & qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'or ailleurs qu'és montagnes, parce que difficilement ſe trouve-il dans les campagnes, qui ſont lieux ordinairement humides & mareſcageux, non à cauſe de ceſte vapeur que j'ay dit, mais à cauſe de l'eau Elementaire, laquelle attire à ſoy la dite vapeur de telle façon qu'ils ne ſe peuvent ſeparer, ſi bien que le Soleil venant à la digerer, en fait de l'argile de laquelle uſent les potiers: mais aux lieux où il y a une groſſe arene, & ceſte vapeur n'a point de ſoulphre conjoint avec ſoy en ces lieux là, comme és prez elle cree des herbes & du foin. Il y a encores d'autres pierres precieuſes comme le Diamant, le Ruby, l'Eſmeraude, Criſoperas, l'Onix, & l'Eſcarboncle, leſquelles ſont engendrées en eſte façon. Quand ceſte vapeur de Nature ſe ſublime de ſoy-meſme ſans ce ſoulphre ou unctuoſité que nous avõs dit, & qu'elle rencontre un lieu d'eau pure de ſel, alors ſe font les Diamans, & celà és lieux tres-froids, eſquels ne peut parvenir ceſte graiſſe, parce que ſi elle y arrivoit elle empeſcheroit ceſt effect. Car on ſçait bien que l'eſprit de l'eau ſe ſublime facilement & à petite chaleur, non pas l'huile ou graiſſe qui ne peut s'eſlever qu'à force de chaleur & ce en lieux chauds, car combien qu'elle procede du centre, il ne luy faut pourtant gueres de feu pour la congeler & la faire arreſter. Si bien que la vapeur paſſant touſiours, vient à ſe congeler dans l'eau en petits grains & pierrettes. Mais c'eſt un autre queſtion, à ſçavoir comment les couleurs ſe font eſdites pierres precieuſes: Pour en reſoudre il faut ſçavoir que c'eſt à cauſe du ſoulphre, & en ceſte façon, ſi la graiſſe du ſoulphre eſt congelée, par ce mouvement perpetuel, l'eſprit de l'eau puis apres le digere en paſſant, & le purifie par la vertu du ſel, juſques à ce qu'il ſoit coloré d'une couleur digeſte, rouge ou blanche, la quelle couleur tendant touſiours à ſa perfection eſt eſlevee par tant

de

de distillations reiterees, que l'esprit qui a puissance de penetrer dans les choses imparfaictes ; y introduit la dite couleur, qui se joint puis apres à cette eau en partie congelée, & ainsi elle remplit ses pores, & se fixe avec elle d'une fixation inseparable. Car l'eau quelle qu'elle soit est congelée par la chaleur, quand elle est sans esprit, & si elle a des esprits, elle se congele au froid : Mais qui sçait congeler l'eau au chaud, & joindre l'esprit avec elle, il a certes trouvé une chose mille fois plus precieuse que l'or, & que chose qui soit au monde : Faictes donc que l'esprit se separe de l'eau, & qu'il se pourrisse, & que le grain apparoisse, puis apres rejettant là les fesses reduisez l'esprit en eau, & les faictes joindre ensemble, car ceste conjonction engendrera un rameau semblable en forme & excellence à ses parens.

De la seconde matiere, & de la putrefaction de toutes choses.

TRAICTE' VI.

NOus avons cy dessus traicté de la premiere matiere de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence, c'est à dire, comme la Nature reçoit la matiere des Elements de laquelle elle engendre la semence, maintenant nous parlerons de la semence & des choses qui s'engendrent avec semence. Toute chose donc qui a semence est multiplié par icelle, mais sans doute cela ne se faict pas sans l'ayde de la Nature : car la semence en un corps n'est autre chose qu'un air congelé, ou une vapeur humide : tellement que si elle n'est resoulte par une vapeur chaude, elle est inutile. Que ceux qui recherchent l'art sçachent donc que c'est que la semence, à fin qu'ils ne cherchent une chose qui n'est pas. Or est-il que la semence est triple, & engendree des quatre Elements. La premiere espece de semence est la minerale : la seconde la vegetable : la troisiesme l'animale.

La semence minerale est seulement cogneuë des vrays Philosophes, la semence vegetable est cogneuë & est vulgaire comme nous voyons és fruicts : l'animale se cognoist par l'imagination ; la vegetable nous monstre à l'œil comme la Nature l'a crée des quatre Elements: Car il faut sçavoir que l'hyver est cause de putrefaction, parce qu'il congele les esprits vitaux és arbres, & lors qu'ils sont resous par la chaleur du Soleil, auquel il y a une force magnetique ou aymantine attractive de toute humidité, alors la chaleur de Nature excitée par mouvement pousse à la circonference une vapeur d'eau subtile, qui ouvre les pores de l'arbre & en faict distiller des gouttes, séparant toutiours le pur de l'impur? neantmoins l'impur precede le pur. le pur se congele en fleurs, l'impur en fueilles, le gros & espais en escorce, laquelle demeure fixe, mais les fueilles tombent ou par le froid ou par le chaud, quand les pores de l'arbre sont bouchez & lors les fleurs sont congelées en la mesme couleur qu'est la chaleur, & apporte fruict ou semence. Comme la pomme, en laquelle est le sperme, duquel ne naist pas l'arbre, mais en icelny sperme est la semence interieurement, duquel naist l'arbre: car la multiplication se faict non au sperme mais à la semence, comme nous voyons oculairement que la Nature creée la semence des quatre Elements, à fin que nous ne fussions occupez à cela, car ce qui est faict n'a besoin de facteur. Il suffira en cest endroict d'avoir admonesté le lecteur : Retournons à nostre propos mineral. Il faut donc sçavoir que la Nature creée la semence minerale, ou metalique dans les entrailles de la terre, c'est pourquoy on ne croit pas qu'elle soit, parce qu'elle est invisible. Mais ce n'est pas merveille que les ignares en doutent, puis qu'ils ne peuvent mesmes comprendre ce qui est devant leurs yeux, à grand peine concouroient-ils ce qui est caché & invisible. C'est pour tant une chose tres-vraye que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, & au contraire ce qui naist en haut naist d'une mesme source que ce qui est dessous dans les entrailles de la terre, & je vous prie quelle prerogative auroient les vegetables par dessus les metaux, que Dieu eust donné de la semence à ceux là & en eust exclus ceux cy: les metaux ne sont-ils pas en aussi grande authorité envers Dieu que les arbres? tenons donc

pour

pour tout asseuré que rien ne croist sans semence, car là où il n'y a point de semence la chose est morte. Autrement il est necessaire que les quatre Elements créent la semence des metaux, ou qu'ils les produisent sans semence, si c'est sans semence, ils ne peuvent estre parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, eu esgard au composé, qui n'adjoustte foy à ceste indubitable verité il n'est pas digne de rechercher les secrets de Nature, car rien de naist au monde sans semence: les metaux à la verité ont en eux vrayement & reellement leur semence, mais leur generation se faict ainsi. Les quatre Elements en la premiere operation de Nature distillent par l'artifice d'Archæus, dans le centre de la terre, une vapeur d'eau pondereuse qui est la semence des metaux, & s'appelle Mercure, à cause de sa fluidité, & facile adherance à chasque chose: il est accompare au soulphre à cause de sa chaleur interne, & apres la congelation c'est l'humide radical, & combien que le corps des metaux soit procrée du Mercure (ce qui se doit entendre du Mercure des Philosophes) neantmoins il ne faut point escouter ceux qui estiment que Mercure vulgaire soit la semence des metaux, & ainsi prennent le corps au lieu de la semence, ne considerant pas que le Mercure a aussi bien en soy sa semence que les autres, l'erreur de tous ces gens là sera manifeste par l'exemple suyvant, il est tout certain que les hommes ont leur semence en laquelle ils sont multipliez: le corps de l'homme c'est le Mercure, la semence est cachée dans ce corps, & eu esgard au corps elle est tres-petite en quantité. Qui veut donc engendrer ceste homme metallique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure, qui n'est qu'un corps, mais la semence qui est ceste vapeur d'eau congelée: Ainsi en la regeneration des metaux, les vulgaires Operateurs y procedent mal, car ils dissoluent les corps metalliques, soit Mercure, soit or, soit argent, soit plomb, & les corrodent avec des eaux forts, & choses heterogenées & estranges non requises à la vraye science, puis apres conjoignent ces dissolutions, ignorans, ou ne prenans pas garde que des pieces & morceaux d'un corps ne peut estre engendré un homme, parce qu'en ceste façon la corruption du corps & la destruction de la semence a precedé: une chacune chose se multiplie au masle & à la femelle, comme i'ay fait mention

au traicté de la double matiere, la diſionction du ſexe n'a garde de rien produire, ains c'eſt la conjonction qui produit une nouvelle forme : il faut donc qui veut faire quelque choſe de bon, prendre les ſpermes ou ſemence, non les corps entiers : pren donc le maſle vif, & la femelle vive, & les conjoints enſemble, à fin qu'ils s'imaginent un ſperme pour procreer un fruict de leur Nature : car il ne faut point que pas un ſe mette en la fantaiſie de pouvoir faire la premiere matiere. La premier matiere de l'homme c'eſt la terre, de laquelle il n'y a homme ſi effronté qui vouluſt entreprendre d'en faire un homme, c'eſt Dieu ſeul qui ſçait ceſt artifice : mais de la ſeconde matiere qui eſt deſia creée facilement avec l'aide de Nature s'en engendrera la forme de laquelle elle eſt ſemence. L'artiſte ne faict rien en cecy, ſinon de ſeparer ce qui eſt ſubtil de ce qui eſt eſpois, & le mettre dans un vaiſſeau convenable : Car il faut bien conſiderer que comme une choſe ſe commence ainſi elle ſe finit ; de un ſe font deux, & de deux un & rien plus, il y a un Dieu, de ceſt un eſt engendré le fils, tellement que un en a donné deux, & deux ont donné un ſainct Eſprit, procedant de l'un & de l'autre, ainſi a eſté créé le monde, & ainſi ſera le fin. Conſiderez exactement ces quatre premiers poincts, vous trouverez en iceux premierement le pere, puis le pere & le fils, en fin le ſainct Eſprit. Vous y trouverez les quatre Elements, & quatre Luminaires, deux celeſtes, deux centriques : Bref il n'y a rien au monde autrement qu'il apparoiſt en ceſte figure, jamais n'a eſté, & jamais ne ſera, & ſi je voulois remarquer tous les myſteres qui ſe pourroient tirer de là il en naiſtroit un grand volume. Ie retourne donc à mon propos, & te dis en verité mon fils, que d'un tu ne ſçaurois faire un, c'eſt à Dieu ſeul, à qui eſt cela reſervé en propre, qu'il te ſuffiſe que tu puiſſes de deux en creer un qui te ſoit utile, & à ceſt effect ſçachez que le ſperme multiplicatif eſt la ſeconde & non la premiere matiere de tous metaux & de toutes choſes la premiere eſt inviſible, elle eſt cachée dans la Nature ou dans les Elements, mais la ſeconde apparoiſt quelques fois aux enfans de la ſcience.

De la vertu de la seconde matiere.

TRAICTE' VII.

MAis à fin que tu puisses facilement comprendre quelle est ceste seconde matiere, je te descriray les vertus qu'elle a, par lesquelles tu la pourras cognoistre : sçachez donc eu premier lieu que la Nature est divisee en trois regnes, desquels il y en a deux dont un chacun peut estre luy seul, encores que les deux autres ne fussent pas. Il y a le regne mineral, vegetal & animal : le regne mineral il est manifeste qu'il peut persister de soy-mesme, encores qu'il n'y eust au monde ny herbes ny hommes, le vegetable de mesme n'a que faire pour son establissement qu'il y ait au monde ny homme ny metaux: le troisiesme au contraire prend vie des deux precedents, sans lesquels il ne pourroit estre, & est plus noble & precieux que les deux susdits, & estant le dernier domine sur eux, aussi la vertu se finit tousiours au troisiesme, & se multiplie au second : voy-tu bien au regne vegetable, la premiere matiere est l'herbe ou l'arbre que tu ne sçaurois creer, c'est la Nature qui le faict, mais la seconde matiere c'est la semence que tu vois, & en icelle se multiplie l'herbe ou l'arbre. Au regne animal, la premiere matiere est la beste ou l'homme que tu ne sçaurois creer, mais la seconde en laquelle il se multiplie tu la cognois, qui est la semence. Au regne mineral tu ne peux creer un metal, & si tu t'en vantes tu es vain & menteur : la Nature a faict cela, & combien que tu eusse la premiere matiere selon les Philosophes, c'est à sçavoir ce sel centrique, toutesfois tu ne le sçaurois multiplier sans l'or, mais la semence des metaux est cognoeuë seulement des fils de la science; Es vegetables les semences apparoissent exterieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Aux animaux la semence apparoist dedans les reins, ou le lieu de sa digestion sont les reins de l'homme. Quant aux mineraux, l'eau est leur

semen-

semence, qui est au centre du cœur d'iceux, & de leur vie, les reins ou le lieu de la digestion d'icelle, est le feu. Le receptacle de la semence des vegetaux c'est la terre, le receptacle de la semence animale c'est la matrice de la femelle & le receptacle en fin de la semence de l'eau mineralle c'est l'air, & faut noter que le receptacle de la semence est tel qu'elle est la congelation des corps, & telle est la digestion, quelle est la resolution, telle la putrefaction quelle est la destruction. Or la vertu d'une chacune semence est de se pouvoir conjoindre à une chacune chose en son regne, d'autant qu'elle est subtile, & n'est autre chose qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graisse, or elle se cognoist ainsi, c'est que hors de son regne elle ne se joint naturellement à chose quelconque, elle ne se dissoult point, mais se congele: car elle n'a pas besoin desolution, ains de congelation. Il est donc necessaire que les pores des corps s'ouvrent, à fin que le sperme soit poussé dehors, au centre duquel est la semence, qui n'est autre chose qu'air, & iceluy quand il rencontre matrice convenable, il se congele, & congele quant & soy ce qu'il trouve de pur, ou impur mesle avec le pur. Tant qu'il y a de la semence au corps, le corps est en vie, quand elle est toute consumée, le corps meurt, neantmoins tous corps apres l'emission de la semence, sont debelitez, & l'experience nous monstre que les hommes les plus adonnez à Venus, sont volontiers les plus debiles, comme les arbres qui sont une année de grand rapport sont steriles l'année suyvante. La semence donc pour conclusion est une chose invisible, comme nous avons dit tant de fois, mais le sperme est visible, & est presque comme une ame vivante qui ne se trouve point és choses mortes, elle se tire en deux façons, la premiere façon est douce, l'autre avec violence. Mais d'autant qu'en cest endroit nous parlons de la vertu d'icelle. Ie dis que rien ne naist au monde sans semence, & que par la vertu d'icelle toutes choses se font, & sont engendrées, sçachent donc tous les fils de la science, que c'est en vain qu'on cherche de la semence en un arbre coupé, il la faut chercher seulement en ceux qui sont verds & entiers.

De l'art, & comme la Nature opere par l'art en la ſemence.

TRAICTE' VIII.

TOute ſemence quelle qu'elle ſoit eſt de nulle valeur, ſi elle n'eſt miſe ou par l'art, ou par la Nature en une matrice convenable, & encores que la ſemence de ſoy ſoit plus noble que toute creature, toutesfois la matrice eſt ſa vie, laquelle faict pourrir le grain ou le ſperme, & cauſe de la congelation du poinct, & en outre par la chaleur de ſon corps, elle le nourrit, & le fait croiſtre, cela ſe faict en tous les trois regnes ſuſdits de la Nature, & ſe fait naturellement par mois, par annees, & par ſucceſſion de temps. Mais ſubtil eſt l'artiſte qui peut dans les regnes mineral & vegetable, trouver quelque accourciſſement ou abreviation, non pas au regne animal; Au mineral l'artifice ſeulement paracheve ce que Nature ne peut parachever, à cauſe de la crudité de l'air, qui par ſa violence a bouché les pores d'un chacun corps, non dans les entrailles de la terre, mais en la ſuperficie d'icelle, comme j'ay dit cy devant és precedents chapitres. Mais à fin qu'on entende plus facilement cela, j'ay bien voulu encores adjouſter, que les Elements jettent quaſi à l'ennuy l'un de l'autre leur ſemence au centre de la terre, comme dans leurs reins, & le centre par le mouvement continuel le pouſſe dans les matrices, leſquelles ſont ſans nombre, car autant de lieux autant de matrices, l'une toutesfois plus pure que l'autre, & ainſi preſque à l'infiny. Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruict pur & net en ſon ſemblable. Comme pour exemple és animaux vous avez les matrices des Femmes, des Vaches, des lumens, des chiennes &c. Au regne mineral & vegetal, ſont les metaux, les pierres, les ſels: Car en ces deux regnes principalement les ſels ſont à conſiderer, leurs lieux, ſelon le plus ou le moins.

De

De la commixtion des metaux, ou de la façon de tirer la semence metallique.

TRAICTE' IX.

NOus avons parlé cy dessus de la Nature, de l'art, du corps, du sperme & de la semence, descendons maintenant à la practique, à sçavoir comment les metaux se doivent mesler, & qu'elle est la correspondance qu'ils ont entr'eux. Sçachez donc que la femme est une mesme chose que l'homme, car ils naissent tous deux d'une mesme semence, & dans une mesme matrice, il n'y a que faute de digestion en la femme, & que la matrice qui produit le masle, a le sang & le sel plus pur, ainsi la Lune est de mesme semence que le Soleil, & d'une mesme matrice, mais en la procreation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de sang digeste selon le temps de la Lune celeste. Mais à fin que tu te puisses plus facilement imaginer, comment les metaux s'assemblent & se joignent ensemble, pour jetter & recevoir la semence regarde le Ciel & les Spheres des Planettes : Tu vois que Saturne est le plus haut de tous auquel succede Iupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & en fin la Lune. Considere maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais elles descendent, mesmes l'experience nous apprend, que le Mars se convertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus basse d'une Sphere. Ainsi facilement le Iupiter est transmué en Mercure, pource que Iupiter est plus haut que Mercure, celuy-là le second aprés le firmament, celuy-cy le second au dessus de la terre, & Saturne le plus haut, la Lune la plus basse, le Soleil se mesle au milieu : mais il n'est jamais amelioré par les inferieurs. Or tu notéras qu'il y a une grande correspondance entre Saturne & la Lune, au milieu desquels est le Soleil, comme aussi entre Mercure & Iupiter, Mars & Venus, lesquels tous ont le Soleil au milieu.

La

La pluſpart des Operateurs ſçavent bien comme on transmuë le Fer en Cuivre ſans le Soleil : & comme il faut convertir le Iupiter en Mercure, meſme il y en a quelques-uns qui de Saturne en font de la Lune ? Mais s'ils ſçavoient par ces mutations ſeules adminiſtrer la Nature, certes ils trouveroient une choſe plus precieuſe que tous les treſors du monde. C'eſt pourquoy je dis qu'il faut ſçavoir quels metaux tu dois conjoindre enſemble, & deſquels la Nature eſt correſpondante l'une à l'autre C'eſt pourquoy il y a un certain meral qui a la puiſſance de conſumer tous les autres : car c'eſt comme leur eau & leur mere : & il n'y a qu'une ſeule choſe qui luy reſiſte, qui eſt l'humide radical du Soleil & de la Lune, & eſt amelioré par iceluy, mais à fin que je le deſcouvre, c'eſt l'Acier, il s'appelle ainſi, ſi une fois il ſe joint avec l'or, ou l'or avec luy, il jette ſa ſemence, & eſt debilité juſques à la mort, alors l'Acier conçoit & engendre un fi's plus clair que le pere, puis apres ſi la ſemence de ce fils deſia né eſt miſe en la matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus aſpre à enfanter de tres-bons fruicts. Il y a toutes-fois un autre Acier qui eſt accomparé à ceſtuy-cy, lequel eſt de ſoy creé de la Nature, & ſçait par une admirable force & puiſſance, tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui eſt le commencement de noſtre œuvre ».

De la generation ſupernaturelle du fils du Soleil.

TRAICTE' X.

NOus avons cy devant traitté des choſes que la Nature crée tous les jours, & que Dieu a creées de long temps, à fin que ceux, qui ſont inquiſiteurs de la ſcience entendiſſent plus facilement la poſſibilité

bilité de la Nature & jusques où elle peut estendre ses forces: Mais pour ne differer plus longuement, je commenceray à declarer la maniere de faire la pierre des Philosophes. Sçachez donc que la pierre, ou la teinture des Philosophes, n'est autre chose que l'or, extremement digeste c'est à dire reduit & amené à une superbe digestion: Car l'or vulgaire, est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à meurir elle produit de la semence, ainsi l'or quand il meurit il pousse hors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoy l'or, ou un autre metal ne produit point de semẽce? la raison est d'autant qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empesche qu'il n'aye une chaleur suffisante, & en quelques lieux il se trouve de l'or impur, que la Nature eust bien voulu parfaire, mais elle a esté empeschée par la crudité de l'air. Comme pour exemple en Pologne croissent bien les Orangers comme les autres arbres: en Italie & ailleurs où est leur terre naturelle ils y croissent, non seulement, ains ils y portent fruict quant & quant, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisence, mais en ces lieux froids nullement: car lors qu'ils pensent meurir ils sont empeschez par la crudité de l'air & ainsi on n'y a jamais de bons fruicts; que si quelquesfois la Nature est aydee par l'art & industrie; comme de les arrofer d'eau tiede, & les tenir en des caves, alors l'artifice faict esclorre ce que la Nature ne pouvoit; & le mesme entierement arrive aux metaux. L'or peut apporter fruict, & semence, par le moyen de laquelle il se peut multiplier, mais c'est par l'industrie d'un habile artiste, qui sçait aider & pousser la Nature, autrement s'il vouloit l'entreprendre sans la Nature, il erreroit. Car non seulement en ceste science, mais en toutes choses nous ne pouvons rien faire que ayder la Nature, & ne la pouvons ayder par autre moyen que par le feu, & par la chaleur. Mais d'autant que cela ne se peut faire en un corps metallique congelé à cause que les esprits n'apparoissent point, il faut premierement que le corps soit dissous, & que les pores d'iceluy soient ouverts, à fin que la Nature puisse operer: Mais à sçavoir mon quelle doit estre ceste resolution? je veux icy advertir le Lecteur, que combien qu'il y aye plusieurs sortes de dissolutions, lesquelles sont toutes inutiles, qu'il n'y

n'y en a neantmoins veritablement que de deux sortes, dont l'une est vraye & naturelle, l'autre violente, sous laquelle toutes les autres sont compriſes: la naturelle est telle qu'il faut que les pores du corps s'ouvrent en noſtre eau, à fin que la ſemence ſoit pouſſee dehors cuitte & digeſte, & puis miſe dans ſa matrice. Mais ceſte eau, c'eſt noſtre eau celeſte, non vulgaire, qui ne moüille point les mains, toutesfois eſt comme de pluye, le corps c'eſt l'or, qui donne la ſemence, la Lune eſt noſtre (non pas l'argent vulgaire) qui la reçoit, le tout eſt puis aprés regy par noſtre feu continuel, durant l'eſpace de ſept mois, & quelquesfois dix, juſques à ce que noſtre eau conſume trois & en laiſſe un, & ce au double, puis apres elle eſt nourrice du laict de la terre, ou de la greſſe qui naiſt és mammelles d'icelle, & eſt regie & conſervée de putrefaction par le ſel de Nature, & ainſi eſt engendré ceſt enfant de la ſeconde generation. Venons maintenant de la Theologie à la Practique.

De la practique & confection de la pierre ou teinture ſelon l'art.

TRAICTE' XI.

NOus avons eſtendu noſtre diſcours par tous ces chapitres precedens, donnant les choſes à entendre par exemples, à fin que plus facilement on peut comprendre la practique, laquelle en imitant la Nature ſe doit faire en ceſte façon. Reſp. De noſtre terre par unze degrez, unze grains, & de noſtre or (non de l'or vulgaire) un grain, de noſtre argent, & non de l'argent vulgaire, deux grains, & garde toy bien, te di-je, de prendre or ny argent vulgaire, car ils ſont morts, & n'ont aucune vigueur, mais pren les noſtres qui ſont vifs, puis les mets dans noſtre feu, & de là ſe fera une liqueur ſeche, car premierement la terre ſe reſoudra en eau, laquelle s'appelle le Mercure des Philoſophes, & ceſte eau reſoult les corps du Soleil & de la Lune, & les conſume,

de

de façon qu'il n'en demeure que la dixjesme partie, avec une part, & voyla ce qu'on appelle humide radical. Puis apres Resp. de l'eau de sel nitre, tirée de nostre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde vive, si tu sçais caver & foüir dans la fosse naïfue & naturelle, prens donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans icelle eau tu mettras ceste humide radical, mets le tout au feu de putrefaction & generation, non tel toutesfois comme tu a faict en la premiere operation, gouverne le tout avec grand artifice & discretion, jusques à ce que les couleurs apparoissent comme une queuë de Paon, gouverne bien encores un coup, & qu'il ne t'ennuye point en digerant tousiours jusques à ce que les couleurs cessent, & qu'il n'y en aye qu'une seule qui apparoisse, à sçavoir la couleur verde, & ainsi des autres, & quand tu verras au fonds du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge : ouvre ton vaisseau alors moüille une plume, & en oingts un morceau de fer, s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantost, & y mets autant de ceste eau, qu'il y a entré d'air creu, cuis le tout de rechef jusques à ce qu'il teigne. Iusques là est allée mon esperience, je n'ay rien trouvé plus oultre, je ne peux que cela. Mais ceste eau que je dis, doit estre le menstruel du monde, de la Sphere de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Ie t'ay voulu descouvrir icy tout, & si quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, je t'ay revelé tout, principalement au premier & second œuvre. Mais touchant le feu il nous reste encores quelque chose à dire, le premier feu ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, & qui environne la matiere : le second est un feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Or je te dis la verité, que je t'ay descouvert le regime du feu, si tu entends la Nature. Il nous faut donc parler du vaisseau, lequel doit estre naturel, & deux suffisent, mais le vaisseau du premier œuvre faut qu'il soit rond ; & en la seconde œuvre un peu moins, ains longuet comme une phiole ou ovale : Mais en tout & par tout, sçachez que le feu de Nature est unique, & s'il y a de la diversité, la distance des lieux en est cause. Comme aussi le vaisseau de Nature est unique, mais nous nous servons de deux pour abreger. La matiere

tiere eſt auſſi une, mais de deux ſubſtãces. Si tu bandes dõc ton eſprit, & que ce ſoit ton intention de produire quelques choſes, regarde premierement celles qui ſont deſia creées, car ſi tu ne peux venir à bout de celles cy, qui ſont ordinairemẽt devant tes yeux, à grand peine viendras-tu à bout de celles qui ſont encores à naiſtre. & que tu deſire produire: produis dis-je, car il faut que tu ſçaches que tu ne ſçaurois rien creer, cela eſt le propre de Dieu, mais de rendre apparentes les choſes occultes & cachées à l'ombre, de les rendre dis-je evidentes, & leur oſter leur ombre, cela eſt quelquefois permis aux Philoſophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur concede par le miniſtere de la Nature. Conſidere un peu je te prie en toy meſme la ſimple eau de la pluye; Qui eſt-ce qui croiroit jamais qu'elle euſt & contint en ſoy toutes les choſes qui ſont au monde, les pierres dures, les ſels, l'air, la terre, le feu, puis qu'en evidence elle n'apparoiſt autre choſe qu'une ſimple eau? Que diray-je de la terre? qui contient en ſoy, eau, feu, air, ſel, & n'apparoiſt neantmoins que terre? O admirable Nature! qui ſçait par l'eau produire des fruicts admirables en la terre, & leur ſuppediter la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choſes ſe font, & neantmois les yeux vulgaires ne le voyent pas, mais ce ſont les yeux de l'intellect & de l'imagination, qui le voyent d'une veuë tres-veritable: Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs. Comme par exemple, les yeux des hommes communs voyent que le Soleil eſt chaud: les yeux des Philoſophes au contraire, voyent le Soleil eſtre pluſtoſt froid, mais ſes mouvements eſtre chauds. Car ſes actions & ſes effects ſont cognens par la diſtance des lieux: le feu de Nature eſt un, & meſme avec luy. Car tout ainſi comme le Soleil tient le centre & le milieu entre les Spheres, des Planettes, & que de ce centre du Ciel il eſpart en bas ſa chaleur par ſon mouvement. Ainſi au centre de la terre eſt un Soleil terreſtre, qui par ſon mouvement perpetuel pouſſe la chaleur ou ſes rayons en haut à la ſuperficie de la terre: & ſans doute ceſte chaleur intrinſeque eſt beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu elementaire que nous voyons, mais elle eſt temperée par l'eau ſouſterrine, qui de jour en jour penetre & paſſe par les pores de la terre en la refraiſchiſſant,

& par

& par meſme ſimiiltude l'air tempere le Soleil celeſte & ſa chaleur, l'air dis-je, qui de jour en jour vole à l'entour de la terre, & ſi cela n'eſtoit, par ceſte chaleur toutes choſes ſeroient conſumées, & rien ne naiſtroit. Mais comme ce feu inviſible, ou ceſte chaleur centrale conſumeroit tout ſi l'eau n'intercedoit & ne la temperoit, ainſi la chaleur du Soleil deſtruiroit tout, n'eſtoit l'air qui intervient au milieu. Mais je diray maintenant en peu de mots, comme ces Elements agiſſent entr'eux: Dans le centre de la terre eſt le Soleil centrique qui par ſon mouvemẽt ou par le mouvement de ſon firmament, jette une grande chaleur qui s'eſtend juſques à la ſuperficie de la terre. Ceſte chaleur cauſe l'air en ceſte façon. La matrice de l'air, c'eſt l'eau, laquelle engendre des fils de ſa Nature, mais diſſemblables, & beaucoup plus ſubtils, car où le paſſage eſt denié à l'eau, l'air y entre; puis quand ceſte chaleur centrale (laquelle eſt perpetuelle) agit, elle faict eſchauffer & diſtiller ceſte eau, & ainſi ceſte eau par la force de la chaleur ſe change en air, & par ce moyen paſſe juſques à la ſuperficie de la terre, parce qu'il ne peut ſouffrir d'eſte enfermé, où apres qu'il eſt refroidy, il ſe reſoult en eau dans les lieux oppoſites, cependant il arrive quelquefois que non ſeulement l'air, mais l'eau auſſi paſſe juſques à la ſuperficie de la terre, comme il apparoiſt en ces noires bruïnes qui ſont portées par violences juſques en l'air, dequoy je vous donneray un exemple familier. Faites chauffer de l'eau dans un pot à feu lent, vous verrez s'eſlever petit à petit des vapeurs lentes & douces, à feu plus fort apparoiſtront des vapeurs plus craſſes. Ceſte chaleur centrale opere en ceſte meſme façon, l'eau la plus ſubtile eſt eſlevée en l'air, & ce qui eſt plus craſſe & eſpais tirant ſur le ſel ou graiſſe, il le diſtribuë à la terre, d'où naiſſent choſes diverſes, le reſte ſe change en rochers & en pierres. Quelqu'un pourroit objecter ſi la choſe eſtoit ainſi, cela ſe feroit continuellement, & neantmoins bien ſouvent on ne ſent aucun vent. Ie reſponds qu'il n'y a point de vent à la verité quand l'eau n'eſt point jettée violemment dans le vaiſſeau diſtillatoire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas touſiours du tonnerre, encores qu'il pleuve & qu'il vente, mais ſeulement quand par la force de l'air une eau

trouble

trouble eſt portée par violẽce juſques à la ſphere du feu: car le feu n'endure point l'eau. Nous en avons un exemple devant nos yeux, jettez de l'eau froide dans une fournaiſe ardante, vous orrez quels tonnerres elle excitera: Mais pourquoy uniformement l'eau n'entre-elle en ces lieux? la raiſon eſt pource qu'il y a pluſieurs de tels lieux vagues & concavites, quelquefois une concavité pouſſe hors de ſoy eau & vents par certains jours ou mois juſques à ce qu'il ſe face une repercuſſion d'icelle. Comme nous voyons en la mer les flots ſe ſuivre pluſieurs lieües avant que trouver qui les repouſſe: mais retournons à noſtre propos. Ie dis donc que le feu ou la chaleur eſt cauſe du mouvement de l'air, & qu'il eſt la vie de toutes choſes, & la terre eſt la nourrice, ou le receptacle de tout, mais ſi ce n'eſtoit l'eau qui refrigere la terre, & noſtre air, la terre ſeroit rendüe extremement ſeiche pour deux raiſons ſuſdites, c'eſt à ſçavoir à canſe de la chaleur tant du mouvement centrique que du Soleil celeſte. Neantmoins en quelques lieux il arrive que les pores de la terre eſtans bouchez l'humidité ne peut penetrer, & alors par la correſpondance des deux Soleils. celeſte & cẽtrique, qui ont entr'eux une puiſſance aymantine, il arrive dis-je que la terre s'enfiãme à ceſte chaleur.

Et ainſi quelque jour le Monde perira.

Fay doncques que l'operation en noſtre terre ſoit telle, que la chaleur centrale puiſſe changer l'eau en air, à fin qu'elle ſorte juſques ſur la ſuperficie de la terre, & qu'elle reſpande le reſte par les pores de la terre, & alors à l'oppoſite l'air ſe changea en eau beaucoup plus ſubtile que n'eſtoit la premiere, & cela ſe fera ainſi, ſi tu donnes à denoter à noſtre veillard, l'or & l'argent à fin qu'il les conſume, & que luy en fin mourant ſoit bruſlé, que ſes cendres ſoient eſparcés dans l'eau; & alors cuit le tout juſques à ce que ce ſoit aſſez, & tu auras une medecine qui guerit la lepre. Adviſe au moins que tu ne prennes le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid, meſle les natures enſemble, s'il y a quelque choſe de contraire à la Nature, car une ſeule choſe t'eſt neceſſaire, ſepare la, à fin que la Nature ſoit ſemblable à la Nature, fay cela avec le feu, non avec la main, & ſçachés que ſi tu ne ſuis la Nature tout ton labeur eſt vain, & je te jure par le Dieu qui eſt Sainct, que je t'ay icy dit tout

ce

ce que le pere peut dire à ſon fils. Qui a des oreilles qu'il oye, & qui a du ſens qu'il comprenne.

De la pierre, & de ſa vertu.

TRAICTE' XII.

NOus avons aſſez amplement diſcouru aux chapitres precedents de la production des choſes naturelles, des Elements, & des matieres, premiere & ſeconde, des corps, des ſemences, & en fin de l'uſage & vertu d'iceux. I'ay en outre eſcrit la façon de faire la pierre, mais touchant la vertu d'icelle, j'en reveleray maintenant tout autant que l'experience m'en a monſtré, & que la Nature m'en a concedé. Mais à fin que de rechef ſommairement & en peu de paroles je mette par abregé ces douze traictez, & que le lecteur craignant Dieu puiſſe concevoir mon intention, la choſe en va ainſi. Quant à la verité de l'art, ſi quelqu'un en doute, qu'il liſe les eſcrits des Anciens verifié par raiſon & par experience, auſquels, comme dignes de creance, on ne doit faire difficulté d'adjouſter foy en leur dire: que ſi quelqu'un trop opiniaſtre ne veu. croire leurs eſcrits, alors il ſe faut tenir à la maxime qui dit que contre celuy qui nie les principes il ne faut jamais diſputer: car les ſourds & les muets ne peuvent parler. Et je vous prie quelle prerogative auroient les autres choſes univerſellement qui ſont au monde par deſſus les metaux. Pourquoy les exclurrons-nous ſeuls de l'univerſelle benediction que le Createur a donné à toutes choſes, incontinent aprés la création du monde, comme les ſainctes lettres nous teſmoignent & qu'une vaine & imaginaire denegation de ſemence leur ſeroit attribuée. Que ſi nous ſommes contraints de confeſſer qu'ils ont de la ſemence, qui eſt-ce qui eſt ſi ſot, qu'il ne croye qu'ils peuvent eſtre multipliez en icelle? & en ſa Nature la Phiſique eſt veritable, la Nature l'eſt auſſi, mais rarement il ſe treuve un Operateur qui ſoit vray: Vnique eſt la Nature,

l'art

l'art eſt unique : mais les Operateurs ſont divers. Or quant à ce que la Nature cree les choſes des Elements, elle le faict par le vouloir de Dieu, & ce de la premiere matiere, que Dieu ſeul ſçait & cognoiſt, mais elle les multiplie par la ſeconde, que les Philoſophes cognoiſſent. Rien ne ſe faict au monde ſans le vouloir de Dieu, & de la Nature. Car chaque Element à la varité eſt en ſa ſphere, mais l'un ne peut eſtre ſans l'autre, l'un vit par le moyen de l'autre, & toutesfois conjoints enſemble ils ne s'accordent point, mais l'eau eſt le plus digne de tous les Elemẽts, pource que c'eſt la mere de toutes choſes, & ſur icelle nage l'eſprit du feu, par le feu : L'eau eſt faicte la premiere matiere, c'eſt à ſçavoir par le combat du feu avec l'eau, & ainſi s'engendrent des vents ou vapeurs, apres & faciles à eſtre congelez avec la terre par l'air crud, qui dés le commencement a eſté ſeparé d'icelle, ce qui ſe faict ſans ceſſe, & par un mouvement perpetuel, car le feu ou la chaleur n'eſt point excitée autrement que par le mouvement, ce qui ſe peut voir manifeſtement en un fer, lequel en le limant devient auſſi chaud que s'il eſtoit rougy au feu, le mouvement donc cauſe la chaleur, & eſmeut l'eau, & le mouvement de l'eau cauſe l'air, qui eſt la vie de toutes choſes vivantes. Les choſes donc croiſſent en ceſte maniere, comme j'ay dit cy deſſus, c'eſt à ſçavoir de l'eau, car de ſa vapeur plus ſubtile, les choſes plus ſubtiles & legeres procedent : mais de ſon huile, en viennent choſes plus belles & excellentes que les premieres. Si donc par voſtre operation vous voulez amender Nature, & luy donner un eſtre plus parfaict & accomply, faictes diſſoudre le corps dont vous voulez vous ſervir, & oſtez luy ſon terreſtre & ſuperflu, lavez le, & le nettoyez bien, mettez les choſes cuittes avec les cuittes, les pures avec les pures, & les creuës avec les creuës, ſelon le poix de Nature, & non pas de la matiere : Car vous devez ſçavoir que le ſel nitre central ne prend point d'avantage de la terre, qu'il luy en eſt beſoin, pure ou non, mais la graiſſe ou l'unctuoſité de l'eau ſe gouverne & manie d'autre façon, parce que jamais on n'en peut avoir de pure, & ſe nettoye par double chaleur, & derechef ſe reünit & conjoint.

FIN.

Epilogue, ſommaire, & concluſion des douze traictez cy deſſus.

AMy Lecteur, j'ay faict, & compoſé ces douze traictez en faveur de ceux qui ayment ceſte ſcience, à fin qu'ils cognoiſſent les operations que la Nature nous enſeigne, avant qu'ils commencent à travailler: & comme elle produit toutes les choſes qui ſont au monde à fin qu'ils ne perdent point le temps, & ne vueillent s'efforçer d'entrer dans la porte ſans avoir les clefs, parce que celuy ſe travaillera en vain, ſi premier il n'a la cognoiſſance de la Nature, voulant mettre la main à l'ouvrage; Car en ceſte ſacrée, ſaincte, & venerable ſcience, celuy-la marchera en perpetuelles tenebres qui n'a le Soleil pour flambeau qui luy eſclaire, & eſt enveloppé d'une obſcurité grande, ſi Phœbe l'autre lampe du monde ne luy faict voir ſa lumiere argentine parmy l'obſcur de la nuict. La Nature a une lumiere propre qui n'apparoiſt pas à nos yeux, l'ombre de la nature n'eſt autre choſe qu'un corps à noſtre veuë, celuy qui eſt eſclairé de ceſte belle lumiere naturelle, tous nuages ſe diſſipent & diſparoiſſent de devant ſes yeux, il met toutes difficultez ſouz le pied, toutes choſes luy ſont claires, preſentes & manifeſtes, & ſans empeſchement aucun, on peut voir le poinct de noſtre magneſie qui correſpond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la terre, car la lumiere de Nature darde ſes rayons juſques là & nous fait voir ce qui eſt là de plus recelé; prenez cecy pour exemple: Que l'on veſte de pareils veſtemens un petit garçon & une fille de meſme aage, mettez les prez l'un de l'autre, perſonne ne pourra recognoiſtra qui eſt le maſle ou la femelle des deux, parce que noſtre veuë ne peut penetrer juſques en l'interieur, & pour cette occaſion nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vray: Mais quand ils ſont deſaccouſtrez & mis à nud, en façon que l'on les puiſſe voir comme Nature les a formez, l'on recognoiſt facilement l'un & l'autre en ſon ſexe: Par ſemblable

auſſi

aussi nostre intellect faict ombre à l'ombre de la Nature, parce que le corps nud en l'homme est l'ombre de la semence de Nature : Tout ainsi donc que le corps humain est couvert de vestemens, ainsi la Nature humaine est couverte du corps: laquelle Dieu s'est reservée à couvrir & descouvrir comme il luy plaist. Ie pourrois en cest endroit, amplemẽt & Philosophiquement discourir de la dignité de l'homme, de sa creation, & generation : mais je passeray cela sous silẽce, veu que ce n'est pas icy le lieu d'en traitter, nous parlerons seulement un peu de sa vie. L'hõme donc creé de la terre, vit de l'air, car dedans l'air est cachée la viande de la vie, que de nuict nous appellons rosée, & de jour, eau mais eau rarefiée, de laquelle l'esprit invisible congelé est meilleur & plus pretieux que toute la terre universelle : O saincte & admirable Nature, qui ne permets point aux enfans de la science de faillir, comme tu le demonstres de jour en jour, és actions de la vie humaine. Or en ces douze traictez j'ay allegué toutes ces raisons naturelles, à fin que plus facilement le Lecteur craignant Dieu, & desireux de sçavoir, puisse comprendre tout ce que j'ay veu de mes yeux, & que j'ay faict de mes mains propres, sans aucune fraude ny sophistication : Car il est impossible d'attaindre à la perfection de cest art, si ce n'est par une singuliere revelation, ou par une secrette demonstration faicte par un amy. C'est une chose vile, & tres-precieuse, laquelle je repeteray icy volontiers encores que je l'ay descrite quelque fois. Resp. donc de nostre air dix parties de l'or vif, ou de la Lune vive une partie, & mets le tout dans ton vaisseau, & le cuis avec l'air premierement, à fin qu'il soit eau, & puis non eau, si tu ignores cela, & que tu ne sçaches cuire l'air, sans doute tu failleras, c'est là la vraye matiere des Philosophes. Car tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas jusques à ce qu'il plaise à l'Operateur, c'est l'eau de nostre rosée, de laquelle est tiré le salpetre des Philosophes, duquel toutes choses croissent & se nourrissent. Sa matrice est le centre du Soleil & de la Lune tant celeste que terrestre, & à fin que je le die le plus ouvertement, c'est nostre aymant, que par cy devant j'ay nommé Acier. L'air engendre cest aymant, & cest aymant engendre ou fait apparoistre nostre air. Ie t'ay icy saincteement dit verité, prie Dieu qu'il

qu'il favorise ton entrepriſe, & par ainſi tu auras icy la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui aſſeure que ſon pere eſt le Soleil & la Lune ſa mere, que le vent l'a porté, dans ſon ventre, à ſçavoir le ſel Alcali, que les Philoſophes ont nommé ſel Armoniac & vegetable, caché dans le ventre de la magneſie. Son operation eſt telle: Il faut que tu diſſolves l'air congelé, dans lequel tu diſſoudras la dixieſme partie d'or figille cela, & travaille avec noſtre feu juſques à ce que l'air ſe change en poudre, & alors apparoiſtront pluſieurs couleurs. J'euſſe deſcrit l'entiere procedure en ces traictez, mais d'autant qu'elle eſt aſſez au long expliquée dans les Livres de Raymond Lulle & des autres anciens Philoſophes, je n'ay voulu traicter que la premiere & ſeconde matiere, ce que j'ay faict franchement & à cœur ouvert, & ne penſe pas qu'il y aye homme au monde qui l'aye fait mieux que moy: car ce que je dis, je le dis non pour l'avoir leu dans les Autheurs, mais pour l'avoir faict de mes propres mains. Parquoy ſi tu ne m'entens, ou que tu ne vueilles croire la verité, n'accuſe point mon livre, mais toy-meſme, & croy que Dieu ne te veut point reveler ce ſecret, prie le donc aſſiduellement, & relis pluſieurs fois mon livre, principalement l'Epilogue de ces douze traictez, en conſiderant touſiours la poſſibilité de la Nature, & les actions des Elements, & lequel eſt la principale entrée en iceux, mais ſur tout en la rarefaction de l'eau ou de l'air, car les cieux ont ainſi eſté creez & tout le monde, & je t'ay bien voulu dire cela, comme le pere à ſon fils. Ne t'eſmerveille point au reſte de ce que j'ay eſcrit tant de traictez, ce n'a pas eſté pour moy, car je n'ay point beſoin de livres, mais pour advertir pluſieurs qui travaillent en vain, & deſpenſent vainement leurs moyens: & ſi en outre j'euſſe bien peu comprendre le tout en peu de lignes, voire en peu de mots; mais je t'ay voulu conduire par raiſons & par exemples à la cognoiſſance de la Nature, à fin que devant toutes choſes tu ſceuſſes ce que tu devois chercher, ou la premiere ou la ſeconde matiere, & que la Nature te fuſt ouverte & cogneuë & ſa lumiere & ſon ombre, & ne te faſches point ſi tu trouves quelquesfois des contrarietez en mon livre, ſelon la couſtume generale de tous les Philoſophes, tu en as beſoin, & à fin que l'entendes,

tendes, la rose ne se trouve point sans espines, espluches diligemment ce que j'ay dit cy dessus, à sçavoir comme les Elements distillent au centre de la terre l'umide radical, & comme le Soleil terrestre & centrique le repousse & sublime par son mouvement continuel jusques à la perficie de la terre. I'ay dit encores que le Soleil celeste a certaine correspondance avec le Soleil centrique, car le Soleil celeste & la Lune ont une particuliere force de distiller sur la terre par leurs rayons, car la chaleur facilement se joint à la chaleur, & cõme le Soleil cẽtrique a sa mere, & une eau cruë perceptible, ainsi le Soleil celeste a sa mere & une eau subtile & perceptible, en la superficie de la terre, les rayons se joignẽt aux rayõs & produisent les fleurs & toutes choses. C'est pourquoy quand il pleut la pluye prend de l'air une certaine force de vie, & la conjoint avec le sel nitre de la terre / lequel est tout de mesme que le tartre calciné qui par sa siccité attire l'air à soy & le resout en eau / & ce sel nitre de la terre a une mesme force d'attirer l'air, car il a esté air luy mesme, & est conjoint avec la graisse de la terre, & tant plus les rayons du Soleil sont forts, copieux, & en plus grande abondance, tant plus grande quantité de sel nitre se faict, & par consequent plus grande quantité de froment vient à croistre sur la terre, ce que nous enseigne l'experience de jour en jour. I'ay bien voulu declarer au long la correspondance que toutes les causes ont entre elles, & la force du Soleil, de la Lune, & des Estoilles, & ce à cause des ignorans: car ceux qui sçavent, n'ont besoin d'instruction, car nostre subject est devant les yeux de tout le monde & ne se cognoist pas. O nostre Ciel, ô nostre eau, ô Mercure nostre, ô sel nitre nostre, qui repaires dans la Mer du monde, ô vegetable, ô soulphre fixe & volatil, ô fesses ou reste de mort de nostre mer: Eau qui ne moüille point, sans laquelle personne au monde ne peut vivre, & sans laquelle il ne s'engendre & ne paroist rien en toute la terre; voila les epithetes de L'oiseau de Hermes qui ne repose jamais, c'est de vil prix, & personne ne s'en peut passer, par ainsi tu la cognois, tu as la chose la plus precieuse qui soit en le monde, laquelle je te dis ouvertement n'estre autre chose que nostre eau pontique, laquelle se congele dans le Soleil & la Lune, & se tire neantmoins du Soleil & de la Lune, par l'artifice de

noſtre Acier, & par une façon eſmerveillable & Philoſophique, ſi elle eſt conduite par un ſage fils de la ſcience. Ie n'avois à la verité aucune envie de publier ce livre, par les raiſons que j'ay recitées en la Preface. Toutesfois le deſir que j'ay de ſatisfaire & profiter aux eſprits ingenuës & vrays Philoſophes, m'a vaincu à fin que je monſtraſſe une bonne volonté à ceux qui me cognoiſſent, & que je manifeſtaſſe à ceux qui ſçavent la ſcience que je ſuis leur compagnon & pareil, & que je deſire avoir leur cognoiſſance, je ne doute point qu'il n'y aye pluſieurs gens de bien & de bonne conſcience qui poſſedent ſecretement ce grand don de Dieu, je les prie & conjure qu'ils ayent en ſinguliere recommandation le ſilence d'Arpocrates, & qu'ils ſe facent ſages & adviſez par mon exemple: car toutesfois & quantes que je me ſuis voulu declarer aux grands, cela m'a touſiours eſté ou nuiſible ou dommageable. Tellement que par ceſt eſcrit je me manifeſte aux fils de la ſcience: & par meſme moyen j'inſtruis les ignorans. Car il faut que les heritiers de la ſcience croyent qu'ils n'auront jamais meilleure voye pour travailler que celle que je leur ay icy monſtrée: car ouvertement j'ay dit tout ce qu'il y a, principalement de l'extraction de noſtre ſel Armoniac, ou Mercure Philoſophique, tiré des entrailles de noſtre eau pontique, & ſi je n'ay pas bien apertement revelé l'uſage d'icelle, c'eſt ce que ie n'ay pas eu licence du Maiſtre de la Nature de parler plus outre: car Dieu ſeul doit reveler cela, qui cognoiſt les cœurs & les eſprits des hommes, lequel pourra ouvrir l'entendement à celuy qui le priera diligemment, & lira pluſieurs fois ce petit traicté. Le vaiſſeau comme j'ay dit eſt unique, depuis le commẽcement juſques à la fin ou au plus deux: Le feu ſoit continuel en l'un & l'autre ouvrage, à raiſon dequoy ceux qui faillent: qu'ils liſent les 10. & 11. traictez: Car ſi tu travailles en la tierce matiere tu ne feras rien. Et ſçais-tu ceux qui travaillent en ceſte tierce matiere ce ſont ceux qui laiſſant noſtre Sel unique qui eſt le vray Mercure, s'amuſent à travailler ſur les herbes, pierres, animaux minieres, &c. Car excepté noſtre Soleil & Lune, qui ſont couvers de la Sphere de Saturne, il n'y a rien de veritable, & qui deſire venir à la fin deſirée, qu'il ſçache la converſion des Elements, qu'il ſçache faire pon-

dereux

dereux ce qui de ſoy eſt leger, qu'il ſçache faire que ce qui eſt de ſoy eſprit ne le ſoit plus : car alors il ne travaillera point en choſe eſtrange : le feu eſt le regime de tout, & tout ce qui ſe faict en cét art, ſe faict par le feu, & non autrement, comme nous avons dit cy deſſus ſuffiſamment. Adieu benevole Lecteur, & j'oüys longuement de ces miens labeurs que j'ay confirmez par experience, j'oüys-en, di-je à la gloire de Dieu, au ſalut de ton ame, & au profit de ton prochain.

Enigme Philoſophique du meſme Autheur.

IE vous ay deſia deſcouvert & manifeſté, ô enfans de verité, tout ce qui dependoit de la ſource de la fontaine univerſelle, ſi bien qu'il ne me reſte plus rien à dire, car en mes precedents traictez, j'ay expliqué ſuffiſamment par exemple, ce qui eſt de la Nature, j'ay declaré la Theorique & Practique tout autant qu'il m'a eſté poſſible & permis. Mais à fin que perſonne ne ſe puiſſe plaindre que j'ay eſcrit trop laconiquement, & que j'aye obmis quelque choſe pour ma briefveté, je vous deſcriray encores tout au long l'œuvre entiere, mais enigmatiquement, à fin que vous jugiés juſques où je ſuis parvenu par la permiſſion de Dieu. Il y a une infinité de livres eſcrits de ceſt art, mais à grand' peine trouverez-vous en pas un la verité ſi clairement expliquée, ce que j'ay bien voulu faire, d'autant que j'ay pluſieurs fois conferé avec pluſieurs qui penſoient bien entendre les eſcrits des Philoſophes, mais j'ay bien cogneu par leurs paroles qu'ils les interpretoient beaucoup plus ſubtilement que la Nature ne requiert, car elle eſt ſimple, & mes paroles veritables, toutesfois, leur ſemblent trop viles & trop baſſes, pour leur eſprit, qui ne conçevoit que des choſes hautes, meſmes il m'eſt arrivé que j'ay declaré la ſcience de mot à mot, à quelques uns, qui n'ont jamais peu rien faire, pource qu'ils ne croyoiẽt pas qu'il y euſt de l'eau dans noſtre Mer, & vouloient neantmoins eſtre appellez Philoſophes. Puiſque donc

ces gens là n'ont peu entendre mes paroles proferees sans Enigme ny obſcurité, je ne crains point, comme les Anciens ont craint anciennement, que perſonne le puiſſe ſi facilement entendre, c'eſt un don de Dieu auſſi. La verité eſt bien, que ſi en ceſte ſcience il eſtoit requis une ſubtilité d'eſprit, & que la choſe fuſt telle qu'elle peuſt eſtre apperceuë par les yeux du vulgaire. I'ay rencontré de beau eſprits & ames propres pour rechercher telles choſes, mais je vous dy que vous ſoyez ſimples & non point trop prudens, juſques à ce que vous ayez le ſecret, car alors que vous l'aurez, neceſſairement la prudence vous accompagnera, & pourrez auſſi facilement compoſer une infinité de livres, car cela eſt bien plus facile à celuy qui eſt au centre, & voit la choſe, que celuy qui marche ſur la circonference, & n'a rien que l'ouye, vous avez la ſeconde matiere de toutes choſes clairement deſcrite, mais je vous adverty, que ſi vous voulez parvenir à ce ſecret, qu'il vous faut ſur tout prier Dieu, puis aymer voſtre prochain, & en fin n'aller point imaginer des choſes ſi ſubtiles, deſquelles la Nature ne ſçait rien, mais demeurez en la ſimple voye d'icelle, car en la ſimplicité vous pourrez mieux toucher la choſe, que la voir parmy tant de ſubtilitez. Ne vous amuſez point aux ſyllabes, en liſant mes eſcrits, mais conſiderez touſiours la Nature, & ce qu'elle peut: & devant que commencer l'œuvre, imaginez-vous bien ce que vous cherchez, & quel eſt le but de voſtre intention, car il vaut mieux l'apprendre premierement par imagination qu'à ſes deſpens. Ie vous dis encores qu'il vous faut trouver une choſe qui eſt occulte, de laquelle par un grand artifice ſe tire une eau, laquelle ſans violence & ſans bruit, diſſout l'or, voire meſmes auſſi doucement & naturellement que l'eau chaude diſſout & liquefie la glace. Si vous avez trouvé cela vous avez la choſe de laquelle l'or a eſté produit, & combien que les metaux & toutes les choſes du monde ayent leur origine d'icelle: il n'y a rien toutesfois qui luy ſoit ſi amy que l'or, d'autant qu'il eſt le plus pur de toutes choſes, & par ainſi je conclus que ſi vous ne voulez vous rendre ſages par mes admonitions, vous m'ayez pour excuſé, qui ne deſire que vous profiter, je l'ay faict fidellement tant qu'il m'a eſté concedé, & comme un homme de bonne conſcience, ſi vous demandez

dez qui je suis, je suis Citoyen du monde, si vous me cognoissez, & que vous soyez gens d'hõneur, vous vous taiserez, si vous ne me cognoissez point ne vous en enquestez pas plus avant, car jamais à homme vivant je n'en declareray plus qu'il est porté par ceste escrit public, croyez moy, que si je n'estois de telle condition que je suis, je n'aurois rien de plus agreable que la vie solitatre, ou de demeurer dans un tonneau comme un autre Diogenes: car je voy que tout ce qu'il y a au monde n'est que vanité: la fraude & l'avarice sont en regne, toutes choses se vendent, & en fin la malice a surmonté la vertu, je voy devant mes yeux la felicité de la vie future, de cela je me resiouis, je ne m'esmerveille plus de ce que les Philosophes anciens apres qu'ils avoient ceste excellente medecine, ne se soucient point d'abreger leurs jours, la vie future est devant les yeux d'un vray Philosophe, comme la face dans un miroir quand tu te regardes, que si Dieu te donne la fin desiree, tu me croiras & ne te reveleras point au monde.

S'ensuit la parabole ou Enigme Philosophique, adjoustée de surplus.

IL arriva une fois que navigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, je fus jetté par le vouloir de Dieu au bord d'une certaine grande Mer: Et combien que j'eusse cognoissance entiere des advenuës & proprietez de ceste Mer, toutesfois j'ignorois si en ces quartiers là on pouvoit trouver ce petit poisson nommé Echeneis: que tant de personnes, grandes & petites ont recherché jusques au jour present avec tant de sollicitude. Mais cependant que je regarde çà & là les Molosines nageantes avec les Nymphes, je me laisse emporter au sommeil, fatigué que j'estois de mes labeurs precedents & abbatu tant par la varieté de mes cogitations, que par le doux murmure de l'eau; Comme donc je dormois ainsi doucement, il m'arrive une vision merveilleuse, car je vis sortir de nostre Mer le vieillard Neptune d'une grande & venerable, & armé de son Trident, lequel apres une

 ble

amiable ſalutation me meine en une Iſle tres-agreable, Ceſte belle Iſle eſtoit ſituee du coſté du Midy, & tres-abondante de toutes choſes neceſſaires pour la vie & pour les delices de l'homme : Les champs Eliſiens tant vantez par Virgile ne ſont rien au prix. Tout le rivage de l'Iſle eſtoit environné de Myrtes, de Cypres, & de Roſmarin. Les Prez herbus, tapiſſez de diverſes couleurs reſioüiſſoient la veuë de leur varieté, & rempliſſoient le nez d'une odeur tres-ſuave. Les collines eſtoient pleines de Vignes, d'Oliviers, & de Cedres. Les foreſts n'eſtoient que d'Orangers, & Citronniers, les chemins publics fourniſſoient d'une gracieuſe ombre aux paſſans, eſtans plantez de coſté & d'autre d'uue infinité de Lauriers & Grenadiers, entrelaſſus & enlacez par un bel artifice, & pour le dire en un mot, tout ce qui ſe peut dire & deſirer au monde ſe trouver là. Or en nous promenant Neptune me monſtra dans ceſte Iſle deux mines d'or & d'acier, cachees ſous une roche ; gueres loin de là, il me meine dans un Pré, au milieu duquel eſtoit un Iardin plein de mille beaux arbres divers, & dignes d'eſtre regardez, & entre pluſieurs de ces arbres il m'en monſtra ſept, chacun ayant ſon nom, & entre les ſept j'en remarquay deux principaux & plus eminents que les autres, deſquels l'un portoit le fruict tres-clair, & reluiſant comme le Soleil, & ſes fueilles eſtoient comme or, l'autre portoit ſon fruict plus blanc que le lys, & ſes fueilles eſtoient comme fin argent, & Neptune les nommoit l'un arbre Solaire, & l'autre arbre Lunaire. Mais encores que toutes choſes ſe trouvaſſent à ſouhait dans ceſte Iſle, une choſe toutesfois y manquoit, on ne pouvoit y avoir de l'eau qu'avec grande difficulté. Il y en avoit pluſieurs qui vouloient y en faire conduire par canaux, d'autres qui en tiroient de diverſes choſes, mais tout leur labeur eſtoit en vain car en ce lieu là on n'en pouvoit avoir, que ſi on en avoit, elle eſtoit inutile & veneneuſe, ſiuon qu'elle fuſt tiree des rayons du Soleil & de la Lune, ce que peu de gens ont peu faire, que ſi quelques uns ont eu la fortune propice en cecy, ils n'en n'ont jamais peu tirer que les dix parties : car ceſte eau eſtoit de telle façon admirable, qu'elle ſurpaſſoit la neige en blancheur, & croy moy que j'ay veu & touché, ce que je die, & en la contemplant je me ſuis bien eſmerveillé. Cependant que ceſte con-

contemplation occupe tous mes sens, & commence dessa à me fatiguer, Neptune s'evanoüit, & m'apparut en sa place un grand homme, au front duquel estoit escrit le nom de Saturne. Celuy cy prenant le vase puisa les dix parties de ceste eau, & incontinent il print du fruict de l'arbre Solaire, & le mit dans ceste eau, & je vis ce fruict qui se consumoit dans ceste eau comme la glace se resout dans l'eau chaude, & je luy demanday, Seigneur, je voy icy une chose merveilleuse, ceste eau est presque de rien, & neantmoins je voy que le fruict de ceſt arbre se resout si doucement en icelle, à quoy sert tout cela? Il me respondit gracieusement: Il est bien vray mon fils, que c'est une chose esmerveillable, mais il faut qu'il soit ainsi. Car ceste eau est l'eau de vie qui a puissance de meliorer les fruicts de ceſt arbre, de façon qu'il ne sera plus besoin d'en planter ny anter: car elle pourra par sa seule odeur rendre les autres six arbres semblables à soy. En outre ceste eau est à ce fruict comme la femme à l'homme, car le fruict de ceſt arbre ne peut se pourrir ailleurs qu'en ceſt eau. Et combien que le fruict soit une chose precieuse & admirable, toutesfois s'il se pourrit dans ceſt eau, il s'engendre par ceste putrefaction la Salamandre perseverante au feu, le sang de laquelle est plus precieux que tous les thresors du monde. Ayant faculté de rendre fertiles les six arbres que tu vois, & rendre leurs fruicts plus doux que le miel. Et je luy demanday: Seigneur, comment se faict cela? Ie t'ay dit cy devant (me dit-il) que les fruicts de l'arbre Solaire sont vifs, sont doux, mais au lieu que maintenant un seul peut estre saoulé d'icelluy, apres qu'ils a cuit dans ceste eau on en peut saouler mille. Et puis je luy ay demandé, faut-il faire ceste cuisson à grand feu & long temps. Il me respond, que ceste eau avoit un feu intrinseque, lequel s'il est aydé par une chaleur continuelle il brusle trois parties de son corps, & n'en demeurera qu'une si petite partie, qu'à grand' peine la pourroit-on imaginer. Mais en somme la cuisson se faict par l'experte industrie du Maistre, & ce par l'espace de sept mois premierement, & puis dix: Mais cependant apparoissent plusieurs choses diverses, & rousiours le cinquantiesme jour apres le commencement plus ou moins. Et je l'ay encores interrogé, Seigneur ce

fruict peut-il eſtre cuit dans quelques autres eaux, ou bien ne luy adjouſte on rien? Il me reſpond, il n'y a que ceſte ſeule eau qui ſoit utile en tout ce pays & en toute ceſte Iſle, nulle autre eau ne peut penetrer les pores de ceſte pomme, & ſçaches que l'arbre Solaire eſt ſorti de ceſte eau, laquelle eſt tiree des rayons du Soleil & de la Lune, par la force de noſtre ayuant. C'eſt pourquoy ils ont enſemble une ſi grande ſympatie & correſpondance, que ſi on adjouſtoit quelque choſe d'eſtrange il ne pourroit faire ce qu'il faict de ſoy-meſme. Il la faut donc laiſſer ſeule & ne luy rien adjouſter que ceſte pomme. Car apres la decoction, c'eſt un fruict eternel & immortel ayant vie & ſang, parce que le ſang faict que les autres arbres ſteriles portent meſme fruict & de meſme nature que la pomme. Ie luy demanday en outre, Seigneur, ceſte eau eſt elle tout par tout, & ſe peut elle tirer en autre façon? il me reſpond, elle eſt en tout lieu, & perſonne du monde ne peut vivre ſans elle. Elle ſe tire par un eſmerveillable moyen, mais celuy eſt le meilleur qui ſe faict par la force de noſtre Acier, lequel ſe trouve au ventre d'Aries: Et je luy dis, à quoy ſert cela? il reſpond, devant ſa decoction c'eſt un tres grand venin, mais apres une cuiſſon convenable c'eſt une ſouveraine medecine: Et alors il donne 29. grains de ſang, deſquels chaque grain te fournira huict cents ſoixante quatre, du fruict de l'arbre Solaire. Ie luy demanday. Ne ſe peut-il pas meliorer plus outre? Teſmoin l'eſcriture Philoſophique, dit-il, il peut eſtre exalté premierement juſques à dix, puis juſques à cent, à mille, voire juſques à dix mille: I'inſiſtois, Ie vous prie, Seigneur, dites moy ſi pluſieurs cognoiſſent ceſte eau, & a elle un nom propre. Il ſe print à crier, peu de gens l'ont cogneuë, mais tous l'ont veuë, la voyent, & l'ayment. Elle a non ſeulement un nom, mais pluſieurs & divers. Mais le vray nom propre qu'elle a, c'eſt qu'elle ſe nomme l'eau de noſtre mer. L'eau de vie qui ne moüille point les mains. Ie luy demanday encores. D'autres perſonnes que les Philoſophes en uſent-ils à autres choſes? Toute creature, dit-il, en uſe, mais inviſiblement. Naiſt-il quelque choſes en icelle, luy dis-je. D'icelle ſe font toutes les choſes du monde, me dit-il, & vivent en icelle, mais à la verité dans elle il n'y a rien, ſinon que c'eſt une choſe qui ſe meſle

avec

avec toutes les choſes du monde, je luy demanday, eſt elle utile ſans le fruict de ceſt arbre? A cela il me dit, elle eſt à la verité inutile en ceſt œuvre : car elle n'eſt ameliorée qu'avec le ſeul fruict de ceſt arbre Solaire. Et alors je commençay à le prier. Seigneur, je vous prie, nommez-la moy ſi clairement & ouvertement que je n'en puiſſe douter. Mais luy en eſlevant ſa voix, il cria ſi fort, qu'il m'eſveilla, qui fut occaſion que je ne peus luy demander rien d'avantage, & il ne me voulut rien declarer d'avantage : & moy auſſi je ne t'en peux dire plus. Contente toy de ce que je t'ay dit, car il n'eſt pas poſſible de parler plus clairement. Et ſi tu ne comprens ce que je t'ay dit, jamais tu n'entendras les livres des Philoſophes. Apres le ſubit & ineſperé depart de Saturne, un nouveau ſommeil m'a ſurpris, & derechef Neptune m'apparut en forme viſible. Et me felicitant de ceſt heureuſe rencontre dans les jardins des Heſperides me monſtra un Miroir dans lequel j'ay veu toute la Nature à deſcouvert. Apres pluſieurs diſcours de coſté & d'autre, je le remerciay de ſes bien-faits, de ce que par ſon moyen je ſuis entré non ſeulement en ceſt agreable Iardin, mais j'ay encores eu l'honneur de deviſer avec Saturne, ce que j'avois deſiré il y a long temps. Mais d'autant qu'il me reſtoit encores quelques difficultez à ſoudre & deſquelles je n'avois peu eſtre eſclaircy à cauſe de l'ineſperé depart de Saturne, je l'ay prié inſtamment de m'oſter en ceſte deſiree occaſion, le ſcrupule auquel j'eſtois, Et luy parlay en ceſte façon : Seigneur, j'ay leu les livres des Philoſophes qui afferment unanimement que toute generation ſe faict par maſle & femelle, & neantmoins ſelon le ſonge que j'ay veu. Saturne ne mettoit dans noſtre Mercure que le fruict de l'arbre Solaire, j'eſtime que comme Seigneur de la Mer, que vous ſçavez bien cela, je vous prie de m'en reſoudre. Il eſt vray mon fils, dit-il, que toute generation ſe faict au maſle & femelle, mais à cauſe de la diſtraction des trois regnes de Nature, un animal à quatre pied n'riſt d'une façon & un ver d'une autre. Car encores que les vers ayent yeux, veuë, ouye & les autres ſens, toutesfois ils naiſſent de purrefaction, & le lieu d'iceux ou la terre où ils ſe pourriſſent eſt la femelle. De meſme en l'œuvre Philoſophique, la mere de ceſte choſe eſt ceſte eau que

nous

nous avons tant de fois repetee, & tout ce qui naiſt d'icelle, à la mode des vers, naiſt par putrefaction C'eſt pourquoy les Philoſophes ont crée le Phœnix & la Salemandre. Car s'il ſe faiſoit par la conception de deux choſes, ce ſeroit une choſe ſubjette à la mort, mais d'autant qu'il ſe revivifie ſoy-meſme le corps premier eſtant corrompu, il en reüſſit un autre incorruptible. Car la mort des choſes n'eſt rien plus que la ſeparation du compoſé. Ce qui faict en ce Phœnix, qui ſe ſepare luy-meſme de ſon corps corruptible. Puis je luy demauday encore, Seigneur, y a-il en ceſte œuvre choſes diverſes ou compoſition de pluſieurs choſes? il n'y a qu'une ſeule & unique choſe, dit-il, à laquelle on n'adjouſte rien ſinon l'eau Philoſophique, qui t'a eſté manifeſtee en ton ſonge, laquelle doit eſtre dix fois autant peſant que le corps, & croy, mon fils, fermement & conſtamment que tout ce qui t'a eſté revelé par ſonge en ceſte Iſle ſelon la couſtume de la region, n'eſtre nullement ſonge, mais la pure verité, laquelle te pourra eſtre deſconverte par l'aſſiſtance de Dieu, & l'experience, vray maiſtreſſe de toutes choſes. Et comme je voulois m'enquerir plus outre, apres m'avoir dit adieu, il me laiſſa ſans reſponſe & reſveillé dans la deſiree region d'Europie. Et à toy auſſi (amy Lecteur) te ſoit aſſez dit. Adieu.

Au ſeul Trium loüange & gloire.

Au Lecteur Benevole.

NE t'enqueſte point, je te prie, amy Lecteua, qui eſt l'autheur de ce petit traiſté. Et moy auſſi qui je ſois, il n'eſt point de beſoin que tu le ſçaches, Croy ſeulement pour aſſeuré que l'Autheur de ce petit Opuſcule tient en ſa poſſeſſion, & a faict la pierre des Philoſophes. Et y ayant entre luy & moy une ſincere & mutuelle bien-veillance je l'ay prié de m'expliquer les trois principes, Mercure, Soulphre, & Sel, & s'il faut chercher ladite pierre des Philoſophes en ceux que nous voyons

voyons & sont communs, ou s'il y en a d'autres, qu'il me declaraſt cela en paroles tres-claires, & un ſtile non broüillé. Ce que m'ayant eſté par luy promis, & que j'eus tranſcrit ce preſent traicte à la deſrobee, je me ſuis perſuadé que le faiſant imprimer, bien que contre le gré de l'Autheur, qui eſt du tout hors d'ambition, les vrays Amateurs de la Philoſophie m'en ſçauroient bon gré, car je m'aſſeure que l'ayant leu, ils ſe donneront mieux garde des impoſteurs, & feront moins de perte de temps, d'argent, d'honneur, & de bonne renommée. Que ſi j'apperçoy que les gens de bien & vrays Philoſophes (car je deteſte un cas de vulgaires Alchymiſtes) me ſçachent bon gré de ma bonne volonté, je tâſcheray de tirer de l'Autheur les autres deux principes & pluſieurs autres choſes. Cependant j'ouys de celuy-cy, Adieu.

FIN.

Dialogue de Mercure, de l'Alchymiſte, & de Nature.

IL advint en un certain temps que pluſieurs Alchymiſtes firent une aſſemblee, pour conſulter & reſoudre enſemblement comme ils pourroient faire la pierre Philoſophale, & la preparer comme il faut, & ordonnerent entre-eux qu'un chacun dreſt ſon opinion par ordre, & ſelon ce qui luy en ſembleroit. Or eſt-il que ce concert & aſſemblee ſe fit au milieu d'un beau Pré, à Ciel ouvert, & en un jour beau & ſerein. Eſtant donc là aſſemblez, pluſieurs d'entre eux furent d'advis que le Mercure eſtoit la premiere matiere de la pierre, les autres diſoient que c'eſtoit le Soulphre, & les autres autre choſe. Neantmoins ceux qui opinoient pour le Mercure eſtoit la plus forte, & emportoient preſque le deſſus, & ſe fondoient ſur le dire des Philoſophes, qui crient inceſſamment, noſtre Mercure, noſtre Mercure, donnans occaſion

occaſion de croire qu'ils le tiennent pour la premiere matiere de la pierre. Comme donc ils alterquoient ainſi enſemblement, ſe travaillans à faire croire chacun ſon opinion eſtre la meilleure, & attendans avec deſir, joye & impatience, la concluſion de leurs diſcours, il s'eſleva une grande tempeſte, avec orages, greſles, & vents eſpouvantables, & extraordinaires, qui ſeparerent ceſte belle Congregation renvoyant les uns & les autres en diverſes Provinces, ſans avoir faict aucune reſolution par enſemble. Vn chacun donc d'iceux eſtant chez ſoy, a recommencé ſes labeurs comme ils avoient accouſtumé, cherchant la pierre des Philoſophes, qui en une choſe, qui en une autre ce qui ſe continuë encores juſques aujourd'huy ſans ceſſe & ſans repos. Or un d'iceux Philoſophes, qui s'eſtoit trouvé en ceſte compagnie, ſe reſſouvenant que pluſieurs notables perſonnes d'icelle, eſtoient d'opinion qu'il falloit chercher la pierre des Philoſophes au Mercure, dit en ſoy-meſme encores qu'il n'y ait eu rien d'arreſté & de conclu en nos diſcours, & qu'on n'aye fait aucune concluſion, ſi eſt-ce que je travailleray ſur le Mercure, quoy qu'on en diſe, & quand j'auray faict ceſte benoiſte pierre, alors la concluſion ſera faicte, car je vous advertis que c'eſtoit un homme qui parloit touſiours avec ſoy-meſme comme font les Alchymiſtes. Il commença donc à lire les livres des Philoſophes, & entre-autres il tomba ſur la lecture d'un livre d'Alain, qui traicte du Mercure, & par la lecture de ce beau livre, ce Monſieur le Philoſophe devint Alchymiſte; mais Alchymiſte ſans concluſion. Il prend donc le Mercure, & ſe met à travailler deſſus. Pour le faire court, il le met dans un vaiſſeau, & le feu deſſous, le Mercure comme il a accouſtumé s'envole, & ſe reſout en air. Mon pauvre Alchymiſte, qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre ſa femme, bien & beau, luy reprochant qu'elle luy avoit deſrobé ſon Mercure, car perſonne, ce diſoit-il, ne pouvoit eſtre entré là dedans qu'elle ſeule. Ceſte pauvre femme innocente, ne peut faire autre choſe que s'excuſer en pleurant, puis luy dit tout bas entre ſes dents, Que Diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde?

Mon Alchymiſte prend derechef du Mercure, & le met dans un vaiſſeau, & de crainte que ſa femme ne le luy

luy derobast, il le gardoit luy-mesme; mais le Mercure à son accoustumee s'envole aussi bien cette fois comme l'autre. Mais l'Alchymiste en lieu d'estre faschè de la fuitte de son Mercure, s'en resiouyt grandement, pource qu'il se ressouvint qu'il avoit leu que la premiere matiere de la pierre devoit estre volatile. Et partant il se persuada, & creut entierement, que desormais il ne pouvoit plus faillir, tant qu'il travailleroit sur ceste matiere, & desiors il commença à traitter hardyment le Mercure apprint à le sublimer, apprint à le calciner d'admirable façon, tantost par les Sels, tantost par le Soulphre, puis le messoit tantost avec les metaux, tantost avec des minieres, puis avec du sang, puis avec des cheveux, puis le macerroit avec les eaux fortes, avec des jus d'herbes, avec de l'urine, avec du vinaigre, mais le pauvre bon-homme n'a peu rien trouver qui reüssit à son intention, ny qui le contentast, encores qu'il n'eust rien laissé en tout le monde avec quoy il n'eust essayé de coaguler, & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'avoit rien faict, & qu'il ne pouvoit rien faire, reduit presque au desespoir il commença à songer, & se ressouvint d'avoir leu dans les Autheurs que la matiere estoit de si vil prix qu'elle se trouvoit dans les fumiers, & dans les retraits, si bien qu'il recommença à travailler de plus belle, & mesler ce pauvre Mercure, avec toutes sortes de fientes, tant humaines que d'autres animaux, tantost separément, tantost toutes ensemble. En fin apres avoir bien peiné, sué, & tracassé, apres avoir bien tourmenté le Mercure, & s'estre bien tourmenté soy-mesme, il s'endormit pleins de divers pensemens, & agité de diverses cogitations. Or en songe il luy apparut une vision, c'est qu'il arriva vers luy un bon vieillard, qui le salua, & luy dit familierement. Mon amy dequoy vous contristez vous? Auquel il respondit, Monsieur, je voudrois volontiers faire la pierre Philosophale. Le vieillard luy replique, ouy mon amy; voyla un bon souhait, mais ce n'est pas tout, avecques quoy la voulez-vous faire la pierre des Philosophes?

L'Alchymiste. Avec le Mercure Monsieur.

Le Vieillard, Mais avecques quel Mercure?

L'Alchymiste. Ha! Monsieur, pourquoy me demandez-

mandez-vous avecques quel Mercure, car il n'y a qu'un?

Le Vieillard. Il eſt vray, mon Amy, qu'il n'y a qu'un Mercure, mais diverſifié par les divers lieux où il ſe trouve, & touſiours une partie plus pure que l'autre.

L'Alchymiſte. O Monſieur, je ſçay tres-bien comme il le faut purger, & nettoyer, avec le ſel & vinaigre, avec le nitre, & le vitriol.

Le Viellard. Et moy je vous dis & vous declare mon bon Amy, que ceſte purgation ne vaut rien, & n'eſt point la vraye, & que ce Mercure là ne vaut rien, & n'eſt point le vray. vrayement les hommes ſages & vrays Philoſophes ont bien un autre Mercure, & un autre purgation, & apres avoir dit cela, il s'eſvanoüit, & n'apparut plus, Mon pauvre Alchymiſte reſveillé qu'il fut, ayant perdu & ſon ſonge, & ſon ſommeil, ſe print à penſer profondement quelle pouvoit eſtre ceſte viſion, & quel pouvoit eſtre ce Mercure des Philoſophes, mais il ne peut rien excogiter, que ce Mercure vulgaire; & diſoit en ſoy-meſme; O mon Dieu, ſi j'euſſe peu parler plus long temps avec ce bon Vieillard, ſans doute j'euſſe deſcouvert quelque choſe. Il recommença donc encores ſes labeurs, je dis ſes ſales labeurs, broüillant touſiours ſon Mercure auec de la merde, tantoſt de la ſienne propre, tantoſt d'enfans ou d'autres animaux, & ne manquoit point de venir tous les jours une fois au lieu où il avoit veu ceſte viſion, pour eſſayer s'il pourroit point encores parler avec ſon Vieillard, & là quelques fois il faiſoit ſemblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant, mais comme le Viellard ne venoit point, il eſtima qu'il euſt peur, & qu'il ne creuſt pas qu'il dormiſt, & commença à jurer, Monſieur, Monſieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foy je dors, regardez pluſtoſt à mes yeux, ſi vous ne me voulez croire; voila-t'il pas un ſage perſonnage. En fin ce miſerable Alchymiſte apres tant de labeurs, & la perte & conſommation de tous ſes biens, s'en alloit petit à petit perdre l'entendement, ſongeant touſiours à ſon Vieillard, ſi bien qu'un jour entre-autres, à cauſe de ceſte grande & forte imagination, il s'endormit, & en ſonge il luy apparut un fantoſme en la forme de ce Vieillard, qui luy dit: Ne perdez point courage, mon amy, ne perdez point courage. voſtre Mercure eſt bon, & voſtre matiere auſſi eſt bonne,

mais

mais si ce meschant ne vous veut obeyr, conjurez-le. Quoy, vous estonnez-vous de cela ? He ! n'a-t'on pas accoustumé de conjurer les serpens, pourquoy ne conjurera-on pas aussi bien le Mercure ? Et ayant dit cela, le fantosme s'en voulut aller, mais l'Alchymiste pensant l'arrester, s'escria si fort, Ha ! Monsieur attendez, qu'il s'esveilla soy-mesme & perdit par ce moyen & son songe, & son esperance, neantmoins il fut bien consolé de l'advertissement que luy avoit donné le fantosme. Il prend donc un vaisseau plein de Mercure, & commence à le conjurer de terrible façon, comme luy avoit enseigné le fantosme en son sommeil, & se ressouvenant qu'il luy avoit dit qu'on conjuroit bien les Serpens, il s'imagina qu'il le falloit conjurer tout de mesme que les Serpens. Qu'ainsi ne soit, disoit-il, ne peint-on pas le Mercure avec des Serpens entortillez en une verge. Il prend donc son vaisseau plein de Mercure, & commence à dire. Vx. Vx. Os. Tas, &c. Et là où la conjuration porte le nom de serpent, il y mettoit celuy de Mercure, disant : *Et tu Mercuri nequissima bestia, &c.* c'est à dire, & toy Mercure, meschante beste, &c. Ausquelles paroles le Mercure se print à rire, & parler, disant, Venez ça, Monsieur l'Alchymiste, qu'est-ce que vous me voulez ?

Ma foy vous avez grand tort
De m'y tourmenter si fort.

L'Alchymiste. Ho ho, meschant coquin, que tu es, tu m'appelles à ceste heure Monsieur, quand je te touche au vif, je t'ay donc trouvé une bride, attens, attens un peu, par Dieu je te feray bien chanter une autre chanson. Et ainsi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colere, il luy dit, vienca, je te conjure par le Dieu vivant, es-tu pas le Mercure des Philosophes ? Le Mercure tout tremblant, luy respond, ouy Monsieur, je suis le Mercure des Philosophes.

L'Alchymiste. Pourquoy donc, meschant garnement que tu es, pourquoy ne m'as-tu pas voulu obeir, & pourquoy ne t'ay-je pas peu fixer ?

Le Mercure. Ha ! mon tres magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moy pauvre miserable, c'est que je

je ne sçavois pas que vous fussiez si grand Philosophe.

L'Alchymiste. Pendart, & ne le pouvois-tu pas bien sentir, & comprendre par mes labeurs infinis, & par mes procedures qui estoient si Philosophiques.

Le Mercure. Cela est vray, Monseigneur, mais je me voulois tousiours cacher, & fuir vos liens, mais je voy bien pauvre miserable, que je suis, qu'il m'est impossible d'eviter que je ne paroisse en la presence de mon tres-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alchymiste. Ha! Monsieur le galant, tu as donc trouvé un Philosophe à ceste heure.

Le Mercure. Ouy, Monseigneur, je voy bien voirement, & à mes despens, que vostre excellence est un tres-grand Philosophe. Mon Alchymiste donc se resiouyssant en son cœur, commence à dire en soy mesme, pardieu j'ay trouvé ce que je cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il commença à luy dire d'une voix terrible, çà çà traistre me seras-tu donc obeyssant à ceste fois? Regarde bien à ce que tu as à faire, car autrement je te.

Le Mercure. Monseigneur je vous obeyray tres-volontiers si je peux, car certes je suis desia fort debile.

L'Alchymiste. Comment, coquin, tu t'excuses desia?

Le Mercure. Non fais dea, Monsieur, je ne m'excuse pas, mais je languis.

L'Alchimiste. Qu'est-ce qui te fait mal?

Le Mercure. L'Alchymiste me fait mal.

L'Alchymiste. Et quoy traistre vilain, tu te mocques encores de moy?

Le Mercure. Ha! Monseigneur, à Dieu ne plaise que je me mocque de vous, je parle de l'Alchymiste, & non pas de vous, vous estes trop grand Philosophe.

L'Alchymiste. Bien, bien, tu as raison, cela est vray. Mais viençà dy moy que t'a il fait cest Alchymiste?

Le Mercure. Ha! Monsieur il m'a faict mille maux, car il m'a meslé & broüillé avec tout plein de choses qui me sont contraires, ce qui m'empesche de pouvoir monstrer mes forces, car il m'a tant tourmenté que je suis presque reduit à la mort.

L'Alchymiste. Tu merites tous ces maux, & encore de plus grands, pourquoy n'es-tu obeyssant?

Le Mercure. Moy, Monseigneur, Iamais je ne fus desobeyssant à un Philosophe, quel qu'il ayt esté, mais

que

que sert cela, il faut confesser la verité, mon naturel est tel, que je me mocque volontiers des fols.

L'Alchymiste. Et quelle opinion as tu de moy ?

Le Mercure. De vous, Monseigneur, vous estes un grand personnage, tres-grand Philosophe, surpassant en doctrine & sapience, voire mesme Hermes.

L'Alchymiste. Certainement cela est vray, je suis homme docte, mais je ne me veux pas loüer moy-mesme, mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que j'estois un fort docte Philosophe, elle a cogneu cela de moy, ceste bonne femme.

Le Mercure. Ie le croy bien Monsieur, car tels doivent estre les vrais Philosophes, qu'ils deviennent insensez à force de sagesse, de prudence, & de labeur.

L'Alchymiste. Là, là, ce n'est pas tout dy moy un peu, que feray-je de toy, comment en pourray-je faire la pierre des Philosophes ?

Le Mercure. Aussi vray Monseigneur, je n'en sçay rien. Vous estes Philosophe, vous le devez sçavoir, pour moy je ne suis que pauvre serviteur des Philosophes, ils font tout ce qu'il leur plaist faire de moy, & je leur obey en ce que je peux.

L'Alchymiste. Tout cela est bel & bon, mais tu me dois dire comment je dois proceder pour faire de toy la pierre des Philosophes.

Le Mercure. Monseigneur, je ne vous peux dire autre chose, si vous le sçavez, vous le ferez, si vous ne le sçavez, vous ne ferez rien ; voila tout ce que vous aurez de moy.

L'Alchymiste. Comment, pauvre malotru, tu parles avec moy, comme avec un simple homme. Peut-estre ignores-tu que j'ay travaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en estime d'un fort grand Philosophe.

Le Mercure. Ie le croy facilement Monseigneur, car je sçay bien que je suis encores tout soüillé, & tout empuanty, par les meslanges de vos beaux labeurs.

L'Alchymiste. Dy moy donc si tu es le Mercure des Philosophes ?

Le Mercure. Pour moy, je sçay bien que je suis Mercure, mais si je suis celuy des Philosophes, c'est à vous à le sçavoir.

L'Alchymiste. Dy moy seulement si tu es le vray Mer-

Mercure, ou s'il y en a un autre, & ainſi il s'eſvanoüit. Mon pauvre Alchymiſte bien dolent, commence à parler & crier, mais perſonne ne luy reſpond, & puis penſant en ſoy-meſme, certainement je cognois à ceſte heure que je ſuis fort homme de bien, puis que le Mercure a parlé avec moy, certes il m'ayme. Il recommence donc derechef à travailler diligemment, & de ſublimer le Mercure & de le diſtiller, de le calciner, de le turbiſer, de le precipiter, & diſſoudre de façons admirables, & avec eaux diverſes, mais comme devant en vain il s'eſt efforcé & n'a fait autre choſe que conſommer ſon temps, & ſon bien. Et partant il cemmença à maudire le Mercure, & blaſphemer contre la nature de ce qu'elle l'avoit crée. Mais la Nature oyant ces blaſphemes elle appella le Mercure à ſoy, & luy dit, qu'as-tu fait à ceſt homme qu'il te maudit & blaſpheme contre moy? que ne fais-tu ce que tu dois. Mais le Mercure s'excuſa fort modeſtement, & la Nature luy commanda d'eſtre fort obeïſſant aux enfans de la ſcience, qui le recherchent; ce que le Mercure luy promit faire. & dit, Mere Nature, quieſt-ce qui pourra contenter les fols? La Nature ſe ſoufriant s'en alla, & le Mercure qui eſtoit en colere contre l'Alchymiſte, s'en alla auſſi.

Quelques jours apres il tomba en l'eſprit de Monſieur l'Alchymiſte qu'il avoit oublié quelque choſe, il reprend donc encores ce pauvre Mercure, & le meſle avec de la merde de porceau. Mais le Mercure faſché de ce qu'il avoit eſté accuſé mal à propos devant la Mere Nature, ſe print à crier, & dit, viençà maiſtre fol, que veux-tu avoir de moy, pourquoy m'as-tu accuſé?

L'Alchymiſte. Es-tu celuy-là que je deſire tant de voir?

Le Mercure. Ouy, je le ſuis, mais je te dis que les aveugles ne me peuvent voir.

L'Alchymiſte. Ie ne ſuis point aveugle moy.

Le Mercure. Si es en verité, & grandement aveugle, car tu ne te vois pas toy-meſme, à grand' peine me pourrois tu voir.

L'Alchymiſte. Voy, voy, depuis quand es-tu devenu ſi ſuperbe? Ie parle avec toy, le plus modeſtement qu'il m'eſt poſſible, & tu me meſpriſes. Peut-eſtre ne ſçais-tu pas que j'ay travaillé avec les grands Princes, & qu'ils m'ont en opinion d'eſtre Philoſophe?

Le Mercure. C'eſt à la Cour des grands Princes, que courent ordinairement les fols, car là ils ſont honorez, & en eſtime par deſſus tous autres, tu as donc auſſi eſté à la Cour?

l'Alchymiſte. Ha! ſans doute tu es un diable, & non pas Mercure, puis que tu veux parler comme cela, avec les Philoſophes, voyla comme tu m'as trompé cy devant.

Le Mercure. Mais dy moy, par ta foy cognois tu les Philoſophes?

l'Alchymiſte. Demandes-tu ſi je cognois les Philoſophes, je ſuis moy-meſme Philoſophe?

Le Mercure. Ha, ha, ha, voicy un Philoſophe que nous avons de nouveau, & bien, bien, Monſieur le Philoſophe, dites moy donc, que cherchez vous, que voulez-vous avoir, que deſirez-vous de faire?

l'Alchymiſte. Belle demande, je veux faire la pierre des Philoſophes.

Le Mercuee. Mais avec quelle matiere veux-tu faire la pierre des Philoſophes?

l'Alchym. Avec quelle matiere, avec noſtre Mercure?

Le Mercure. Garde toy bien de dire comme cela, car ſi tu parles ainſi, je m'enfuiray, car je ne ſuis pas voſtre.

l'Alchymiſte. O pardieu, tu ne peux eſtre autre choſe qu'un diable qui me veut ſeduire.

Le Mercure. Certainement, mon Philoſophe, c'eſt toy qui m'es pire qu'un diable, & non pas moy, car tu m'as traicté tres-meſchamment, & d'une maniere diabolique.

l'Alchymiſte. O qu'eſt-ce que j'entens, certes c'eſt là un demon, car je n'ay rien fait, que ſelon les eſcrits des Philoſophes, & je ſuis tres-bon Operateur.

Le Mercure. Vrayment, ouy, tu es un bon Operateur, car tu fais plus que tu ne ſçais, & que tu ne lis dans les livres. Car les Philoſophes diſent tous unanimement qu'il faut meſler les Natures avec les Natures, & hors la Nature ils ne commandent rien. Et toy au contraire tu m'as meſlé avec toutes les choſes les plus ſordides, puantes, & infectes, qui ſoyent au monde, ne craignant point de te ſoüiller avec toutes ſortes de fientes, pourveu que tu me tourmentaſſes.

l'Alchymiſte. Tu as menty, je ne fais rien hors de la Nature, mais je ſeme la ſemence en ſa terre, comme diſent les Philoſophes.

Le

Le Mercure. Ouy, vrayment tu es un beau ſemeur, tu me ſemes dans de la merde, & le tẽps de la moiſſon venu, je m'envole, & toy tu ne moiſſonnes que de la merde.

L'Alchymiſte. Mais les Philoſophes ont eſcrit neantmoins qu'il fal'oit chercher leur matiere dans les fumiers, & dans les retraicts.

Le Mercure. Ce qu'ils ont eſcrit, eſt vray, & tu le prens à la lettre, ne regardant que les ſyllabes, ſans te ſoucier de leur intention.

L'Alchymiſte. Ie commence à comprendre qu'il peut eſtre que tu es Mercure, mais tu ne me veux pas obeyr, & alors recommença à le conjurer de rechef, diſant, Vx. Vx. Os. tas, &c. Mais le Mercure luy reſpondit en riant, & ſe mocquant de luy. Tu as beau dire Vx. Vx. tu ne profites de rien mon amy, tu ne gaignes rien.

L'Alchymiſte. Ce n'eſt pas ſans occaſion qu'on dit de toy, que tu es admirable, que tu es inconſtant & volatil. Ie te vas donner la reſolution là deſſus. Ie ſuis conſtant à un Operateur, & artiſt conſtant, je ſuis fix à un eſprit fixe. Mais toy & tes ſemblables eſtes de vrayes giroyetes, vagabondant d'une choſe en une autre, d'une matiere en une autre.

L'Alchymiſte. Dy moy donc ſi tu es le Mercure duquel les Philoſophes ont eſcrit, & aſſeuré qu'il eſtoit le principe de toutes choſes, avec le ſoulphre & le ſel, ou bien s'il en faut chercher un autre.

Le Mercure. Certainement, le fruict ne tomba pas loin de ſon arbre, mais je ne cherche point ma gloire. Eſcoute moy bien, je ſuis le meſme que j'ay eſté, mais mes annees ſont diverſes. Dés le commencement j'ay eſté jeune, auſſi long temps comme j'ay eſté ſeul, maintenant je commence a eſtre vieil, & ſi ſuis le meſme que j'ay eſté.

L'Alchymiſte. Ha, ha, tu me plais à ceſte heure, de dire que tu commences à vieillir, car j'ay touſiours cherché le Mercure qui fut le plus meur, & le plus fixe, afin de me pouvoir plus facilement accorder avec luy.

Le Mercure. En verité, mon bon amy, c'eſt en vain que tu me recherches, & viſites en ma vieilleſſe, puis que tu ne m'as pas cogneu en ma jeuneſſe.

L'Alchymiſte. Qu'eſt-ce que tu dis, que je ne t'ay pas cogneu en ta jeuneſſe? Et je n'ay ceſſé de te manier en

tant

sant de diverſes façons, comme toy-meſme le confeſſes; & aſſeure toy que je ne ſuis pas encores las, & que je te feray pis que je n'ay fait juſques à ce que j'aye accomply l'œuvre des Philoſophes.

Le Mercure. O miſerable que je ſuis que feray-je; ce fol icy me meſera peut-eſtre avec de la merde encore, l'appreheſion ſeule m'en tourmente deſia. Hé! Monſieur le Philoſophe, je te prie au moins d'une choſe, ne me meſe pas avec de la merde de pourceau, autrement me voyla perdu, car ceſte puanteur là me contraint à changer ma forme. Et que diable veux-tu que je face d'avantage, ne ſuis-je pas aſſez tourmenté? ne t'obeis-je pas? ne me meſlay-je pas avec tout ce que tu veux, ne ſuis-je pas ſublimé, ne ſuis-je pas precipité, ne ſuis-je pas Turbith, ne ſuis-e pas Amalgame, quand il te plaiſt, ne ſuis-je pas en fin tout ce que tu veux? que demandes tu d'avantage de moy? Mon corps eſt de telle façon, craché, ſoüille, & flagellé, que meſme une pierre auroit pitié de moy, tu tires de moy du laict, tu tires de moy de la chair, tu tires de moy du ſang, tu tires de moy du beurre de l'huile, de l'eau, & bref que tu ne tires-tu point de moy? & lequel eſt-ce de tous les metaux, ny de tous les mineraux, dy gros butor, qui puiſſe faire ce que je fais moy ſeul? Et il n'y a point de miſericorde avec moy. O quelle pitié!

l'Alchymiſte. Vrayement, tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point car tu es meſchant, & quelque forme que tu prennes en apparence; ce n'eſt que pour nous tromper, car tu retournes touſiours en ta premiere forme.

Le Mercure. Tu es un mauvais homme, de dire cela, car je fay tout ce que tu veux. Si tu veux que je ſois corps, je le ſuis, ſi tu veux que je ſois poudre, je la ſuis. Ie ne ſçay en quelle façon m'humilier d'avantage, que de devenir poudre, & ombre pour t'obeyr.

l'Alchymiſte. Dy moy donc quel tu es en ton centre, & je ne te tourmenteray plus.

Le Mercure. Ie voy bien, que je ſeray contraint de parler fondamentalement avec toy. Si tu veux, tu me peux entendre, & comprendre mes paroles, eſcoute les donc. Tu vois ma forme à l'exterieur, tu n'as que faire de cela. Mais quant à ce que tu m'interroges de mon

centre, je te veux respondre cathegoriquemẽt. Mon centre est le cœur tres-fixe de toutes les choses, immortel, & penetrant, en iceluy est le repos de mon Seigneur. Mais moy, je suis la voye, le precurseur, le pelerin, le domestique, le fidelle à mes compagnons, qui ne laisse point ceux qui m'accompagnent, mais demeure avec eux, & peris avec eux. Ie suis un corps immortel, & si je meurs quand on me tuë, mais je ressuscite au jugement par devant un Iuge sage, & discret.

l'Alchymiste. Tu es donc la pierre de Philosophes.

Le Mercure. Ma Mere est telle. D'icelle naist artificiellement un je ne sçay quoy, mais mon frere qui habite dans la forteresse, a en son vouloir, tout ce que veut le Philosophe.

l'Alchymiste. Mais dy my es-tu vieil?

Le Mercure. Ma mere m'a engendré, mais je suis plus vieil que ma mere.

l'Alchymiste. Qui diables te pourroit entendre? Tu ne fespons jamais à propos, tu me contes tousiours des paraboles. Dy moy en un mot, si tu es la fontaine, de laquelle Bernard Comte Trevisam a escrit si solemnellement.

Le Mercure. Ie ne suis point fontaine, mais je suis eau, c'est la fontaine qui m'environne.

l'Alchymiste. L'or se dissout il en toy, puis que tu es eau?

Le Mercure. I'ayme tout ce qui est avec moy, comme mon amy, & tout ce qui naist avec moy, je luy donne nourriture, & tout ce qui est nud, je le couvre de mes aisles.

l'Alchymiste. Ie voy bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toy, je te demande une chose, tu me respons d'une autre Si tu ne me veux mieux respondre que cela, je te vay encores fangler mieux que devant.

Le Mercure. He! mon bon Monsieur, soyez moy pitoyable, je te diray librement ce que je sçay.

l'Alchymiste, Dy moy donc, si tu crains le feu?

Le Mercure. Si je crains le feu, je suis feu moy-mesme.

l'Alchymiste. Pourquoy t'enfuis-tu donc du feu?

Le Mercure. Ce n'est pas que ie m'enfuie, mais mon esprit, & l'esprit du feu s'entr'ayment & tant qu'ils peuvent l'un accompagne l'autre.

l'Alchy-

L'Alchymiste. Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu?

Le Mercure. Ne sçais-tu pas qu'un pelerin tend tousiours du coste de son païs, & quand il est arrivé d'où il est sorty, il se repose, & retourne tousiours plus sage, qu'il n'estoit.

L'Alchymiste. Et quoy? retourne-tu donc quelquesfois?

Le Mercure. Ie retourne voirement, mais en une autre forme.

L'Alchymiste. Ie n'entens point cela, & touchant le feu je ne sçay que c'est.

Le Mercure. Si il y a quelqu'un qui cognoisse le feu de mon cœur, celuy-là cognoistra que le feu (c'est à dire une deüe chaleur) est ma vraye viande, & tant plus long temps l'esprit de mon cœur mange de feu, tant plus gras devient-il, duquel la mort, est puis apres la vie de toutes les choses qui sont au regne ou je suis.

L'Alchymiste. Es-tu grand?

Le Mercure. Pren l'exemple de moy-mesme, de mille & mille gouttelettes je me ressemble en un, & d'un je me resous un mille & mille gouttelettes, comme tu vois mon corps devant tes yeux: si tu sçais joüer avec moy, tu me peux diviser en tout autant de parties que tu voudras derechef je seray un. Que sera-ce donc de mon esprit intrinseque, qui est mon cœur, & mõ centre le quel tousiours d'une petite partie en produit plusieurs milliers?

L'Alchymiste. Et comment donc faut-il proceder avec toy pour te rendre tel que cela?

Le Mercure. Ie suis feu en mon interieur, le feu est ma viande, & le feu est ma vie, & la vie du feu est l'air, car sans l'air le feu s'esteint. Le feu est plus fort que l'air, c'est pourquoy je ne suis point en repos, & l'air cru ne me peut coaguler ny restraindre, adjouste l'air avec l'air, afin qu'il soient un, & qu'ils ayent poids, conjoints-le avec le feu chaud, & le donne au temps pour le garder.

L'Alchymiste. Qu'arrivera il apres tout cela?

Le Mercure. Le superflus s'offera, & le reste tu le brusleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuïras, & estant cuit tu le donneras hardiment en medecine aux malades.

L'Alchymiste. Tout cela est rien c'est tout un, tu ne

respons point à mes questions, je vois bien que tu ne veux seulement que me tromper avec tes paraboles. Ca ma femme apporte moy de la merde de pourceau, que je traicte ce maistre galand de Mercure à la nouvelle façon, pardieu je luy feray bien dire comme il faut faire la pierre des Philosophes.

Le pauvre Mercure ayant ouy tous ces beaux discours, commence à se lamenter & plaindre de ce bel Alchymiste, s'en va à la mere Nature, & accuse cest ingrat Operateur. La Nature croit son fils Mercure qu'elle sçait bien estre veritable, & toute en colere elle appelle l'Alchymiste? hola ho, où es-tu maistre Alchymiste?

l'Alchymiste. Qui est-ce qui m'appelle?

La Nature. Viençà maistre fol qu'est-ce que tu fais avec mon fils Mercure? pourquoy le tourmentes-tu? pourquoy luy fais-tu tant d'injures, luy qui desire te faire tant de bien, si seulement tu le voulois entendre?

l'Alchymiste. Qui diable est cest impudent qui me tance si aigrement, moy qui suis un si grand homme, & si excellent Philosophe?

Nature. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philosophes, c'est moy qui cognois les vrais Philosophes, & les vrais sages que j'ayme, & ils m'ayment aussi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaist, & m'aydent en ce que je ne peux. Mais vous autres Alchymistes, du nombre desquels tu es, vous faites tout ce que vous faictes sans mon sceu, & sans mon consentement, & contre mon dessein, aussi tout ce qui vous arrive est au contraire du vostre. Vous estimez que vous traittez bien, mes enfans, ains vous ne faites rien qui vaille. Mais si vous considerez bien, vous ne les traittez pas, ains ce sont eux qui vous manient à leur volonté, car vous ne sçavez & ne pouvez rien faire d'eux, eux au contraire font de vous quand il leur plaist des insensez, & des fols.

l'Alchymiste. Cela n'est pas vray, Ie suis Philosophe & scay fort bien travailler, j'ay esté avec plusieurs Princes; qui ont fait estat de mon sçavoir, ma femme le scait bien. Ie ne m'en soucie point, j'ay un livre manuscrit, qui a esté caché plusieurs certaines d'annees dans une muraille, je scay bien en fin que j'en viendray à bout, & que je scauray la pierre des Philosophes, car cela m'a

esté

esté revelé en songe. Ie ne songe jamais que choſes vrayes, tu le ſçais bien ma femme.

Nature. Tu feras comme les autres tes compagnons, qui au commencement ſçavent tout ou preſument ſçavoir, & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, ny de ſi aſne.

l'Alchymiſte. Si tu es toutesfois la vræye Nature, c'eſt de toy de qui on faict l'œuvre.

La Nature. Cela eſt vray, mais ce ſont ſeulement ceux qui me cognoiſſent, qui ſont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes enfans, ne font rien qui empeſche mes actions, ains font tout ce qui me plaiſt, & qui augmente mes biens, & guerit les corps de mes enfans.

l'Alchymiſte. Ne fais-pas comme cela?

Nature. Toy, tu fais tout ce qui m'eſt contraire, & procedes avec mes fils contre ma volonté. Tu tuës, là où tu devrois revivifier. Tu ſublimes, là où tu devrois figer, tu diſtilles, là où tu devrois calciner, principalement le Mercure qui m'eſt un bon & obeiſſant fils, avec combien d'eaux corroſives & veneneuſes l'affliges tu?

l'Alchymiſte. Ne procedois-je pas avec iceluy tout doucement par digeſtion tant ſeulement.

Nature. Cela va bien ainſi ſi tu l'entens, ſinon tu ne luy nuiras pas, mais à toy-meſme & à tes folles deſpenſes. Celuy eſt tout autant d'eſtre meſlé avec de la fiente, comme avec de l'or, tout de meſme que la pierre precieuſe, à qui la fiente ne nait point, elle demeure touſiours ce qu'elle eſt, car eſtant lavée elle eſt auſſi replentiſſante qu'auparavant.

l'Alchymiſte. Tout cela, n'eſt rien, je voudrois bien faire la pierre des Philoſophes.

Nature. Ne traittes donc point ſi cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu ſçaches que j'ay pluſieurs fils & pluſieurs filles, & que je ſuis prompte à ſecourir ceux qui me cherchent, s'ils en ſont digne.

l'Alchymiſte. Dittes moy donc qui eſt ce Mercure?

Nature. Sçache que je n'ay qu'un fils qui ſoit tel, il eſt un de ſept, & le premier de tous, & meſme il eſt toutes choſes, & luy qui eſtoit un, n'eſt rien, & ſi ſon nombre eſt entier. En iceluy ſont les quatre Elements, luy qui n'eſt pas toutesfois Element, il eſt eſprit, luy qui eſt

neantmoins corps. Il eſt maſle, & fait neantmoins office de femme, il eſt enfant, & porte les armes d'un homme, il eſt animal, & a neantmoins les aiſles d'un oiſeau. C'eſt un venin, & neantmoins il guerit la lepre, il eſt la vie, & neantmoins il tuë tout, il eſt Roy, & ſi un autre poſſede ſon Royaume, il s'enfuit au feu, & neantmoins le feu eſt tiré d'iceluy, c'eſt une eau, & il ne moüille point, c'eſt une terre. & neantmoins il eſt ſemé, il eſt air, & il vit de l'eau.

L'Alchymiſte. Ie voy bien maintenant que je ne ſçay rien, mais je ne l'oſe dire: car je perderois ma bonne reputation, & mon voiſin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il ſçavoit que je ne ſceuſſe rien, le ne laiſſeray pas de dire que je ſçay quelque choſe, autrement au diable l'un qui me voudroit avoir donné un morceau de pain, & pluſieurs eſperent de moy beaucoup de biens.

Nature. En fin que penſes-tu faire encores que tu prolonges tes tromperies, tant que tu voudras, il viendra toutesfois un jour qu'un chacun te redemandera ce que tu luy auras couſté.

L'Alchymiſte. Ie les repaiſtray d'eſperance tant que je pourray, & ceux que je ne pourray, &c.

Nature. Mais à la parfin. quoy?

L'Alchymiſte. Cependant à cachette & ſans faire ſemblant de rien, j'aſſayray divers labeurs, s'ils ſuccedent tant mieux, je les paieray, ſinon tant pis, je m'en iray en un autre Province, & en feray encores de meſme.

Nature. Tout cela ne veut rien dire, car encores faut-il une fin.

L'Alchymiſte. Ha, ha, ha, il y a tant de Provinces, il y a tant d'avaricieux, je leur promettray à tous des montagnes d'or, & ce en peu de temps, & cependant la mort arrivera.

Nature. En verité tels Philoſophes n'attendent qu'une corde, va t'en à la mal'-heure, & mets fin à ta telle quelle Philoſophie au pluſtoſt que tu pourras. Car par ce ſeul conſeil tu ne tromperas, ny moy qui ſuis la Nature, ny ton prochain, ny toy-meſme.

FIN.

TRAICTE'
DU
SOVLPHRE,
SECOND PRINCIPE
DE NATURE.

Faict par le meſme Autheur, qui par cy devant a mis en lumiere le premier Principe, intitulé le Coſmopolite.

Traduit de Latin en François, par F. GVIRAVD, *Docteur en Medecine.*

Avec pluſieurs autres Opuſcules du meſme ſubject.

A LA HAYE,
De l'Imprimerie de THEODORE MAIRE.

M. DC. XXXIX.

PREFACE AU LECTEUR.

DAVTANT que je n'ay point escrit (Lecteur Benevole) plus clairement qu'ont faict jadis les anciens Philosophes, peut estre que mes escrits ne te seront pas aggreables; veu specialement que tu as entre tes mains tant de divers livres de bons Philosophes. Mais croy qu'aussi n'ay je besoin d'en mettre aucun en lumiere: car je n'en espere aucun profit, ny n'en recherche aucune vaine gloire; & c'est pourquoy je n'ay point voulu, ny ne veux pas encore faire cognoistre au public que je suis. Encores que ce qu'en ta faveur j'ay par cy devant faict desia imprimer, te devoit plus suffire; neantmoins tu en auras encores d'avantage de ma part cy apres; ce sera le traicté de l'harmonie, où j'ay proposé de discourir amplement des choses naturelles. Ayant escrit ce petit livret du Soulphre, meu des prieres que m'en ont faict mes amis, lequel livre je ne sçay s'il doit estre adjousté à mes premieres œuvres, mais si les escrits de tant de Philosophes ne te suffisent, cestuy ne te suffira pas; joint qu'aucuns exemples ne te peuvent servir, si tu ne prens pour exemple la quotidienne operation de la nature. Car si d'un meur jugement tu consi-

derois comment la nature opere, tu n'aurois point beſoin de tant de volumes, car ſelon mon jugement il vaut mieux apprendre de ceſte grande maiſtreſſe la Nature, que non pas de ſes diſciples. Ie t'ay aſſez amplement monſtré en la Preface de mes douze traictez, qu'il y a tant de livres eſcrits de cette ſcience, qu'ils embroüillent pluſtoſt le cerveau de ceux qui les liſent, qu'ils ne ſervent à les eſclarcir de ce qu'ils doutent: Ce qui eſt arrivé à cauſe des grands Commentaires que les envieux ont faict ſur les laconiques preceptes d'Hermes, leſquels de jour à autre ſemblent vouloir s'eclipſer de nous. Ce ſont dis-je les envieux poſſeſſeurs de ceſte ſcience, qui ont embroüillé les preceptes d'Hermes, car les ignorans ne ſçavent pas ce qu'il faut adjouſter ou diminuer, ſinon ce qu'ils ne peuvent lire. Or eſt qu'en ceſte ſcience principalement, un mot de trop, ou de manque, importe beaucoup, pour ayder ou nuire, à bien comprendre la volonté de l'Autheur. Comme pour exemple, il eſt eſcrit en un lieu. Tu meſleras par apres ces eaües enſembles: l'autre adjouſte ceſt adverbe, Non; & dit, Tu ne meſleras par apres ces eaües enſemble. Il y a vrayement peu d'addition, neantmoins tout le ſens en eſt perverty. Mais que le diligent ſcrutateur de ceſte ſcience, ſçache que les abeilles ſçavent bien colliger le miel des herbes veneneuſes. De meſme luy s'il rapporte ce qu'il lira à la poſſibilité de la nature, il cognoiſtra facilement les ſophiſmes; C'eſt à dire, ce qui eſt deceptible pour le rejetter: qu'il ne ceſſe donc de lire, car un livre ouvre l'autre. Et qui eſt celuy qui ſçait ſi les livres de Geber n'ont point eſté envenimés des ſophiſmes d'autres autheurs

en

en telle maniere qu'aujourd'huy on ne les puisse entendre ? Si donc ce n'est un tres-docte & tres-ingenieux esprit (car il ne faut pas que les ignorans se meslent de ceste lecture) qui les relisent mille & mille fois. Il y en a vrayement plusieurs qui se sont meslez de l'interpreter, mais leur explication est beaucoup plus difficile a entendre que n'est pas le texte mesme. C'est pourquoy je te conseille de t'y arrester, & rapporter le tout à la possibilité de la nature, recherchant en premier lieu que c'est que nature. Or tous d'une commune voix disent que c'est une chose commune, de vil prix, & facile à avoir. Et il est vray, mais ils devoient adjouster cecy : A ceux qui la sçavent. Car quiconque la sçait, la recognoistra bien dans les fumiers, mais ceux qui ignorent ne croyent pas qu'elle soit aussi dans l'or. Que si ceux qui ont escrit ces livres si obscurs, qui sont neantmoins tres-vrays, n'eussent point sceu l'art, ains qu'il leur eust fallu chercher, je croy qu'ils y eussent eu plus de peine, que n'en ont pas aujourd'huy les Modernes : Ie ne veux pas loüer mes escrits, j'en laisse juge celuy qui les appliquera à la possibilité, & au cours de la nature. Que si par iceux il ne peut cognoistre l'operation de Nature, les minieres, les esprits vitaux qui restraignent l'air, ny quelle est la premiere matiere, a grand' peine le comprendra-il par les œuvres de Lulle. C'est une chose difficile à croire que les esprits ayent tant de pouvoir dans le ventre du vent. I'ay esté aussi contraint d'entrer dans ceste foreſt, & la multiplier comme les autres ont faict, mais en telle maniere que les plantes que j'y enteray serviront de guide aux inquisi-

teurs de cette ſcience, qui veulent paſſer par ceſte foreſt : car meſdites plantes ſont comme des eſprits corporels. Le temps jadis n'eſt plus, qu'on s'entr'aymoit tant qu'un amy declaroit de mot à mot cette ſcience à ſon amy : on ne l'acquiert aujourd'huy que par une ſaincte inſpiration de Dieu. C'eſt pourquoy quiconque l'ayme & le craint, la pourra poſſeder : s'il la cherche il la trouvera, parce qu'on la peut pluſtoſt impetrer de la miſericorde de Dieu, que du ſçavoir d'aucun homme. Car il eſt tout miſericordieux & n'abandonne jamais ceux qui ont toute leur eſperance en luy, ne rejettant point un cœur contrit & humilié. C'eſt luy qui a eu pitié de moy, qui ſuis la plus indigne de toutes ſes creatures, moy dis-je qui ſuis totalement incapable de raconter ſa puiſſance, ſa gloire, & la miſericorde qu'il luy a pleu de m'octroyer.

Que ſi je ne luy puis rendre graces plus particulieres, pour le moins je ne ceſſeray point d'eſcrire ſes loüanges. Prens donc courage, amy Lecteur, car ſi tu adores Dieu devotement, que tu l'invoques, & mettes ta totale eſperance en luy ; il ne te deſniera pas la meſme grace qu'il m'a concedee : ains il t'ouvrira la porte de nature, & lors tu verras comme elle opere ſimplement. Sçaches pour tout certain que nature eſt tres-ſimple, & qu'elle ne ſe delecte qu'en la ſimplicité : & croy moy que tout ce qui eſt de plus noble en la nature, eſt auſſi le plus facile & le plus ſimple, car toute verité eſt ſimple. Dieu le Createur de tout n'a rien mis de difficile en la nature : Si donc tu veux imiter la nature, je te conſeille de demeurer

en

en ſa ſimple voye, & tu trouveras toutes choſes bonnes. Que ſi mes eſcrits ne te plaiſent, recours à d'autres. Ie n'eſcris pas de grands volumes, tant afin de ne te faire guere deſpendre à les acheter, que pour ce que tu les ayes pluſtoſt leus; car par apres tu auras du temps de conſulter les autres Autheurs: Ne t'ennuye donc pas de chercher, on ouure à celuy qui heurte, ioint que voicy le temps que pluſieurs ſecrets de la nature ſeront deſcouverts. Voicy le commencement d'une quatrieſme Monarchie, qui regnera vers le Septentrion. Le temps s'approche; la mere des ſciences viendra. On verra bien des choſes plus grandes & plus excellentes qu'on n'a pas faict durant les autres trois monarchies paſſees. Parce que Dieu (ſelon le preſage des anciens) plantera ceſte quatrieſme monarchie par un Prince orné de toutes vertus, & qui peut eſtre eſt deſia né. Car nous avons en ces parties boreales un Prince tres-ſage, tres-belliqueux, que nul Monarque n'a ſurmonté en victoires, & qui ſurpaſſe tout autre en pieté & humanité. Sans doute Dieu le Createur permettra, qu'on deſcouvrira plus de ſecrets de la nature pendant le temps de ceſte Monarchie boreale, qu'il ne s'en eſt deſcouvert, pendant les autres trois Monarchies, que les Princes eſtoient ou Payens ou Tyrans. Mais entens ces Monarchies ſelon le ſens des Philoſophes, qui ne les content pas ſelon la puiſſance des grands, ains ſelon les quatre poincts Cardinaux du monde. La premiere a eſté Orientale: la ſeconde Meridionale: la troiſieſme qui regne encores aujourd'huy eſt Occidentale: on attend la derniere en ces pays Septentrionaux: Nous en parlerons de toutes en noſtre

noſtre traitté de l'harmonie. En ceſte attractive polaire, Septentrionale Monarchie (comme dit le Pſalmiſte) la miſericorde & la pieté viendront au devant, la Paix & la Iuſtice ſeront cheries, la verité ſortira de terre & la Iuſtice regardera du Ciel un troupeau & un Paſteur, pluſieurs ſciences ſans envie, c'eſt ce que j'attens avec deſir. Quant a toy (Benevole Lecteur) prie Dieu, crains le, & l'ayme, puis lis diligemment mes eſcrits : Que ſi Dieu te faict la grace, nature y cooperant (laquelle tu dois touſiours ſuyvre) que tu arrives au port de ceſte Monarchie, tu verras alors & cognoiſtras, que je ne t'ay dit, qui ne ſoit utile & veritable.

TRAICTE'
DU
SOVLPHRE,
AUTRE PRINCIPE
DE NATURE.

Du Soulphre, ſecond Principe.

LE Soulphre n'eſt pas le dernier des trois Principes, car c'eſt la principale partie, & du metal, & de l'œuvre Philiſique. Et à cauſe de ſon excellence pluſieurs Sages nous en ont laiſſé beaucoup de choſes par eſcrit qui ſont tres-veritables, ſpecialement Gebert en ſon livre de la grande Perfection, chap. 28. où il rapporte dudit ſoulphre ce qui s'enſuit. Par le Dieu immortel, c'eſt luy qui illumine tous les corps, car c'eſt la lumiere de la lumiere, & la teinture.

Mais avant que parler de luy, qui par tous les Anciens a eſté eſtimé, & recogneu pour le principal des Principes, nous eſcrirons l'origine des trois, & leur generation. Or d'autant que peu de gens avant nous l'ont faict, & qu'il eſt tres-difficile de juger d'aucun des trois Principes comme de toute autre choſe, ſi on ignore ſon origine & ſa generation, nous accomplirons en ce Traicté ce que nos anceſtres ont obmis.

Les

Les Anciens n'ont constitué que deux Principes des choſes naturelles, & ſpecialement és metaux: à ſçavoir le Soulphre & le Mercure, mais les modernes en ont declaré trois, le Sel, le Soulphre, & le Mercure, qui ont pris leur origine des quatre Elements: l'origine deſquels nous eſcrirons auſſi avant toute autre choſe.

Que ceux donc qui ayment cette ſcience ſçachent qu'il y a quatre Elements, chacun deſquels a dans ſon centre un autre Element qui l'elemente, & que ces quatre derniers icy ſont les quatre piliers du monde, leſquels Dieu ſepara du Ghaos lors qu'il vonlut creer ledit monde. Auſſi ſont-ce eux qui par leurs contraires actions maintiennent toute la machine du monde en egalité & proportion. Aidez auſſi des influences celeſtes ils produiſent toutes les choſes qui croiſſent dedans & deſſus la terre, deſquelles nous traicterons en leur lieu: & retournant à noſtre propos nous parlerons de la Terre qui eſt le plus proche Element.

De l'Element de la Terre.

LA Terre eſt un aſſez digne Element en ſa qualité & dignité, & dans icelle les autres trois Elements ſe repoſent, mais ſpecialement le feu: Elle eſt tres-habille pour cacher, & manifeſter ce qui luy eſt donné pour ceſt effect. Elle eſt groſſiere, poreuſe & peſante, ſi on conſidere ſa petiteſſe, mais legere au eſgard à ſa nature: c'eſt auſſi le centre du monde & des autres Elements, & par le centre d'icelle, paſſe l'eſſieu dudit monde juſques à l'un & l'autre Pole. Elle eſt dis-je poreuſe comme une eſponge, & de ſoy ne peut rien produire: mais elle reçoit tout ce que les autres Elements jerten t & laiſſent couler dans elle, qu'il cache ce qui faut cacher, manifeſte ce qu'il faut manifeſter. De ſoy-meſme comme nous avons dit elle ne produit rien, mais elle reçoit tout ce qu'elles autres Elemens produiſent, & tout ce qu'ils ont produit demeure en icelle, par le moyen de la chaleur motive ſe pourrit en icelle, par le moyen de

la

la meſme chaleur ſe multiplie auſſi en icelle, apres la ſeparation du pur d'avec l'impur : Ce qui eſt peſant demeure en terre, la chaleur centrale pouſſe à la ſuperficie ce qui eſt leger. C'eſt donc elle qui eſt la matrice & la nourrice de toute ſemence & de toute commixtion. Elle ne peut faire autre choſe ſinon de conſerver juſqu'à parfaicte maturité la ſemence & le compoſé. Elle eſt froide & ſeiche, mais l'humidité de l'eau tempere ceſte ſeichereſſe. Exterieurement elle eſt viſible & fixe, mais en ſon interieur elle eſt inviſible & volatile. Elle eſt vierge dés la creation (de la diſtillation) du monde : le *caput mortuum* qui reſte apres en avoir tiré ſon humidité, ſera, ſi Dieu le veut, calciné, à fin que d'icelle on en puiſſe extraire une nouvelle Terre cryſtalline. Ceſt Element eſt diviſé en deux parties, l'une pure, l'autre impure : la partie pure ſe ſert de l'eau pour produire toutes choſes, l'impure demeure en ſon globe. Ceſt Element auſſi eſt le domicile où tous les threſors ſont cachez, & en ſon centre eſt le feu de gehenne qui conſerve cette machine du monde en ſon eſtre, & ce en pouſſant l'eau ſouterraine juſques à l'air. Ce feu eſt cauſé & allumé par le roulement du premier mobile, & par l'influence des Eſtoilles, & lors qu'il s'efforce de pouſſer l'eau ſuſdite juſqu'à l'air il rencontre la chaleur du Soleil celeſte temperée de l'air, laquelle faiſant attraction luy aide premierement à faire venir juſqu'à l'air ce qu'il veut pouſſer hors de la terre. Et ſecondement luy aide à faire meurir ce que ladite Terre a conceu dans ſon centre. Ainſi la Terre a une grande affinité avec le feu qui eſt ſon intrinſeque, & elle ne ſe purifie que par le feu, car chaque Element ne ſe purifie que par celuy qui luy eſt intrinſeque. Or l'intrinſeque, ou le centre de la Terre, c'eſt une ſubſtance tres-pure, meſlée avec le feu, auquel centre rien ne peut demeurer car c'eſt comme un lieu vuide, dans lequel les autres Elements jettent ce qu'ils produiſent, comme nous l'avons monſtré en noſtre œuvre des douze Chap. Il ſuffit d'avoir ainſi parlé de la Terre que nous avons dicte eſtre comme une eſponge, & receptacle des autres Elements.

De l'Element de l'Eau.

L'Eau eſt un Element plus digne en ſa qualité, il eſt tres-peſant & plein de flegme unctueux : exterieurement il eſt volatil, mais fixe en ſon interieur : il eſt froid & humide : c'eſt l'air qui le tempere : c'eſt luy qui eſt le ſperme du monde, & dans lequel la ſemence de toutes les choſes du monde ſe conſerve, tellement qu'il eſt le gardiataire de toute eſpece de ſemence. Sçachez donc qu'autre choſe eſt le ſperme, autre choſe eſt la ſemence. La terre eſt le receptacle du ſperme, l'eau eſt la matrice de la ſemence. Tout ce que l'air jette dans l'eau par le moyen du feu, l'eau le jette dans la terre, le ſperme eſt touſiours en aſſez grande abondance, & n'attend que la ſemence pour la porter dans ſa matrice, ce qu'il faict par le mouvement de l'air, excité de l'imagination du feu. Mais à cauſe que le dit ſperme n'a quelquefois pas aſſez de ſemence, pour n'avoir eſté la dite ſemence aſſez digerée par la chaleur digeſtive, il entre à la verité dans la matrice, mais il en ſort auſſi ſans effect : ce dequoy nous traicterons plus amplement au Traicté du troiſieſme Principe le Sel.

Il arrive neantmoins bien ſouvent en la Nature que le ſperme entre en ſa matrice avec ſuffiſante quantité de ſemence, & toutesfois il n'engendre aucune choſe, où s'il en produit ce n'eſt ce qui devoit eſtre engendré : mais cela advient à cauſe de l'indiſpoſition de la matrice qui eſt pleine de ſoulphres ou de flegmes impurs. En ceſt Element auſſi pour en parler ſelon l'equité il n'y a rien, ſinon qu'en la maniere de ce qui a accouſtumé d'eſtre dans le ſperme. Il ſe plaiſt fort en ſon propre mouvement, & ſe meſle aiſément à chaſque choſe, ce qu'il faict à cauſe que la ſuperficie de ſon corps eſt volatile. C'eſt luy (comme nous avons dit) qui eſt le receptacle de la ſemence univerſelle, & comme la terre ſe reſoult & ſe purifie facilement en luy, de meſme l'air ſe congele en luy, & ſe conioint avec luy ſa profondité : Son centre eſt le meſtrual du monde, que l'air penetre, & la vertu de la

chaleur

chaleur aërienne attire de ce centre une vapeur chaude avec soy, laquelle est cause de la generation naturelle de toutes les choses, desquelles la terre est impregnee; comme une matrice; & quand la matrice a receu une suffisante quantité de semence, s'il y a quelque chose qui en doive naistre, il se faict voir: Et Nature sans intermission opere sur ce corps, jusques à ce qu'elle l'aye amené à une entiere perfection, & puis cesse. Mais la Nature jette à costé ce qui reste d'humidité, qui est le sperme, lequel par le moyen de la chaleur se putrefie, & apres il s'en engendre un autre corps quelquefois diverses bestioles, quelquefois des petits vers. Ces choses ainsi recitees, un Philosophe bien spirituel, pourra cognoistre & voir plusieurs miracles de la Nature qui se font de cest Element, comme du sperme, pourveu toutesfois qu'il prenne ce sperme, dans lequel il y a desia une imaginee, semence astrale d'un certain poids. Car la Nature produit des choses pures par la premiere putrefaction, mais elle en produit bien de plus pures, de plus dignes & de plus nobles par la seconde putrefaction: Le bois nous sert d'exemple en cecy: car par la premiere putrefaction de ces trois Principes, il n'est venu que bois qui est un corps immobile, & sans sentiment: mais quand il se corrompt & se putrefie derechef, il en vient des vers & autres petites bestioles, qui ont & la vie, & la veuë tout ensemble. Or c'est une chose tres-asseuree, qu'un corps sensible est plus noble, & plus parfaict qu'un insensible; la raison est, qu'il faut une matiere plus subtile & plus pure, pour faire les organes des choses sensibles, que pour faire le corps des insensibles.

Mais retournant à nostre propos, nous disons que l'Eau (qui est le menstrual du monde) est divisé en trois parties, l'une simplemẽt pure, l'autre plus pure, la troisiesme trespure. De celle icy les Cieux ont esté faicts: la plus pure se convertit en air: la plus grossiere a demeuré en sa Sphere, le tout par la vouloir de Dieu. Or est à noter que cette plus grossiere partie d'Eau conserve (Nature y cooperant) toutes choses subtiles, son centre est au cœur de la mer, la Terre & l'Eau ne font qu'un globe, & n'ont aussi tous deux qu'un essieu polaire, sur lequel vire, & duquel sort le cours de toutes les eaux, mesme celuy des fõtaines, lesquelles eaux s'accroissent par apres en grãds

fleuves

fleuves. Cette sortie d'eaux humecte & arrose la terre, & par ainsi la preserve de combustion. Or est-il que toute la terre reçoit par cest arrosement la semence universelle, que le mouvement & la chaleur ont faicte. C'est une chose assez cogneuë que toutes les eaux retournent au cœur de la mer, mais peu sçavent où elles vont par-apres. Car il y en a quelques-uns qui croyent que les Astres ont produit toutes les eaux qui tombent dans la mer, & ne sçachant pourquoy la mer ne s'en accroist point, disent que ces eaux se consument dans le cœur d'icelle; ce qui est impossible en la Nature, comme nous l'avons monstré parlant des pluyes. Il est bien vray que les Astres causent, mais ils en engendrent point, car rien n'est engendré que par son semblable: Or les Astres estans faicts de feu, & d'air, cõment pourront-ils engendrer les eaux. Que s'il estoit ainsi que quelques Estoilles engendrassent des eaux, il s'ensuivroit que d'autres produiroient la terre, & ainsi d'autres Estoilles produiroient d'autres Elemẽts: car cette machine du mõde est reglee en cette sorte, qu'un Element n'a pas plus de privilege que l'autre, ains sont tous quatre esgaux en vertus, car si l'un surpassoit l'autre, il s'ensuivroit une ruine. Toutesfois, celuy qui le voudra croire autrement, qu'il demeure en son opinion: mais quand à nous nous avons apprins dans la lumiere de Nature, que Dieu conserve la machine du monde, par l'egalité qu'il a proportionnée dans les quatre Elements, en telle maniere, que l'un n'excede point l'autre en son operation: mais les eaux par le mouvement de l'air sont contenuës sur les fondements de la terre, comme si elles estoient dans un tonneau, & sont resserrees vers le Pole Arctique, par le mesme mouvement: car il n'y a rien de vuide au monde: & pour cette raison le feu de gehenne est au centre de la terre, où l'Archee de Nature le gouverne. Car quand au commencement de la creation du monde, Dieu tout-puissant separa les quatre Elements du Chaos, il exalta aussi leurs quinte-essences, & la fit monter plus haut que n'est le lieu de sa propre Sphere: Or il esleva par sur tout la quinte-essence du feu (qui est la plus pure partie d'icelluy) laquelle environne la sacrosaincte Majesté, de laquelle la divine & immense Sageſſe, de sa propre volonté fit allumer le feu qui avoit resté au centre du Chaos, lequel

quel feu fit distiller la tres-pure partie ou quinte-essence des eaux contenuës dans le Chaos. Et d'autant que la tres-pure substance du feu est la plus haute essence, & environne le throsne de Dieu, il a fallu que la tres-pure substance des eaux se soit condensee en un corps qui est le Ciel, lequel demeure sous la quinte-essence du feu: Et à fin que ces eaux celestes fussent mieux soustenuës, le feu qui estoit au centre du Chaos a distillé une seconde essence du feu, qui n'estant pas si pure que la premiere n'a pas monté si haut qu'elle, ains a demeuré dans sa propre Sphere. De sorte qu'il y a des eaux congelees, & contenuës entre deux feux. Or le feu central du Chaos par la vouloir de Dieu n'a point cessé d'agir, ains a faict encores distiller une autre essence d'eau, moins pure, & moins parfaicte que la premiere laquelle s'est convertie en air, qui a demeuré en sa propre Sphere, sous l'Element du feu, & est environné de luy comme d'un tres fort fondement. Et tout ainsi comme les eaux des Cieux ne peuvent monter si haut, & passer par dessus le feu qui environne le throsne de Dieu, de mesme aussi le feu qu'on appelle Element ne peut monter si haut, & passer par dessus les eaux celestes, qui sont proprement les Cieux. L'air aussi ne sçauroit monter si haut qu'est le feu elementaire, & passer par dessus luy. L'eau a demeuré avec la terre, & tous deux joints ensemble n'ont faict qu'un globe, car l'eau ne sçauroit demeurer en l'air, excepté cette partie susdite que le feu centric convertit en air pour la quotidienne fortification de cette machine du monde. Car s'il y eust eu quelque lieu vaide en l'air, lors toutes les eaux se fussent resolues en ce lieu, & eussent esté faictes air, tellement qu'il n'y eust plus eu d'eau au monde. Mais d'autant que la Sphere de l'air est pleine, elle comprime les eaux, & les contraint de couler vers la terre, & se joindre avec elle pour faire le centre du monde. Ceste operation se faict successivement de jour à autre, de maniere que naturellement le monde ne devroit jamais perir: mais l'absoluë volonté du tres-haut y repugne, sans laquelle le monde dureroit eternellement, à cause que le feu centric s'allumera perpetuellement, tant pour le mouvement universel que par l'influence des Astres, & s'allumant il eschauffera tousiours l'eau, laquelle eschauffee se resoudra tousiours en air, qui com-

comprime touſiours le reſte des eaux, & les contraindra par ce moyen de demeurer touſiours au centre avec la terre, à fin qu'elles ne ſortent point hors de leur centre. La ſouveraine Sageſſe a ainſi creé le monde, & à l'exemple de cette operation toutes les choſes naturelles qui y croiſſent & qui s'y font, ſe doivent neceſſairement faire. Nous t'avons voulu eſclaircir cette creation du monde, à fin de te faire cognoiſtre que les Elements inferieurs ont une naturelle ſympathie avec les ſuperieurs, parce qu'ils ſont tous d'une meſme Chaos, mais les plus bas ſont gouvernez par les plus hauts, & de là eſt ſortie cette obeyſſance en ce bas monde, que les inferieurs cedent aux ſuperieurs. Choſe que les Philoſophes ont naturellement trouvee, comme il ſera dit en ſon lieu. Mais retournons à noſtre propos du cours des eaux, du flux & reflux de la mer, & monſtrons comment elles paſſent par l'eſſieu Polaire pour aller de l'un à l'autre Pole. Il y a donc deux Poles, l'un Arctic, qui eſt en la partie ſuperieur & Septentrionale, l'autre Antarctic, qui eſt ſous terre, en la partie Meridionale: Le Pole Arctic a une force magnetique d'attirer les eaux, l'Antarctic a une force de les repouſſer: ce qui nous appert par l'exemple de l'aimant. Le Pole Arctic donc attire les eaux par l'eſſieu, leſquelles ayant entré, ſortent de rechef par l'eſſieux du Pole Antarctic. Et d'autant que l'air ne leur permet aucune inegalité, elles ſont contraintes de retourner derechef à leur centre le Pole Arctic, & d'obſerver continuellement leur cours, & comme ces eaux roulant continuellement ſur l'eſſieu du monde, du Pole Arctic à l'Antarctic, elles s'eſpanchent par les pores de la terre, & ſelon le plus ou le moins, il en ſort de grandes ou petites ſources, qui venant par apres à ſe ramaſſer les unes avec les autres, s'accroiſſent en fleuves, leſquels retournent d'où ils avoient ſorty, cela ſe faict inceſſamment par le mouvement univerſel.

Quelques ignorans (comme nous avons dit) diſent que les Aſtres ont engendré ces eaux, & qu'elles n'alloient point ſe perdre dans le cœur de la mer, par le moyen du mouvement univerſel; ny par l'operation des Poles; les Aſtres toutesfois ne produiſent n'y n'engendrent rien de materiel, mais ſeulement par leurs influences celeſtes impriment des vertus ſpirituelles, leſquelles n'ad-

n'adjouſtent point de poids à la matiere. Les eaux donc ne s'engendrent point, mais ſeulement ſortent du centre de la mer, & par les pores de la terre s'eſpanchent par tout le monde. De ces fondements naturels les Philoſophes ont trouvé pluſieurs inſtruments, pluſieurs conduits d'eaux & de fontaines. Car on ſçait bien que naturellement les eaux ne peuvent monter plus haut qu'eſt le lieu d'où elles ont ſorty : & ſi la Nature ne le faiſoit, l'art ne le pourroit, puis qu'il l'imite. Ce qui donc ne ſe peut faire en Nature ne peut ſucceder par l'art : c'eſt pourquoy l'eau ne peut monter plus haut qu'elle eſt priſe, ce qui ſe voit par l'inſtrument qui faict ſortir le vin du tonneau. Sçachez donc pour concluſion, que les Aſtres n'engendrent point les eaux ny les ſources, mais qu'elles viennent toutes du centre de la mer, auquel elles retournent derechef, & ainſi continuent un mouvement perpetuel. Car ſi cela n'eſtoit, il ne s'engendreroit rien ny dans ny deſſus la terre, ains tout tomberoit en ruine. Mais quelqu'un dira les eaux de la mer ſont ſalées, & celles des ſources ſont douces: Ie reſponds que cela advient, d'autant que l'eau ſalée s'adoucit & perd ſa ſaleure paſſant par les pores de la terre, en des lieux eſtroits pleins de ſablon: & à ceſt exẽple on a inventé les Ciſternes. La terre auſſi en quelques endroits a des pores plus larges, par leſquels l'eau ſalée paſſe, d'où il advient des miniers de ſel, & des fontaines ſalées, comme à Halle en Allemagne : en quelques lieux auſſi elles ſont reſſerrées par le chaud, tellemẽt que le ſel demeure és ſablons: mais l'eau pouſſe outre, & ſort par d'autres pores, comme en Pologne, VVielicie, & Bochnie. De meſme auſſi quand les eaux paſſent par des lieux chauds & ſulphurez, elles s'eſchauffent, & de là viennent des bains. Car és viſieres de la terre il y a des lieux eſquels la Nature produit une miniere ſulphurée, de laquelle elle ſepare l'eau quand le feu central l'a allumée. L'eau donc coulant par ces lieux ardans, s'eſchauffe plus ou moins, ſelon quelle en paſſe pres ou loin, & ainſi paſſe à la ſuperficie de la terre, retenant une ſaveur de ſoulphre, comme un boüillon retient celle des herbes qu'on a faict boüillir dedans, la meſme choſe arrive quand l'eau paſſe par des lieux mineraux, allumineux ou autres, elle retient leur ſaveur. Tel eſt donc le diſtillateur, Createur de ce grand

grand Tout, qui tient en ſa main le diſtillatoire, à l'exemple duquel les Philoſophes ont inventé toutes leurs diſtillations : Ce que le meſme Dieu tout puiſſant & miſericordieux, a ſans doute inſpiré en l'ame des hommes, lequel pourra quand il luy plaira eſteindre le feu centric, ou rompre le vaiſſeau ; & lors le monde finira. Mais d'autant que ſon infinie bonté ne tend jamais qu'en mieux, il exaltera quelquefois ſa tres-ſaincte Majeſté, hauſſera ce tres-pur feu, qui eſt au firmament, ſur les eaux celeſtes, & donnera un degré plus fort au feu central : tellement que toutes les eaux ſe reſoudront en air, & la terre ſe calcinera ; de telle maniere que le feu ayant conſume tout ce qui eſt d'impur, il ſubtiliera les eaux qu'il aura circulées en l'air, & les rendra à la terre purifiée : & ainſi (s'il eſt permis de philoſopher en cette ſorte) Dieu en fera un monde plus noble que ceſtuy-cy. Que donc tous les inquiſiteurs de ceſte ſcience, ſçachent que la terre & l'eau ne ſont qu'un globe, & que joints enſemble elles ſont tout, parce que ſont deux Elements palpables, dans leſquels les autres deux ſont cachez. Le feu empeſche la terre d'eſtre ſubmergee, ou de ſe diſſoudre : l'air empeſche le feu de s'eſteindre : l'eau empeſche la terre d'eſtre bruſlee. Il nous a ſemblé bon d'eſcrire ce que deſſus, à fin de faire cognoiſtre aux ſtudieux les fondements des Elements, & comment les Philoſophes ont obſervé leurs contraires actions, meſlant la terre avec le feu, l'eau avec l'air, mais quand ils ont voulu faire quelque choſe de noble, ils ont meſlé le feu avec l'eau, conſiderant que le ſang de l'un eſt plus pur que celuy de l'autre, comme les larmes ſont plus pures que n'eſt pas l'urine. Qu'il te ſuffiſe donc d'avoir apprins de nous ce que deſſus ; que l'Element de l'eau eſt le ſperme & le monſtrual du monde, & le vray receptacle de la ſemence.

De l'Element de l'Air.

L'AIR eſt un Element entier, tres-digne en ſa qualité, exterieurement il eſt volatil & inviſible, mais en ſon interieur il eſt viſible & fixe, chaud & humide ; c'eſt le feu qui le tempere, il eſt volatil, mais il

ſe

se peut fixer, & quand il est fixé il rend tout corps penetrant. Les esprits vitaux des animaux se font & sont produits de sa tres-pure substance : la simplement pure s'est esleuee en sa propre Sphere, la plus grossiere partie a demeuré dans l'eau, & se circule avec elle, comme le feu se circule avec la terre, parce qu'ils sont amis. C'est un tres-digne Element, comme nous avons dit, qui est le vray lieu de la semence de toutes choses : & comme dans l'homme il y a une semence imaginée, de mesme aussi en l'air, il y en a une qui apres par un mouvement circulaire est jettée en son sperme. C'est Element a une forme entiere, qui par le moyen du sperme & menstrual du monde distribue chasque espece de semence en ses matrices : outre qu'en l'air est la semence de toutes choses, il contient aussi l'esprit vital de toute creature, lequel esprit vit par tout, penetre tout, & qui serre la semence és autres Elements comme l'homme és femmes. C'est l'Air qui nourrit les autres Elements : c'est luy qui les conserve : c'est luy qui les impregne : Et l'experience quotidienne nous monstre, que non seulement les mineraux, vegetaux & animaux, vivent par le moyen de l'Air, mais aussi les autres Elements : car les eaux se putrefient si l'air leur est denié : le feu s'esteint s'il n'a de l'air. Et à raison de cela les Alchymistes sçavent faire des regisires, pour mener leur feu par degrez, selon le plus ou le moins d'air qu'ils luy donnent. Les pores de la terre sont aussi conservez par l'air ; de maniere que tout le monde est conserve par luy. L'homme comme aussi tous autres animaux meurent si on les prive de l'air. Bref, rien ne croistroit au monde si en l'air il n'y avoit une force penetrante, alterante, & attirante à soy le nutriment multiplicatif. En cet Element la semence est imaginee par la vertu du feu, & cette semence comprime le menstrual du monde par cette force occulte, comme aux arbres & aux herbes la chaleur spirituelle faict sortir le sperme avec la semence par les pores de la terre, & à mesure qu'elle sort l'air le comprime proportionnellement, & le congele goutte à goutte : & ainsi de jour en jour les arbres croissent & viennent fort grands, l'une goutte se congelant sur l'autre, comme nous l'avons monstré en nostre Livre des douze Traictez. En cet Element toutes choses sont entieres par l'imagination du feu ; aussi est il

remply de vertu divine, car l'esprit du Seigneur y est enfermé (qui tesmoin la saincte Escriture avant la creation du monde estoit porté sur les eaux) & a volé sur les plumes des vents. S'il est donc ainsi, comme il n'en faut point douter, que l'esprit du Seigneur fust porté sur les eaux, qui osera douter qu'il n'aye laissé dans elles quelque chose de sa divine puissance. Car comme les Monarques enrichissent de paremens leurs domiciles, de mesme le Souverain a donné pour ornement à cet Element l'esprit vital de toute creature; car dans luy est la semence de toutes les choses qui sont dispersees çà & là. Et comme nous avons dit cy dessus, Dieu dés la creation du monde, luy a enclos une force magnetique, pour attirer son nutriment, par le moyen duquel il s'accroist & se multiplie. Que s'il n'avoit point ceste force attractive, il ne pourroit attirer aucun aliment: & ainsi la semence demeureroit en petite quantité sans pouvoir croistre ny multiplier. Mais comme la pierre d'aimant attire à soy le fer, à l'exemple du Pole Arctic, qui attire à soy les eaux, comme nous l'avons monstré cy dessus traictant de l'eau, de mesme l'air par son aimant vegetable, qui est contenu dans la semence, attire à soy son aliment du menstrual du monde, qui est l'eau. Toutes ces choses se font dans l'air, veu qu'il est le conducteur des eaux, & sa force ou puissance magnetique que Dieu luy a enclose pour attirer son aliment, est cachee dans toute espece de semence pour attirer l'humide radical, & cette vertu ou puissance qui est en toute semence est la 280. partie de ladite semence, comme nous l'avons monstré au livre des douze Traictez. Si donc quelqu'un veut bien planter les arbres, qu'il regarde touſiours que la pointe attractive soit tournee vers le Septentrion, & par ainsi il ne perdra pas son labeur: Car comme le Pole Arctic attire à soy les eaux; de mesme le poinct vertical attire à soy la semence, & toute poincte attractive ressemble au Pole: le bois nous sert d'exemple en cecy, la pointe attractive duquel tend touſiours à son poinct vertical, lequel aussi l'attire. Car qu'on elabore un bois en telle maniere qu'il soit egal par tout en grosseur, si tu veux sçavoir quelle estoit sa partie superieure avant qu'il fust coupé de son arbre, jette le dans une eau qui soit plus large que n'est la longueur dudit bois, & tu verras

que

que la partie ſuperieure ſortira touſiours hor de l'eau, avant la partie inferieure, car la Nature ne peut errer en ſon office. Mais en noſtre Traicté de l'Harmonie, nous parlerons plus amplement de cette force magnetique : *(quamvis de magnete facile is poterit, cui natura metallorum cognita eſt.)* Il nous ſuffit donc d'avoir dit qne l'eau eſt un tres digne Element, dans lequel eſt la ſemence de l'eſprit vital, ou domicile de l'ame de toute creature.

De l'Element du Feu.

LE Feu eſt le plus pur & le plus digne Element de tous, plein d'une unctuoſité corroſive, penetrante, digerante & tres-adherante : exterieurement viſiblement, mais inviſible en ſon interieur, tres-fixe, chaud & ſec, c'eſt la terre qui le tempere. Nous avons dit en l'Element de l'eau, qu'en la creation du monde, Dieu exalta premierement la tres-pure ſubſtance du feu, & la fit monter en haut, qu'elle environne le throſne de ſa ſacroſaincte Majeſté, & que la tres-pure ſubſtance des eaux s'eſt congelee en un corps qu'on appelle Ciel. Nous diſons à preſent que Dieu a creé les Anges de la ſubſtance du feu qui eſt moins pure que la ſuſdite, & qu'il a creé les Luminaires & les Eſtoilles de la ſubſtance du feu, qui eſt encores moins pure que la ſeconde, mais il l'a meſlee avec la tres-pure ſubſtance de l'air, la ſubſtance du feu encores moins pure que la troiſieſme ſuſdite, a demeuré en ſa Sphere ſous les Cieux, la plus impure & unctueuſe a demeuré au centre de la terre où Dieu l'a enfermee, pour continuer l'operation du mouvement, nous appellons cette partie impure, feu de gehenne. Le feu certainement eſt diviſé en ces cinq parties, mais elles ont toutes une naturelle ſimpathie. Cet Element eſt le plus tranquille de tous, & ſemble à un chariot qui roule lors qu'il eſt trainé, & demeure immobile ſi on ne l'attire : il eſt en toutes les choſes du monde, mais on ne le peut appercevoir, & l'ame raiſonnable eſt en luy, laquelle eſt infuſe au commencement de la vie humaine : car par elle

ſeule l'homme differe d'avec les brutes, & eſt faict ſemblable à ſon Createur. Ceſte ame dis-je faicte de la plus pure partie du feu elementaire, eſt divinement infuſe dans l'eſprit vital; & à cauſe d'elle l'homme (apres la creation du grand monde) a eſté crée un petit monde. Dieu le Createur a mis ſon ſiege & ſa Majeſté en l'homme, comme au plus pur & plus tranquille ſubject qui eſt gouverné par la ſeule immenſe & divine Sageſſe: C'eſt pourquoy Dieu abhorre toute eſpece d'impureté, tellement que rien d'immonde, de compoſé ou de vitié, ne peut approcher de luy: Partant aucun homme naturellement ne peut voir ny approcher de Dieu, car le tres-pur feu qui environne la Majeſté divine eſt tellement eſtenduë, qu'aucun œil ne le peut penetrer, car il ne peut ſouffrir aucun corps compoſé, d'autant qu'il le deſtruit en ſeparant ſes parties qui le compoſent. Nous avons cy deſſus dit, qu'il eſtoit immobile de ſoy, car il eſt vray, autrement Dieu ne pourroit eſtre à repos, choſe qui eſt tres-pernicieuſe de la ſonger ſeulement; parce qu'il eſt en perpetuel repos, voire meſme plus que l'ame humaine ne ſe ſçauroit imaginer. Que le feu ſoit de ſoy immobile, les pierres te ſervent d'exemple, eſquelles il y a du feu qui neantmoins ne ſe peut voir, & la chaleur duquel on ne peut reſſentir, s'il n'eſt excité & allumé par quelque mouvement: De meſme auſſi ce tres-pur feu qui environne la tres-ſaincte Majeſté du Createur, n'a aucun mouvement s'il n'eſt excité par la propre volonté du tres-haut; car lors ce feu va où il plaiſt au Seigneur le faire aller: & quand il s'eſmeut, c'eſt un vehement & terrible mouvement: comme par exemple, lors que quelque Monarque de ce monde eſt en ſon ſiege Majeſtueux, quel grand ſilence y a-il autour de luy? quel grand repos? Et encores que quelqu'un de ſes Courtiſans ſe remuë, neantmoins ce mouvement particulier n'eſt point conſideré: Mais quand le Monarque commence à ſe mouvoir pour aller d'un lieu à l'autre, toute l'aſſemblee ſe remuë univerſellement: de telle maniere qu'on entend un grand bruit. Qu'eſt-ce donc qu'on doit croire du Monarque des Monarques, du Roy des Rois, (qui eſt repreſenté par les Roys de ce monde) lors qu'il ſe meut es Cieux? Quel mouvement? quelle tremeur y a-il es Cieux, puis que toute l'armee celeſte qui l'environne,

ronne, se meut avec luy ? Mais quelques mocqueurs demanderont, comment Monsieur le Philosophe, sçavez-vous cela, veu que les choses celestes sont cachees aux humains ? Nous leur respondrons que l'incomprehensible Sagesse de Dieu a inspiré au cœur des Philosophes deux choses : La premiere est, que toutes choses sont crees à l'exemple de la Nature, de laquelle ils ont une parfaicte cognoissance ; la seconde est, que la Nature ne faict rien qu'à l'imitation des choses celestes ou supernaturelles : tellement que le mesme ordre qui est en haut, est aussi en bas, comme il appert par les divers offices des Anges. Or rien ne naist au monde que naturellement, & toutes les inventions ou artifices qui sont aujourd'huy, ou naistront par cy apres, ne sont edifiees que des fondements de la Nature. Le tres-haut Createur a bien voulu manifester à l'homme toutes les choses naturelles, & luy donner aussi cognoissance des choses celestes qui ont prins leurs fondements de la Nature, à fin que par ce moyen l'homme peust mieux cognoistre son absolue puissance, & incomprehensible Sagesse ; ce que les Philosophes voyent dans la lumiere de Nature, comme dans un Miroir. Si doncques ils ont eu en grande estime cette science, & qu'ils l'ont recherchee avec beaucoup de soin, ce n'a pas este le desir de posseder or ny argent, ains seulement pour les deux choses susdites ; à sçavoir pour avoir ample cognoissance de toutes les choses naturelles, & de la puissance de leur Createur, & si apres estre parvenus à leur fin desiree ils n'ont parlé de cette science que figurativement, & encores fort peu, c'est qu'ils n'ont pas voulu esclaircir aux ignorans les mysteres divins, lesquels nous conduisent à la parfaicte cognoissance des actions de la Nature. Si donc tu peux cognoistre, & que tu n'ayes l'entendement trop grossier, tu comprendras facilement comment tu es faict à la semblance du grand Monde, voire mesme à l'image de ton Dieu : Tu as en ton corps l'anatomie du grand Monde, car pour firmament tu as comme au plus haut lieu de ton corps, dans la peau de la quinte essence des quatre Elements, laquelle est extraicte des spermes confusément meslees dans la matrice. Au lieu de feu tu as un pur sang, dans lequel est le siege de l'ame en forme d'un Roy, y colloquee par l'esprit vital. Au lieu du la terre tu

as le cœur, dans lequel eſt le feu central qui opere continuellement, & conſerve en ſon eſtre la machine de ce microcoſme; la bouche t'eſt un Pole Arctic, l'anus eſt l'Antarctic, & tous les membres ont une correſpondance avec les celeſtes, ce dequoy nous traicterons quelque jour plus amplement en noſtre harmonie, chap. de l'Aſtronomie où nous avons deſcrit que l'Aſtronomie eſt un Art facile & naturel comment les aſpects des Planettes & des Eſtoilles cauſent des effects, & pourquoy par le moyen deſdits aſpects on pronoſtique des pluyes & autres accidents; ce qui ſeroit trop long à raconter en ce lieu, & toutes ces choſes liees & enchainees enſemble, donnent naturellement une plus ample cogneiſſance de la deité. Nous avons bien voulu accomplir ce que les autres ont obmis, tant à fin que le diligent ſcrutateur de ce ſecret comprint plus clairement l'incomprehenſible puiſſance du tres-haut que pour qu'il l'aymaſt & adoraſt auſſi avec plus d'ardeur. Que donc l'Inquiſiteur de cette ſaincte ſcience ſçache de l'ame de l'homme tient en ce microcoſme le lien de Dieu ſon Createur, & eſt comme un Roy colloquee dans l'eſprit vital du tres-pur ſang. Cette ame gouverne l'eſprit, & l'eſprit gouverne le corps: quand l'ame a conceu quelque choſe, l'eſprit ſçait quelle eſt cette conception, laquelle il faict entendre aux membres du corps, qui obeyſſans attendent avec ardeur les commandemens de l'ame pour les mettre à execution & accomplir ſa volonté; car le corps de luy-meſme ne ſçait rien, mais il cognoit les volontez de l'ame, & les execute par le moyen de l'eſprit: tellement que ledit corps n'eſt à l'eſprit que comme un inſtrument dans les mains d'un artiſte. Or l'ame qui faict differer l'homme des brutes, exerce à la verité ſes fonctions dans le corps, mais non pas ſi parfaictement que comme lors qu'elle eſt ſeparee, parce qu'elle eſt alors totalement abſoluë en ſes operations: l'homme donc differe des brutes à cauſe qu'elles n'ont qu'un eſprit, mais non pas une ame participante de la divinité. De meſme auſſi noſtre Dieu Createur de tout, opere en ce monde ce qui cognoiſt neceſſaire d'eſtre faict; & à cauſe donc qu'il opere dans le monde, faut conclurre qu'il eſt par tout le dedans d'icelluy: mais il en eſt auſſi de hors par ſa divine & immence Sageſſe, les conceptions de laquelle ſe font hors de ce mon-

monde, à raiſon dequoy elles ſont ſi hautes que ſurpaſſant la Nature, il eſt impoſſible que l'homme les puiſſe concevoir comme eſtant les vrais ſecrets de Dieu. Tout ainſi donc que l'ame exerce ſes fonctions plus noblement, lors a plus relevees lors qu'elle eſt ſeparee de ſon corps, que lors qu'elle y ſejournoit ? c'eſt la cauſe pourquoy elle reſſemble à ſon Dieu, qui hors du monde opere ſupernaturellement : Neantmoins les actions de l'ame hors de ſon corps au reſpect de celles de ſon Createur hors du monde, ne ſont que comme une chandelle allumee, au reſpect de la lumiere Meridionale: Car les actiõs de l'ame ne s'executent que par imagination ſeulement, mais celles de Dieu ſont reelles ? comme quand l'ame s'imagine d'eſtre à Rome, ou ailleurs, elle y eſt en un clin d'œil mais ſeulement par eſprit ; mais Dieu execute cette imagination eſſentiellement. Il n'eſt donc dans le monde, que comme l'ame eſt dans le corps, il a ſon abſoluë puiſſance ſeparee du monde, comme l'ame de chaque corps a un abſolu pouvoir, qui eſt ſeparé d'avec luy : lequel pouvoir abſolu peut faire des choſes ſi hautes que le corps ne les ſçauroit comprendre ; elle peut donc beaucoup ſur noſtre corps, car autrement noſtre Philoſophie ſeroit vaine. Apprend donc de ce que deſſus à cognoiſtre Dieu, & tu ſçauras la difference qu'il y a entre le Createur & les creatures, puis apres de toy-meſme tu pourras concevoir choſes plus hautes, veu que nous t'avons ouvert la porte, mais à fin de n'eſtre trop prolixe, retournons à noſtre propos. Nous avons dit cy deſſus que le feu eſt un Element trop coy, & de ſoy immobile, s'il n'eſt excité par un mouvement, lequel eſt cogneu des hommes ſages. Il faut que le Philoſophe cognoiſſe toute generation & corruption, car par ce moyen il ſçait non ſeulement la creation du Ciel, mais auſſi la compoſition & commixtion de toutes choſes ; mais combien que les Philoſophes ſçachent tout, neantmoins ils ne peuvent pas tout : Nous ſçavons bien la compoſition de l'homme en toutes ſes qualitez, mais nous ne luy pouvons pas infuſer une ame, car ce myſtere appartient à Dieu ſeul, qui ſurpaſſe tout par tels infinis myſteres ſupernaturels : Or cette action n'eſt pas en la diſpoſition de la Nature, car elle ne faict rien ſans matiere ; Dieu donne la premiere matiere à la Nature, le Philoſophe luy donne la ſeconde ;

mais en l'œuvre Philosophique, Nature doit exciter le feu que Dieu a enfermé dans le centre de chaque chose, ce que quelquefois Nature faict de sa propre volonté, quelquefois aussi elle le faict par la volonté d'un subtil artiste qui la dispose à ce faire : car naturellement le feu purifie toute espece d'impureté ; tout corps composé se dissoult par le feu. Et tout ainsi que l'eau nettoye toutes les ordures qui ne sont pas fixes, & conjoint tout ce qui est dissoult : de mesme le feu purifie tout ce qui est fixe & separe tout ce qui est conjoint il purge tres-bien, & augmente tout ce qui participe de sa nature & proprieté ; il l'augmente dis-je, non pas en quantité, mais en vertu, agissant occultement par merveilleux moyens, tant és autres Elements qu'en toutes les choses du monde : Car comme l'ame est venuë du tres-pur feu, de mesme la vegetable est venuë du feu elementaire que la Nature gouverne. Or cet Element agist au centre de chaque chose en cette maniere. La Nature donne le mouvant ce mouvant excite l'air, l'air excite le feu, le feu separe purge, digere, colore, & faict meurir toute espece de semence, & estant meure, il la pousse, par le moyen du sperme, dans des matrice qui sont ou pures ou impures, chaudes plus ou moins, seiches ou humides : tellement que selon la disposition du lieu ou matrice il naist diverses choses dans la terre comme nous avons dit au livre des douze Traictez, autant de lieux, autant de matrices. Dieu le Createur de tout a ainsi ordonné des choses de ce monde, que l'une seroit contraire à l'autre, en telle maniere toutes-fois que la mort de l'une seroit la vie de l'autre, & que ce que l'un produira, l'autre le destruira, & du subject destruit il en renaist naturellement un autre beaucoup plus noble que le premier, de maniere que par ces continueiles destructions, & regenerations, l'egalité des Elements est conservée ; & ainsi la naturelle separation de toutes choses composées, vivantes s'appelle mort : Et pour ceste cause naturellement l'homme doit mourir, parce qu'il est composé des quatre Elements, qui se doivent un jour separer l'un de l'autre. Mais cette separation de l'humaine composition se devoient seulement faire au jour du Iugement : car l'homme, selon la saincte Escriture, & les Theologiens, avoit esté creé immortel dans le Paradis terrestre, de laquelle

quelle immortalité aucun Philosophe n'a rendu raison jusqu'à present. Et neantmoins il faut que l'Inquisiteur de cette science le sçache, à fin qu'il puisse facilement voir & entendre, comme naturellement cela pouvoit estre: combien que ce soit une chose difficile à croire, & comme supernaturelle, qu'un homme composé des quatre Elements qui sont subjects à se separer, laquelle separation au regne animal s'appelle mort; nonobstant toutesfois cette separation naturellement il pouvoit estre immortel. Mais Dieu a inspiré dés long temps aux hommes pieux & vrais Philosophes comment cette immortalité naturellement pouvoit estre en l'homme, laquelle nous te ferons entendre en cette sorte.

Dieu a creé le Paradis terrestre des vrays tres purs Elements, non elementez, les ayant conjoints ensemble en tres-grande perfection: de maniere que comme ils sont incorruptibles, ce qui provenoit d'eux egalement, & tres-parfaictement conjoints, devoit estre immortel; car cette egale & tres parfaicte conjonction ne se peut plus desunir. Or l'homme avoit esté faict de cette indivisible union des Elements elementans, c'est pourquoy il avoit esté creé immortel pour demeurer dans ce Paradis, qui sans doute avoit aussi esté creé pour sa demeure. Or nous en parlerons amplement en nostre Traicté de l'Harmonie où nous descrirons du lieu où il est situé. Mais apres que l'homme eut transgressé les commandemens de Dieu, il le bannit du Paradis terrestre, pour estre citoyen du monde corruptible & elementé, qu'il avoit seulement faict pour l'habitation des brutes, & d'autant que l'homme ne peut vivre sans aliment, il est contraint de se mendier des Elements elementez qui sont corruptibles, & cette nourriture corruptible a infecté les purs Elements de sa creation. De maniere que peu apres il a declinè vers la corruption, jusques à ce qu'une qualité predominant sur l'autre, a causé l'entiere ruine du composé, faisant en fin une entiere separation de toutes ses parties, d'où la mort s'est ensuivie. Les enfans des premiers hommes ont esté plus proches de la mort que leurs peres d'autant qu'ils ont desia esté procreez d'une semence corruptible, & dans le monde corruptible, non pas dans le Paradis terrestre incorruptible. Puis donc que telle qu'est la cause tel est l'effect: la semence provenuë d'une

d'une matiere mortelle ne peut pas estre immortelle, & tant plus nous nous esloignons du bannissement du Paradis terrestre, d'autant plus nous nous approchons de la corruption: d'où il s'ensuit que nostre vie est plus courte que n'estoit celle des Anciens, & elle viendra jusques à ce poinct qu'on ne pourra plus procreer son semblable, à cause de sa briefueté. Il y a toutesfois des lieux qui ont l'air plus pur, & des constellations plus favorables, qui empesche que la Nature ne se corrompe si tost: cause aussi que les humains y vivent plus naturellement, mais les intemperez accourcissent leur vie par leur mauvais regime de vivre. L'experience aussi nous monstre, que les enfans des peres valetudinaires ne sont pas de longue vie. Mais si l'homme eust demeuré au Paradis terrestre, lieu convenable à sa nature, où les Elements incorruptibles sont tous vierges, il eust veseu immortel. Car c'est une chose asseuree que le corps qui provient de l'egale commixtion des Elements purifiez, il doit estre incorruptible. Or telle doit estre la pierre des Philosophes, la fabrication de laquelle, selon les anciens Philosophes, doit estre semblable à la creation de l'homme; mais les modernes suivant le sens literal des Anciens la veulent faire semblable à la corruptible generation des hommes de ce siecle. Cette immortalité de l'homme a esté la principale cause que les Philosophes ont recherché cette pierre, car ils ont sçeu qu'il avoit est: creé des purs & parfaicts Elements, & meditant sur cette creation qu'ils ont cogneuë naturelle, ils ont commencé à rechercher soigneusement sçavoir s'il estoit possible d'avoir ces Elements incorruptibles, ou de trouver quelque sujet dans lequel ils fussent conjoints & infus, esquels Dieu inspira, que la composition de tels Elements estoit dans l'or: Car d'estre és animaux cela est impossible, veu qu'ils se nourrissent des Elements corruptibles: quelle soit és vegetaux, cela ne se peut, car on a trouvé dans eux l'inegalité des Elements. Or d'autant que toute chose creée tend à sa multiplication, les Philosophes ont jugé que ceste possibilité de Nature se pouvoit trouver au regne minetal, laquelle trouvee, ils ont veu d'innombrables secrets, desquels comme les ayant estimez divins, ils ont fort peu parlé. Tu as maintenant veu comme les Elements corruptibles tombent dans un

subject

subiect, & comme ils se separent lors que l'un surpasse l'autre; car alors la putrefaction se faict par la premiere separation, & la separation du pur d'avec l'impur se faict par la putrefaction: & si alors il se faict une nouvelle conjonction, lors par la vertu du feu centric, le subiect acquiert une plus noble forme. Car au premier estat du composé, le gros meslé avec le subtil se corrompt lequel corrompu ne se peut purifier ny ameliorer que par la putrefaction, & union des forces elementaires qui sont en tout corps composé: car quand le compos doit se desunir, il le faict par l'Element de l'eau, dans laquelle tous les Elements estans confus, le feu qui est potentiellement dans la terre, & dans l'air, les appelle à son ayde, & se joignent ensemble; & s'estans prestez une mutuelle force l'un sur l'autre, ils surpassent le pouvoir de l'eau: tellement qu'ils la digerent, puis la cuisent, & en fin la congelent. Voila comment Nature ayde à la Nature: Car si le feu central cache (*qui in vita captus erat*) est le vainqueur comme il est tres-pur, aussi agist-il sur ce qui est de plus pur & plus proche de luy. Il se joint avec luy, de maniere qu'il surmonte son contraire, & separe le pur de l'impur; & de la s'en engendre une nouvelle forme beaucoup plus noble que la premiere, & quelquefois par l'esprit d'un habile artiste il en reüssit une chose immortelle, speciallement au regne mineral. Toutes choses donc se font, & sont amenées à un estre parfaict, par le seul feu bien & deuëment administré si tu m'as entendu. Or je t'ay escrit en ce Traicté, succinctement l'origine des Elements, leur nature & leur operation: ce qui suffit pour satisfaire à nostre intention: car si autrement nous voulions escrire chaque Element comme il est, il en naistroit un grand volume, ce qui seroit inutile en ce lieu, mais nous remettons cela en nostre Traicté de l'Harmonie, où Dieu aydant & nous prestant la vie, nous traicterons plus amplement de cette matiere.

Des trois Principes de toutes choſes.

APres avoir deſcrit ces quatre Elements, il faut parler des trois Principes des choſes, leſquels immediatement leſdits quatre Elements ont produit en ceſte maniere.

Incontinent apres que Dieu euſt conſtitué la nature, pour regir toute la Monarchie du monde, elle commença à diſtribuer à chaque choſe des dignitez ſelon leurs merites. Et premierement elle conſtitua les quatre Elements, Princes du monde, & à fin que la volonté du Treshaut (au vouloir duquel eſt la Nature) fuſt executee. Elle ordonna que chacun deſdits Elements agiroit inceſſamment dans l'autre: De maniere que le feu commença d'agir contre l'air, & cette action produit le ſoulphre: l'air pareillement commença à blocquer l'eau, & cette action produit le ſel. L'eau auſſi commença à agir contre la terre, & cette action produit le Mercure. Mais la terre ne trouvant plus d'autre Element contre qui elle peuſt agir, ne peut auſſi rien produire, mais elle retient en ſon centre ce que les autres trois avoient produit: De ſorte qu'il n'y eut que trois Principes, deſquels la terre demeura la matrice & la nourrice.

Il y a trois Principes comme nous avons dit, mais les anciens Philoſophes n'en ont faict mention que de deux; mais qu'ils ne les ayent cogneus tous trois, ou qu'ils les ayent voulu cacher, qui eſt-ce qui l'oſera juger; veu qu'ils n'ont eſcrit que pour leurs enfans, auſquels ils ont dit que le Soulphre & le Mercure eſtoient la matiere des metaux, meſme de la pierre des Philoſophes? & de vray ces deux ſeuls nous ſuffiſent. Quiconque donc veut rechercher cette ſaincte ſcience, faut que neceſſairement il cognoiſſe les accidents, & l'accident meſme, & qu'il apprenne à quel ſubiect ou Element, il ſe propoſe d'arriver, à fin qu'il y aille par les medions convenables pour accomplir le nombre quaternaire. Car comme les quatre Elements ont produit les trois principes, de meſme en diminuant faut que ces trois en produiſent deux, ſçavoir

voir le masle & la femelle. Faut aussi que ces deux en produisent un qui sera incorruptible, à cause que les quatre susdits y seront egaux, bien depurez, & bien digests, ainsi le quadrangle respondra au quadrangle. Or c'est Vn susdit est la quinte-essence, en laquelle il n'y a aucune contrarieté, & qui est principalement requise & tres-necessaire à tout artiste. Ainsi donc a cause de ces trois Principes, tu trouveras en chaque cōposition naturelle un corps, un esprit, & une ame cachee, lesquels trois si tu separes & les purifies tres-bien, puis apres les reünis derechef, sans doute ils te donneront un fruict tres-pur. Or encores que l'ame de ta matiere aye sorty d'un tres-noble corps (c'est à dire, auquel il n'y avoit aucune contrarieté) elle ne sçauroit neantmoins arriver où elle desire, sinon par le moyen de son esprit, *qui est le lieu convenable*. c'est à dire, si tu la veux faire r'entrer en son corps, il la faut premierement purifier; & que le lieu. c. ledit corps le soit aussi à fin que l'ame puisse estre glorifiée en iceluy, & qu'elle ne s'en puisse plus jamais separer. Tu as maintenant l'origine des trois Principes, desquels en imitant la Nature, tu dois extraire le Mercure des Philosophes, & leur premiere matiere, sans la separation desquels Principes, speciallement de ceux des metaux, il t'est impossible de rien faire qui vaille, veu que la Nature mesme ne faict & ne produit rien sans eux. Ces trois, dis-je, sont en toutes les choses du monde, & sans eux il ne se faict rien, & naturellement ne se fera rien au monde.

Mais à cause que nous avons dit cy dessus que les anciens Philosophes ont tant seulement nommé les Principes IVS, à fin que l'Inquisiteur de la science ne faille point, faut qu'il sçache qu'encores qu'ils n'ayent faict mention que du Soulphre & du Mercure, & neantmoins sans le Sel ils n'eussent jamais peu arriver à cette œuvre, car c'est luy qui est la clef & le Principe de cette divine science: c'est luy qui ouvre les portes de Iustice: c'est luy qui a les clefs des prisons où le soulphre est emprisonné, comme je le declareray plus amplement en nostre troisiesme Traicté des Principes, qui sera intitulé *de Sale*. Maintenant retournons à nostre propos des trois Principes, veu qu'ils nous sont du tout necessaires, d'autant qu'ils sont la matiere prochaine: car il y a deux ma-

teires

tieres des metaux, l'une plus proche, l'autre plus esloignée : La plus proche sont le Sel. Soulphre & Mercure: La plus esloignée sont les quatre Elements, desquels il n'appartient qu'à Dieu seul d'en produire des choses. Laisse donc les Elements, veu que d'iceux tu n'en feras rien, & n'en sçaurois rien faire autre chose, que d'en extraire les trois Principes, car la Nature mesme n'en peut rien produire autre chose. Si donc desdits quatre Elements tu n'en peux rien produire que les trois Principes, pourquoy t'amuses-tu à un si vain labeur que de chercher ou vouloir faire ce que la Nature a desia faict? Ne vaut-il pas mieux cheminer trois milliers que quatre? Qu'il te suffise donc d'avoir les trois Principes desquels la Nature produit toutes choses dans la terre, & sur la terre, lesquels aussi tu trouveras entierement en toutes choses. Or Nature en les separant & conjoignant comme il appartient, produit d'iceux au regne mineral, les pierres & les metaux ; au regne vegetal, les arbres & les herbes &c. au regne animal, le corps, l'esprit & l'ame : ce qui cadre fort à l'œuvre des Philosophes. Le corps c'est la terre, l'esprit c'est l'eau, l'ame c'est le feu, ou soulphre de l'or. L'esprit n'augmente que la quantité du corps, mais l'ame, ou le soulphre, ou le feu augmente la vertu. Mais d'autant qu'au poids il y a plus d'esprit. c. d'eau que de feu, l'esprit s'exalte, & opprime le feu, & l'attire à soy ; De maniere qu'un chacun de ces deux s'augmente en vertu, & la terre qui est le medium d'iceux croist en poids. Que donc tout Inquisiteur de l'Art concluë en son esprit, lequel des trois principes il cherche, & qu'il le secoure, afin qu'il puisse vaincre son contraire, & que par apres il adjouste son poids au poids de Nature, à fin que l'Art accomplisse le defaut de Nature : & ainsi le Principe que tu cherchois surmontera son contraire. Nous avons dit au chap. de la Terre, qu'elle n'est que le receptacle des autres Elements, dans laquelle le feu & l'eau se combattent par l'intervention de l'eau, & que si en ce combat l'eau surmonte le feu, qu'il en arrive une chose corruptible : mais que si le feu surmonte l'eau, qu'il en naist des choses incorruptibles & perpetuelles. Considere donc ce qui t'est necessaire.

Sçache outre-plus qu'encores que le feu & l'eau soient en toutes choses, toutesfois ils n'y feroient rien ains

un chacun d'eux demeureroit touſiours en ſon terme & en ſon poids, ſans qu'ils ſoient tous deux excitez par la chaleur extrinſique, laquelle par les mouvemens des vertus celeſtes, s'allume au centre de la terre; & lors excite comme i'ay dit le feu & l'eau à ſe mouvoir l'un contre l'autre, pour acquerir l'un plus de vertu que l'autre, dans le ſubject auquel Nature les a conjoints, en deuë & convenable proportion. De ſorte qu'en ce combat chacun appelle ſon compagnon à ſon aide, & ainſi ils montent & croiſſent juſques à ce que la terre ne puiſſe plus monter avec eux. Or agiſſant l'un contre l'autre par les pores que l'air a ouverts dans la terre qui monte avec eux, ils ſe ſubtilient l'un l'autre, & de cette ſubtiliation il en naiſt des fleurs & des fruicts, dans lequels le feu & l'eau ſe ſont rendus amis, comme on peut voir aux arbres, leſquels d'autant plus qu'ils ſe ſont ſubtiliez & purifiez en montant, d'autant plus auſſi en produiſent ils de meilleurs fruicts ſi principalement ils finiſſent lors que les forces du feu & de l'eau ſont egalement conjoints.

Ayant donc purifié les choſes deſquelles tu te veux ſervir, fais que le feu & l'eau ſoient amis, ce qu'ils feront facilement en la terre qui a monté avec eux, & alors tu paracheveras pluſtoſt que la Nature. Si tu ſçais bien conjoindre l'eau avec le feu, non pas comme ils ont eſté auparavant, mais comme la Nature le requiert, & comme il t'eſt neceſſaire, parce que la Nature en toute choſe qu'elle compoſe, elle y met moins de feu que des trois autres Elements. Il y a touſiours, dis-je, moins de feu, mais la Nature adjouſte ſelon ſon plaiſir un feu extrinſeque pour exciter l'interne, ſelon le plus ou le moins qu'il eſt de beſoin à chaque choſe, & ce auſſi avec plus ou moins de temps. Et ſelon cette operation, ſi le feu intrinſeque ſurmonte ou eſt ſurmonté par les autres Elements, il en arriue des choſes parfaictes, ſoit és mineraux ou és vegetaux. C'eſt la verité que le feu extrinſeque n'entre pas eſſentiellement en la compoſition de la choſe; car le feu intrinſeque materiel ſuffit pour amener à perfection ladite choſe, dans laquelle il eſt, pourveu qu'il aye quelque nourriture. Or le feu extrinſeque luy ſert de nourriture, comme le bois au feu elementaire, & ſelon telle nourriture le feu intrinſeque croiſt & ſe multi-

tiplie. Il se faut toutesfois donner garde que le feu extrinseque ne soit trop grand, car il suffoqueroit l'intrinseque ; comme si un homme mangeoit plus qu'il ne pourroit, il seroit aussi suffoqué : une grande flame devore un petit feu. Le feu extrinseque doit estre nutritif & multiplicatif, & non pas devorant, car ainsi les choses viennent à leur perfection. La decoction donc est celle qui ameine toutes choses à perfection : Et ainsi la Nature adjouste la vertu au poids, & paracheve son vouloir. Mais à cause qu'il est difficile d'adjouster au composé, & que c'est une chose de longue haleine, & de tres-longs labeurs ; je te conseille donc d'oster dudit composé, ses superfluitez, autant qu'il en faudra oster, ou autant que la Nature le requiert : puis lesdites superfluitez ostées faire une mixtion : & par apres la Nature te fera voir ce que tu cherchois. Aussi cognoistras-tu si la Nature a bien ou mal conjoint les Elements, veu qu'en la conjonction tous lesdits Elements y consistent. c. sont egaux en vertus, de maniere qu'un ne peut plus agir contre l'autre, & par consequent le composé sera incorruptible. Mais plusieurs artistes sement de mauvais grain pour du bon, d'autres sement le bon avec le mauvais, d'autres y en a qui jettent ce que les Philosophes ayment, les autres commencent & achevent en mesme temps, pour n'avoir pas assez de patience, & pour estre d'un naturel trop inconstant. De maniere qu'en un Art qui est de tres-difficile acquisition, ils y pensent arriver sans travailler que bien peu ; & c'est ce qui est cause qu'il rejettent les bonnes matieres sur lesquelles ils devroient operer, & s'amusent à travailler sur d'autres qui ne valent rien. Mais tout ainsi comme les bons Autheurs au commencement de leurs Livres cachent cette science : De mesme les Artistes au commencement de leur labeur rejettent la vraye matiere. Nous disons que cest Art n'est autre chose qu'une egale commixtion des quatre qualitez elementaires, une egalité naturelle du chaud, du froid, du sec & de l'humide, une conjonction du masle & de la femelle, qui a engendré ledit masle (c'est a dire) une conjonction du feu & de l'humide radical des metaux : considerant que le Mercure des Philosophes a en soy son propre soulphure qui est bon, selon que la Nature l'a plus ou moins depuré & concoctionné. Or est il que prenant

nant ce ſeul Mercure tu en pourras achever l'œuvre, mais ſi tu ſçais adjouſter ton poids, au poids de Nature, en doublant le Mercure, & triplant le ſoulphre, le dit Mercure ſera pluſtoſt terminé en bon, puis en meilleur, juſques à ce qu'il ſoit tres-bon : encores qu'en apparence il n'y aye qu'un ſoulphre & deux Mercures, mais d'une meſme racine, leſquels deux Mercures ne ſont pas cruds, ny trop cuits, mais purifiés & diſſoults ſi tu m'as entendu, il n'eſt point de beſoin que je declare par eſcrit la matiere du Mercure des Philoſophes, ny la matiere de leur Soulphre. Car jamais homme n'a peu par cy devant, & ne pourra par cy apres la declarer plus apertement, ny plus clairement que les anciens Philoſophes l'ont deſcrite, & commencé, s'il ne veut eſtre anatheme de l'Art. Car elle eſt ſi communement nommée qu'on de l'eſtime pas (c'eſt à dire) qu'on n'en faict point d'eſtat ; c'eſt pourquoy les Inquiſiteurs de cette ſcience la laiſſent, pour s'donner a la recherche de vaines ſubtillitez, avec leſquelles ils ne trouveront pas ſi toſt quelle eſt cette matiere de laquelle on extraict le Mercure des Philoſophes, comme s'ils demeuroient en la ſimple voye. Nous ne diſons pas que le Mercure des Philoſophes ſoit une choſe triviale, & clairement nommée par ſon propre nom : Mais ouy bien la matiere de laquelle les Philoſophes extrayent leur Mercures & leur Soulphre : car le Mercure Philoſophic ne ſe trouve point ſur terre, ains il le faut extraire par art du Soulphre & du Mercure conjoints, il ne ſe monſtre point, car il eſt nud, neantmoins la Nature l'a merveilleuſement envelopé. Concluſion : Nous diſons en repetant que le Soulphre & le Mercure conjoints, ſont la Miniere de noſtre argent-vif, de celuy dis je, qui a le pouvoir de diſſouldre les metaux, les mortifier, & les vivifier, laquelle puiſſance ledit argent-vif a receuë du Soulphre, qui de ſa propre nature eſt aigre. Mais à fin que tu puiſſes encores mieux comprendre cecy, eſcoute quelle difference il y a entre noſtre argent-vif & celuy du vulgaire ; l'argent-vif vulgaire ne diſſoult point l'or ny l'argent, & ne ſe meſle point avec eux inſeparablement : mais noſtre argent-vif diſſoult l'or & l'argent, & ſe meile avec eux inſeparablement ; car ſi une-fois il s'eſt meſlé avec eux on ne les peut jamais ſeparer, non plus que de l'eau meſlée,

avec

avec de l'eau : Le Mercure vulgaire a en soy un Soulphre combustible, noir, & mauvais, mais nostre Mercure a un Soulphre incombustible, fixe, bon, tres blanc, & rouge. Le Mercure vulgaire est froid & humide, le nostre est chaud & humide. Le Mercure vulgaire noircit les corps metalliques, le nostre les blanchit jusques à une blancheur cristaline. En precipitant le Mercure vulgaire, on le convertit en une poudre citrine, & en un mauvais Soulphre ; nostre argent-vif moyennant la chaleur se convertit en un Soulphre tres-blanc, bon, fixe & fusible. Tant plus on coctionne le Mercure vulgaire, d'autant plus il se rend fusible : mais le nostre au contraire, tant plus de coction on luy donne, d'autant plus il s'espoissit & se rend moins fusible. Toutes lesquelles circonstances te peuvent faire voir quelle & combien grande est la difference entre l'un & l'autre Mercure. Or si tu ne m'entends pas, n'espere point que jamais homme vivant parle plus clairement que je viens de faire. Mais parlons à present des vertus de nostre argent-vif : il est tel que de soy il suffit assez, & pour toy, & pour luy (c'est à dire) tu n'as besoin que de luy. Car par la seule decoction, sans aucune addition de chose estrange il se dissoult luy-mesme, & se congele. Mais les Philosophes pour accourcir le temps, adjoustent avec luy en la concoction son Soulphre bien digeste bien meur, & travaillent avec cela. Nous pourrions bien citer les Philosophes, pour confirmer ce que nous disons : mais à cause que nous avons escrit plus clairement qu'eux, nous ne les citons pas : car quiconque les entendra ; il nous entendra bien aussi. Si donc tu veux suivre nostre conseil, nous te conseillons en premier lieu, que tu apprennes à retenir ta langue. En apres cherche la Nature des mineraux, metaux, & vegetaux, parce que nostre Mercure se trouve en tout subject. & le Mercure des Philosophes se peut extraire de toute chose, mais de l'une plustost que de l'autre. Sçaches aussi pour tout certain, que ceste science n'est point fortuite ny casuelle, mais qu'elle est reelle & il n'y a que cette seule matiere au monde, par laquelle, & de laquelle on prepare la pierre des Philosophes. Cette matiere veritablement est en toutes les choses du monde, mais la vie d'un homme ne seroit pas assez longue pour l'extraire. Or si tu y travaille sans la cognoissance des

choses

choſes naturelles, ſpecialement au regne mineral, tu ſeras ſemblable à un aveugle qui chemine par uſage. Et quiconque travaille de meſme, tout ſon labeur eſt fortuit, & encores (comme il arrive ſouvent) que quelqu'un travaille ſur la vraye matiere de noſtre argent-vif; tout ainſi comme fortuitement il l'a trouvée, auſſi la perd-il fortuitement: car il ceſſe d'operer là où il devroit commencer, d'autant qu'il n'a point de fondement, ſur lequel il puiſſe bien jetter ſon intention. C'eſt pourquoy cette ſcience eſt un don de Dieu, & ne peut eſtre que difficilement cogneuë, ſinon par revelation divine, ou par demonſtration faicte par un amy. Car nous ne ſommes tous de Gebers, ny de Lulles, & encores que Lulle fuſt un eſprit tres ſubtil, neantmoins il n'en euſt point eu la cognoiſſance, ſans qu'Arnault la luy monſtra; & Arnault confeſſe auſſi l'avoir euë d'un ſien amy. Or il eſt facile à celuy d'eſcrire ce que la Nature luy dicte: Et dit-on en commun Proverbe, qu'il eſt facile d'adjouſter à ce qui eſt inventé. Tout art, & toute ſcience eſt facile aux maiſtres, mais aux diſciples qui ne font que commencer il n'en va pas de meſme, & pour acquerir cette ſcience il y faut un long temps, pluſieurs vaiſſeaux de grandes deſpenſes, un perpetuel travail, avec de grandes meditations, mais à celuy qui la ſçait, toutes ces choſes luy ſont plus legeres.

Nous diſons en concluant, que cette ſcience eſt ſeulement un don de Dieu, & que celuy qui en a la vraye cognoiſſance le doit inceſſamment prier, à fin qu'il luy plaiſe benir le tout de ſes ſainctes graces: car celuy qui poſſede ce threſor, il luy ſera inutile ſans la benediction divine, comme nous l'avons experimenté, ayans à cauſe de noſtre ſçavoir encouru de tres-perilleux hazards, & receu plus d'incommoditez que de contentemens, mais c'eſt l'ordinaire des hommes, que d'eſtre ſages trop tard. Les jugemens de Dieu ſont pluſieurs abyſmes, toutesfois parmy nos infortunes, nous avons touſiours admiré la providence divine, qui ne nous a jamais laiſſé opprimer à nos envieux, & qui a touſiours preſervé cette Arche du naufrage. Cette Arche, dis-je, dans laquelle il luy a pleu enclorre un ſi grand threſor, qui par ſa ſaincte bonté il y conſervera perpetuellement: car nous avons ouy dire que nos ennemis s'eſtoient meſme attrapez aux

pieges

pieges qu'ils nous tendoient: Ceux qui nous vouloient faire mourir sont decedez: Ceux qui ont usurpé nos biens, ont perdu le leur: mesmes quelques-uns leurs Royaumes. Nous sçavons outre-plus que ceux qui ont voulu nous des-honorer, ont honteusement pery. Nous avons en fin tellement esté conservez, & avons receu tant de graces du Tres-haut nostre Createur, que tant s'en faut que nous les puissions escrire, que nous ne pouvons pas seulement imaginer les bien-faicts qu'avons receus de celuy, qui dés le berceau nous a tousiours conservé sous l'ombre de ses aisles, auquel soit honneur & gloire par infinis siecles des siecles. A grand peine a-il jamais tant concedé de graces à aucun mortel comme à nous: Et pleust à Dieu, avoir assez d'esprit d'entendement & d'eloquence, pour luy rendre graces: car nous confessons n'avoir pas de nous mesmes tant merité, mais nous croyons que toute nostre felicité est arrivee, à cause que nous avons tousiours espere, esperons, & espererons tousiours en luy: car nous sçavons que c'est luy seul qui nous peut aider, & non pas les hommes mortels: Aussi est-ce une chose vaine de se confier aux Princes, qui ne sont pas qu'hommes selon le Psalmiste: tous lesquels ont receu de Dieu l'esprit de vie, lequel osté, le reste n'est que poussiere: mais de colloquer son esperance en Dieu (duquel comme d'une fontaine de bonté, tous biens fluent abondamment) c'est une chose tres-bonne, & tres-asseuree. Toy donc qui desires arriver au but de cette saincte science, mets tout ton espoir en ton Createur, & le prie incessamment, & croy fermement qu'il ne t'abandonera point: car s'il cognoist ton cœur estre franc, & que tu ayes mis toute esperance en luy, il te donnera un medium, où t'enseignera quelque voye, pour te conduire au but que tu desires. *Le commencement de sagesse est la crainte de Dieu*: prie, & travaille. Dieu à la verité donne l'entendement, mais il faut que tu en sçaches user: car comme un bon intellect & une bonne occasion sont des Dons de Dieu, de mesmes aussi le peché est cause que nous les perdons.

Mais retournons à nostre propos: Nous disons de l'argent-vif est la premiere matiere de ceste œuvre; & veritablement il n'y a rien autre chose, car tout ce qu'on y adjouste, a sorty de luy. Nous avons dit cy dessus, que

que toutes les choſes du monde ſe font des trois Principes : mais nous, nous les purifions ; & eſtans bien purs, nous les reconjoignons en adjouſtant és choſes qui requierent addition, nous rempliſſons ce qui eſt defectueux : & en imitant la Nature, nous cuiſons juſques au dernier degré de perfection, ce que la Nature n'a peu parachever, à cauſe de quelque accident, & elle a deſia finy où l'Art doit commencer. C'eſt pourquoy ſi tu veux imiter la Nature, imite-là és choſes eſquelles elle opere, & ne te ſoucie pas ſi tu trouves de la contrarieté en nos eſcrits : Il faut que cela ſoit ainſi, de crainte que l'Art ne ſoit trop divulgué. Mais toy eſlis les choſes qui s'accordent avec la Nature, prens la roſe, & laiſſe les eſpines. Si tu veux faire quelque metal, prens un metal pour fondement materiel : car un chien engendre un chien, le metal produit le metal : Car ſçaches pour tout certain, que ſi tu ne prens l'humide radical du metal, ſeparé d'avec ſon corps, tu ne feras jamais rien. Celuy-là labeure la terre en vain, qui n'a aucun grain pour y ſemer : Noſtre ſemence eſt une ſeule choſe, noſtre Art eſt unique, noſtre operation eſt unique. Si donc tu veux produire un metal, tu le feras par un metal : mais ſi tu veux produire un arbre, il faut que la ſemence d'un arbre de meſme eſpece que celuy que tu veux produire, te ſerve de ferment pour ceſte production. Il n'y a, comme j'ay dit, qu'une ſeule operation, hors laquelle il n'y en a aucune qui ſoit vraye. Ceux donc errent, qui diſent qu'il y a quelque vray particulier hors de cette voye unique, & naturelle matiere : car on ne peut coupper des rameaux, ſi donc ils n'ont ſorty du tronc de l'arbre : C'eſt une choſe impoſſible, & une folle entrepriſe, de vouloir pluſtoſt faire venir les rameaux, que l'arbre d'où il doit ſortir. Il eſt plus facile de faire la pierre, qu'aucun petit particulier, qui ſoit bon, & qui ſouffienne les eſpreuves. Il y en a neantmoins qui ſe glorifient de pouvoir faire une Lune fixe, mais ils ſeroient mieux s'ils fixoient le plomb, ou l'eſtain ; veu qu'à mon jugement c'eſt une meſme choſe : car ces choſes ne reſiſtent point à l'examen du feu, pendant qu'ils ſont en leur nature : mais la Lune en ſa nature eſt aſſez fixe, & n'a beſoin d'aucune fixation ſophiſtique : mais autant de teſtes, autant

y a-il d'opinions: Or nous laissons à-un chacun la sienne: car qui ne nous veut pas croire, ny imiter la nature, qu'il demeure en son erreur : On peut bien faire des particuliers, quand on a l'arbre : les jettons duquel peuvent estre entez à plusieurs autres arbres, tout ainsi qu'avec une eau, on peut faire cuire diverses sortes de viandes, selon la diversité desquelles, le boüillon aura diverse saveur; & neantmoins ne sera faict que d'une mesme eau. Nous concluons donc, qu'il n'y a qu'nne unique Nature, tant és metaux, qu'és autres choses, mais son operation est diverse: Il y a aussi selon Hermes, une matiere universelle, de laquelle toutes choses ont pris leur origine: Il y a pourtant plusieurs labourans qui travaillent chacun à sa fantasie: ils cherchent une nouvelle creature, & une nouvelle matiere: aussi trouvent ils un nouveau rien, parce qu'ils interpretent les dicts des Philosophes selon le sens literal, & ne regardent pas la possibilité de Nature : mais telles gens sont compagnons de ceux desquels nous avons parlé en nostre Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, lesquels retournerent en leurs maisons sans avoir rien conclud. Ces gens, dis-je, cherchent la fin de l'œuvre, sans vouloir cõmencer, ny passer par le milieu: d'autant qu'ils veulent parvenir à un si haut but, sans fondement, ou sans lire les Philosophes : mais se servent tant seulemeut des receptes de quelques coureurs, ou se contentent de leurs promesses. Or d'autant que les Livres des Philosophes ont peut estre esté mutilez par les envieux qui y ont peu adjouster, & diminuer, apres qu'ils les ont leus, & qu'ils ont travaillé selon leur doctrine, sans que rien aye succedé, ils recourent aux sophistications & font une infinité de vaines espreuves, en blanchissant, rubifiant, fixant la Lune, tirant l'ame de l'or; ce qu'en nostre Preface des douze traictez avons soustenu ne se pouvoir faire: Non pas que je vueille nier, qu'il faille extraire l'ame metallique : ains au contraire, il la faut necessairement avoir, mais non pas pour l'employer aux sophistications, ains tant seulement à l'œuvre des Philosophes : l'ayant donc extraicte de son corps, & l'ayant bien purifiee, il faut derechef qu'elle reprenne son corps, à fin qu'il se face une vraye resurrection du corps glorifié. Iamais nous n'avons pensé à dire que sans le grain de froment, on peut multiplier le froment, mais

nous

nous soustenons que cette ame metallique, extraicte de son corps, puisse sophistiquement teindre un autre metal : car faut que tu sçaches que cela est tres faux, & ceux qui disent que cela est vray, sont des menteurs. Mais nous traicterons de cecy plus amplement en nostre Traicté *de Sale*, car ce n'est pas icy l'endroit où il en faile dire d'avantage.

Du Soulphre.

LEs Philosophes à bon droit ont attribué le premier degré d'honneur au Soulphre, comme à celuy qui est le plus parfaict des trois Principes ; aussi toute la science ne depend que de la vraye preparation d'iceluy. Or le Soulphre est triple, sçavoir le Soulphre teignant ou colorant, le Soulphre coagulant le Mercure, le troisieme est le Soulphre essentiel, qui ameine à maturité duquel nous devions serieusement traicter. Mais d'autant que nous avons finy l'un des Principes par un Dialogue, aussi terminerons-nous les autres en la mesme forme. Le Soulphre est le plus meur des trois Principes, & le Mercure ne se sçauroit congeler sans le Soulphre : De maniere que toute nostre intention & operation ne doit estre autre, que d'extraire du corps des metaux, le Soulphre, par le moyen duquel nostre argent-vif se coagule en or & en argent, dans les entrailles de la terre, lequel Soulphre, extraict des metaux, est en ce lieu prins pour le masle : c'est pourquoy il est tenu pour le plus digne, & le Mercure est prins pour la femelle. Le composé qui vient de ces deux, engendre des Mercures Philosophic.

Nous avons descrit au Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, la congregation que firent les Alchymistes, pour consulter par entre-eux, quelle estoit la matiere de laquelle les Philosophes ont faict leur pierre, & comment il failloit faire ladite pierre. Nous avons aussi dit qu'ils se separerent tous, sans avoir rien conclud de ce qu'ils avoient proposé, à cause d'un orage tempestueux qui les surprint : & les separa en telle sorte, qu'ils se dispserserent par tout l'Univers, & les esloigna ladite tempeste

peſte tellement l'un de l'autre, que du depuis ils n'ont penſé r'aſſembler, à raiſon dequoy, pour n'avoir rien conclud, chacun s'imagine encores diverſes chimeres, & veut faire la pierre à ſa fantaſie. Or entre tous ceux de cette Congregation, qui eſtoient de diverſes nations, il y en eut un, duquel nous allons parler, qui comme les autres, ſans eſtre fondé en aucune raiſon, ſe propoſoit de trouver fortuitement cette pierre Philoſophie, au reſte il eſtoit homme de bonne vie, & compagnon de celuy qui un jour parla avec Mercure, à raiſon dequoy il diſoit, que ſi ce bon heur luy euſt arrivé comme à ſon compagnon, qu'il euſt tellement tourné & viré de paroles ledit Mercure, qu'en fin il l'euſt contraint de luy deſlier le nœud gordian, & luy declarer apertement la maniere de faire la pierre des Philoſophes, & eſtimoit ſon compagnon eſtre un idiot, pour ne l'avoir ſceu faire; quant à moy diſoit il, jamais le Mercure ne m'a pleu, & ne croy pas qu'il contienne rien de bõ, mais i'approuve fort le Soulphre, parce qu'en noſtre Congregation nous avons fort bien diſputé de luy, & croisje, que ſi la tempeſte ne nous euſt deſtourné, & rompu noſtre aſſemblee, nous en fiſſions en fin conclud que c'eſtoit la premiere matiere, d'autant que j'abonde en profondes imaginations, & ne conçoy rien que choſes graves. Or ſe faiſant à croire ces belles fantaſies, il ſe delibera de travailler ſur le Soulphre, & commença de le diſtiller ſublimer, calciner, fixer, d'en extraire l'huile par la campagne, avec des cryſtaux, avec des coquiles d'œuf, & par pluſieurs autres labeurs il employa beaucoup de temps, ſans jamais rien trouver; à raiſon dequoy le pauvre miſerable s'attriſta fort, & paſſa pluſieurs nuictees ſans dormier, alloit le jour hors la ville, à l'eſcart, ruminer & ſonger quelque bon expidiant, pour parvenir à ce qu'il deliroit. Or un jour qu'il ſe promenoit en ſi profonde penſée, qu'il en eſtoit preſque en extaſe, il arriva juſqu'à une certaine foreſt treſverte, qui abonde en toutes choſes, & en laquelle il y avoit des Minieres minerales, & metalliques, toutes ſortes d'animaux, & d'oiſeaux: les arbres, les herbes & les fruicts y eſtoient en abondance: il y avoit divers canaux d'eau: auſſi n'en pouvoit on puiſer, ſinon par divers inſtrumens, ſelon la diverſité tant des hommes qui l'eſpuiſoient, que des lieux où ils la prenoient. La meilleure, la prin-

principalle, & la plus claire, estoit cette-la qu'on tiroit des rayons de la Lune. Aussi cette excellente eau n'estoit dediée que pour la Nymphe de cette Foreſt, en laquelle il y avoit des moutons & des Toreaux qui paiſſoient: il y avoit aussi deux Paſteurs, que l'Alchymiſte interrogeoit en cette maniere: A qui, dit-il, appartient cette Foreſt? c'eſt le Iardin de la Foreſt de la Nymphe Venus, reſpondirent ils: Ce lieu luy eſtoit fort agreable, & ſe promenoit çà & là, jettant touſiours ſes yeux de ſa penſée ſur ſon Soulphre: En fin, s'eſtant laiſſé à force de promenades, il s'aſſit ſous un arbre, qui eſtoit ius un canal, & commença à ſe lamenter amerement, & deplorer ſon temps, ſa peine, & les grandes deſpenſes qu'il avoit follement employées, ſans aucun fruict (car autrement il n'eſtoit pas meſchant, ains il ne faiſoit mal qu'à ſoy-meſme) & dit: Que veut dire cela? Tous diſent que c'eſt une choſe comme, vile, & facile: & moy qui ſuis homme docte, je ne puis comprendre quelle eſt cette miſerable pierre. De maniere, qu'il commença deſlors à foudroyer contre le Soulphre, qui luy avoit faict en vain deſpendre tant de biens, conſommer tant de temps, & employer tant de peines. Or comme il ſe lamentoit ainſi, il entendit la voix d'un vieillard, qui luy dit, Mon amy, qu'as-tu à plorer ſi fort, & pourquoy chantes-tu tant d'injures au Soulphre? L'Alchymiſte regarda incontinent tout autour de luy, & ne voyant perſonne, s'eſpouvanta. Cette voix luy dit derechef, Mon amy, pourquoy t'attriſte-tu? L'Alchymiſte reprenant ſes eſprits, luy dit: Comme celuy qui a faim ne ſonge qu'en du pain, de meſme, moy, je n'ay autre penſée, qu'en la pierre des Philoſophes. La voix luy demande, & pourquoy maudis-tu tant le Soulphre? Parce que, dit l'Alchymiſte, j'ay creu que c'eſtoit la premiere matiere de cette pierre Philoſophale? à raiſon dequoy j'ay travaillé ſur luy pluſieurs annees, j'y ay beaucoup deſpendu, ſans avoir peu trouver cette pierre. La voix luy dit: Mon amy, j'ay bien cogneu que le Soulphre eſt le vray & principe ſubject de cette pierre, mais tu ne le cognois point? Tu as tort de maudire ainſi le Soulphre, car il eſt eſtroittement emprisonné dans une priſon tres-obſcure, les pieds liez; & en outre il y a des Gardes, qui ne luy permettent que d'aller où il leur plaiſt, c'eſt pourquoy il ne

peut pas estre commun à toute sorte de gens.

l'Alchymiste. Et pourquoy est-il empriſonné?

La Voix. Parce qu'il vouloit obeyr à tous les Alchymiſtes, & faire tout ce qu'ils vouloient, contre la volonté de ſa mere, qui luy avoit commandé, de ne ſe manifeſter qu'à ceux qui la cognoiſſoient; c'eſt pourquoy elle le fit empriſonner, luy fit lier les pieds, & luy ordonna des Gardes, ſans le ſceu & vouloir deſquelles il ne ſçauroit jamais ſortir.

l'Alchymiſte. O miſerable, c'eſt ce qui eſt cauſe, qu'il n'a peu m'eſtre favorable, vrayement ſa mere luy faict grand tort: mais quand ſortira-il de ces priſons?

La Voix. Mon amy, le Soulphre des Philoſophes n'en peut ſortir qu'avec un tres-long temps, & avec de tres-grands labeurs.

l'Alchymiſte. Seigneur, qui ſont ceux qui le gardent?

La Voix. Mon amy, ſes Gardes, ſont de pareil genre que luy, mais ſont des Tyrans.

l'Alchymiſte. Mais vous, qui eſtes vous? & comment vous appellez vous?

La Voix. Ie ſuis le Iuge, & le Geoillier de ces priſons, mon nom eſt Saturne.

l'Alchym. Le Soulphre donc eſt détenu en vos priſons?

La Voix. Il eſt vray, mais il a d'autres Gardes.

l'Alchymiſte. Que faict le Soulpre en vos priſons?

La Voix. Il faict tout ce que ſes Gardes veulent. Mais que ſçait-il faire? C'eſt un mille Artiſan, c'eſt le cœur de toutes choſes, qui ſçait ameliorer les metaux, corriger les Minieres, qui donne l'intellect aux animaux, qui ſçait produire toutes ſortes de fleurs aux herbes, & aux arbres, qui domine ſur toutes ces choſes: C'eſt luy qui corrumpt l'air, & qui par apres le purifie: C'eſt luy duquel viennent toutes les odeurs du monde: c'eſt le peintre qui peint toutes les couleurs.

l'Alchymiſte. De quelle matiere faict-il les fleurs?

La Voix. Ses Gardes luy fourniſſent de matiere, & de vaſe: le ſoulphre digere cette matiere, & ſelon la diverſe digeſtion qu'il en faict, & le diverſité du poids de ladite matiere, il en produit auſſi diverſes fleurs, & diverſes odeurs.

l'Alchymiſte. Seigneur, eſt-il vieux?

La Voix. Mon amy, le Soulphre eſt la vertu de chaque choſe,

chose, c'est le puisné, mais le plus vieux de tous, le plus fort, & le plus digne, mais c'est un enfant obeyssant.

l'Alchymiste. Seigneur comment le cognoist-on?

La Voix. En plusieurs façons, mais il se fait cognoistre és animaux par leur raison vitale, és meraux par leur couleur, és vegetaux par leur odeur, sans luy sa mere ne peut rien faire.

l'Alchymiste. Est-il seul heritier, ou s'il a des freres?

La Voix. Mon amy, *sa mere a seulement un fils semblable à luy*, ses autres freres sont associez des meschans: *Il a une sœur*, laquelle il ayme, & reciproquement il est aymé d'elle, car elle luy est comme sa mere.

l'Alchymiste. Seigneur, est-il par tout, & en tous lieux d'une mesme forme?

La Voix. Quant à sa Nature, elle est tousiours une, & d'une mesme forme, mais il se divertifie dans les prisons: c'est la verité que son cœur est tousiours pur, mais ses habits maculez.

l'Alchymiste. Seigneur, a-il esté quelquefois libre?

La Voix. Ouy certes, & principalement, lors du vivant de ces hommes sages, qui avoient une grande familiarité avec sa mere.

l'Alchymiste. Qui estoient ceux-là?

La Voix. Hermes en a esté un, Aristote, Avicenne, plusieurs Roys & Princes, & autres innombrables qui ont sceu destier les liens du Soulphre.

l'Alchymiste. Seigneur, que leur a-il donné, pour l'avoir mis en liberté?

La Voix. Il leur a donné trois Royaumes, car quand quelqu'un le sçait delivrer de prison, il subjugue ses Gardes (qui maintenant le gouvernoient en son Royaume) il les garrotte, & les donne à celuy qui l'a delivré, & luy donne aussi en proprieté leurs Royaumes. Mais ce qui est de plus grand, c'est qu'en son Royaume il y a un Miroir, dans lequel on voit tout le monde, quiconque regarde en ce Miroir, il voit les trois parties de la sapience de tout le monde & par ainsi il devient tres-sage en ces trois regnes, comme Aristote, Avicenne, & plusieurs autres, qui comme leurs predecesseurs ont veu dans ce Miroir comme le monde a esté creé, par son moyen ils ont apprins les influëces des corps celestes & inferieurs, & comme la Nature compose les choses par le poids du

feu, par ſon moyen ils ont apprins le mouvement du Soleil & de la Lune : mais principalement ce mouvement univerſel, par lequel ſa mere eſt gouvernee : Ils ont en outre cognen par ſon moyen les vertus des herbes, & de toute autre choſe, les degrez de chaleur, froideur, humidité, & ſiccité, à raiſon dequoy ils ſont devenus tresbons Medecins: Et certainement un Medecin ne peut eſtre habile en ſon Art, s'il ne ſçait la raiſon pourquoy cette herbe eſt telle, ou telle, pourquoy elle eſt chaude, froide, ſeiche ou humide en tel degré : ce qu'il doit ſçavoir, non pas pour l'avoir apprins dans les Livres de Galien, ou autres ; mais il doit l'avoir eſpuiſe de la fontaine de Nature, comme les Philoſophes l'ont faict jadis, qui ont diligemment conſideré cela, & l'ont laiſſé par eſcrit à leurs ſucceſſeurs, à fin d'attirer les hommes à la cognoiſſance des choſes hautes, & apprendre à delivrer le Soulphre, & diſſoudre ſes liens ; mais ceux de ce temps ont prins leurs eſcrits pour un fondement final, & ne veulent rien rechercher, car il leur ſuffit de dire pour toute raiſon ; Ariſtoſte & Galien l'ont ainſi eſcrit.

l'Alchymiſte. Seigneur, que dites vous ? peut-on cognoiſtre une herbe ſans herbier ?

La Voix. Ie te dis que les Anciens n'en ont point eu, & qu'ils ont eu la cognoiſſance des ſimples par la lumiere de Nature, ſuyvant laquelle ils ont eſcrit leurs receptes.

l'Alchymiſte. Seigneur, comment cela ?

La Voix Sçaches que toutes choſes du monde ſont produites ſur la terre, & deſſous elle par les trois Principes, quelquefois par deux, auſquels le troiſieſme eſt adherant. Quiconque donc les cognoit, & cognoiſt auſſi le poids d'un chacun, tel que la Nature a mis, en les meſlant l'un l'autre pour la production de quelque choſe, il cognoiſtra facilement en quel degré elle ſera, chaude ou froide, & ſi la Nature l'a amenee à une bonne ou mauvaiſe, ou mediocre concoction, car il ſçaura le plus ou le moins de feu qui ſera dans ledit ſubject. Ceux donc qui cognoiſſent bien les trois Principes cognoiſſent bien auſſi parfaictement tous les vegetaux.

l'Alchymiſte. Et comment cela ?

La Voix. Par la veuë, par le gouſt, & par l'odorat, on peut cognoiſtre les trois principes des choſes & le degré de leur decoction.

l'Alchy-

L'Alchymiſte. Seigneur, ils diſent que le ſoulphre eſt medecine ?

La Voix. Voire, meſme il eſt Medecin, & quiconque le delivre de ſa priſon, il luy donne pour recompenſe ſon ſang, qui eſt la medecine.

L'Alchymiſte. Seigneur, combien peut vivre celuy qui poſſede cette medicine univerſelle ?

La Voix. Iuſques au terme de la mort, mais il en faut uſer ſagement, car pluſieurs qui l'ont euë, ſont morts avant leur terme de vie.

L'Alchymiſte. Quoy, Seigneur, que dites vous ? eſt-ce un venin ?

La Voix. Ne ſçavez-vous pas qu'une grande flamme de feu en conſume une petite, il y a eu pluſieurs Philoſophes qui ont eu cette medecine par d'autres, & n'en ſçavoient pas ſa vertu, ains eſtimoient que tant plus elle eſtoit ſubtile, & plus penetrante, tranſmuant plus grande quantité de metal, que d'autant plus auſſi eſtoit-elle ſalubre pour le corps humain.

L'Alchymiſte. Seigneur, comment en devoient ils uſer ?

La Voix. Tant plus elle eſt ſubtile, tant moins en faut-il prendre, de crainte qu'elle ne ſurpaſſe la chaleur naturelle : car il en faut uſer ſi diſcretement, qu'elle nourriſſe & corobore ſeulement noſtre chaleur, & non pas qu'elle la ſurmonte.

L'Alchymiſte. Seigneur, je ſçay bien faire cette medecine.

La Voix. S'il eſt vray, comme tu le dis, tu es bienheureux, car le ſang du Soulphre eſt cette intrinſeque vertu & ficcité, qui congele & convertit l'argent-vif en pur or, & tout les autres metaux, qui conſerve & reſtituë la ſanté aux humains.

L'Alchymiſte. Seigneur, je ſçay bien faire l'huile de ſoulphre, qui ſe prepare avec les chryſteaux calcinez, j'en ſçay auſſi ſublimer un autre par la campane.

La Voix. Vrayement, tu es auſſi un des Philoſophes de cette belle aſſemblee : Car, ſi je ne me trompe, tu interpretes auſſi bien mon dire que celuy des Sages.

L'Alchymiſte. Seigneur, cette huile, n'eſt-ce pas le le ſang du ſoulphre ?

La Voix. Mon amy, perſonne ne peut avoir le ſang

du Soulphre, ſinon ceux qui le ſçavent delivrer de priſon.

l'Alchymiſte. Seigneur, le Soulphre peut-il quelque choſe és metaux?

La Voix. Ie t'ay dit qu'il ſçait tout faire: Mais il a encores plus de pouvoir ſur les metaux que ſur toute autre choſe, mais à cauſe que ſes Gardes ſçavent qu'il en peut librement ſortir, ils le gardent eſtroittement en de tres-fortes priſons, de maniere qu'il ne peut reſpirer; car ils craignent qu'il n'arrive au Palais des Roys.

l'Alchymiſte. Seigneur, le Soulphre eſt-il comme cela eſtroittement empriſonné en tous les metaux?

La Voix. Il eſt vrayement en tous les metaux; mais és uns il y eſt en une façon, és autres, il y eſt en une autre: de ſorte, qu'il n'eſt pas ſi eſtroittement empriſonné és uns, qu'és autres.

l'Alchymiſte. Et pour quoy eſt-il comme cela empriſonné dans les metaux?

La Voix. Parce que s'il en eſtoit ſorty, il ne craindroit plus ſes Gardes, ains viendroit à ſon Palais Royal, d'où il ſe pourroit faire voir à tous, & regarder par les feneſtres: car eſtant libre, il eſt alors en ſon luſtre, non pas toutesfois encores tant comme il le deſire.

l'Alchymiſte. Seigneur, que mange-il?

La Voix. Quand il eſt libre, il mange du vent cuit, mais quand il eſt en priſon, il eſt contraint d'en manger de crud.

l'Alchymiſte. Pourroit-on reconcilier l'inimitié qui eſt entre ſes gardes & luy?

La Voix. Les Sages le peuvent faire.

l'Alchymiſte. Pourquoy ne leur parle-il d'accord?

La Voix. Il ne le ſçauroit faire de luy meſme, car incontinent il entre en cholere, & en furie contre eux.

l'Alchymiſte. Que n'enterpoſe-il donc un tiers pour moyenner une paix?

La Voix. Heureux, voire tres-heureux, & digne d'eternelle memoire ſeroit celuy, qui pourroit faire cette paix, qui ne peut arriver que par le moyen d'un homme tres-ſage, qui auroit cointelligence avec la mere du Soulphre, & traiteroit avec elle: car s'ils eſtoient amis les uns les autres, l'un n'empeſcheroit point l'action de l'autre, ains uniroient enſemble leurs forces; & par ce moyen produiroient des choſes immortelles: de maniere

que

que celuy qui les accorderoit seroit digne d'un honneur eternel.

l'Alchymiste. Seigneur, je feray bien cette paix, & mettray bien le Soulphre hors de prison, car je suis homme sage, & docte, bon practicien; specialement quand il en faut venir là.

La Voix Mon amy, je voy bien que tu es grand, & fourny d'une grosse teste, mais je doute que tu puisses faire ce que tu dis.

l'Alchymiste. Seigneur, peut-estre ignorez-vous le pouvoir des Alchymistes, quand il est question de traicter quelque accord, il restent tousiours victorieux: & moy je ne suis pas des derniers; asseurez vous & croyez moy, que si les ennemis du Soulphre veulent m'entendre pour le moyennement de cette paix, que je l'auray bien tost delivré de sa prison.

La Voix. Voila qui est bon, j'entends que vous estes homme d'entendement.

l'Alchymiste. Seigneur, dites moy encores si cela est le vray soulphre des Philosophes?

La Voix. Vrayement ce que vous me monstrez, est bien du soulphre, mais si c'est celuy des Philosophes, c'est à vous à le sçavoir, car je vous en ay assez dit.

l'Alchymiste. Seigneur, si je trouvoys ses prisons, le pourrois-je faire sortir?

La Voix. Si vous le sçavez, vous le pourrez facilement faire, car il est plus aisé de le delivrer que de le trouver.

l'Alchymiste. Seigneur, dites-moy encores, si je le trouvois en pourrois-je faire la pierre des Philosophes?

La Voix. Mon amy, ce n'est pas à moy à le deviner, mais pensez-y vous-mesmes: Ie vous diray neantmoins que si vous cognoissez sa mere, & que vous la suiviez, apres avoir delivré le soulphre, incontinent la pierre se fera.

l'Alchymiste Seigneur, en quel subject est le soulphre?

La Voix. Sçachez pour tout certain que ce Soulphre est doüé d'une grande vertu, sa Miniere sont toutes les choses du monde; car il est és animaux, és vegetaux, comme arbres, herbes, fleurs, &c. és metaux, & minaraux, és pierres &c.

l'Alchymiste. Qui trente mille barreaux de diables (Dieu nous soit en ayde) le pourroit trouver entre tant de divers

divers subjects ? Dites moy si vous voulez quelle est la matiere de laquelle les philosophes extrayent leur soulphre. Mon amy vous en voulez trop sçavoir, toutesfois pour vous contenter, sçachez qu'encores que le soulphre soit par tout, & en tout subject, qu'il a neantmoins certains Palais où il a accoustumé de donner audience aux Philosophes : mais eux, ils l'adorent quand il est en sa mer, joüant avec Vulcan, & aussi quand ils approchent de luy lors qu'il est vestu d'un chetif habit, pour n'estre point cogneu.

l'Alchymiste. Seigneur, ce n'est pas à moy de l'aller chercher en la mer, veu qu'il est caché icy plus pres.

La Voix. Ie t'ay dit que les gardes l'ont mis en une prison tres-obscure, à fin que tu ne le voyes point, car il est en un seul subject, lequel si tu ne trouves point chez toy, à grand' peine le trouveras-tu dans les Forests ; mais à fin que tu ne perdes pas l'esperance de le trouver en le cherchant, je te jure sainctement, qu'il est tres-parfaict en l'or & en l'argent : mais en l'argent-vif il est tres-facile.

l'Alchymiste. Seigneur, je ferois bien de bon cœur la pierre Philosophale.

La Voix. Voila un bon souhait, le soulphre pareillement sortiroit de bon cœur hors de prison. Lors Saturne s'en alla, & l'Alchymiste fut espris d'un profond sommeil, durant lequel cette vision luy apparut. Il vid en cette Foreſt une fontaine pleine d'eau, autour de laquelle, le sel & le soulphre se promenoient, & en parlant se picquerent de paroles jusques à en venir aux mains, en telle sorte que le sel blessa le soulphre d'une playe incurable : de laquelle au lieu de sang, il en sortit une eau blanche comme du laict ; laquelle s'accreut en un grand fleuve : Lors Diane la belle sortit de ceste Foreſt, & alla se laver dans ce fleuve, où elle fut apperceuë d'un grand Prince, accompagné de ses serviteurs, lequel admira son extréme beauté, & à cause qu'elle estoit de mesme Nature que luy, il fut espris de son amour, ce qu'estant venu à la cognoissance de cette Nymphe, elle le print reciproquement en amitié, de sorte que bruslante de son amour, elle tomba en syncope, à raison dequoy elle se noya dans le fleuve. Ce que voyant ledit Prince, il commanda à ses serviteurs de l'aller secourir, mais

mais ils n'oserent approcher dudit fleuve, & le Prince leur demanda, Pourquoy ne secourez-vous pas cette vierge Diane? Ils luy respondirent, Seigneur, il est vray que ce fleuve est petit, & presque tout sec, mais il est tres-dangereux: car une fois nous le voulusmes traverser à vostre décen, à grand' peine peus-mes nous éviter la mort; nous sçavons d'autre part, que nos predecesseurs y ont esté submergez. Lors le Prince quitta son gros manteau, duquel il estoit envelopé, & se jetta dans le fleuve pour secourir la belle Diane, & luy tendit la main, qu'elle print, & se voulant sauver par ce moyen elle attira le Prince avec elle, de maniere qu'ils se noyerent tous deux: Peu de temps apres leurs ames sortirent du fleuve, voltigeoient autour, & se resiouïssoient, disans: Cette submersion nous a esté bien heureuse, car sans elle nous n'eussions jamais peu sortir de nos corps infects. L'Alchymiste interrogea ces ames, & leur demanda, retournez-vous encores quelque jour dans vos corps? Les ames luy respondirent, Ouy, mais ce sera quand ils seront purifiez, & lors que ce fleuve sera dessecché par la chaleur du Soleil, & que cette Province aussi aura esté bien souvent examinee par l'air.

l'Alchymiste Et que ferez cependant?

Les Ames. Nous ne cesserons de voltiger sur le fleuve, usques à ce que ces tempestes retenteuses ayent totalement cessé: Cependant l'Alchymiste fut encores espris d'un plus grand sommeil; Et comme il resuoit tousiours sur son soulphre, il arriva en ce lieu plusieurs autres Alchymistes, qui cherchoient aussi du soulphre; & ayant trouvé en la fontaine le cadaver ou corps mort du soulphre que le sel avoit tué, ils le diviserent, & nostre Alchymiste en print aussi sa part; & ainsi chacun retourna en sa maison, avec ce qu'il avoit de vinette serree. Ils commencerent desiors à travailler, & ont continué jusqu'à present: Mais Saturne vint au devant de l'Alchymiste comme il s'en retournoit chez luy, & luy demanda. Et bien mon amy, comment se porta ton affaire?

l'Alchymiste. O Seigneur, que j'ay veu d'estranges & esmerveillables choses, je ne pense pas que ma femme les vueille croire. C'est à ce coup que j'ay trouvé le soulphre, je vous prie aydez moy & nous ferons cette pierre.

Saturne. Ouy da, mon amy, je t'ayderay fort volontairement, prepare moy donc l'argent-vif & le soulphre, & donne moy un vaisseau de verre.

l'Alchymiste. Seigneur, ne parle point de Mercure: car c'est un pendart qui s'est mocqué de mon compagnon, & de tous ceux qui ont travaillé sur luy.

Saturne. Sçaches que les Philosophes n'ont jamais rien faict sans l'argent-vif, au regne duquel le soulphre est desia Roy, ny moy pareillement je ne sçaurois rien faire sans luy.

l'Alchymiste. Seigneur, ne prenons que le seul soulphre pour faire cette pierre,

Saturne. Ie le veux bien, mon amy, mais tu verras ce qui en arrivera. Ils prirent donc le soulphre que l'Alchymiste avoit trouvé, & travaillerent à sa volonté, le mirent en plusieurs estranges fourneaux qui estoient chez l'Alchymiste, mais la fin de leurs labeurs n'ont esté que de petites allumettes soulphrees, que les vieilles vendent publiquement: Ils commencerent encores à sublimer le soulpre, le calciner, mais rien n'est encores venu que des allumettes. Alors l'Alchymiste dit à Saturne, Seigneur, je voy bien que si vous suivez tousiours mon opinion, nous ne ferons jamais rien qui vaille; c'est pourquoy ne vous amusez plus à moy, ains je vous prie, travaillez à vostre volonté, & comme vous sçavez tres-bien faire. Lors Saturne luy dit, regarde moy donc faire, & apprens. Il print donc deux Mercures de diverse substance, mais d'une mesme racine, que Saturne lava de son urine, & les appella les soulphres des soulphres, puis mesla le fixe avec le volatil, & les mit en un vaisseau propre, qu'il ferma tres-bien, de crainte que rien n'exhalast, puis apres il acheva tres-bien le tout par le bien d'un feu tres-lent, comme la matiere le requeroit. Ils firent donc la pierre des Philosophes, car d'une bonne matiere, il en vient une bonne chose. Si nostre Alchymiste en fut bien aise, je le vous laisse à penser, pour vous dire, qu'il print la pierre avec le verre, & admirant sa couleur qui estoit rouge comme du sang, ravy d'une extréme joye, il commença à sauter si fort, qu'en sautant le vaisseau où estoit ladite pierre, tomba à terre, & se rompit. & lors Saturne s'en alla. L'Alchymiste resveillé, ne trouva rien entre ses mains, que les allumettes qu'il avoit faictes

faictes de ſon ſoulphre, car la pierre s'envola, & vole encores aujourd'huy : à raiſon dequoy on l'appelle volatile. De maniere que le pauvre Alchymiſte n'a apprins par ſa viſion qu'à faire des allumettes, & voulant acquerir la pierre des Philoſophes, il a ſi bien operé, qu'à la fin il y acquiſt une pierre dans les roignons : pour laquelle guerir, il voulut devenir Medecine : car c'eſt la fin de tous les Alchymiſtes de meſme farine que luy, qui travaillent en cette ſcience ſans fondement : Quelques autres il y en a, qui aprés avoir travaillé en vain, diſent : Nous ſommes ſages, & ſçavõs bien que chaque choſe ſe multiplie par le moyen de ſa ſemence : s'il y avoit quelque verité en cette ſcience, nous en fuſſions venus au bout : Et ainſi pour cacher leur honte, & pour n'eſtre mocquez comme ignorans, ils la blaſment : Mais s'ils n'ont attaint la fin par eux tant deſiree, ce n'eſt pas que la ſcience ne ſoit veritable, mais c'eſt qu'ils ont comme les autres la cervelle trop mal timbree, & le jugement trop foible, pour comprendre un ſi haut myſtere. Quant à nous, nous confeſſons, que les ignorans n'en viendront jamais à bout : mais nous aſſeurons tous les enfans de doctrine, que la tranſmutation metallique eſt une choſe vraye, & tres-vraye, comme nous l'avons faict voir par experience à des gens de haute condition, & qui meritoient bien voir par effect cette verité. Que nous avons faict cette medecine de nous meſmes non, mais c'eſt un intime amy qui la nous a donnée, que ſi quelqu'un la veut chercher, il le peut faire, & ſi nos eſcrits ne luy plaiſent, qu'il aye recours à d'autres : touſiours neantmoins avec cette precaution, qu'il conſidére, que ce qu'il lira ſoit poſſible à la Nature ou non, à fin qu'il n'entreprẽne rien qui ne ſoit ſous la poſſibilité de la Nature, car s'il penſe faire autre choſe, il y ſera trompé : voire meſme quand il ſeroit eſcrit dans les cayers des Philoſophes, que le feu ne bruſle point, il ne le faudroit pas croire, car c'eſt une choſe contre Nature, mais s'il trouvoit eſcrit que le feu eſchauffe, & qu'il deſſeiche, il le faut croire, car cela eſt naturel, & la Nature s'accorde touſiours avec un bon jugement, en elle il n'y a rien de difficile, & toute verité eſt ſimple. Qu'il apprenne auſſi quelles choſes en la Nature ſe voiſine de plus pres, ce qu'il pourra plus ayſément cognoiſtre par nos eſcrits, que par aucuns d'autres,

pour

pour le moins telle eſt noſtre croyance, car nous croyons en avoir aſſez dit, juſques à ce qu'il en vienne un autre apres nous, qui eſcrive entierement la maniere de faire cette pierre, comme s'il vouloit enſeigner de faire un fromage avec la creſme du laict, ce que nous ne voulons pas faire. Mais il faut auſſi bien parler à ceux qui ont beaucoup prins de peine à faire cette medecine, comme à ceux qui ne font qu'y commencer. Voyez-vous cette region où le mary a emmené ſa femme, les nopces deſquels furent faict en la maiſon de Nature? Avez vous entendu comme le commun peuple a auſſi bien veu ce ſoulphre comme vous, qui avez tant prins de peine à le chercher? Si vous voulez donc que les femmes exercent voſtre Philoſophie, monſtrez-la deal'tation de ces ſoulphres, & dites ouvertement, Venez, & voyez, l'eau eſt deſia diviſee, & le ſoulphre en eſt ſorty, il retournera blanc, & coagulera les eaüx, faictes donc cuire le ſoulphre, extraict du ſoulphre combuſtible, lavez-le, blanchiſſez-le, & le ruſtifiez, juſques à ce que le ſoulphre ſoit faict Mercure, & que le Mercure ſoit faict ſoulphre, puis apres enrichiſſez-le avec l'ame de l'or. Car ſi du ſoulphre, vous n'en tirez le ſoulphre par ſublimation, & le Mercure du Mercure, vous n'avez pas encores trouvé cette eau qui eſt diſtillee. & faicte la quinte eſſence du ſoulpre & du Mercure qui n'a pas deſcendu ne montera point. Pluſieurs perdent en ceſt Art ce qui eſt de plus remarquable en la preparation. car noſtre Mercure s'aguiſe par le ſoulphre, autrement il ne profiteroit point. Le Prince eſt miſerable ſans ſon peuple, auſſi bien que l'Alchymiſte ſans le ſoulphre & le Mercure. I'ay dit, ſi vous m'avez entendu. l'Alchymiſte eſtant de retour à ſon logis deploroit la pierre qu'il avoit perduë, & s'attriſtoit fort de n'avoir pas demandé à Saturne quel eſtoit ce ſel qu'il avoit veu en ſon ſonge, veu qu'il y a tant de ſortes de ſels? puis il dit le reſte à ſa femme.

Concin-

Conclusion.

TOut Inquisiteur de cét Art doit en premier lieu examiner d'un meur & sain jugement la creation des quatre Elements, leurs vertus, & leurs actions, car s'il ignore leurs origine, & leur Nature, il ne parviendra jamais à la cognoissance des Principes, & ne cognoistra point la vraye matiere de la pierre, beaucoup moins terminera-il son labeur par une bonne fin, car la fin est telle que le commencement. Quiconque sçait bien ce qu'il commence, il sçait bien ce qu'il achevera. L'origine des Elements est le chaos duquel Dieu a creé, & separé les Elements, desquels par apres la Nature, par le vouloir de Dieu, a produit les Principes : Puis la mesme Nature a d'iceux produit les Minieres & toutes choses, desquelles l'artiste en l'imitant peut faire beaucoup de merveilles ; Car la Nature n'a pas immediatement produit les metaux des quatre Elements, ains mediatement (c'est à dire) par l'intervention des trois Principes, Sel, Soulphre & Mercure, qui sont un medium entre les Elements & les metaux. Si donc Nature ne peut rien produire des quatre Elements simplement, c'est à dire, sans qu'elle y interpose les trois Principes, beaucoup moins l'Art le pourra-il faire. C'est pourquoy à fin que le bon Inquisiteur de cette science puisse facilement considerer en quel degré la pierre est distante des metaux, & les metaux des Elements, nous avons en ce Traicté suffisamment escrit les Elements, leurs actions, & l'origine des Principes ; voire mesme nous en avons parlé plus clairement qu'aucun de ceux qui nous ont precedé : non pas que nous voulions reprendre les anciens Philosophes, ains nous confirmans ce qu'ils ont dit estre vray, en adjoustant à leurs escrits ce qu'ils n'ont pas voulu dire ; ou bien si ç'a esté une obmission qu'ils ayent faict, ils estoient hommes, & un ne peut pas suffisamment faire tout. Quelques-uns aussi de ces grands personnages ont esté deceus par des miracles, en telle

maniere qu'ils n'ont pas bien jugé des effects de la Nature comme nous lisons en Albert le grand, Philosophes tres-subtil, qui escrit que de son temps on a trouvé des grains d'or entre les dents d'un mort. Il n'a pas bien peu cognoistre la cause de ce miracle, ayant attribué cela à une force minerale qu'il croyoit estre en l'homme, fondé sur le dire de Morienes, *& cette matiere O Roy, se peut tirer de vostre corps*; mais il n'en va pas ainsi que l'a pensé Albert le Grand: Et Morienes l'a pas voulu aussi entendre de mesme, car la vertu minerale demeure en son regne, la vegetale au sien, & l'animal au sien, comme nous l'avons monstré au Livre des douze Traictez? où nous avons dit qu'il y avoit trois regnes en la Nature, & qu'un chacun se multiplie en soy-mesme, sans entrer en l'autre. Il est vray qu'au regne animal il y a un Mercure comme matiere, & un Soulphre comme la forme ou vertu, mais sont matieres & vertus animales, non pas minerales. Car s'il n'y avoit pas en l'homme un Soulphre animal (c'est à dire) une vertu ou une force sulphuree, le Mercure ne coaguleroit le sang pour le convertir en chair & en os? Tout de mesme s'il n'y avoit point de soulphre vegetable au regne vegetal, le Mercure, ou l'eau vegetable ne se convertiroit point en herbes & en arbres? de mesme le faut-il entendre au regne mineral. C'est la verité que ces trois Mercures ne different point en vertu, n'y ces trois soulphres aussi, car chaque soulphre a le pouvoir de coaguler son Mercure, & chaque Mercure peut estre coagulé par son soulphre, mais non pas par un autre estranger, c'est à dire, qui n'est pas de mesme regne; mais si on a trouvé de l'or entre les dents d'un mort, c'est qu'il faut que durant sa vie, il aye usé de Mercure, soit ou par la bouche ou par onction: Et la nature du vif argent, est de monter à la bouche de celuy qui en use; il y faict des ulceres, par lesquels le Mercure s'evacue, mais avant qu'il fust evacué, le malade mourut & le Mercure luy demeura entre les dents, lequel par longueur de temps fut purifié par le flegme corrolif du corps humain; puis par son propre soulphre coagulé en or: Mais si dans ce cadaver il n'y eust point eu de Mercure mineral, jamais il n'y eust esté trouvé d'or. Et cela est un exemple tres-veritable, car la Nature produit és visceres de la terre, l'or, l'ar-

l'argent, & les autres metaux du seul Mercure, selon la disposition du lieu ou matrice où il entre: car il a en soy son propre soulphre qui le convertit en or, s'il n'est empeſché par quelque accident, ou s'il n'a faute de chaleur, ou s'il n'est bien enfermé. La vertu donc du soulphre animal ne convertit pas le Mercure mineral en or, mais seulement elle convertit le Mercure animal en chair &c. car si cette vertu estoit en l'homme, la choſe n'arriveroit pas à un seul, mais à tous. Il arrive beaucoup d'autres tels accidents miraculeux, qui pour n'estre pas bien considerez par ceux qui en escrivent, font errer ceux qui les lisent. Mais le bon Inquisiteur doit touſiours considerer la possibilité de la Nature, car si ce qu'on trouve par escrit ne s'accorde point avec la Nature, il le faut laiſſer, car il y a difference entre l'or & l'eau, mais elle est moindre entre l'eau & le Mercure. Elle est encores plus petite entre le Mercure & l'or, car la maſon, de l'or c'est le Mercure, & la maſon du Mercure, c'est l'eau, le soulphre est celuy qui coagule le Mercure, la preparation duquel soulphre est tres-difficile, & il y a encores plus de difficulté à le trouver qu'à le preparer, car toute l'arcane gist au soulphre des Philoſophes, qui est contenu és entrailles du Mercure, la preparation duquel ſans laquelle tout labeur est inutile, nous enſeignerons, en noſtre troiſieſme Principe, du Sel, veu qu'en ce lieu nous traitons de l'origine de la vertu, & de la practique du Soulphre.

C'est donc aſſez, ô Lecteur, d'avoir en ce Traicté apprins l'origine des Principes, car le Principe ignoré, la fin en est touſiours douteuſe; nous en avons parlé, non point enigmatiquement, mais le plus clairement qu'il nous a esté poſſible, & autant qu'il nous est permis de ce faire. Que ſi Dieu par ce noſtre petit labeur outre l'entendement de quelqu'un, il ſçaura combien les heritiers de cette ſcience ſont redevables à leurs predeceſſeurs, car elle ne s'acquiert que par de pareils eſprits que ceux qui l'ont poſſedée, & apres l'avoir clairement monſtrée, nous la commettons comme auſſi les bons lecteurs, & nous pareillement en la ſainſte miſericorde de Dieu, auquel ſoit gloire & loüange par infinis ſiecles des ſiecles.

FIN.